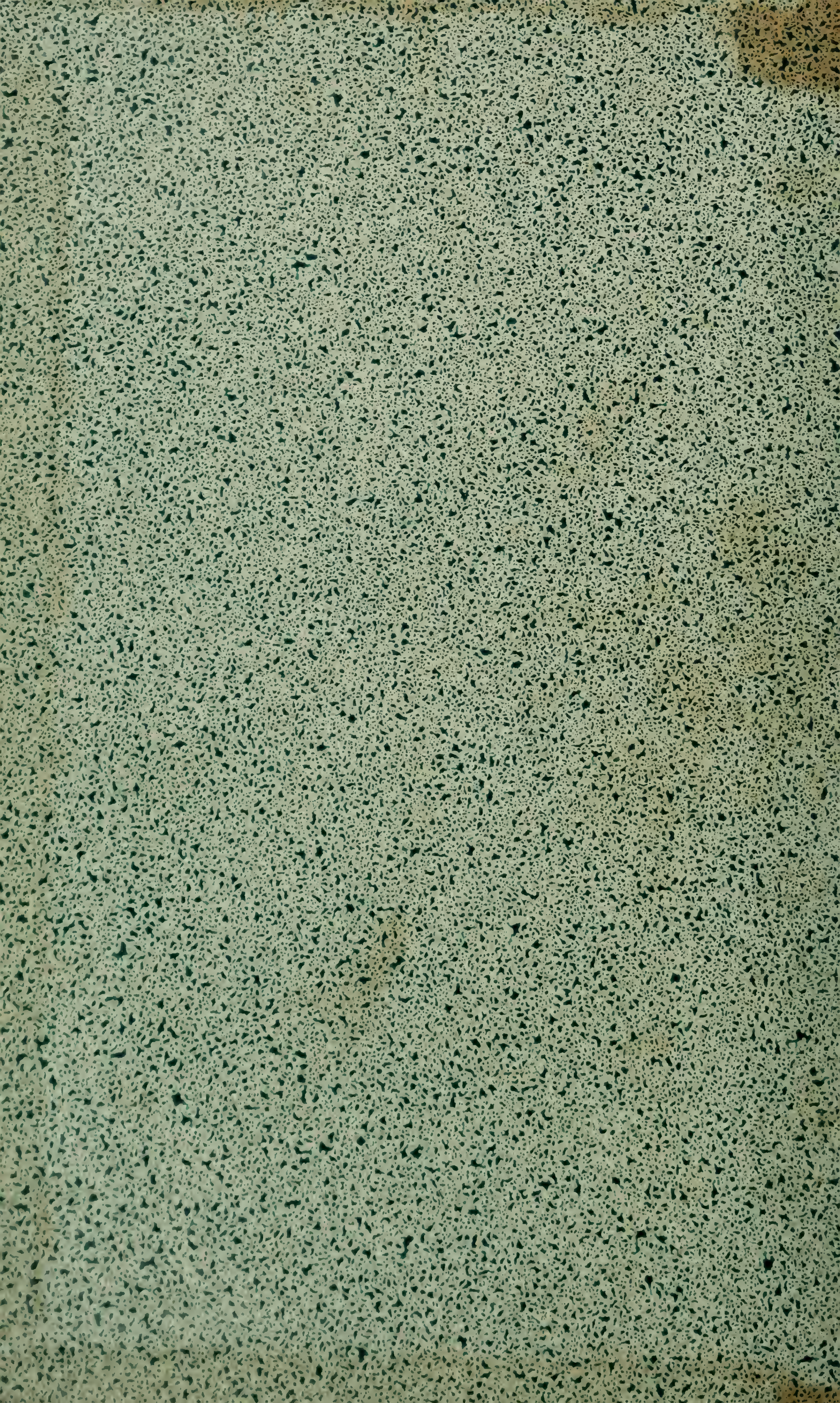
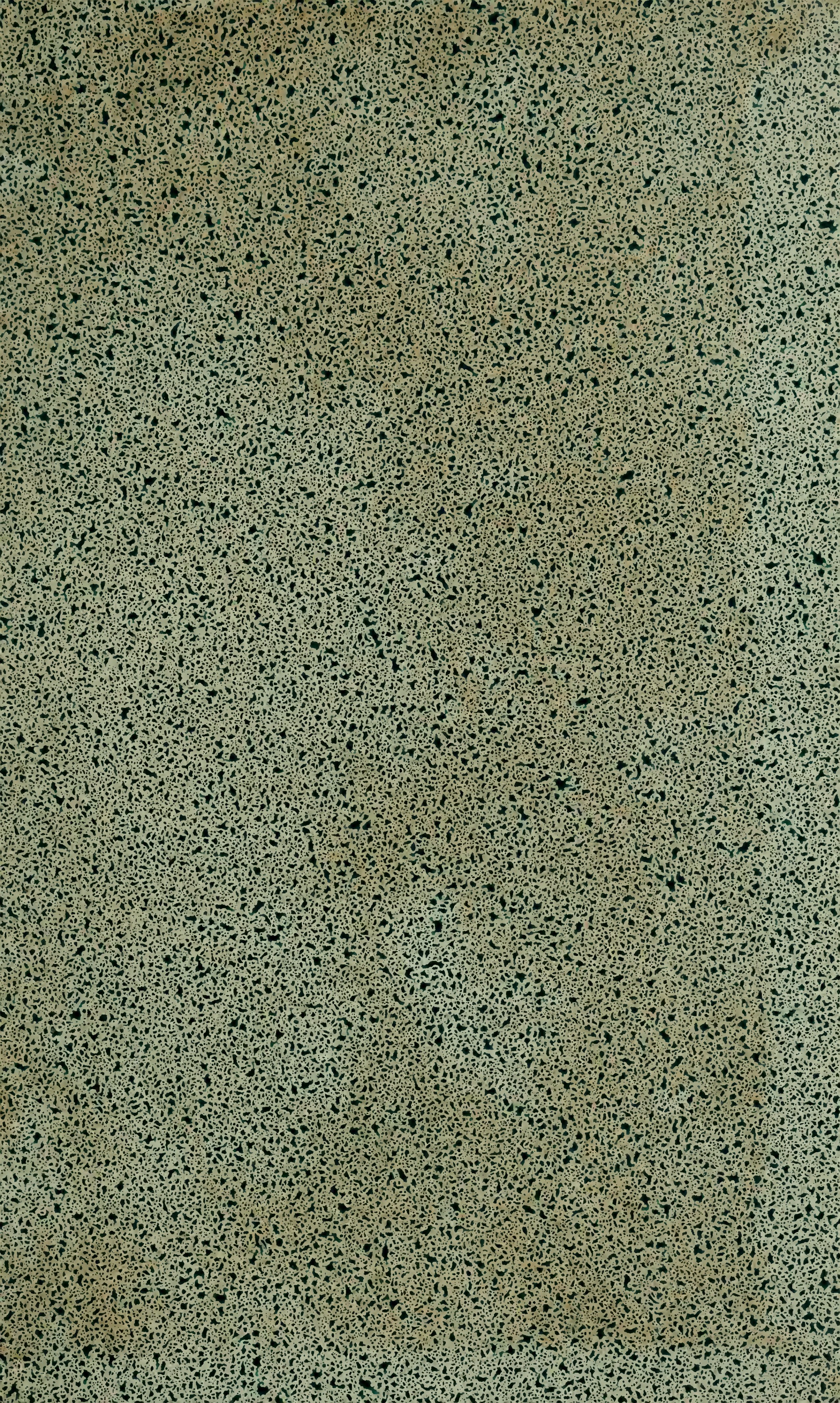






LES

# MYSTÈRES DU PEUPLE.

TOME VI.

## Correspondance avec les Editeurs étrangers.

L'éditeur des *Mystères du Peuple* offre aux éditeurs étrangers, de leur donner des épreuves de l'ouvrage, quinze jours avant l'apparition des livraisons à Paris, moyennant 15 francs par feuille, et de leur fournir des gravures tirées sur beau papier, avec ou sans la lettre, au prix de 10 francs le cent.

---

### Travailleurs qui ont concouru à la publication du volume :

*Protes et Imprimeurs :* Richard Morris, Stanislas Dondey-Dupré, Nicolas Mock, Jules Desmarets, Louis Dessoins, Michel Choque, Charles Mennecier, Victor Peseux, Etienne Bouchicot, Georges Masquin, Romain Sibillat, Alphonse Perrève, Hy père, Marcq fils, Verjeau, Adolphe Lemaître, Auguste Mignot, Benjamin, Dunon, Waseige.

*Clicheurs :* Curmer et ses ouvriers.

*Fabricants de papiers :* Maubanc et ses ouvriers, Desgranges et ses ouvriers.

*Artistes Dessinateurs :* Charpentier, Masson, Castelli.

*Artistes Graveurs :* Ottweit, Langlois, Lechard, Audibran, Roze, Frilley, Hopwood, Massard, Masson.

*Planeurs d'acier :* Héran et ses ouvriers.

*Imprimeurs en taille-douce :* Drouart et ses ouvriers.

*Fabricants pour les primes, Associations fraternelles d'Horlogers, de Lampistes et d'ouvriers en Bronze :* Duchâteau, Deschiens, Journeux, Suireau, Lecas, Ducerf, Renardeux, etc., etc.

*Employés et correspondants de l'Administration :* Maubanc, Gavet, Berthier, Henri, Rostaing, Jamot, Blain, Rousseau, Toussaint, Rodier, Swinnens, Porcheron, Gavet fils, Dallet, Delaval, Renoux, Vincent, Charpentier, Dally, Bertin, Sermet, Chalenton, Blot, Thomas, Gogain, Philibert, Nachon, Lebel, Plunus, Grossetête, Charles, Poncin, Vacheron, Colin, Carillan, Constant, Fonteney, Boucher, Darris, Adolphe, Renoux, Lyons, Letellier, Alexandre, Nadon, Normand, Rongelet, Bouvet, Auzurs, Dailhaux, Lecerf, Bailly, Baptiste, Debray, Saunier, Tuloup, Richer, Daran, Camus, Foucaud, Salmon, Strenl, Seran, Tetu, Sermet, Chauffour, Caillaut, Fondary, C. de Poix, Bresch, Misery, Bride, Carron, Charles, Celcis, Chartier, Lacoste, Dulac, Delaby, Kaufried, Chappuis, etc., etc., de Paris; Férand, Collier, Petit-Bertrand, Perié, Plantier, Etchegorey, Giraudier, Gaudin, Saar, Dath-Godard, Hourdequin, Weelen, Bonniol, Alix, Mengelle, Pradel, Manlius Salles, Vergnes, Verlé, Sagnier, Samson, Ay, Falick, Jaulin, Fort-Mussat, Freund, Robert, Carrière, Guy, Gilliard, Collet, Ch. Celles, Laurent, Castillon, Drevet, Jourdan Moral, Bonnard, Legros, Genesley, Bréjot, Ginon, Féraud, Vandeuil, Châtonier, Bayard, Besson, Delcroix, Delon, Bruchet, Fournier, Tronel, Binger, Molini, Bailly, Fort-Mussot, Laudet, Bonamici, Pillette, Morel, Chaigneau, Goyet, Colin-Morard, Gerbaldi, Fruges, Raynaut, Chatelin, Bellue, etc., etc., des principales villes de France et de l'étranger.

La liste sera ultérieurement complétée, dès que nos fabricants et nos correspondants des départements, nous auront envoyé les noms des ouvriers et des employés qui concourent avec eux à la publication et à la propagation de l'ouvrage.

*Le Directeur de l'Administration.*

---

Paris — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

# MYSTÈRES DU PEUPLE

OU

## HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE PROLÉTAIRES

A TRAVERS LES AGES

PAR

EUGÈNE SUE.

Il n'est pas une réforme religieuse, politique ou sociale, que nos pères n'aient été forcés de conquérir de siècle en siècle, au prix de leur sang, par l'INSURRECTION.

TOME VI.

**SPLENDIDE ÉDITION**

ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR ACIER.

---

**ON S'ABONNE**

A L'ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE, RUE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, 32

(PRÈS LA BOURSE).

PARIS.

Bapteme de Rolf∴



*Gravé par Monnin d'après un manuscrit ancien.* *Imprimerie de Drouart, rue du Fouarre, 11.*

Frankes li Archeueske, li dus Rolf baptiza∴
Li Dus Robert le tint e Robert l'apela ∴

# L'AUTEUR

## AUX ABONNES DES MYSTERES DU PEUPLE.

CHERS LECTEURS,

Lorsque par un beau jour d'été, traversant le pont de la Concorde, un moment vous vous arrêtez frappés du magnifique coup d'œil offert à vos regards, admirant ces quais immenses plantés d'arbres, ces monuments splendides, ces jardins ombreux qui semblent se mirer dans les eaux de la Seine, dont le cours va baigner le pied des vertes collines de Chaillot et de Passy, au versant desquelles s'étagent tant de riantes demeures; ou bien, lorsque le soir, au coucher du soleil, le gaz éclatant jaillit des milliers de candélabres de bronze, qui, à perte de vue, illuminent les Champs-Élysées, les quais et cette grande place de la *Révolution* (laissons-lui ce saint nom), où de gigantesques fontaines épandent leurs cascades des deux côtés de l'obélisque de Louqsor; lorsque enfin vous contemplez d'un œil enchanté, ces merveilles de la civilisation, de la science, de l'art, de l'industrie et du progrès, votre enchantement se mélangerait d'une mélancolie profonde, si, vous reportant par la pensée à une époque éloignée de huit à neuf cents ans de ce temps-ci, vous songiez à ce qu'était Paris à ces époques reculées; si vous songiez à quels horribles désastres cette ville fut si souvent exposée pendant une partie des neuvième et dixième siècles (de 845 à 912); si vous songiez enfin aux maux affreux qu'ont endurés nos pères les Parisiens en ces temps maudits, si regrettés des partisans des rois de DROIT DIVIN. En vérité, bien que chaque page de notre histoire atteste ces faits inouïs, on peut à peine les croire, et souvent, lorsque je traverse l'un des ponts de Paris, je m'arrête en regardant le cours tranquille de la Seine, et je me dis : « Les eaux de ce fleuve qui coule entre ces rives depuis tant de siècles » apportaient fréquemment, il y a de cela huit ou neuf cents ans, une innombrable quantité de bâti» ments pirates qui, partis des côtes de la Norwége, du Danemark, de la Suède et autres pays du » Nord, traversaient les mers, entraient à Rouen, dans la Seine, la remontaient jusqu'à Paris; et, » après avoir assiégé, pillé, incendié ou rançonné cette ville (notamment en 845, 856, 857, 861, 885, » 901, 912), ils regagnaient leurs légers bâtiments et s'en retournaient vers les mers du Nord en descen» dant le fleuve. Vous verrez les mœurs de ces terribles pirates *North-mans*, ainsi appelés, dit *le ro» man de Rou* (*Rollon*), plus historiquement ROLF (1), parce que : *Man en engleiz* (en anglais), et *en » noreiz* (langue du Nord), *sénéfie hom en franchiez* (français) — *justez* (joignez) *ensemble North-et» man — ensemble ditez donc North-man — de ço vint li nom as Normanz* (d'où vient qu'ils ont le » nom de Normands). »

Oui, ces North-mans auxquels se joignaient, dès qu'ils abordaient le sol de la Gaule, une multitude de serfs poussés à bout par la misère et l'esclavage; oui, ces North-mans ont navigué sur les eaux de cette même Seine, qui coule si paisiblement à nos yeux; oui, les cris de guerre de ces hordes sauvages dont les innombrables bateaux couvraient le fleuve d'une rive à l'autre, allaient jeter l'épouvante dans les palais des évêques ou des comtes de la vieille cité de Paris.

(1) *Le Roman de Rou*, Rollon ou Rolf, car ces trois noms ont été indistinctement donnés à ce pirate, souche des ducs de Normandie, devenus plus tard rois d'Angleterre par la conquête; *le Roman de Rou* a été écrit par *Robert Wace*, chanoine de Bayeux, mort en 1184. Il existe plusieurs manuscrits de ce curieux ouvrage; voir à ce sujet l'excellente édition publiée par les soins du savant Fréderik Pluquet. (Rouen, *Édouard frères*, 1827, 2 vol. in-8, avec gravures et fac-simile.)

Mais comment, direz-vous, chers lecteurs, de si incroyables excursions avaient-elles lieu si fréquemment, si impunément (1)? Le récit suivant vous expliquera, je le crois, cet étrange mystère.

Je dois aussi, pour l'intelligence de cette histoire, ajouter quelques mots relatifs à la configuration topographique de Paris à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 900. Cette ville, devenue immense par la suite des temps, se bornait alors à l'espace qu'occupe de nos jours le *quartier de la Cité et de Saint-Louis en l'Ile;* c'est-à-dire que le Paris du dixième siècle était renfermé dans l'espace que laissent entre eux les deux bras de la Seine, dont les eaux baignaient ainsi en ces temps-là les remparts de la ville. Il n'existait alors que deux ponts en bois pour communiquer avec la rive droite et avec la rive gauche du fleuve. Le premier, le *Petit-Pont*, était placé à peu près au même point où se trouve aujourd'hui le pont qui porte encore ce nom de *Petit-Pont*. — Le second, appelé le *Grand-Pont*, occupait à peu près l'emplacement du *Pont-au-Change*. — Sur les rives droite et gauche de la Seine, où s'élèvent de nos jours les splendides quartiers Saint-Germain et des Tuileries, l'on voyait disséminés çà et là dans la plaine plusieurs bourgs, tels que le *bourg-Thiboust*, le *Beau-bourg*, le *bourg-l'Abbé* (qui ont donné plus tard leurs noms aux rues *Beaubourg* et *Bourg-l'Abbé*); là aussi s'élevaient entre autres les riches abbayes de *Saint-Germain l'Auxerrois*, sur la rive droite; de *Saint-Germain des Prés*, sur la rive gauche. Les champs, les bois, les prairies, les huttes des serfs de ces abbayes occupaient alors ce territoire qui, à cette heure, est couvert de maisons et sillonné de rues commerçantes. C'était, comme on dit: *la campagne;* la ville proprement dite étant, je vous le répète, renfermée dans l'île de la Cité, dont les deux bras de la Seine baignaient les remparts. Ces souvenirs topographiques bien retenus par vous, chers lecteurs, vous faciliteront, je l'espère, l'intelligence du récit intitulé : *Les Mariniers parisiens et la Vierge au bouclier.*

Maintenant, un mot de réponse à une critique (je ne réponds point évidemment à ces critiques *en action*, qui, au lieu de réfuter mon livre par de bonnes raisons, trouvent plus catégorique et surtout plus commode de faire brûler les *Mystères du Peuple* par la main du bourreau, ainsi que cela dernièrement a eu lieu à *Erfurth en Prusse*). Donc, un mot de réponse à une critique née d'un sentiment honorable que je respecte; l'on m'a dit :

« En racontant l'histoire et les conséquences de la conquête de la Gaule, notre mère-patrie, par les » rois franks; conquête spoliatrice et sanglante, surtout accomplie grâce à la toute-puissante influence » de l'Église catholique, avide de partager les dépouilles de la Gaule conquise; ne craignez-vous pas » de réveiller l'antagonisme, la haine de race entre les descendants des conquérants et des conquis? » des vainqueurs et des vaincus? des Franks et des Gaulois? »

A ceci je pourrais répondre que les faits sont les faits, et que notre histoire n'a été pendant quatorze siècles de *monarchie de droit divin*, que l'histoire de la lutte de ces deux races, dont l'une a constamment opprimé, spolié, exploité, asservi l'autre, grâce à l'abominable complicité de l'Église catholique, apostolique et romaine; et que notre grande, notre immortelle révolution de 89 n'a été que la légitime et trop tardive réaction de la race conquise contre la race conquérante et ses complices, *les rois, l'aristocratie, le clergé;* mais je ne bornerai pas là cependant ma réponse ; j'ajouterai ceci : — Est-ce nous, écrivains démocrates, qui avons les premiers songé à réveiller cet antagonisme de race? ne l'a-t-on pas cent fois invoqué contre nous, contre la liberté au nom du droit divin? au nom de l'Eglise? Nous nous défendons à armes égales, rien de plus. Et d'abord, est-il vrai que de nos jours, hier, aujourd'hui l'on ait exalté, l'on exalte l'excellence, la légitimité de la monarchie de droit divin, et l'omnipotence salutaire de l'Eglise catholique et romaine? Est-il vrai que l'on veut, on l'a dit tout haut à la tribune de l'Assemblée nationale, relever le drapeau de la monarchie de Clovis, le premier conquérant des Gaules? Quant à l'Eglise, il ne s'agit plus de vœux, mais de faits; l'expédition de Rome, la loi de l'enseignement public, et tant d'autres triomphes du parti prêtre ont ouvert les yeux des moins clairvoyants; des missionnaires en chaire prêchent ouvertement, chaque jour, la nécessité d'un prompt retour aux institutions religieuses et monarchiques de la féodalité. (Nous arrivons à l'époque de la féodalité, vous la jugerez *pièces en mains*, chers lecteurs.) Ces tendances du parti prêtre et royaliste ne sont pas nouvelles : en 1816 et en 1817, elles se sont révélées

(1) Notons ici, en passant, qu'un prêtre, l'*évêque de Chartres*, a eu dernièrement la triste impudeur d'écrire ces lignes, qui comptent autant de mensonges que de mots:

« Cherchez dans l'histoire! Ce qui est *certain*, c'est que pendant *quinze cents ans la France a été tranquille* » *et florissante*. Point de ces révolutions destructives et cruelles, qui ravagent notre belle patrie depuis soixante ans; cette leçon brille à vos yeux comme le soleil! » (*Mandement de l'évêque de Chartres*, 1851.

dans toute leur hautaine et implacable persistance. Voici ce qu'à cette époque (1816) écrivait M. le comte de Montlosier, dans son ouvrage sur la *Monarchie française;* il s'adressait à nous, fils des conquis, et disait :

« RACE D'AFFRANCHIS ! RACE D'ESCLAVES arrachés de nos mains ! Peuple tributaire ! peuple nouveau, » licence vous fut octroyée d'être libres et non pas d'être nobles : *Pour nous tout est de* DROIT, pour » vous *tout est de* GRACE ! Nous ne sommes pas de votre communauté ; nous sommes un tout par nous-» mêmes ; votre origine est claire, la nôtre l'est aussi ; dispensez-vous de sanctionner nos titres, nous » saurons nous-mêmes les défendre. »

(*Le comte de Montlosier, de la Monarchie française*, t. I, p. 136, 149.)

Un autre écrivain royaliste constatait les mêmes prétentions et disait :

« C'est notre race septentrionale (race des Franks) qui s'empara de la Gaule sans en extirper les » vaincus, cette race franque, dont le nom devint synonyme de liberté, lorsque *seule elle devint libre*, » sur le sol qu'elle avait envahi ; cette race *qui eut bon marché, dans la tenacité de son despotisme, de* » *l'insouciance légère des Gaulois*, sut léguer à ses successeurs (maintenant dépouillés CONTRE TOUT » DROIT) *les terres de la conquête à* POSSÉDER, *les hommes de la conquête à* RÉGIR. »

(*M. le comte de Jouffroy, Obs. de la marine,* 9e livraison, p. 299. — 1817.)

Est-ce assez clair ?

Est-ce assez carrément exprimé ?

— *La race conquérante a légué à ses descendants les terres de la conquête à posséder, les hommes de la conquête à régir.*

Or, le gouvernement de la monarchie de droit divin ne peut se résumer et se poser qu'en ces termes explicites, rigoureux, sinon la monarchie n'a aucune raison d'être ; donc, à défaut de la possession complète des terres de la Gaule (dont le *milliard* d'indemnité a d'ailleurs fait rentrer une portion considérable entre les mains de leurs propriétaires : *les émigrés*), la monarchie de droit divin se croit le droit antérieur, supérieur et souverain de nous *régir*, nous autres descendants des *hommes de la conquête.*

Maintenant, que l'on réponde ?

Est-ce nous, démocrates, nous, *race d'affranchis*, nous, *race d'esclaves* comme nous appelle M. le comte de Montlosier ; est-ce nous qui, les premiers, avons songé à réveiller l'antagonisme des races ?

Que l'on nous permette de citer à ce sujet quelques lignes d'un homme aussi vénéré pour l'élévation de son caractère et de son patriotisme, qu'illustre dans la science de l'histoire, un homme dont la juste renommée est une des gloires les plus précieuses de la France ; M. Augustin Thierry, faisant allusion aux écrits monarchiques que nous venons de citer, a écrit ceci :

« Après de si longs avertissements, il est temps que nous nous rendions à l'évidence, et que de notre » côté aussi nous revenions aux faits ; le ciel nous est témoin que ce n'est pas nous qui, les premiers, » avons évoqué cette vérité sombre et terrible *qu'il y a deux camps ennemis sur le sol de la France ;* » il faut le dire, car l'histoire en fait foi, quel qu'ait été le mélange physique des deux races primitives, » *leur esprit contradictoire a vécu jusqu'à ce jour dans deux portions toujours distinctes de la population* » *confondue*, LE GÉNIE DE LA CONQUÊTE S'EST JOUÉ DE LA NATURE ET DU TEMPS, IL PLANE ENCORE SUR » CETTE TERRE MALHEUREUSE. C'est par lui que les distinctions de castes ont succédé à celles du sang ; » celles des ordres à celles des castes ; celles des titres à celles des ordres. La noblesse actuelle se ratta-» che par ses prétentions aux hommes à privilèges du seizième siècle. Ceux-là se disaient issus des pos-» sesseurs d'hommes du treizième siècle qui se rattachaient aux franks de Karl-le-Grand, qui remon-» taient aux Sicambres de Clovis. On peut contester ici la filiation naturelle ; MAIS LA DESCENDANCE » POLITIQUE EST ÉVIDENTE ; donnons-la donc à ceux qui la revendiquent, et nous, revendiquons la des-» cendance contraire ; nous sommes les fils du tiers-état ; le tiers-état sortit des communes ; les com-» munes furent l'asile des serfs ; les serfs étaient les vaincus de la conquête ; ainsi, de formule en for-» mule, à travers l'intervalle de quinze siècles, nous sommes conduits au *terme extrême d'une conquête* » *qu'il s'agit d'effacer.* — Dieu veuille que cette conquête s'abjure d'elle-même, et que l'heure du » combat n'ait pas besoin de sonner ; mais sans cette abjuration formelle, n'espérons ni repos ni » liberté. »

(Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques*, p. 240.)

L'heure du combat sonna en 1830, et l'on sait ce qu'il en advint ; mais ces paroles solennelles de M. Thierry, écrites aux plus mauvais jours de la Restauration, sont aujourd'hui, comme alors, profon-

dément vraies et remplies d'à-propos en présence des prétentions royalistes qui se manifestent de nouveau; mais nous répéterons après l'illustre historien : — « Le ciel nous est témoin que ce » n'est pas nous qui, les premiers, avons évoqué cette vérité sombre et terrible qu'il y a deux » camps ennemis sur le sol de la France. » — Non ! que la funeste responsabilité de cet appel au passé retombe sur ceux-là qui, dans un pays républicain, ont proclamé, proclament chaque jour que Henri V ne peut rentrer en France que comme *roi de cette terre conquise par ses ancêtres;* qu'elle retombe encore, cette responsabilité funeste, sur ceux-là qui ont posé la question catholique entre *les fils de Voltaire et les fils des croisés* (nous arriverons prochainement à l'époque des croisades, chers lecteurs, et vous les jugerez *pièces en mains,* ces pieux croisés dont on revendique la descendance).

Non, non, loin de nous ces pensées de haine et de division; plus que personne nous respectons les convictions de nos adversaires politiques; plus que personne nous désirons le généreux apaisement d'un antagonisme de race, dont nos pères ont été si cruellement victimes durant quatorze siècles : plus que personne nous appelons de tous nos vœux le jour où ceux que le hasard de la naissance a fait naître princes de ces races royales, où la filiation naturelle du sang des rois de la conquête s'est surtout absolument perpétuée, puissent rentrer en France et y jouir de leurs droits de citoyens de la République française; mais nous sommes aussi de ceux-là qui, pour le salut, la paix, la dignité, la prospérité, l'avenir du pays, pensent que si les races royales persistent, au nom du droit divin consacré par l'Église catholique, leur complice de tous les temps, à revendiquer le droit de nous régir, droit uniquement né de la conquête, c'est-à-dire de la violence, de la spoliation et du massacre, nous devons opposer à ces prétentions royales le droit et l'*action révolutionnaires,* grâce auxquels nous, peuple vaincu, nous avons brisé les chaînes de la conquête et le joug de l'Église romaine après quatorze siècles de misère, de honte et d'asservissement.

Voilà, chers lecteurs, ma réponse à la critique dont je vous ai entretenus. Non, je ne veux réveiller aucun antagonisme de races! En m'efforçant de vous instruire des choses du passé, je n'ai d'autre but que de clairement préciser la position des vainqueurs et des vaincus, des oppresseurs et des opprimés durant les siècles de notre histoire ; que la connaissance de ces temps maudits soit votre enseignement pour l'avenir. Pleurons le martyre de nos pères ; mais redevenus libres et égaux de tous, jamais n'oublions notre devise républicaine : *Liberté, égalité, fraternité!* Tendons une main fraternelle aux descendants des conquérants ; mais si venait le jour où, dans leur aveuglement, le parti royaliste et le parti prêtre voulaient encore, par le *fait seul* du rétablissement de la monarchie et de l'omnipotence de l'Eglise, diviser de nouveau le peuple français en conquérants et en conquis, en vainqueurs et en vaincus, en fils des *Gaulois* et en fils des *Franks*, en fils des *Croisés* et en fils de *Voltaire ;* oh ! ce jour-là, nous autres, Gaulois, nous autres, fils de Voltaire, souvenons-nous... et aux armes!

EUGÈNE SUE,
Représentant du Peuple.

Paris, 15 mai 1851.

LES

# MYSTÈRES DU PEUPLE

OU

## HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE PROLETAIRES

## A TRAVERS LES AGES.

# LE FER DE FLÈCHE

OU

## LE MARINIER PARISIEN ET LA VIERGE AU BOUCLIER.

### 818-912.

*Des toailes des altels prises*
Des toiles prises sur les autels
*Faisaient braies et kamises;*
(Les Normands) faisaient culottes et chemises;
*Li provisoires se desconfortent*
Les prêtres se découragent;
*Altre parz li corz sainz porte*
Autre part les corps saints ils portent,
*Portent messaux, portent sauliers*
Ils emportent missels et psautiers;
*Portent mîtres e encensiers*
Ils emportent mîtres et encensoirs.
*N'i liessent rien ke porter puissent*
Ils ne laissent rien qu'ils puissent emporter;
*Et coue porter ils ne poent*
Et ce qu'ils ne peuvent emporter
*En terre muchent et enfoent.*
En terre ils le cachent et l'enfouissent.
(*Roman de Rou*, v. I, vers 145 à 180.)

..... En ces temps désastreux (pendant les guerres des Normands) le serf devient libre, l'homme libre est réduit à l'état de serf; on fait du seigneur un valet et du valet un seigneur.

ABBON, *Siége de Paris par les Normands*, l. I, p. 5. (*Coll. des Hist. Français.*)

..... Souvent la fureur des North-mans fut moins inspirée par le fanatisme odinique que par la vengeance du serf révolté et par la rage de l'apostat.

(MICHELET, *Hist. de France*, v. I, p. 395.)

SOMMAIRE.

Paris au dixième siècle. — *Eidiol*, doyen des mariniers parisiens. — *Anne-la-Douce.* — *Guyrion-le-Piongeur.* — *Rustique-le-Gai.* — Le comte de Paris. — Le chantre *Fultrade.* — La relique. — Mœurs et navigation des pirates *North-mans* — Le.

*Holker* de la belle *Shigne* et les vierges au bouclier. — *Gaëlo-le-Pirate.* — *Simon-grande oreille.* — *Lodbrog-le-Berserke.* — Le chant de guerre d'*Hasting.* — *Rolf*, le roi de la mer. — L'abbaye de Saint-Denis. — Stratagème. — Les pirates North-mans et les vierges au bouclier. — Les North-mans remontent la Seine jusqu'à Paris. —Le roi KARL-LE-SOT (*Karolus stultus vel simplex, Charles-le-Simple*).—*Ghisèle*, sa fille. — Le château de Compiègne. — La basilique de Rouen. — Le mariage de Rolf.

---

Notre aïeul Amaël prévoyait l'avenir, lorsqu'il y a un siècle à peine, parlant à Karl-le-Grand des derniers descendants de Clovis, rois énervés, imbéciles et fainéants, il disait au puissant empereur : — « Tôt ou tard les races royales et conquérantes expient l'iniquité » de leur origine. » — Et de fait, en 811, quel souverain régnait en Gaule et presque sur le monde entier? — C'était Karl, empereur auguste, surnommé le GRAND...

Et aujourd'hui, en 912, quel est ce roi qui règne à peine sur quelques provinces de la Gaule? — C'est KARL, surnommé le SOT, et descendant de *Karl-le-Grand*. — Lui aussi, cet auguste empereur, prévoyait l'avenir, lorsque les yeux baignés de larmes, il prononçait ces paroles prophétiques rapportées depuis dans la chronique d'Eginhard, son archichapelain : — « Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure » amèrement à la vue des bateaux pirates des North-mans? C'est » que je prévois les maux dont ces païens affligeront ma descen- » dance ! » — Et tu avais raison de pleurer sur l'avenir de ta race, ô Karl-le-Grand, car soixante-huit ans après ta mort, tout-puissant maître du monde, deux chefs de pirates North-mans *Gorm* et *Half*, remontant le Rhin, la Meuse et l'Escaut, ravageaient le territoire de Cologne, de Maëstricht, de Worms, de Tongres, saccageaient ces villes et réduisaient en cendres ton splendide palais d'Aix-la-Chapelle, ta résidence favorite ! oui, et la superbe basilique où tu te plaisais si fort à chanter au lutrin et où reposaient tes augustes os, servait d'écurie aux chevaux des pirates, car ces damnés North-mans n'aimaient point les voyages à pied : dès leur débarquement ils s'emparaient des chevaux de toutes les contrées qu'ils dévastaient et guer-

royaient à cheval. La voilà donc cette race, impériale, royale et conquérante! après avoir atteint le faîte de sa gloire, de sa puissance dans la personne de *Karl-le-Grand*, la voici abaissée jusqu'à *Karl-le-Sot!* et qui sait si elle ne se dégradera pas davantage encore d'âge en âge! Mais pour tomber de si haut aussi bas, que lui est-il donc advenu à cette race, issue des maires du palais, dont le rude Karl-Marteau fut le modèle? Ce qui lui est advenu, à cette race? Voici en quelques lignes la honteuse histoire de la race de *Karl-le-Grand*, depuis 818 jusques en cette année-ci 912.

Le fils de Karl, *Louis-le-Pieux* le bien nommé, ce fervent catholique qui ravagea la Bretagne, défendue par Morvan et Vortigern, monta sur le trône en 814. A la mort de son père il avait quatre fils : *Lothaire*, *Louis*, *Pepin* et *Bernard*. Il garda pour lui une partie de la Germanie et de la Gaule et fit l'aîné de ses fils empereur d'Italie, le second, roi de Bavière, le troisième, roi d'Aquitaine; Bernard n'eut rien en partage. Louis-le-Pieux, comme son père, le grand empereur, était d'un naturel fort amoureux. En 818, il se remaria et épousa Judith, fille du comte Wolp. La reine Judith, belle, jeune, dissolue, empoisonna la vie de Louis-le-Pieux, et ses fils portèrent incessamment contre lui leurs armes parricides. Bernard n'ayant point eu part ainsi que ses frères à la curée des royaumes, se révolte le premier contre son père; celui-ci, après un combat sanglant, s'empare de son fils et lui fait crever les yeux. Bernard survit peu de temps à ce supplice, et les prêtres absolvent moyennant de riches dotations Louis-le-Pieux de son abominable cruauté. Il eut de la belle Judith un dernier fils, appelé plus tard *Karl-le-Chauve*, et lui octroya l'Allemanie, la Réthie et une partie de la Bourgogne démembrée des États de Lothaire, de Louis et de Pépin. Ceux-ci, courroucés d'être ainsi dépossédés en faveur de leur jeune frère, marchent contre Louis-le-Pieux et le forcent de se retirer dans un couvent avec la reine Judith; mais bientôt après la guerre éclate entre les trois fils rebelles. Grâce à cette division, habilement exploitée par le moine Gombaud,

Louis-le-Pieux sort du couvent et est rétabli roi dans une diète tenue à Nimègue; en 834, ses trois fils se soulèvent de nouveau contre lui, rassemblent leurs troupes entre Bâle et Strasbourg, dans un endroit appelé depuis le camp du *Mensonge*, et s'emparent de leur père; le pape *Grégoire IV*, pontife infâme! complice de ces fils dénaturés, se joint à eux pour forcer leur père à abdiquer, après quoi on conduit ce roi dévotieux et lâche, à l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, où on l'enferme revêtu d'un cilice. De nouvelles guerres éclatent entre les trois frères; quelques partisans de Louis-le-Pieux profitant de l'occurrence le font évader de sa prison; l'abbé de Saint-Denis, moyennant une grosse somme, le resacre roi, et ce débonnaire, croyant apaiser la haine de ses fils, leur partage de nouveau ses États; mais, malcontents de la distribution, ils se soulèvent encore; il les combat, et lors de cette dernière guerre, il meurt de la peur que lui inspire une éclipse de soleil, quoiqu'il se piquât fort d'être astronome. Après les luttes parricides viennent les luttes fratricides. En 840, Karl-le-Chauve, fils de Louis-le-Pieux, monte sur le trône à dix-sept ans; il s'allie à son frère Louis de Bavière contre leur frère, Lothaire. Pendant trente-six ans que régna ce roi (de 840 à 876), la Gaule, la Germanie et l'Italie, héritage de Karl-le-Grand, furent incessamment dévastées par les guerres de Karl-le-Chauve contre ses frères ou de leurs descendants contre lui; les Arabes, les Hongrois envahissent la Gaule, les pirates north-mans, maîtres de l'embouchure des grands fleuves, ravagent le littoral des rivières, font plusieurs fois payer rançon à Paris qu'ils assiégent, et grand nombre de leurs bandes s'établissant enfin à poste fixe dans des camps retranchés à l'embouchure de la Seine, de la Somme, de la Gironde, de la Loire, vont plusieurs fois piller Orléans, Blois et Tours. Les grands seigneurs bénéficiers, descendants des Leudes de Clovis, méprisant de l'autorité Karl-le-Chauve, élèvent, malgré ses édits, partout des châteaux forts, et retranchés dans ces citadelles imprenables, se déclarent Comtes ou Duks souverains,

héréditaires et propriétaires des Comtés et des Duchés qu'ils avaient jusqu'alors tenus à bénéfices temporaires ou gouvernés au nom des rois franks. Parmi ces grands seigneurs franks, la famille de Roth-bert-le-Fort, investie de père en fils du comté de Paris et du duché de France, se montra des plus audacieusement rebelles à la royauté. Ces comtes de Paris devaient être pour la race dégénérée de Karl-le-Grand ce que ses ancêtres, les maires du palais, avaient été pour la race énervée de Clovis. Karl-le-Chauve, revenu d'Italie, meurt par le poison en 876, dans le village de Brios, situé au sommet du Mont Cénis. *Louis-le-Bègue* succède au roi défunt ; nouvelles guerres civiles entre *le Bègue* et ses neveux, descendants de Karl-le-Chauve ; les North-mans, les Arabes, les Hongrois redoublent leurs désastres en Gaule ; les serfs, poussés à bout par l'atrocité de l'esclavage et de la misère, se joignant aux pirates, se vengent ainsi de l'oppression des seigneurs et des évêques. Enfin Louis-le-Bègue meurt à Compiègne le 10 avril 879, laissant sa seconde femme grosse du prince qui fut plus tard *Karl-le-Sot;* de sa première épouse, Louis-le-Bègue avait eu Louis III et Karloman ; ils se partagent les États de leur père, de longues guerres civiles éclatent entre eux ou contre *Karl-le-Gros*, leur oncle. Celui-ci, à la mort de Louis III et de Karloman, s'empare du trône à l'exclusion de son neveu *Karl-le-Sot*, et après plusieurs années d'un règne souillé par des hontes, des lâchetés sans nombre, *Karl-le-Gros* meurt en 888, méprisable et méprisé, après avoir ignominieusement assisté des hauteurs de Montmartre au siége et au sac de Paris par les pirates North-mans, sans porter secours à cette cité. *Karl-le-Gros* mort, *Arnulf*, bâtard de Karloman, règne sur la Germanie au préjudice de Karl-le-Sot, héritier naturel des royaumes d'Allemagne et de Gaule. Eudes, comte de Paris, fils de Roth-bert-le-Fort, s'empare, lui, d'une partie de la Gaule et se fait proclamer par sa bande de guerriers, roi de France, et, comme tel, il est sacré et couronné par *Gauthier*, archevêque de Sens, l'église catholique étant toujours prête à sacrer, consacrer, resacrer, archi-

sacrer qui la paye. Eudes, l'usurpateur, meurt en 893. Cette fois, *Karl-le-Sot* monte sur le trône, et il règne encore en cette année 912, justifiant et de reste son surnom de Sot, hors d'état de résister aux pirates North-mans, aux grands seigneurs, aux évêques et aux abbés qui lui arrachent son royal héritage, ville à ville, domaine à domaine, province à province.

La voilà donc cette glorieuse lignée de Karl-le-Grand! *Louis-le-Pieux*, *Karl-le-Chauve*, *Louis-le-Bègue*, *Karl-le-Gros*, *Karl-le-Sot!* Un PIEUX, un CHAUVE, un BÈGUE, un GROS, un SOT! rois imbéciles, lâches ou cruels, mourant par la peur, la débauche ou le poison; les voilà donc tes descendants, auguste empereur! Ton immense empire démembré, la Gaule, l'Allemagne, l'Italie, ravagées durant un siècle, par les guerres parricides ou fratricides de leurs rois, envahies par les Arabes, les Hongrois, les North-mans, asservies, épuisées, par les seigneurs et les prélats. Voilà ce que tu as laissé après toi, auguste empereur, qui régnas sur le monde! Les voilà, les voilà les fruits abhorrés de cette royauté fondée par la conquête des Franks! Et maintenant lisez, fils de Joel, lisez, vous connaîtrez les maux affreux que ces rois, issus de Clovis, de Karl-Martel ou de Karl-le-Grand ont fait subir à la Gaule, notre mère patrie. Non, elle ne s'appelle plus la Gaule; hélas! ils lui ont volé jusqu'à son nom! Ils l'appellent aujourd'hui de leur nom exécré: — la FRANCE!

La légende suivante se passe dans la cité de Paris, noble ville, qui, du temps de la vieille Gaule, fut vaillante parmi les plus vaillantes. Jusqu'à l'invasion de notre sol par César et plus tard par Clovis, les Gaulois de la contrée de Paris avaient vécu libres, comme les autres populations du pays; des premiers ils prirent les armes contre les légions romaines. *Labiénus* s'étant, à la tête de troupes nombreuses, présenté devant Paris pour s'en rendre maître, les Parisiens, dans l'impossibilité de défendre la ville, la livrent héroïquement aux flammes, et se retirent sur les hauteurs qui dominent la ville. Un combat acharné s'y engage. — « L'on ne vit pas, » — a écrit César dans ses

Commentaires, en parlant de cette bataille acharnée, — « l'on ne vit » pas un seul Gaulois de Paris abandonner son poste ; tous périrent » les armes à la main. Le vieux Camulogène, leur chef, subit le » même sort. » — Cette défaite, funeste à l'armée romaine qui fut elle-même décimée, loin d'abattre le courage des Parisiens l'enflamma d'une nouvelle ardeur ; bientôt ils envoyèrent huit mille hommes se joindre aux troupes du *chef-des-cent-vallées*. Ceux-là aussi, comme ce héros de la Gaule, ne déposèrent les armes qu'écrasés par le nombre. L'esprit de patriotique révolte des Parisiens courrouça César ; il rangea Paris parmi les villes *Vegtigales*, cités sur lesquelles la conquête romaine pesait plus cruellement encore que sur les autres villes. Le christianisme fit à Paris comme ailleurs miroiter aux yeux des populations abusées, les lueurs trompeuses d'une délivrance prochaine; mais à Paris comme ailleurs, de faux prêtres de Jésus, complices des Franks, plongèrent le peuple dans les ténèbres catholiques ; aussi, moins fidèle à la foi druidique que la Bretagne, Paris subit peu à peu le double joug de l'Église et de la conquête, son peuple s'énerva, s'hébéta comme tant d'autres peuples de la Gaule jadis indomptable. Julien, l'empereur romain, bâtit vers 356, le palais des Thermes que devaient habiter plus tard les rois franks ; vers l'an 494, Clovis s'empara de Paris et y fixa en 506 le siége de sa royauté ; ce fut là que, ayant rassemblé ses Leudes, avant d'aller exterminer les *Ariens* du midi de la Gaule, convié par l'Eglise à ce religieux massacre, ce bon catholique fit vœu, s'il réussissait dans cette sanglante et lucrative entreprise, d'employer une partie des dépouilles des hérétiques à bâtir une basilique dans Paris. Il tint parole, ce pieux homme, et revenant en cette cité, capitale de son royaume, il éleva une basilique dédiée à *saint Pierre et à saint Paul*, église où on l'enterra en 511. On la dédia plus tard à *sainte Geneviève*. Après la mort de Clovis, Paris échut en partage à Childebert, dont les os furent plus tard transportés dans la basilique de Saint-Denis. Ce fut dans le vieux palais romain, bâti par Julien, que ce Childebert et son frère

Clotaire I<sup>er</sup> égorgèrent leurs neveux, les pauvres enfants de Chlodomir. En 584, vers les premières années du règne de Clotaire II, Frédégonde vint avec ses trésors se réfugier dans la basilique de Paris pour échapper aux poursuites de Brunehaut; plus tard, Dagobert fonda près de cette ville l'abbaye de Saint-Denis. Les derniers rejetons de Clovis, dominés par les maires du palais, habitèrent rarement Paris, et les descendants de Karl-Marteau préférèrent à cette cité leurs grandes résidences germaniques des bords du Rhin. D'ailleurs, sauf quelques rues ou moitiés de rue qui relevaient en fief des comtes de Paris, gouverneurs pour les rois des Franks, la plus grande partie de la ville relevait de la suzeraineté de l'évêque, qui possédait à bien dire tout le territoire de la contrée. Un prêtre nommé Fultrade, qui fut official de l'évêché de Paris, a laissé lire à celui des fils de Joël qui écrit ceci, le *Cartulaire* de la basilique de *Notre-Dame*, où sont inscrits tous les biens de l'évêché de Paris; notre descendance verra comment ces pieux évêques accomplissaient le vœu de pauvreté prêchée par le jeune homme de Nazareth, le pauvre ouvrier charpentier, mis en croix à Jérusalem sous les yeux de notre aïeule Geneviève. Oui, moi, Eidiol, j'ai lu et copié dans ce Cartulaire la désignation suivante des terres possédées par l'évêque de Paris dans le voisinage de cette ville : Au nord, l'évêque possède les terres et les villages de *Deuil*, de *Bonneuil*, de *Boissy*, de *Goussainville*, d'*Epiais*, de *Lagny*, de *Luzarches*, de *Viry*, de *Noureuil*. Au midi, l'évêque de Paris possède les terres et les villages de *Montrouge*, de *Gentilly*, d'*Ivry*, de *Vitry*, de *Bagneux*, de *Clamart*, *de Plessis-Piquet*, de l'*Hay*, de *Chevilly*, de *Fresnes-lès-Rungis*, de *Chatenay*, de *Rungis*, d'*Orly*, de *Wissou*, de *Massy*, de *Palaiseau*, de *Champlan*, de *Limours*, de *Mont-lhéry*, de *Saint-Michel-sur-Orge*, de *Bretigny*, d'*Avrainville*, de *Soisy-sous-Etiolles*, de *Combes-la-Ville*, de *Moissy*, de *Galande*, de *Perray*, de *Machaut*, de *Sannois*, de *La Celle*, de *Vernon*, de *Tréchy*, d'*Emant*, de *Louttcville*, d'*Itteville*, de *Lardy*, de *la Ferté-Aleps*, du *Pressoir*, de l'*Archaut*, de *Corbreuse*,

de *Richarville*. — AU LEVANT, l'évêque de Paris possède les terres et les villages de *Conflans-l'Archevêque*, de *Charenton-le-Pont*, de *Vincennes*, de *Fontenay-sous-Bois*, de *Champigny-sur-Marne*, de *Creteil*, de *Bonneuil*, de *Sucy-en-Brie*, de *Boissy-Saint-Léger*, de *Noiseau*, de *Laqueue*, de *Chenevières-sur-Marne*, de *Gournay-sur-Marne*, de *Charmant*, de *Torcy*, de *Lagny*, de *Villepinte*, du *Tremblay*, de *Mitry*, de *Mory*, de *Compans*, de *Saint-Mard*, de *Tournan*, de *Bozoy-en-Brie*, de *Champeaux*, de *Saint-Merry*, de *Quiers*, de *Rebais*, de *Chezy-l'Abbaye*. — AU COUCHANT, l'évêque de Paris possède les terres et les villages de *Saint-Cloud*, de *Sèvres*, de *Châville*, de *Marnes*, de *Garches*, de *Ruel*, de *Maisons-sur-Seine*, de *Conflans-Sainte-Honorine*, d'*Andresy*, de *Jouy-le-Moutier*, de *Feuillancourt*, de *Noisy-le-Roi*, de *Villepreux*, de *Maurepas*, du *Menil-Saint-Denis*, de *Milon-la-Chapelle*, de *Trons*, de *Chevreuse*, d'*Epone* et de *Mézières*. — De plus, l'évêque de Paris possédait la *terre de Celle*, dans le pays de Fréjus; et la *terre de Naintri*, en Poitou; les possessions des évêques de Paris, d'une contenance d'environ *deux cent mille arpents*, peuplées de vingt mille esclaves ou serfs de l'église, rapportaient plus d'UN MILLION de sous d'argent (A) à l'évêque : sur cette somme il gardait pour LUI SEUL quatre cent mille pièces d'argent, son clergé en prélevait deux cent mille autres, pareille somme était laissée entre les mains de l'église pour les frais du culte, et les deux cent mille pièces d'argent restant étaient, disait-on, distribuées aux pauvres, ce dont personne ne pouvait s'assurer. Et les voilà ces prêtres du jeune homme de Nazareth! l'ami des mendiants et des affligés qui prêchait la sainte pauvreté! Quant à l'humilité de ces prêtres du Christ, moi, qui écris ceci, j'ai vu lors de l'intronisation du nouvel évêque de Paris et selon l'obligation que leur imposait l'église, Karl-le-Sot, roi de France, assisté de plusieurs seigneurs franks, parmi lesquels se trouvaient *Burchart*, seigneur du pays de Montmorency, et *Conrad*, comte de la ville de Saint-Pol, enlever sur leurs épaules la litière d'or où se prélassait comme dans une châsse, l'évêque de Paris, *et le porter ainsi depuis*

*son palais jusqu'au chœur de sa cathédrale* (B). Et les voilà ces prêtres du jeune homme de Nazareth, qui prêchait la pauvreté, l'humilité! Dans leur orgueil infernal, il leur faut pour les conduire au temple de ce Dieu des humbles et des pauvres, une litière d'or attelée de trois grands seigneurs et d'un roi!

Donc, fils de Joël, lisez cette légende qui se passe à Paris en l'année 912.

---

La maison de *maître Eidiol*, doyen de la corporation des *Nautonniers* ou *mariniers parisiens*, était située non loin du port Saint-Landry et des remparts de la Cité, baignés par les deux bras de la Seine, et flanqués de tours à l'entrée du grand et du petit pont, qui seuls donnent accès dans la ville et nul ne peut les traverser sans payer un denier au péager de l'évêque; la maison de maître Eidiol était, ainsi que toutes celles des pauvres gens du petit peuple, construite en charpentes solidement reliées entre elles, haute d'un étage, et couverte en chaume. Les basiliques, les riches abbayes de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Germain-d'Auxerre et autres, l'ornement des campagnes des deux bords de la Seine, ou bien encore les maisons occupées par les comtes, les vicomtes et les évêques de Paris, étaient seules bâties en pierre et recouvertes de toitures de plomb souvent dorées. A l'étage supérieur de la maison d'Eidiol, *Marthe*, sa femme, cousait auprès de sa fille *Anne-la-Douce*, qui filait sa quenouille. Eidiol, selon l'esprit de nouveauté de ces temps-ci, qui, des familles des rois et des grands, était descendu jusqu'au populaire des villes et des champs, avait donné un surnom à ses enfants, appelant sa fille *Anne-la-douce*, car rien n'était plus doux au monde que cette aimable enfant, d'un caractère angélique comme son visage; Eidiol avait surnommé son fils *Guyrion-le-Plongeur*, parce que ce hardi garçon, marinier comme son père, était l'un des plus adroits plongeurs qui eût jamais traversé les flots rapides de la Seine. Anne-la-Douce filait son chanvre, assise à côté de sa mère, bonne vieille femme de

soixante ans et plus, à l'air maladif, vêtue de noir et portant au cou plusieurs reliquaires. Marthe dit à sa fille, en lui montrant les gais rayons du soleil de mai, qui traversaient les petits carreaux enchâssés de plomb, de l'étroite fenêtre de leur chambre : — Voici un beau jour de printemps ; peut-être verrons-nous aujourd'hui le père Fultrade, le digne chantre de l'abbaye de Saint-Denis ; venir ici ne sera pour lui qu'une promenade, il a un si magnifique cheval !

— Par ce beau soleil de mai, je préférerais, moi, marcher à pied. Te souviens-tu, ma mère, du jour où *Rustique-le-Gai* a gagé avec mon frère, une caille apprivoisée pour moi, qu'il ferait trois lieues en une heure? Il les a faites et moi j'ai eu la jolie caille.

— Es-tu simple ! Est-ce qu'un personnage comme le chantre de l'abbaye de Saint-Denis peut, durant deux lieues et plus, marcher à pied comme un pauvre homme?

— Le père Fultrade est pourtant assez jeune, assez grand et assez fort pour parcourir une route pareille. Rustique-le-Gai en aurait lui pour une demi-heure à peine.

— Rustique n'est pas le père Fultrade ; quel saint homme ! Toutes ces pieuses reliques que je porte et auxquelles je dois la vie, c'est lui qui me les a données, lorsqu'il était en cette ville, prêtre de l'église de Notre-Dame et favori du seigneur Roth-bert, comte de cette cité de Paris. Hélas ! sans ces saintes reliques, je serais morte de la maudite toux qui ne m'a point encore quittée.

— Pauvre chère mère, cette toux ne cesse de nous inquiéter, mon père, mon frère et moi ! pourtant vous seriez peut-être guérie, si vous aviez consenti à essayer de certain remède, que l'on dit excellent !

— Quel remède?

— Celui qu'emploient les mariniers du port ; ils mettent du goudron dans de l'eau, la font bouillir, et cette eau on la boit. Rustique le-Gai nous disait avoir vu des effets surprenants dus à cette boisson.

— Tume parles toujours de ton Rustique-le-Gai !

— Moi, ma mère? — répondit ingénûment la jeune fille, sans trahir le moindre embarras, et attachant son candide regard sur celui de sa mère, — si je vous parle souvent de Rustique, c'est donc sans y songer.

— Je le crois, mon enfant; mais comment veux-tu qu'aucun remède humain opère ma complète guérison, lorsqu'elle résiste aux reliques? C'est comme si tu me disais qu'un pouvoir humain pourrait me faire retrouver ma chère petite fille, qui, hélas! a disparu d'ici, dix ans avant la naissance de ton frère!

— Pauvre sœur! je la regrette sans l'avoir jamais connue.

— Elle aurait pu me remplacer auprès de toi, car aujourd'hui elle serait d'âge à être ta mère.

Un assez grand bruit mêlé de cris venant de la rue, interrompit l'entretien de Marthe et de sa fille. — Ah! ma mère, — dit Anne en tressaillant, — c'est peut-être encore un pauvre pénitent que la foule accable d'injures et de coups! Hier, ce malheureux que l'on poursuivait ainsi est resté sanglant et demi-mort dans la rue.

— Bon! — répondit Marthe en hochant la tête, — c'était justice; moi, j'aime fort à voir la foule ainsi maltraiter les pénitents; s'ils sont pénitents, c'est à cause de leur impiété, je ne saurais plaindre les impies.

— Pourtant, ma mère, la pénitence que leur impose l'église en expiation de leurs péchés, est déjà cruelle! Marcher pieds nus, les fers aux jambes, pendant dix ou douze ans et souvent davantage, se vêtir d'un sac, se couvrir la tête de cendres et mendier leur pain, puisque la religion leur défend de travailler (C).

— Mon enfant, ces pénitents, que dans sa piété la foule se plaît à accabler de coups, devraient bénir chacune de leurs meurtrissures, elles comptent pour leur salut; mais le bruit et le tumulte redoublent, ouvre donc la fenêtre, que nous voyions ce qui se passe dans la rue.

Anne et sa mère se levèrent et coururent à l'étroite fenêtre, où

resté inoffensif; non, la vaillante physionomie de Gaëlo n'a rien de féroce; s'il est de ceux qui pratiquent cette loi donnée par *Trodd-le-Danois* au pays de Garderig : — « Un bon pirate jamais ne cherche » d'abri pendant la tempête, jamais ne panse ses blessures avant » la fin du combat; il doit attaquer un ennemi seul, se défendre » contre deux, ne pas céder à trois et fuir sans honte devant qua- » tre (K), » Gaëlo pratique aussi cette loi du bon chef *Half* à ses champions : « — Il ne faut ni tuer les femmes, ni jeter les petits » enfants en l'air pour les recevoir par amusement sur la pointe de » vos lances (L). » Non, Gaëlo n'a pas l'air féroce; loin de là, en ce moment surtout, sa figure exprime les sentiments les plus tendres ; ses yeux brillent d'un doux éclat lorsque de temps à autre il tourne la tête vers le holker qui lutte de vitesse avec le sien. Jamais, en effet, bateau pirate n'a offert à l'œil d'un marin plus charmant aspect! construit dans les mêmes proportions que celui de Gaëlo, mais plus fin, plus élancé, ce holker était peint en blanc; ses rames et les boucliers rangés à la file en dehors de ses flancs étaient bleu d'azur; un cygne doré ornait sa proue; au sommet du mât, un cygne aux ailes ouvertes découpé dans une plaque de cuivre étincelant tournait au souffle de la bise qui faisait aussi flotter un pavillon couleur d'azur où se voyait brodé un cygne blanc. A l'intérieur du léger bâtiment, les épées, les piques, les haches, symétriquement rangées, se trouvaient à portée des rameurs, revêtus de flexibles armures, non pas d'écailles, mais de mailles de fer, et la tête couverte d'un casque à courte visière. Le chef du holker se tenait, ainsi que Gaëlo, debout à la proue; appuyé d'une main sur un long harpon, il s'en servait au besoin avec dextérité pour faire dévier le bateau dans sa route lorsqu'il rasait les bords de quelques îlots plantés de saules qui obstruaient le cours de la Seine. Ce chef north-man, d'une taille plus svelte, mais aussi élevée que celle de Gaëlo, était une femme, une belle vierge de vingt ans au plus, nommée la *belle Shigne.* Elle portait, ainsi que les guerrières qu'elle commandait,

une armure de mailles d'acier si fines, si souples, qu'on eût dit une brillante étoffe de soie grise ; cette espèce de tunique, échancrée à la naissance du cou, accusait les fermes contours de son sein et descendait jusqu'au-dessus des genoux, serrée aux hanches par un ceinturon brodé auquel pendaient d'un côté un cor d'ivoire, de l'autre une épée. La jambe de la belle Shigne se dessinait aussi sous une maille de fer ; elle chaussait des bottines de veau marin étroitement lacées jusqu'à la cheville. Cette guerrière avait déposé son casque à ses pieds ; ses cheveux d'un blond pâle, séparés sur son large front et coupés à la hauteur du cou, encadraient de leurs boucles son fier et blanc visage legèrement teinté de rose ; le froid azur du ciel du Nord semblait se réfléchir dans ses grands yeux bleus, clairs et limpides ; son nez aquilin, sa bouche sérieuse, hautaine, donnaient une expression austère à sa mâle beauté. Les *Sagas* avaient déjà chanté la bravoure de la belle Shigne, l'une des plus vaillantes parmi les *vierges-aux-boucliers* ou SHOLDMOES, ainsi que disent les Northmans; le nombre de ces guerrières était considérable en ces pays du Nord; elles prenaient part aux expéditions des pirates, et souvent les surpassaient en courage. Rien de plus sauvage, de plus indomptable que ces fières créatures ; qu'on en juge par un trait choisi entre mille : *Thoborge*, fille du pirate *Erik*, jeune vierge-au-bouclier, belle et chaste, toujours armée, toujours prête à combattre, avait refusé tous les prétendants à sa main ; elle les chassait honteusement, les blessait ou les tuait lorsqu'ils lui parlaient d'amour. *Sigurd*, pirate renommé, attaqua Thoborge dans sa maison de l'île Garderig, où elle s'était retranchée avec ses compagnes de guerre ; elle résista héroïquement; grand nombre de pirates et de vierges-aux-boucliers trouvèrent la mort dans cette bataille. Sigurd ayant grièvement blessé Thoborge d'un coup de hache, elle s'avoua vaincue et épousa le pirate (M).

Telle était la chasteté farouche de ces valeureuses filles du Nord : la belle Shigne se montrait digne de cette race. Orpheline après la perte de son père et de sa mère, tués dans un combat sur mer, la

jeune guerrière avait été adoptée par Rolf, vieux chef de pirates north-mans, célèbre par ses nombreuses excursions en Gaule; en moins de quinze jours, il était venu cette année-ci des mers du Nord à l'embouchure de la Seine, et la remontait pour venir assiéger Paris à la tête de deux mille bateaux de guerre, qui s'avançaient lentement à la rame, faute de vent, précédés des holkers de Gaëlo et de Shigne; ceux-ci devançaient la flotte d'une lieue environ, par suite d'un défi.

— Les bras de mes vierges sont plus robustes que les bras de tes *Champions*, — avait dit la belle Shigne à Gaëlo. — Je défie ton holker d'égaler la vitesse du mien : les bras de tes hommes seront lassés avant que mes compagnes aient ralenti le mouvement de leurs rames.

— Shigne, j'accepte le défi; mais si l'épreuve tourne contre toi, mon holker combattra bord à bord du tien pendant cette guerre?

— Tu espères donc mon secours si tu es en péril? — avait répondu Shigne avec un sourire de raillerie fière, en ordonnant d'un geste à ses guerrières de ramer vigoureusement. Gaëlo ayant donné le même ordre à ses hommes, les deux holkers s'étaient rapidement éloignés de la flotte des North-mans, cherchant à se dépasser l'un l'autre. Pendant longtemps les vierges-aux-boucliers eurent l'avantage; mais grâce à leurs efforts redoublés, les champions de Gaëlo (ainsi que les chefs north-mans appellent leurs hommes) regagnèrent la distance perdue. Le soleil disparaissait derrière la cime boisée de l'une des îles de la Seine, au moment où les deux bateaux marchaient d'une vitesse égale.

— Shigne, le soleil est couché, — dit le jeune pirate; — nos bateaux sont bord à bord et les bras de mes champions ne sont pas lassés?

— Leur vigueur est grande, puisqu'ils ont tenu contre mes compagnes, — répondit l'héroïne avec son ironique et fier sourire.

— Veux-tu glorifier mes hommes? ou les railler?

— Si nous n'avions à batailler contre les Franks, je te dirais :

Abordons dans une de ces îles et combattons sept contre sept... tu verrais alors si mes vierges valent tes champions.

— Faut-il donc te vaincre pour te plaire?

— Je l'ignore... jamais je n'ai été vaincue. *Orwarodd* m'a demandée en mariage au vieux Rolf, notre chef; Rolf lui a répondu : — « Je te donne Shigne si tu peux la prendre; elle sera demain dans » l'île de *Garin*, seule et armée... viens-y. » — Orwarodd est venu. Nous nous sommes battus; il ma percé le bras d'un coup d'épée; moi, je l'ai tué... Plus tard, *Olaff* a aussi voulu m'épouser; mais il m'a dit lâchement au moment du combat : — « Femme, je n'ai pas le courage de lever mon épée sur toi. »

— Shigne, sois juste... les sagas ont chanté les prouesses d'Olaff, brave entre les plus braves. S'il ne combattait pas contre toi, c'était non par lâcheté, mais par amour.

La guerrière sourit dédaigneusement et reprit : — J'ai, de la pointe de mon épée, balafré Olaff au visage... Il méritait mon mépris!

— Ah! ton cœur est plus froid que la glace des lacs de ton pays! Mais, non, tu repousses mon amour parce que je suis de race gauloise!

— Peu m'importe ta race! Olaff et Orwarodd étaient nés comme moi dans une île du Danemark; ils n'ont pu me vaincre : j'ai tué l'un, j'ai balafré l'autre par dédain.

— Promets-moi du moins que tu ne seras la femme de personne.

— Facile promesse... Où trouver un guerrier assez vaillant pour me vaincre?

— Si tu étais vaincue, toi, si fière, si farouche, tu haïrais ton vainqueur.

— Non! j'admirerais son courage!

— Shigne, tu l'as dit : nous ne pouvons maintenant nous battre l'un contre l'autre, sinon tu me tuerais ou tu deviendrais ma femme, dût mon épée se teindre de ton sang! Mais puisque le combat nous

est interdit... réponds : m'aimeras-tu si je fais quelque grand acte de vaillance? si les sagas de ton pays chantent mon nom à l'égal des noms les plus célèbres?

— Ta bravoure n'étonnera jamais la mienne !

— Écoute : hier un serf fugitif est venu dire au vieux Rolf que les Franks avaient depuis quelque temps tellement fortifié l'abbaye de Saint-Denis, qu'elle était maintenant imprenable.

— Il n'est rien d'imprenable ; mais il faudra peut-être nous arrêter plusieurs jours devant cette abbaye, dont Rolf comptait se rendre maître par un coup de main. C'est un poste important; il est voisin de Paris.

— M'aimeras-tu, si, seul avec mes champions, je m'empare de l'abbaye de Saint-Denis?

Le visage de la vierge-au-bouclier devint pourpre; les battements de son sein de marbre soulevèrent les mailles de son armure, et, se redressant de toute la hauteur de sa grande taille, elle répondit fièrement à Gaëlo : — Si l'abbaye de Saint-Denis est imprenable, moi je la prendrai. — A peine la belle Shigne eut-elle prononcé ces mots, qu'elle donna l'ordre à ses compagnes de rejoindre la flotte de Rolf, et le bateau s'éloigna rapidement.

Gaëlo, suivant d'un œil attristé le léger holker qui emportait la guerrière, resta silencieux, pensif, tandis que ses pirates se reposaient sur leurs rames. Le pilote, homme de trente ans environ, d'une figure réjouie, vêtu de la casaque et des larges braies des mariniers de la Seine, se nommait *Simon-Grande-Oreille.* Ce surnom très-légitime, il le devait à une énorme paire d'oreilles très-écartées des tempes, et non moins rouges que son gros nez; Simon, naguère serf de la pêcherie de l'abbaye de Saint-Paterne, ainsi que trois de ses compagnons assis aux bancs des rameurs, et portant casque pointu et cuirasse à écailles de fer, comme les North-mans, était allé, ainsi que tant d'autres serfs de race gauloise, offrir aux pirates ses services comme pilote, et ceux de ses compagnons comme rameurs,

dès que les innombrables bateaux de la flotte des North-mans avaient apparu à l'embouchure de la Seine. Simon et ses camarades demandèrent, selon l'usage, part au butin de l'expédition.

Gaëlo, debout, silencieux, pensif, voyait s'éloigner et disparaître le holker de la belle Shigne à travers la brume légère qui, au coucher du soleil, s'élève souvent de la surface des fleuves. Simon-Grande-Oreille, assis à la poupe, et tenant, comme pilote, la barre du gouvernail, dit à un de ses compagnons, surnommé *Robin-Mâchoire*, parce que sa mâchoire était saillante comme celle d'un molosse : — As-tu entendu l'entretien de la belle Shigne et de Gaëlo? Quelles farouches diablesses que ces filles des North-mans! Il faut les courtiser à grands coups d'épée, les caresser avec le tranchant de la hache, et arriver à leur cœur en leur trouant la poitrine, sinon ces enragées vous font épouser la mort. Que dis-tu des fiançailles?

— Je dis que je préférerais courtiser une des lionnes africaines dont nous parlait l'autre jour Ibrahim-le-Sarrazin. — Et, se tournant vers son compagnon de banc, géant north-man, à la barbe si blonde qu'elle en était presque blanche, Robin ajouta : — Hé! Lodbrog! si toutes les femmes de ta race accueillent ainsi les amoureux, il doit y avoir dans ton pays plus de morts que de nouveau-nés?

— Oui... mais les enfants de ces guerrières, que l'on ne possède qu'après les avoir vaincues par l'épée, deviennent des hommes qui à eux seuls valent dix hommes, — répondit le géant d'une voix grave; et redressant sa tête énorme, il ajouta fièrement : — Ces enfants-là, comme moi, naissent *Berserkes*.

— Oui, oui, — reprirent les autres North-mans à voix basse avec un accent de déférence presque craintive, — Lodbrog est né berserke!

— Je ne dis pas non, camarades, — répondit Simon; — mais, par le diable! qu'est-ce qu'un berserke?

— Un guerrier toujours terrible à ses ennemis, — reprit un des North-mans, — et parfois terrible à ses amis!

Le géant Lodbrog baissa sa grosse tête d'un air affirmatif, tandis

que Simon et Robin le regardaient d'un air surpris, n'ayant rien compris aux mystérieuses paroles des pirates. Gaëlo, sortant enfin de la rêverie profonde où l'avait plongé la disparition de la vierge-au-bouclier, se retourna vers ses hommes et leur dit : — Mes champions, il faut devancer la belle Shigne et nous emparer, à nous seuls, de l'abbaye de Saint-Denis ! A vous le butin, à moi la gloire !

— Gaëlo, — répondit Simon, — quand je t'ai entendu parler de cette prouesse à ta guerrière, moi qui connais l'abbaye de Saint-Denis, où je suis allé souvent dans ces derniers temps, alors que j'étais serf de la pêcherie de Saint-Paterne, que l'enfer confonde ! j'ai pris tes paroles pour un propos d'amoureux. Gardée comme elle l'est, fortifiée d'épaisses murailles, cette abbaye pourrait résister à cinq ou six cents hommes déterminés ; comment veux-tu avec quinze hommes t'en emparer ? c'est impossible !

— Mes vaillants, — reprit Gaëlo après un moment de silence, — si je vous disais qu'un serf, gardeur de pourceaux, est à cette heure Comte, seigneur et maître d'une province que lui a octroyée Karl-le-Chauve, aïeul de Karl-le-Sot, à cette heure roi des Franks, me répondriez-vous : — « Un serf, gardeur de pourceaux, devenir maître » et seigneur d'une province ? c'est impossible ! »

— Foi de Grande-Oreille, telle serait ma réponse !

— Vraiment ? — reprit Gaëlo, — et qui donc est maintenant Comte de Chartres et possesseur du pays chartrain ? sinon un pirate autrefois serf et gardeur de porcs à *Trancout*, pauvre village situé près de Troyes (N) ?

— Oh ! oh ! notre chef, — reprit Robin-Mâchoire, — tu veux parler d'Hastain ? ce vieux bandit qui, comme nous, a guerroyé avec les pirates North-mans : tu dis vrai, on connaît la chanson :

« — Quand il eut les Franks dépouillés, — et qu'il vit tous ses » bateaux appareillés, — Hastain de Rome entend parler — et à Rome » Hastain dit qu'il irait — et qu'il ferait roi de Rome son ami » Boern-Côte-de-Fer (O).

— Simon, — dit Gaëlo, — écoute de toutes tes larges oreilles la fin de la chanson; — et s'adressant à Robin : — Continue, mon champion !

— La chanson finit très-bien, — reprit Robin, et il acheva ainsi : — « Quand ses pirates eurent ravagé l'Italie — et chargé leurs vais-» seaux des dépouilles des églises, — Hastain décide qu'il retourne-» rait en France, — et en France Hastain est revenu; — le roi des » Franks, effrayé du retour des pirates, — a dit à Hastain : Ne pille » plus les saintes abbayes, ni les châteaux des seigneurs; — je te » donnerai tout le pays chartrain, — et je te ferai Comte de » Chartres. — Hastain le pirate a dit : Je veux bien. — Et il est de-» venu comte de Chartres et maître du pays chartrain. »

— Par le diable et ses cornes! vive Hastain! tout est possible, — s'écria Simon-Grande-Oreille, et il joignit sa voix retentissante à celles des pirates qui, frappant de leurs rames la file de boucliers rangés sur les flancs du holker, chantaient à tue-tête : — « Hastain le pirate a dit : Je veux bien — et il est devenu Comte au pays chartrain! »

— Quoi! un serf gardeur de pourceaux est devenu Comte et maître d'une province! — s'écria Gaëlo, lorsque ses hommes eurent achevé leur chant de guerre; — et vous croyez impossible à quinze champions résolus de s'emparer de l'abbaye de Saint-Denis? l'abbaye la plus riche de la Gaule! Quoi! vous reculez?

— Non, non, — crièrent les pirates enflammés par l'espoir du pillage, en frappant de nouveau à coups de rames les boucliers de fer suspendus aux flancs du holker : — à Saint-Denis! à Saint-Denis!

La voix tonnante de Lodbrog-le-Géant dominait la voix des Northmans; dressé sur son banc, faisant d'une seule main tournoyer sa longue rame aussi facilement qu'il eût manié un roseau, il criait à tue-tête : — A Saint-Denis! à Saint-Denis! — S'enivrant ainsi de ses propres clameurs, ses traits farouches exprimèrent bientôt une exaltation qui devint une sorte de délire : ses yeux roulèrent rapidement dans leur orbite, ses lèvres se blanchirent d'écume; puis, pous-



Castelli del. Frilley sc.

Le Vieil orfèvre.

sant soudain un cri terrible, il fit ployer entre ses mains sa rame et la brisa en deux comme une baguette. A cette preuve de force surhumaine, les North-mans, qui avaient jusqu'alors observé Lodbrog avec anxiété, s'écrièrent : — Gare à nous! le voilà berserke! — Et avant que Gaëlo ait pu s'opposer à leurs mouvements, les pirates, se jetant sur le géant encore debout sur son banc, réunirent leurs efforts et le précipitèrent dans la Seine en s'écriant : — Il va nous tuer tous!

Gaëlo avait fait ancrer son bateau à peu de distance d'une des îles boisées baignées par la rivière; Lodbrog, renversé, tomba entre le holker et le rivage; mais d'un bond il sortit de l'eau peu profonde en cet endroit, et atteignit la terre en hurlant: — A Saint-Denis! à Saint-Denis! — La frénésie décuplant alors la force prodigieuse de ce géant, il déracine un peuplier de vingt pieds de hauteur; et, armé de cet arbre comme d'une massue, il fracasse les arbres qui se trouvent à sa portée; les plus grosses branches volent en éclats, les troncs se brisent et le furieux vertige du colosse s'augmente encore; les ruines d'une maison à demi couverte de sa toiture s'élevaient non loin du rivage, ces murailles arrêtent la course insensée du berserke; à cet obstacle, sa rage redouble, le tronc de peuplier lui sert de bélier, ses coups réitérés ébranlent un pan de muraille; elle s'écroule avec fracas; une partie de la toiture retenue par le scellement des charpentes dans le mur opposé restait encore debout; le géant gravit les décombres, s'accroche des deux mains aux poutres du toit, les secoue avec fureur en hurlant toujours: — A Saint-Denis! à Saint-Denis! — Les poutres cèdent, s'affaissent avec un craquement formidable, la toiture vermoulue à demi couverte de tuiles s'effondre sur Lodbrog, un moment il disparaît au milieu d'un tourbillon de poussière; mais ce nuage dissipé, le géant, protégé par son casque et son armure de fer, reparaît au-dessus de cet entassement de ruines, regarde autour de lui, et ne voyant plus rien à détruire, se baisse, arrache des solives, des poutres, saisit des pierres énormes et les lance autour de

lui avec la force irrésistible de ces machines de guerre appelées catapultes; mais tout à coup le berserke pousse un rugissement semblable à celui d'un lion, lève ses grands bras vers le ciel, son corps se raidit, reste un instant immobile, comme une gigantesque statue de fer; puis, ainsi qu'un colosse renversé de sa base, Lodbrog vacille, tombe, et tout d'une pièce il roule du haut de ce monceau de décombres au bas duquel il reste gisant, inanimé comme un cadavre. Gaëlo et les pirates north-mans ne furent pas surpris de la frénésie de Lodbrog; ils savaient que plusieurs guerriers du Nord étaient sujets à ces emportements, terribles comme la furie d'un insensé, sorte d'épilepsie particulière aux berserkes, et dont l'attente ou l'ardeur du combat, la colère, l'ivresse provoquaient les accès (P); mais Simon-Grande-Oreille et Robin-Mâchoire assistant pour la première fois à un pareil spectacle, le contemplaient avec surprise et terreur. Simon voyant de loin Lodbrog étendu raide, inanimé, s'écria : — Heureusement, le voici mort!

— Les North-mans avaient raison, — reprit Robin ; — de pareils enragés sont aussi dangereux pour leurs compagnons que pour l'ennemi. Si ce berserke, ainsi qu'ils appellent ces furieux, était demeuré au milieu de nous dans le holker, il nous eût assommés ou noyés tous!

— Après quoi, il aurait lancé par-dessus sa tête le bateau comme un sabot, car il lançait ainsi que de petits palets, des poutres et des pierres qui certes devaient peser trois ou quatre fois le poids d'un homme, — ajouta Grande-Oreille. — Que de forces perdues! quelle belle tuerie! quel ravage aurait fait un pareil compagnon dans l'abbaye de Saint-Denis où il croyait batailler! Après tout, c'est dommage qu'il soit mort?

— Il n'est pas mort, — reprit Gaëlo ; — levez l'ancre, mes champions; en deux coups de rames nous aborderons dans l'île, et avant peu d'instants vous verrez Lodbrog revenir à lui comme s'il sortait d'un rêve.

— Par les cornes du diable! quel rêve! — s'écria Simon; — moi, de peur que se reprenant à rêver, ce géant me mette en bouillie, je désire garder le bateau avec Robin, mon compère. — Et tout en ramant, Grande-Oreille jetait un regard défiant sur le corps du berserke, toujours immobile, que l'on voyait à cent pas du rivage.

— Les North-mans iront, s'ils le veulent, au secours de cet enragé, — ajouta Simon, au moment où le holker abordait; — il sera très-doux à Lodbrog de reconnaître des figures de son pays natal en reprenant connaissance, n'est-ce pas, Robin?

— Oui, oui, car souvent tel feu qui paraît éteint, se réveille soudain.

Le bateau toucha terre, Gaëlo et les North-mans s'approchèrent du colosse non sans précaution; l'un des pirates ôta son casque, le remplit d'eau à demi, y jeta une poignée du sable de la grève et manipula ce mélange, tandis que ses compagnons essayaient, mais en vain, tant son corps était raidi, de mettre Lodbrog sur son séant; il leur fut impossible d'arracher de sa main crispée une pierre qu'il serrait encore avec la force d'un étau; ses traits, encadrés dans les jugulaires de son casque, étaient livides, immobiles, ses mâchoires contractées, ses lèvres écumantes, ses yeux fixes, dilatés, vitreux; l'un des North-mans puisant dans son casque le sable détrempé d'eau froide, le jetait à poignée au visage du géant.

— Prends donc garde! — dit Gaëlo, — tu vas l'aveugler!

— Non, non, — reprit le pirate en redoublant ses aspersions sablonneuses; — c'est surtout quand le fin gravier entre dans les yeux qu'il produit bon effet. — L'expérience du pirate ne le trompait pas: de légers tressaillements convulsifs agitèrent bientôt les traits de Lodbrog, ses doigts crispés se détendirent, laissèrent échapper la pierre qu'ils enserraient, et au bout de quelques instants ses membres redevinrent souples. L'un des North-mans alla puiser dans son casque de l'eau limpide et fraîche, la jeta aux yeux du berserke; celui-ci murmura bientôt d'une voix sourde en frottant ses paupières:

— Les yeux me cuisent fort; suis-je donc dans le céleste Walhalla qu'Odin promet à ses braves après leur mort?

— Tu es au milieu de tes compagnons de guerre, vaillant champion, — répondit Gaëlo, — tu as brisé une vingtaine de gros arbres et démoli une maison, est-ce assez pour essayer tes forces?

— Oh! oh! — fit le géant en secouant son énorme tête et continuant de se frotter les yeux avec ses poings, — cela ne m'étonne pas d'avoir ainsi ravagé; j'ai commencé à me sentir berserke en criant: A Saint-Denis! et puis j'ai cru démolir l'abbaye et assommer ses moines et leurs soldats.

— Ne regrette rien, mon Hercule, — répondit Gaëlo; — la lune se lève tôt, nous ramerons toute la nuit; demain soir nous serons à Saint-Denis et après-demain à Paris!

---

L'abbaye de Saint-Denis ressemblait à un vaste château fort; son enceinte de hautes et épaisses murailles sans autre entrée qu'une porte voûtée, bardée de plaques de fer, percée, ainsi que les murs, de meurtrières d'où les archers pouvaient à l'abri tirer sur l'ennemi, mettaient le saint lieu à l'abri d'un coup de main; pour se rendre maître de cette forteresse, il eût fallu de grandes machines de guerre et une nombreuse troupe d'attaque. Tenant sa promesse faite le matin au père Fultrade, Marthe et sa fille Anne-la-Douce se trouvèrent, à la tombée de la nuit, au rendez-vous fixé par le chantre; il arriva monté sur son grand cheval, assez vigoureux pour porter en croupe la femme d'Eidiol, et sur le devant de la selle, la jeune fille que le prêtre tenait ainsi enlacée le cheval chargé de ce triple poids ne pouvait, malgré sa robuste encolure, que suivre au pas l'antique voie romaine qui, allant de Paris à Amiens, passait devant l'abbaye de Saint-Denis; le trajet nocturne fut long, silencieux; Marthe, toute fière de se voir en croupe d'un saint homme, ne

songeait qu'aux reliques dont la divine influence devait la préserver ainsi que sa fille de tous maux présents et à venir. Anne avait obéi à sa mère avec répugnance; le moine lui inspirait une vague frayeur, la nuit était noire, la route peu sûre; lorsque parfois le cheval bronchait, la jeune vierge sentait Fultrade la serrer contre lui plus étroitement, et son souffle embrasé venait la frapper au visage. Arrivé avec ses compagnes de voyage à la porte massive de l'abbaye, le moine frappa d'une façon particulière, la clarté d'une lanterne apparut à un guichet; il s'ouvrit, le frère portier échangea quelques mots à voix basse avec Fultrade, puis la lumière s'éteignit, la porte massive roula sur ses gonds et se referma lorsque Marthe et sa fille furent entrées dans l'abbaye; elles se trouvèrent au milieu des ténèbres; un personnage invisible emmena le cheval du prêtre; celui-ci, prenant alors le bras de Marthe, lui dit tout bas : — Donne la main à ta fille et suivez-moi toutes deux; je vous ai prévenues, votre arrivée ici doit être enveloppée du plus grand mystère, venez.

Après avoir descendu un escalier rapide et suivi pendant assez longtemps dans l'ombre les détours d'un couloir voûté, à l'atmosphère humide comme celui d'une cave, le chantre s'arrêta, chercha à tâtons l'orifice de la serrure d'une porte qu'il ouvrit en disant aux deux femmes, toujours à demi-voix : — Entrez là, attendez-moi, chères filles.

Au bout de peu d'instants la porte se rouvrit, et le moine, revenant encore sans lumière, dit : — Marthe, la première, tu adoreras la relique, ce sera ensuite le tour de ta fille.

— Oh ! non ! — s'écria vivement Anne-la-Douce; — je ne resterai pas seule ici dans l'obscurité !

— Mon enfant, ne crains rien, — reprit Marthe; — nous sommes dans une sainte abbaye, sous la protection du bon père Fultrade.

— Et d'ailleurs l'on n'est jamais seule lorsque l'on pense à Dieu, — ajouta le moine. — Ta mère sera bientôt de retour. Suis-moi, Marthe.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Ma mère, je ne te quitte pas... j'ai peur! — s'écria la jeune fille; mais avant qu'elle ait pu rejoindre sa mère, qu'une main vigoureuse attirait brusquement au dehors, la porte se referma sur Anne de plus en plus effrayée; en vain elle poussa de grands cris, les pas s'éloignèrent; tout bruit cessa, et de silencieuses ténèbres régnèrent autour d'elle. Cependant, au bout de quelques minutes, elle tressaillit de surprise; il lui semblait entendre, au milieu de l'obscurité, le souffle d'une respiration haletante; soudain la jeune fille se sentit enlacée de deux bras vigoureux; elle se débattait en appelant sa mère, lorsqu'on frappa violemment à la porte, et une voix prononça d'un ton alarmé quelques paroles en latin. Aussitôt Anne, délivrée de l'étreinte qui l'épouvantait, tomba défaillante sur le sol. Quelqu'un passa près d'elle, sortit en courant, et referma la porte à double tour.

---

Tandis que Marthe et sa fille venaient d'être séparément enfermées par Fultrade et un autre prêtre, son complice, dans les cachots souterrains de l'abbaye de Saint-Denis, où l'on jetait les serfs et les vilains justiciables de l'abbé, un grand mouvement régnait dans le saint lieu. Des moines, subitement arrachés au sommeil, et portant des torches, allaient et venaient sous les arceaux du cloître. Au milieu de l'une des cours intérieures, l'on voyait une vingtaine de cavaliers; la sueur dont leurs chevaux ruisselaient témoignait de la rapidité de leur course; ils avaient escorté jusqu'à l'abbaye le Comte de Paris, qui, arrivant de sa cité en toute hâte, s'était aussitôt rendu à l'appartement de Fortunat, abbé de Saint-Denis. Ce prêtre, d'une obésité difforme, les yeux encore bouffis de sommeil, endossait une longue robe du matin, chaudement fourrée, que lui présentait l'un de ses serviteurs; d'autres allumaient les cierges de deux candélabres d'argent massif, placés sur un meuble richement orné, car rien n'é-

tait plus somptueux que cet appartement. L'abbé ayant revêtu sa robe, se frottait les yeux, assis sur le bord de son lit douillet, au bas duquel on voyait un jupon de femme, oublié sans doute. La présence de ce vêtement expliquait le retard de l'abbé à ouvrir au Comte Roth-bert, qui, après avoir longtemps frappé à la porte, et enfin introduit auprès de Fortunat, lui disait impatiemment : — Fultrade ne vient donc pas? Où est-il? où est-il?

— Seigneur Comte, on l'est allé quérir, on ne l'a pas trouvé dans sa cellule, — répondit le *Chambellan* de l'abbé (charge tenue à fief), car cet officier du palais abbatial, ainsi que plusieurs de ses confrères, le *Maréchal*, l'*Ecuyer*, le *Bouteillier*, et autres dignitaires, attirés par le tumulte, avaient accompagné le Comte de Paris chez l'abbé.

— Le père Fultrade était sans doute à l'église, — reprit une voix, — souvent il s'impose, comme pénitence, des prières nocturnes.

— A moins qu'il ne soit resté à Paris, où je l'ai rencontré ce matin, — reprit Roth-bert. — Jamais pourtant sa présence ici n'aurait été plus nécessaire!

— Comte, — dit l'abbé en étouffant un bâillement, — aucun de mes chers frères en Christ ne couche hors de l'abbaye, à moins que je l'envoie au loin en mission. Fultrade a dû certainement rentrer ici ce soir. Mais m'apprendras-tu enfin la cause de cette alerte nocturne?

— Pour te l'apprendre, j'attendais ton complet réveil, car tu me répondais en homme à moitié endormi. Or voici de quoi te faire ouvrir complétement les yeux et les oreilles : Les North-mans ont reparu à l'embouchure de la Seine; ils s'avancent sur Paris!

L'abbé Fortunat, malgré son énorme corpulence, bondit sur son lit : ses trois mentons tremblotèrent, sa rouge et large face devint blême; il joignit les mains avec épouvante; ses lèvres s'agitèrent convulsivement; mais, dans son effroi, il ne put articuler une parole. Les autres personnages restèrent, non moins que lui, terrifiés de la funeste nouvelle apportée par le Comte; les uns poussèrent de longs gémissements, d'autres se jetèrent à genoux, invoquant l'interces-

sion du Seigneur, et tous, y compris l'abbé, qui avait enfin retrouvé la voix, s'écrient : — Dieu tout-puissant, aie pitié de nous ! délivre-nous de ces païens ! de ces démons ! Hélas ! hélas ! que de maux vont fondre encore sur les serviteurs de ton Église ! que de ravages ! que de désastres ! Nos biens, nos richesses vont encore être pillés par ces abominables sacriléges ! Ô Seigneur ! Seigneur ! délivre-nous des North-mans !

Fulrade entra au milieu de ces malédictions lamentables. Il semblait soucieux, irrité ; son visage était enflammé. Le Comte s'écria : — Arrive donc, Fulrade ; depuis une heure je te fais chercher ; tu es ici le seul homme de main et de conseil. — Puis, s'adressant à l'abbé : — Fortunat, mets un terme à tes lamentations et à celles de ton entourage ; il faut agir et non gémir...

Les prêtres continuent à grand'peine leur désolation, tandis que le Comte de Paris, s'adressant particulièrement à Fulrade, sur l'énergie duquel il semblait surtout compter : — Que l'on ne m'interrompe pas, les moments sont précieux... Les North-mans ont reparu à l'embouchure de la Seine ; on les dit commandés par un de leurs plus intrépides rois de la mer, nommé Rolf. Leur flotte est si nombreuse, qu'elle couvre toute la largeur de l'embouchure de la Seine ; ils ne doivent pas être maintenant à plus de dix ou douze heures d'ici !

— Et comment n'a-t-on pas été plus tôt prévenu de l'arrivée de ces maudits ? — s'écria le chanoine. — Ils ont passé à Rouen, comment les gens de cette ville n'ont-ils pas, de proche en proche, fait répandre l'alarme ?

— Eh ! qu'importe aux gens de Rouen ! N'ayant pas été cette fois attaqués par les North-mans, ils n'ont eu souci des autres contrées ; ce soir seulement j'ai été averti de l'approche des pirates par quelques messagers des seigneurs et abbés riverains de la Seine ; ils m'ont de plus appris que cette vile plèbe rustique, qui n'a rien à perdre, se montre partout joyeuse des maux dont ces païens vont

encore accabler l'Église et les seigneurs; c'est donc à nous, seigneurie et clergé, de nous unir, de nous défendre! Nous n'avons aucun secours à attendre de Karl-le-Sot; comme ses lâches aïeux, Karl-le-Chauve et Karl-le-Gros, il ne songera qu'à défendre, s'il le peut, ses domaines royaux, et laissera les North-mans ravager nos biens!

— Hélas! hélas! — reprit en gémissant l'abbé de Saint-Denis, — à quelles nouvelles calamités sommes-nous réservés? Si les désolations, les abominations du passé doivent se reproduire, ce sera horrible!... N'a-t-on pas vu Karl-le-Chauve forcé d'octroyer la comté de Chartres à cet exécrable Hastain, chef des pirates north-mans! un vil serf révolté! un bandit souillé de crimes, de sacriléges abominables! Hélas! en quels terribles temps vivons-nous! Que faire, mon Dieu, que faire?

— Je te l'ai dit, ne pas gémir et agir! — s'écria Roth-bert, — ne pas compter sur un roi imbécile, ne compter que sur nous; organisons notre défense, armons nos colons, nos vilains; s'ils refusent de marcher, terrifions-les par les supplices!... Toi, Fultrade, homme d'énergie et d'intelligence, tu vas partir sur l'heure avec quelques-uns de mes officiers et une bonne escorte pour aller convier, de ma part, les évêques et les abbés de mon duché de France à mettre en armes leurs vilains et leurs serfs; une partie de ces gens resteront dans les abbayes et les châteaux pour leur défense, les autres seront dirigés vers Paris pour la défense commune. Hâte-toi, Fultrade; sous ton froc bat un cœur de soldat, de hardi soldat, tu rempliras vaillamment, je le sais, ta mission.

— Comte, y penses-tu? — s'écria l'abbé en levant les mains au ciel. — Quoi! en un moment si périlleux, tu veux m'enlever Fultrade!

— Ne crains rien, — reprit Roth-bert, — en quittant Paris, j'ai donné l'ordre à cent de mes vieux guerriers de se rendre en hâte ici. Ce poste est très-important, il domine la Seine; toutes les fois que les North-mans sont venus assiéger Paris, ils se sont emparés de cette abbaye.

sion du Seigneur; et tous, y compris l'abbé, qui avait enfin retrouvé la voix, s'écrièrent: — Dieu tout-puissant, aie pitié de nous! délivre-nous de ces païens! de ces démons! Hélas! hélas! que de maux vont fondre encore sur les serviteurs de ton Eglise! que de ravages! que de désastres! Nos biens, nos richesses vont encore être pillés par ces abominables sacriléges! O Seigneur! Seigneur! délivre-nous des North-mans!

Fultrade entra au milieu de ces malédictions lamentables. Il semblait sombre, irrité; son visage était enflammé. Le Comte s'écria: — Arrive donc, Fultrade; depuis une heure je te fais chercher; tu es ici le seul homme de main et de conseil. — Puis, s'adressant à l'abbé: — Fortunat, mets un terme à tes lamentations et à celles de ton entourage; il faut agir et non gémir...

Les prêtres continrent à grand'peine leur désolation, tandis que le Comte de Paris, s'adressant particulièrement à Fultrade, sur l'énergie duquel il semblait surtout compter: — Que l'on ne m'interrompe pas, les moments sont précieux... Les North-mans ont reparu à l'embouchure de la Seine; on les dit commandés par un de leurs plus intrépides rois de la mer, nommé Rolf. Leur flotte est si nombreuse, qu'elle couvre toute la largeur de l'embouchure de la Seine; ils ne doivent pas être maintenant à plus de dix ou douze lieues d'ici!

— Et comment n'a-t-on pas été plus tôt prévenu de l'arrivée de ces maudits? — s'écria le chantre. — Ils ont passé à Rouen, comment les gens de cette cité n'ont-ils pas, de proche en proche, fait répandre l'alarme?

— Eh! qu'importe aux gens de Rouen! N'ayant pas été cette fois attaqués par les North-mans, ils n'ont eu souci des autres contrées; ce soir seulement j'ai été averti de l'approche des pirates par quelques messagers des seigneurs et abbés riverains de la Seine; ils m'ont de plus appris que cette vile plèbe rustique, qui n'a rien à perdre, se montre partout joyeuse des maux dont ces païens vont

encore accabler l'Église et les seigneurs ; c'est donc à nous, seigneurie et clergé, de nous unir, de nous défendre ! Nous n'avons aucun secours à attendre de Karl-le-Sot; comme ses lâches aïeux, Karl-le-Chauve et Karl-le-Gros, il ne songera qu'à défendre, s'il le peut, ses domaines royaux, et laissera les North-mans ravager nos biens !

— Hélas ! hélas ! — reprit en gémissant l'abbé de Saint-Denis, — à quelles nouvelles calamités sommes-nous réservés? Si les désolations, les abominations du passé doivent se reproduire, ce sera horrible !... N'a-t-on pas vu Karl-le-Chauve forcé d'octroyer la comté de Chartres à cet exécrable Hastain, chef des pirates north-mans ! un vil serf révolté ! un bandit souillé de crimes, de sacriléges abominables ! Hélas ! en quels terribles temps vivons-nous ! Que faire, mon Dieu, que faire?

— Je te l'ai dit, ne pas gémir et agir ! — s'écria Roth-bert, — ne pas compter sur un roi imbécile, ne compter que sur nous ; organisons notre défense, armons nos colons, nos vilains ; s'ils refusent de marcher, terrifions-les par les supplices !... Toi, Fultrade, homme d'énergie et d'intelligence, tu vas partir sur l'heure avec quelques-uns de mes officiers et une bonne escorte pour aller convier, de ma part, les évêques et les abbés de mon duché de France à mettre en armes leurs vilains et leurs serfs ; une partie de ces gens resteront dans les abbayes et les châteaux pour leur défense, les autres seront dirigés vers Paris pour la défense commune. Hâte-toi, Fultrade ; sous ton froc bat un cœur de soldat, de hardi soldat, tu rempliras vaillamment, je le sais, ta mission.

— Comte, y penses-tu? — s'écria l'abbé en levant les mains au ciel. — Quoi ! en un moment si périlleux, tu veux m'enlever Fultrade !

— Ne crains rien, — reprit Roth-bert, — en quittant Paris, j'ai donné l'ordre à cent de mes vieux guerriers de se rendre en hâte ici. Ce poste est très-important, il domine la Seine ; toutes les fois que les North-mans sont venus assiéger Paris, ils se sont emparés de cette abbaye.

reille apathie, lorsque des maux terribles vont de nouveaux fondre sur le pays!

— Oh! je ne suis point du tout insoucieux de la venue des pirates, puisqu'au lieu de descendre la Seine jusqu'à Saint-Audoin, où je portais un chargement, je la remonte pour retourner à Paris.

— Allons, mon vaillant marinier, je me trompais, tu n'es pas indifférent, mais calme, comme un brave à l'approche du danger.

— Quel danger?

— Ne fuis-tu pas devant l'approche de ces païens?

— Je ne fuis point, je retourne à Paris embrasser ma femme et ma fille; cela me semblera d'autant meilleur, que je n'espérais les revoir que demain soir; puis je me consulterai avec mes compères.

— Quels compères?

— Eh, mais! les doyens des corporations de la cité de Paris: les forgerons, les charpentiers, les armuriers, les tisseurs, les corroyeurs, les tailleurs de pierre et autres.

— Et le but de ce conseil est d'organiser la défense de Paris contre les pirates... Gloire à vous, citadins! je suis fier de compter dans ma cité des valeureux tels que vous! — Et se retournant tout joyeux vers l'abbé: — Fortunat, tu entends ce brave homme?

— La bénédiction du ciel sera sur lui et sur les siens, — répondit machinalement l'abbé, anéanti par l'épouvante. — Bénis sont ceux qui défendent l'Église et les seigneurs; tous leurs péchés leur seront remis.

— Ah! — s'écria Roth-bert en montrant Eidiol du geste, — à la tête de pareils hommes l'on se sent invincible!

— Cependant, — reprit le vieillard, — ce matin, tu ordonnais à tes cavaliers de nous casser leurs lances sur le dos.

Roth-bert se mordit les lèvres, fronça les sourcils, et répondit avec embarras: — Bon... un mouvement de vivacité; tu songes encore à cela?

— Je l'avais oublié; mais tes glorifications de ce soir me rappel-

lent les violences de ce matin. Tantôt j'étais un vieux coquin, bon à jeter en prison ; me voici maintenant une manière de héros.

— Fortunat, — reprit le Comte en contraignant son dépit et s'adressant à l'abbé, — le bonhomme aime à plaisanter; seulement il pourrait mieux choisir son temps; il faut courir aux armes et non railler, lorsque ces maudits North-mans nous menacent!

— Eh! eh! pas si maudits, — reprit en souriant Eidiol. — Grâce aux North-mans tu me courtises ce soir.

— Trêve de raillerie, vieillard! — s'écria Roth-bert, revenant malgré lui à son caractère hautain et violent; — ne me fais pas regretter ma bonté!

— Deux mots seulement, Comte, et finissons ; j'ai hâte d'aller embrasser ma femme et ma fille. Écoute ceci : Il y a vingt-sept ans environ, l'année 885, les North-mans, sous la conduite d'Hastain, aujourd'hui maître et seigneur du pays Chartrain, venaient pour la cinquième ou sixième fois assiéger Paris.

— Cette fois, du moins, et ce fut la seule, la plèbe de Paris, sous les ordres d'Eudes, mon frère, résista courageusement, et les pirates ne ravagèrent pas la cité; il en sera de même aujourd'hui; car, j'en jure Dieu! de gré ou de force, vilains! vous irez aux remparts!

— Écoute encore : Jusqu'à cette année dont tu parles, jamais Paris n'avait résisté aux pirates; pourquoi cela, Comte? Parce que le populaire, les corporations d'artisans, n'avaient eu souci de la chose.

— Oui, oui, — reprit Roth-bert avec une colère concentrée, — cette lâche plèbe laissait piller, ravager, incendier églises, abbayes et châteaux!

— Que veux-tu? les North-mans ne pillent que les riches, et bien ils font. Iront-ils charger leurs barques de nos guenilles, de nos meubles grossiers, de notre vaisselle de grès, lorsque châteaux, églises ou abbayes regorgent de vases d'or et d'argent, de richesses de toute espèce... Donc ils pillent les riches; c'est aux riches à se garder, à se défendre.

— Par la mort du Christ! ce vieillard est insensé! — s'écria le Comte de Paris en regardant l'abbé, qui leva les mains et les yeux au ciel en poussant un gémissement lamentable. Puis Roth-bert ajouta en s'adressant à Eidiol : — Pouvons-nous donc nous défendre sans l'aide du populaire? Est-ce avec deux mille guerriers que j'entretiens dans mon duché de France que je pourrai repousser trente mille North-mans?

— Oh! je le sais, je le sais; vous ne pouvez rien sans le populaire; aussi, je te l'ai dit, il y a vingt-sept ans, ton frère, le Comte Eudes, épouvanté de l'approche des pirates, voulut, ainsi que toi, au jour du danger, amadouer ce populaire, pour lequel il n'avait eu jusqu'alors, comme toi, que mépris et dureté. Il convoque dans son châtelet de Paris les doyens des corporations d'artisans, et, comme toi encore, il les appelle ses chers vaillants, ses héros citadins... Mon père, doyen des nautonniers, répondit ceci à ton père, en langage figuré : « Nous autres, gens de rivière, nous nous connais-
» sons en hameçons, nous ne mordrons point au tien à l'aveuglette.
» Nous sommes écrasés de taxes : le comte prend nos culottes, l'évê-
» que notre chemise, et le roi notre bonnet; de sorte qu'il nous
» reste notre peau; en d'autres termes, nous ne possédons rien. Qui
» n'a rien, n'a rien à perdre, et qui n'a rien à perdre n'a rien à
» défendre. Quant à vous autres, rois, seigneurs et gens d'église, vous
» avez besoin de nous, pour sauvegarder vos biens des pilleries
» des North-mans; soit, faisons un marché : allégez nos taxes, rendez-
» nous la vie moins dure, et nous défendrons vos richesses. —
» Tope, » dit le Comte Eudes. On convient de certaines allégeances et de certaines franchises pour la plèbe de la cité. Le lendemain, cette bonne plèbe, aussi crédule que brave, court aux remparts, se bat intrépidement; grand nombre de gens sont tués, d'autres blessés, mon père et moi nous sommes de ceux-là; les North-mans sont repoussés... Bon! mais qu'arrive-t-il? le danger passé, le roi, les seigneurs et les gens d'église renient leurs promesses, et rebâtent le po-

pulaire, aussi lourdement que par le passé. D'où il suit, qu'instruit par l'expérience de ce qu'il gagne à se battre pour défendre le bien de ses maîtres, le populaire s'est dit, et je te dis, Comte : — « Vous » avez, vous autres seigneurs et prélats, tout à craindre des North- » mans; défendez-vous contre eux, ce sont vos affaires et point du » tout les nôtres. Nous serions fort sots, vraiment, oui, vraiment, » fort sots nous serions, de nous faire briser les os pour vous, nos » maîtres et seigneurs; une fois déjà vous nous avez pipés, vous ne » nous piperez plus désormais. »

Le Comte de Paris, durant la réponse d'Eidiol, avait difficilement surmonté son indignation ; enfin il s'écria pâle de fureur : — Ainsi votre plèbe refusera de défendre la Cité?

— Je le crois, et selon mon petit jugement, m'est avis qu'elle fera bien. Nous autres mariniers, nous prendrons à bord de nos bateaux nos familles et celles de nos compères qui voudront nous suivre; nous sortirons des eaux de Paris par un côté, pendant que les North-mans y entreront par un autre, et nous remonterons fort tranquillement la Seine vers la Marne, vous laissant, seigneurs, vous accommoder avec les North-mans comme vous l'entendrez.

— Cette audace ou plutôt cette exécrable couardise est à peine croyable! — s'écria le Comte de Paris; — ces misérables ne sont pas des hommes, mais des lièvres! Quoi! infâme poltron! ton vil cœur d'esclave, si vil qu'il soit, ne ressent ni colère ni honte à cette outrageante pensée que l'étranger, que les North-mans sont à Paris?

— L'étranger? — reprit Eidiol en haussant les épaules, — et qui donc êtes-vous pour nous de race gauloise, vous autres rois et seigneurs de race franque? n'êtes-vous pas l'étranger? Vous avez conquis la Gaule, mes vaillants seigneurs; à cette heure, défendez votre conquête.

— Oh! vile race gauloise! — s'écria le Comte de Paris avec autant de fureur que de dédain, — a-t-on jamais vu peuple plus lâche!

A ce nouvel outrage, une légère rougeur monta au front d'Eidiol,

un éclair brilla dans ses yeux, mais se contenant, il reprit : — Comte, un dernier mot : mon grand-père a lu dans de vieux parchemins de famille qu'une petite colonie d'hommes de notre race, il y a de cela trois siècles et plus, vivait libre, heureuse dans un coin de la Bourgogne ; vint le temps où les Arabes, comme en ce temps les North-mans, envahirent et ravagèrent la Gaule...

— Et cette colonie de couards, — reprit le Comte avec un mépris courroucé, — cette colonie de lâches, tremblant devant les Arabes comme vous devant les North-mans, a laissé comme vous les païens ravager, piller, incendier le pays?

— Comte, — reprit fièrement le vieillard, — les gens de cette colonie se firent tuer jusqu'au dernier en combattant l'étranger, parce qu'ils défendaient leurs droits, leur famille, leur sol, leur liberté ; mais comme cette poignée de vaillants étaient, sauf les indomptables Bretons, les seuls hommes libres de la Gaule, les Arabes ont pu ravager les autres provinces et s'établir dans le Languedoc. En ce siècle-ci, vois-tu, Comte, il en sera de même des North-mans : la population esclave dans les champs, opprimée, dégradée, misérable dans les cités, est indifférente, et souvent satisfaite à la vue des maux qui la vengent en vous frappant, vous, riches seigneurs ou prélats ; en deux mots, Roth-bert, retiens ceci : l'esclave, n'a pas de patrie ; seul, l'homme libre en a une et il sait mourir en la défendant ! Maintenant, adieu ; j'ai hâte de retourner à Paris pour embrasser ma femme et ma fille.

Le Comte, pendant qu'Eidiol parlait ainsi, avait dit quelques mots tout bas à l'un de ses officiers, qui sortit précipitamment. Le vieux marinier se dirigeait vers la porte, lorsque Roth-bert faisant signe à quelques-uns de ses guerriers de barrer le passage au vieillard, s'écria d'une voix menaçante : — Tu n'iras pas porter le trouble et la révolte dans ma cité de Paris en engageant le populaire à résister à mes ordres. — Et s'adressant à l'abbé : — Tu as ici une prison ?

— Oui, oui, — s'écria l'abbé, — et ses cachots ne seront jamais

assez noirs, assez profonds pour ce vieux scélérat! abominable sacrilége, qui se refuse à défendre la sainte église du Seigneur!

— Que l'un de tes clercs guide mes hommes vers ce cachot, — reprit le Comte de Paris, — cet audacieux marinier pourrira dans ce souterrain!

Eidiol ne put réprimer un premier mouvement de surprise et de chagrin, puis il répondit au Comte : — Mon fils est resté à bord de mon bateau ; permets-moi de le voir, il pourra du moins instruire de mon sort ma femme et ma fille.

— Tu seras satisfait, — reprit Roth-bert avec un sourire cruel, — je viens d'envoyer quérir les nautonniers de ton bateau.

— Trahison! — s'écria le vieillard, — ils vont venir confiants, et la prison les attend!

— Tu l'as dit, — reprit le Comte de Paris, et il ajouta en montrant du geste Eidiol à l'un de ses officiers : — Qu'on l'emmène!

— Ma chère femme, ma douce fille! quelle va être votre inquiétude, lorsque demain vous ne nous verrez de retour ni mon fils, ni moi! — murmura tristement le vieillard, et il suivit sans résistance l'officier qui le conduisait aux cachots souterrains de l'abbaye.

---

Après le départ du Comte de Paris, les cent guerriers qu'il avait promis d'envoyer au secours de l'abbaye y arrivèrent; leur commandant s'occupa durant toute la nuit de ses préparatifs de défense; les serfs, les vilains, sous la menace des coups, du cachot, de la torture, et surtout sous la menace du feu éternel, transportèrent sur la plate-forme des murailles de grosses pierres, des bûches, des poutres, destinées à servir de projectiles contre les assaillants, sans compter les barils d'huile et de poix qui, mises en ébullition dans des chaudrons, devaient être versées bouillantes sur la tête des ennemis, ainsi que le contenu d'un grand nombre de sacs de chaux et de

plâtre, à cette fin de les aveugler. Pendant la nuit et une partie de la matinée, les troupeaux des terres de l'abbaye furent amenés dans son enceinte; là se rendirent aussi par ordre de l'abbé, pour sa défense, grand nombre de serfs et de vilains. D'autres, au contraire, prirent la fuite, résolus de se joindre aux North-mans, lors de leur débarquement, et de glaner après leurs pilleries. Plusieurs hommes *francs*, ainsi que l'on nomme les libres possesseurs de petits domaines, habitant les environs de Saint-Denis, emportèrent avec eux leurs objets les plus précieux, et vinrent chercher un refuge derrière les murailles de l'abbaye. Les cours, les galeries du cloître s'encombraient ainsi d'heure en heure d'une foule effarée, tandis que des bestiaux de toute sorte se pressaient dans les jardins et dans un vaste préau enclavés dans l'enceinte fortifiée; l'abbé, aidé de ses chanoines armés de bêches et de pioches, enfouissait en toute hâte, sous le sol d'une petite cour écartée, les innombrables richesses du trésor de l'église, tels que vases, reliquaires, calices, ostensoirs, statues, croix, flambeaux, patènes et autres saints ustensiles en argent, en vermeil ou en or massif enrichis de pierreries. Ils enfouissaient aussi de gros sacs remplis de pièces d'or et d'argent, fruit du labeur incessant ou des redevances écrasantes des serfs et des vilains. D'autres prêtres, agenouillés dans la basilique, imploraient en gémissant le secours du ciel et vouaient les North-mans à toutes ses vengeances.

Plus de la moitié du jour se passa dans ces transes continuelles; les hommes de guet qui veillaient sur le rempart au-dessus de la porte, l'avaient vue fréquemment s'ouvrir pour donner passage à des serfs et à des troupeaux retardataires ou à des chariots remplis du fourrage nécessaire à la nourriture de la grande quantité de bétail et de chevaux alors réunie dans l'enceinte fortifiée. Deux de ces voitures remplies de foin, traînées chacune par quatre bœufs et conduites par un homme à figure sinistre, à peine vêtu de haillons, s'approchèrent des remparts; à la vue de cet homme bien connu dans l'abbaye, un gros moine pansu, placé au guichet de la porte, s'écria : — Béni

sois-tu, Savinien, toi et tes fourrages! nous avons ici tant de bétail, que l'on craignait de manquer d'approvisionnements. A-t-on des nouvelles de ces païens North-mans? A-t-on vu leurs bateaux en Seine?

—On dit qu'ils approchent; mais, Dieu merci, l'abbaye est imprenable. Ah! maudits soient les North-mans! — répondit Savinien avec un sourire étrange, en jetant un regard oblique et sournois sur les monceaux de foin qui s'élevaient beaucoup au-dessus des ridelles de ses deux chariots. — J'ai tellement poussé mes bœufs, pour me rendre aux ordres de notre saint abbé, que les pauvres bêtes seront, je le crains, fourbues... Vois comme ils soufflent.

—Ils ne souffleront pas longtemps, car on va sans doute les abattre pour nourrir tout ces nobles hommes *francs* qui sont venus se réfugier ici, — reprit le moine. Et déjà, déplaçant, à l'aide d'autres frères, d'énormes barres et chaînes de fer dont était renforcée intérieurement la porte massive, il se préparait à l'ouvrir, lorsqu'il entendit au loin de lugubres gémissements poussés par des voix de femmes. Telle était la panique inspirée aux gens d'église par l'approche des North-mans, que le moine-portier, effrayé de ces lamentations féminines de plus en plus rapprochées, n'osant pas même ouvrir en ce moment la porte de l'abbaye, en refusa l'entrée aux chariots de Savinien, malgré ses instances. Soudain, au détour d'un massif d'arbres plantés non loin des murailles, l'on vit apparaître une procession de nonnes, reconnaissables à leurs vêtements noirs et blancs, ainsi qu'aux longs voiles dont leur figure était couverte, afin de la soustraire aux regards profanes. Quatre d'entre elles, portant sur une espèce de brancard, formé de branches d'arbres, le corps de l'une de leurs compagnes, poussaient, ainsi que huit ou dix autres nonnes composant ce funèbre cortége, des gémissements lamentables. Une jeune religieuse, son voile à demi relevé, précédait le corps de quelques pas, se tordait les mains de désespoir, et s'écriait de temps à autre d'une voix désolée : — Seigneur! Seigneur! ayez pitié de nous! notre sainte abbesse a trépassé!

Savinien, quoiqu'il ne cessât de jeter des regards de plus en plus inquiets sur le chargement de ses chariots, depuis qu'on lui avait refusé l'entrée de l'abbaye, se mit pieusement à genoux lorsque la procession mortuaire passa devant lui, précédée de la nonne éplorée; celle-ci, devançant ses compagnes d'un pas rapide, s'approcha de la porte de l'abbaye, et à travers le guichet s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : — Mes chers frères, ouvrez ce saint lieu de refuge à de pauvres brebis qui fuient les loups ravisseurs. Notre vénérable mère en Dieu a déjà succombé ; nous apportons ses restes chéris !

— Quoi ! c'est vous, sœur Agnès? — dit le gros moine-portier à travers son guichet. — Ces démons north-mans sont-ils déjà si près d'ici, qu'ils aient envahi le couvent de Sainte-Placide?

— Hélas ! mon cher frère, cette nuit, une vingtaine de ces maudits ont débarqué non loin du monastère, — répondit la nonne en sanglottant. — Réveillées par la lueur des flammes de l'incendie, par les cris d'effroi des serfs qui occupaient les bâtiments extérieurs de notre couvent, quelques-unes de nous ont pu se vêtir et fuir à la hâte avec notre sainte abbesse, par une issue donnant sur les champs; mais, hélas! hélas! notre vénérable mère, tant affaiblie déjà par la maladie, a ressenti une si grande épouvante, qu'au bout d'un quart d'heure de marche, elle s'est évanouie entre nos bras, et bientôt... — ajouta sœur Agnès, dont les sanglots éclatèrent de nouveau, — et bientôt notre vénérable mère est passée de la terre au ciel !... Nous apportons ses restes bien-aimés pour qu'on puisse leur rendre au moins les derniers devoirs.

Sœur Agnès achevait à peine ces paroles, qu'elle fut rejointe par le funèbre cortége. Le frère portier, après avoir écouté ce récit en gémissant et se frappant la poitrine, ouvrit la porte et envoya l'un des moines prévenir l'abbé de ce nouveau malheur. Le corps de la supérieure et les nonnes qui l'accompagnaient entrèrent dans l'intérieur de l'abbaye, suivis des deux chariots remplis de fourrages, conduits par Savinien. La sombre figure du serf parut tressaillir d'une

joie sinistre, difficilement contenue, lorsque la porte se fut refermée, après l'entrée de ses voitures. Les fugitifs, dont les cours de l'abbaye étaient encombrées, s'agenouillèrent au passage des nonnes; celles-ci, guidées par l'un des moines, se dirigèrent vers le parvis de la basilique, suivies de la foule, qui chantait en chœur cette prière, répétée depuis un siècle dans toutes les abbayes, dans tous les châteaux de la Gaule : — Seigneur! ayez pitié de nous! — Seigneur! délivrez-nous des North-mans! — Seigneur! exterminez ces maudits!

Le lugubre cortége, arrivant sous le portail de la basilique, y fut reçu par un des diacres; il venait de revêtir à la hâte ses vêtements sacerdotaux. Des prêtres, portant la croix et les cierges, se tenaient derrière l'officiant, sombres, pâles, tremblants. Ils dirent les psaumes mortuaires avec une précipitation distraite, en proie à l'effroi que leur inspirait l'approche des pirates. Après ces premières prières, le corps, toujours porté par les nonnes sur le brancard de feuillage, fut introduit dans le chœur et déposé sur les dalles, non loin du lutrin. Un désordre inexprimable régnait dans l'intérieur de l'immense église : des moines, aidés de serfs, achevaient de déménager en hâte les ornements précieux de cette splendide basilique; l'on voyait, rangées dans les *transepts*, ou bas côtés qui s'étendent de chaque côté de la nef, plusieurs cryptes, caveaux souterrains, au-dessus desquels s'élevaient les magnifiques mausolées d'un grand nombre de rois et de reines de la race de Clovis et de Karl-Martel; Karl-le-Grand était enterré, lui, dans sa basilique d'Aix-la-Chapelle, dont les North-mans avaient fait une écurie. Les figures effarées des moines de Saint-Denis, leurs lamentations en emportant les ornements sacrés des autels, les chants de mort, répétés d'une voix sourde, pour le repos de l'âme de la supérieure, dont le corps venait d'être apporté dans l'église par les nonnes, les gémissements des nobles Franks et de leurs familles, réfugiés dans le saint lieu, augmentaient la terreur générale. La plupart des guerriers envoyés par le Comte de Paris pour la défense de l'abbaye avaient, plutôt par

curiosité que par pitié, suivi dans l'église la procession mortuaire. Ces gens de guerre, farouches, grossiers, aussi mécréants que les North-mans et les Arabes, s'étaient brutalement frayé passage jusqu'aux abords du chœur, où gisait le corps de l'abbesse, entouré de ses nonnes. Peu touchés du caractère religieux de la cérémonie et de la majesté du saint lieu, ces soldats attachaient leurs regards licencieux sur les filles du Seigneur, dont ils tâchaient de distinguer les traits à travers la transparence de leurs voiles baissés; agenouillé auprès de l'une d'elles qui, aussi à genoux et le front penché, semblait dévotement prier, Sigefred, chef de ces gens de guerre, osa serrer le coude de la sainte fille; elle tressaillit, mais resta muette. Enhardi par ce silence, et soulevant doucement le voile qui du sommet de la tête de la nonne tombait jusqu'à sa ceinture, Sigefred eut l'audace de glisser une main profane sous l'échancrure du col de la robe, afin de palper à nu les épaules de la religieuse; mais à peine eut-il commis cette indignité, qu'il retira vivement sa main comme s'il eût touché un charbon ardent, et s'écria stupéfait: — Par le diable! cette nonne a une peau de fer! — Sigefred n'ajouta pas une parole; il tomba la gorge traversée d'un coup de poignard que lui porta la nonne à la peau de fer; les autres guerriers restèrent un moment pétrifiés en voyant que sous les longues et larges manches de sa robe noire, cette religieuse avait en effet des bras et des mains dont l'épiderme semblait de fer, recouvertes qu'elles étaient d'un souple et fin tissu de mailles d'acier.

— Miracle! — crièrent quelques-uns des témoins de l'impudique tentative de Sigefred. — Miracle! le Seigneur défend la pudeur de ses vierges en les couvrant d'une peau de fer!

— Trahison! — s'écrièrent les guerriers moins crédules en tirant leurs épées. — Ces nonnes sont des soldats habillés en femmes! Trahison! Aux armes! aux armes! vengeons Sigefred!

— Skoldmoë! — s'écria tout à coup d'une voix retentissante l'abbesse dont on chantait les funérailles... et se dressant de toute la

hauteur de sa grande taille; se débarrassant de son voile, laissant tomber à ses pieds sa robe noire, Shigne, *la vierge-au-bouclier*, apparut dans son armure guerrière, son fier visage encadré d'une résille de mailles de fer qui remplaçait son casque. — Skoldmoë! — s'écria-t-elle en répétant son cri de guerre, — debout, mes vierges! pitié pour les femmes! exterminez les hommes! — Et brandissant une hache à deux tranchants, elle bondit comme une panthère, et abattit à ses pieds l'un des guerriers franks qui s'élançait sur elle.

— Skoldmoë! — répétèrent les autres vierges-aux-boucliers en se débarrassant de leurs voiles, de leurs robes, et comme la belle Shigne, elles chargèrent les guerriers à coups de hache et d'épée. Les fidèles, naguère en prières, éperdus, fuyaient vers les portes de la basilique, les moines se cachaient derrière les mausolées des tombes royales ou embrassaient les autels, leur dernier refuge; les voûtes de l'église retentissaient de cris de terreur, de gémissements, d'invocations suprêmes. Sœur Agnès, qui avait introduit les femmes pirates dans l'abbaye, s'écriait, les yeux étincelants, la joue enflammée: — Vengeance! exterminez l'abbé! Il y a un mois j'ai surpris son commerce criminel avec la nièce de notre abbesse; elle et lui m'ont fait torturer et jeter dans un cachot! Cette nuit, les femmes des North-mans ont envahi notre couvent, guidées par un de nos serfs révoltés; j'ai consenti avec joie à servir la ruse de ces diablesses pour me venger de l'abbé... Cherchez-le! exterminez-le!

Les paroles de sœur Agnès se perdirent au milieu du tumulte des armes; les guerriers, plus nombreux que les femmes pirates, tâchaient de les rejoindre à travers la foule épouvantée; mais la nouveauté de ce combat avec des guerrières dont quelques-unes étaient belles, étonnait les plus jeunes de ces soldats; involontairement ils hésitaient parfois à frapper ces vierges; celles-ci, animées par l'exemple de Shigne, qui faisait rage à coups de hache, se battaient héroïquement. Les vieux soldats, insensibles à l'émotion que causait à quelques-uns de leurs compagnons cette lutte à mort contre des

guerrières, les attaquaient avec acharnement, furieux de trouver tant de force, tant de courage dans des adversaires féminins. Plusieurs compagnes de Shigne furent tuées, d'autres blessées; elles ne semblaient pas sentir leurs blessures, et combattaient avec une ardeur croissante. Les fuyards se précipitaient hors de la basilique par toutes les issues; plusieurs d'entre eux faillirent renverser Fultrade, qui, de retour de la mission dont l'avait chargé le Comte de Paris, accourait à l'église, attiré par le bruit de la bataille. Shigne n'avait pas encore été blessée; la joue empourprée, le regard flamboyant, adossée au mausolée du tombeau de Clovis, elle luttait intrépidement contre deux vieux guerriers franks, dont l'âge n'avait pas affaibli la vigueur; l'héroïne faisait tournoyer son arme d'une main si forte, si agile, que sa hache, en écartant les épées de ses deux adversaires, faisait parfois jaillir des étincelles de ces chocs du fer contre le fer. Dans cette attaque, l'épée de l'un des guerriers fut brisée; Shigne allait le tuer, lorsque Fultrade, qui durant ce combat acharné s'était glissé, tapi et caché derrière le mausolée de Clovis, auquel s'adossait la vierge-au-bouclier, s'avança en rampant, et la saisit brusquement aux jambes; surprise par cette attaque inattendue, elle chancelle et tombe renversée en poussant un cri de rage. Dans sa chute, Shigne laisse échapper sa hache de ses mains, les deux soldats franks se jettent sur la guerrière, et la tiennent immobile malgré ses efforts désespérés.

— Skoldmoë! — s'écria-t-elle, — à moi, mes sœurs! — Mais sa voix fut couverte par le retentissement des armes et des armures, par les cris furieux que poussaient les autres guerriers et les vierges-aux-boucliers, en continuant de se battre ou se poursuivant sous les sombres arceaux de la basilique. En vain l'héroïne appelait ses compagnes; Fultrade, agenouillé près d'elle pour aider les deux guerriers à vaincre sa résistance, lui mit la main sur la bouche et étouffa ses cris. Ainsi rapproché d'elle, et frappé de sa rare beauté, le chantre, l'œil étincelant d'une luxure féroce, dit aux soldats : — Compagnons,

cette sorcière est jeune et belle, entraînons-la dans la crypte de ce mausolée. — Puis il ajouta, tressaillant de douleur en sentant sa main déchirée par les blanches dents de Shigne : — Oh ! malgré tes morsures, tu es à nous !

Les Franks poussèrent un éclat de rire sauvage à l'infâme proposition de Fultrade ; protégés par l'ombre de la nuit qui s'approchait, ils entraînèrent la guerrière dans un caveau creusé selon l'usage sous le mausolée, réduit souterrain incessamment éclairé par une lampe sépulcrale ; le chantre et les deux soldats, malgré les efforts surhumains de la vierge-au-bouclier, venaient de l'étendre sur les dalles de la crypte, lorsqu'un bruit croissant, formidable que dominait ce cri de guerre des pirates : — Koempe ! koempe ! — retentissant sons les voûtes de la basilique, arriva jusqu'au fond du caveau. Fultrade et ses deux complices allaient se livrer aux derniers outrages sur la belle Shigne ; mais entendant de nouveaux cliquetis d'armes, ils cessèrent durant un instant d'étouffer la voix de leur victime, alors elle s'écria de toutes ses forces : — A moi, mes vierges ! à moi, mes sœurs ! Skoldmoë ! Skoldmoë !

— Malédiction sur nous ! — dit le chantre en prêtant l'oreille, — c'est le cri de guerre des North-mans !

— Par où sont-ils entrés dans l'abbaye ? — reprit un des soldats, — ces démons sortent-ils de l'enfer ?

— A moi, mes vierges ! — s'écria de nouveau la guerrière, que le chantre et ses complices tenaient toujours sous leurs genoux, — à moi, mes sœurs ! Skoldmoë ! Skoldmoë !

A ces derniers mots répondit la voix sonore de Gaëlo criant : — Shigne, me voilà ! me voilà ! — Et presque aussitôt, le jeune pirate, son épée sanglante à la main, parut à l'entrée du caveau, suivi de Simon-Grande-Oreille, de Robin-Mâchoire et du serf qui avait amené à l'abbaye les deux chariots remplis de fourrage ; tous hurlaient : — Koempe ! A mort ! à sac ! pillage ! pillage ! — A la vue de ce renfort inattendu, Fultrade et ses complices entre les bras de qui

l'héroïne se débattait, l'abandonnèrent; elle se releva, saisit l'épée que l'un des soldats avait jetée en entrant dans le caveau, la plongea dans la poitrine du chantre, et encore toute frémissante de rage et de honte, plus furieuse encore de voir Gaëlo presque témoin de la violence qu'elle avait failli subir, elle se précipita l'épée haute sur le jeune pirate, en lui criant courroucé: — Je te tuerai ou tu me tueras, Gaëlo! un homme, moi vivante, ne dira pas qu'il m'a vue exposée aux derniers outrages. — Ce disant, la guerrière chargea le pirate avec furie. Stupéfait de cette brusque attaque de la part d'une femme au secours de laquelle il accourait, Gaëlo se contenta d'abord de parer les coups en disant : — Shigne, pourquoi cette colère? je venais à ton aide!

— Oui... C'est là ma honte, et tu le payeras de ta vie! — reprit la vierge-au-bouclier en redoublant l'impétuosité de ses attaques; — défends-toi, sinon je te balafre au visage!

Gaëlo, quoique exaspéré par la fierté farouche de la guerrière, se bornait à parer ses attaques, hésitant à la combattre résolument, mais elle l'atteignit au visage; alors il se précipita sur elle en s'écriant : — Tu l'as voulu, femme indomptable! tu me tueras ou je te tuerai; ta présence ne causera plus mon supplice!

Et Gaëlo combattit la belle Shigne avec acharnement. Simon-Grande-Oreille et Robin-Mâchoire, après avoir tué sur le corps de Fultrade les deux guerriers réfugiés dans la crypte du tombeau de Clovis, se disaient : — Ainsi, ces nonnains qui venaient gémir à la porte de l'abbaye pendant que nous nous tenions cachés dans les chariots de fourrage, usaient comme nous de stratagème pour s'introduire ici?

— Ah! Simon, — répondit Robin en montrant l'héroïne et Gaëlo qui se battaient avec un redoublement de fureur, — quel dommage! un si beau garçon et une si belle fille chercher à s'entre-tuer!

— Et s'ils survivent ils se chériront clopin-clopant, car dans leur rage, ils perdront quelque membre; vois quels coups ils se portent!

Les deux pirates retenus par l'aspect de cette lutte étrange engagée derrière le mausolée de Clovis, ne se joignirent pas pendant quelques moments à la mêlée qui plus loin continuait sous les voûtes de la basilique. Une réserve de guerriers franks postés sur les remparts et n'ayant pas pris part au premier combat contre les vierges-aux-boucliers, venaient d'accourir dans l'église sur les pas des North-mans, qui, au lieu d'attendre la nuit cachés dans les chariots de fourrage, en étaient sortis au bruit du tumulte causé par l'attaque des femmes pirates.

Gaëlo n'avait jamais rencontré d'adversaire plus redoutable que la belle Shigne; à une force peu commune elle joignait l'adresse, le sang-froid, l'intrépidité. Emporté par l'ardeur du combat, le pirate oubliait son amour passionné, ou s'il se rappelait qu'il combattait une femme, il s'irritait d'autant plus de trouver en elle cette indomptable résistance; enfin il parvint à lui porter un si violent coup d'épée sur la tête, que la résille de mailles de fer, et les épais cheveux blonds de Shigne coupés par le tranchant du glaine, ne purent la préserver d'une blessure profonde; le sang inonda son visage, son arme s'échappa de ses mains et elle tomba d'abord sur les deux genoux, puis sur le côté.

— Malheur à moi! — s'écria Gaëlo désespéré, — je l'ai tuée! je l'ai tuée! — S'agenouillant alors auprès de la jeune fille pour la secourir, il souleva sa belle tête pâle, sanglante, au regard déjà demiclos.

—Gaëlo, — murmura la vierge-au-bouclier d'une voix défaillante, — tu as pu me vaincre, ta valeur est grande... je t'aime! — et ses yeux se fermèrent. Robin et Simon appitoyés s'étaient rapprochés de Gaëlo, lorsque dominant le tumulte de la bataille qui continuait plus loin sous les arceaux de l'église, ces cris retentirent poussés par les pirates : — Berserke! Berserke!

— Lodbrog-le-Géant, est en furie! — s'écria Simon-Grande-Oreille, — le berserke est aussi terrible à ses amis qu'à ses ennemis.

Gaëlo, la mêlée peut refluer par ici, ton amoureuse n'est peut-être pas tout à fait morte, vite, transportons-la dans le caveau, elle y sera en sûreté !

Gaëlo s'empressa de suivre le conseil de Simon : enlevant dans ses bras robustes la guerrière inanimée, il la déposa au fond de la crypte funèbre, pendant qu'il se passait vers le parvis de la basilique un spectacle incroyable pour qui ne l'a pas vu : les guerriers franks postés sur les remparts venaient d'accourir en aide à leurs compagnons tour à tour attaqués par les vierges de Shigne et par les pirates ; Lodbrog-le-Géant avait jusqu'alors vaillamment combattu sans que son intelligence s'obscurcît ; mais l'enivrement de la bataille, l'odeur du carnage, la vue du renfort de guerriers qui, pressés sous la porte de la basilique, s'y précipitaient en criant : — A mort ! à mort ! les North-mans ! — jetèrent le géant dans un nouvel accès de frénésie ; brandissant une massue de fer hérissée de pointes, il rugit et s'élance sur le groupe compacte des Franks, la taille gigantesque du berserke le dépasse de la tête et de la moitié de la poitrine ; dix marteaux de forge martelant dix enclumes seraient un bruit sourd auprès du formidable retentissement de la massue de Lodbrog tombant, retombant, se relevant pour tomber et retomber encore sur les casques, sur les armures des guerriers ; les uns s'affaissent sous ces chocs foudroyants sans jeter un cri, un gémissement ; leur crâne est broyé dans leur casque comme la noix dans sa coque ; d'autres, les membres fracassés, roulent avec des imprécations de douleur et de rage ; les cadavres s'amoncellent aux pieds de Lodbrog, sur ces cadavres il monte... il monte comme sur un piédestal, et sa taille paraît plus gigantesque encore. Les cimiers des casques des soldats qui le combattent atteignent à peine à la hauteur de son ceinturon ; Gaëlo qui accourait prendre part à la mêlée, vit pendant un moment les guerriers survivants entourer le berserke alors au paroxysme de sa frénésie ; on eût dit des assaillants montant à l'assaut d'une tour ; vingt bras, vingt épées se levaient à la fois pour frapper le géant ; mais au-

dessus de ces bras, de ces épées, de ces casques, apparaissait le buste cuirassé du colosse, et sa massue de fer se levant et s'abaissant, brisant épées, têtes, membres, armures! Gaëlo, les pirates et les vierges-aux-boucliers se précipitent sur les Franks qui assiégent Lodbrog et les combattent; soudain le berserke pousse un nouveau rugissement, jette en l'air sa massue, se baisse et se redresse tenant par les cheveux et par son ceinturon un guerrier qui se débat en vain, et de toute sa hauteur il le lance avec rage sur les derniers soldats qui l'assaillent; plusieurs roulent à terre, Lodbrog les écrase sous ses pieds monstrueux avec la fureur de l'éléphant qui piétine et broie ses victimes, puis ne voyant plus d'ennemis à combattre, car tous les soldats avaient été tués ou blessés par les pirates et par lui, en proie à son vertige de destruction, criblé de blessures qu'il ne sent pas encore, mais dont le sang rougit son armure brisée en vingt endroits, Lodbrog avise un grand mausolée de marbre noir : c'est le tombeau de Frédégonde... Le géant saisit de ses mains puissantes l'une des colonnes qui supportent l'entablement, il la secoue, l'ébranle avec une force surhumaine; la colonne cède, entraîne dans sa chute une partie du couronnement du mausolée qui s'écroule. Le fracas retentissant de ces ruines redouble la rage du berserke; apercevant alors la lueur sépulcrale qui s'échappe de la crypte où la belle Shigne est gisante, il se précipite dans le caveau avec des cris féroces...

---

Une nuit et près d'un jour s'étaient passés depuis qu'Anne-la-Douce, conduite dans l'une des cellules souterraines de l'abbaye de Saint-Denis, par le chantre Fultrade, avait par miracle échappé aux violences de ce prêtre, qui, obligé d'abandonner sa victime pour se rendre auprès de Roth-bert, comte de Paris, était, sa mission accomplie, revenu à l'abbaye pour y recevoir son châtiment de la main virile de la belle Shigne.

L'obscurité la plus profonde régnait dans le réduit où Anne-la-Douce était renfermée ; à ses premières terreurs, à son désespoir d'être séparée de sa mère, avait succédé une sorte d'anéantissement ; ses larmes à force de couler avaient tari ; assise sur les dalles de sa cellule et adossée à la muraille, la jeune fille, ses bras croisés sur ses genoux, son front appuyé sur ses bras, sommeillait d'un sommeil fiévreux, agité de rêves sinistres ; tantôt le chantre Fultrade lui apparaissait, alors elle se réveillait frissonnant d'horreur, et les silencieuses ténèbres dont elle était entourée lui causaient de nouvelles épouvantes ; tantôt rêvant qu'on l'avait oubliée dans cette demeure souterraine, elle se voyait en proie aux tortures de la faim, et entendait les cris déchirants de sa mère vouée au même supplice. Soudain Anne fut arrachée à ces songes cruels par un bruit croissant de voix et de pas précipités. Elle redressa la tête, prêta l'oreille et d'un bond fut à la porte où elle frappa de toutes ses forces, en criant : — Mon père ! mon frère ! délivrez-moi ! — Anne-la-Douce venait de reconnaître les voix d'Eidiol et de Guyrion-le-Plongeur, qui criaient : — Ma fille ! ma sœur !... où es tu ?

— Ici, mon père ! — reprit la jeune fille en frappant à la porte de toutes ses forces, — je suis là !

— Eloigne-toi du seuil, mon enfant, — lui cria le nautonnier ; — nous allons enfoncer la porte, elle pourrait en tombant te blesser. — La jeune fille, ivre de joie, se recula de quelques pas ; bientôt la porte, violemment ébranlée sous les coups des leviers, s'ouvrit brusquement, et à la clarté d'une torche portée par Rustique-le-Gai, Anne aperçut son frère et son père, elle se jeta dans leurs bras en versant des larmes de bonheur, puis s'écria en regardant autour d'elle : — Et ma mère ?

— Tu vas la revoir, mon enfant ; c'est elle qui tout à l'heure m'a appris la trahison de ce moine infâme ! — répondit le doyen des nautonniers, qui ne pouvait se lasser d'embrasser sa fille avec frénésie. — A ma vue, — ajouta-t-il, — la pauvre Marthe a éprouvé un tel saisis-

sement, qu'elle a perdu connaissance; heureusement elle a repris ses sens; mais sa faiblesse est si grande qu'elle n'a pu sortir de l'une des cellules voisines où elle nous attend.

— Vous ici, dans cette abbaye, mon père? — reprit la jeune fille avec stupeur, lorsque sa première émotion fut calmée, — toi aussi, mon frère? vous aussi, Rustique? Est-ce donc un rêve?

— Le comte de Paris avait posté des archers au bord de la Seine, afin d'arrêter tous les bateaux qui la remontaient, — répondit le vieillard; — deux de ces guerriers m'ont amené auprès de Roth-bert, et après une discussion avec lui, il m'a fait conduire en ces lieux souterrains.

— De plus, ce traître nous a dépêché un de ses hommes pour nous dire que mon père nous mandait à l'instant auprès de lui, — ajouta Guyrion, — nous sommes venus sans défiance...

— Et à peine avions-nous mis le pied dans l'abbaye, — ajouta Rustique-le-Gai, — que les soldats du comte se sont jetés sur nous à l'improviste, et nous avons, ainsi que nos mariniers, partagé le sort de maître Eidiol.

— Mais, mon père, — reprit Anne-la-Douce, — qui vous a délivrés?

— Les pirates north-mans, ma chère enfant.

— Grand Dieu! — s'écria la jeune fille épouvantée en joignant les mains, — quoi, mon père, ces païens...

— Anne, des païens qui nous délivrent valent mieux que des chrétiens qui nous emprisonnent, — reprit Rustique; — de plus ces païens sont de hardis et rusés compères, ils se sont introduits ici par stratagème, et ont exterminé une centaine de guerriers franks sans compter les moines qu'ils ont assommés.

— Après quoi, ma sœur, — ajouta Guyrion, — ils se sont mis à piller la basilique et l'abbaye : il y a dans la cour un tas de butin qui dépasse la hauteur des arceaux du cloître!

— Ensuite, conduits par les serfs, pour qui c'est aujourd'hui jour

de fête, — dit Rustique, — les North-mans sont descendus dans les caves pour défoncer les tonnes du cellier de l'abbaye, voisin de ces cellules; croyant aussi trouver des richesses cachées dans ces réduits souterrains, ils ont brisé la porte du cachot où nous étions entassés; leur chef, qu'ils nomment Gaëlo, leur a ordonné de nous bien traiter et de nous aider à délivrer les autres prisonniers s'il en restait dans ces demeures profondes.

— C'est ainsi, mon enfant, que nous sommes arrivés dans le cachot où était renfermée ta mère, — ajouta Eidiol en embrassant de nouveau Anne-la-Douce.

— Le jeune chef qu'ils nomment Gaëlo nous a quittés pour aller rejoindre le vieux Rolf, le chef de ces North-mans, — reprit Guyrion, — il venait de débarquer et d'entrer dans l'abbaye à la tête d'une troupe nombreuse; ses pirates creusent à la hâte des retranchements aux abords de l'abbaye du côté de Paris, car avant de naviguer vers cette cité, ils veulent se fortifier ici, pour s'y ménager un lieu de refuge en cas de retraite.

— Hola! hé! les mariniers de Paris! — cria dans le lointain la voix de Gaëlo, — venez, mes braves; le vieux Rolf veut vous entretenir.

— Jeune homme, — dit Eidiol au pirate qui s'approcha, — tu nous as délivrés, nous avons pu à notre tour rendre la liberté à ma femme et à mon enfant; merci à toi! Nous allons te suivre, mais mon fils restera près de sa sœur et de sa mère, encore trop faibles pour quitter ces lieux.

— Qu'il en soit ainsi, — répondit Gaëlo; — et pendant que Anne-la-Douce et son frère allaient rejoindre Marthe, le doyen des nautonniers de Paris, Rustique et ses autres hommes suivirent Gaëlo, afin de se rendre auprès de Rolf qui festoyait dans l'appartement de l'abbé de Saint-Denis. Le jeune pirate quitta un instant ses compagnons et courut à l'une des salles basses de l'abbaye, où avait été transportée la belle Shigne, dont la blessure, quoique grave, n'était pas mor-

telle; lorsque Lodbrog le berserke, en proie à son vertige furieux, se fut précipité dans la crypte du mausolée de Clovis, où la guerrière se trouvait gisante, elle eût été mise en pièces par le géant si, trébuchant à la première marche de l'escalier du caveau, il n'y eût roulé expirant, perdant son sang par les innombrables blessures auxquelles il était demeuré insensible durant sa frénésie, mais qui causèrent enfin sa mort.

Rolf, Roi de la mer et chef suprême des pirates North-mans, était déjà vieux; sa barbe et ses cheveux, d'un blond jaune, grisonnaient, de nombreuses cicatrices sillonnaient son visage, d'un rouge de brique, tanné, cuivré par le soleil et l'air marin; blessé quelques années auparavant d'un coup de sabre qui lui avait crevé l'œil gauche et coupé le nez jusqu'à l'os, le vieux pirate avait une figure hideuse: son œil unique brillait comme un charbon ardent sous son épais sourcil, ses grosses lèvres à demi cachées par sa rude moustache et sa barbe hérissée, donnaient à sa large bouche une expression railleuse et sensuelle; de taille moyenne et d'une carrure athlétique, Rolf avait de si longs bras que debout, ses doigts atteignaient à ses genoux; il portait, ainsi que ses champions, une armure écaillée de fer; mais pour festoyer et s'ébattre plus à l'aise, il s'était débarrassé de sa cuirasse, n'ayant gardé qu'un justaucorps de peau de renne, çà et là noirci par les frottements de l'armure, et qui s'entr'ouvrant parfois laissait voir sa chemise taillée dans quelque nappe d'autel; sous ce lin apparaissait une poitrine velue comme celle des ours de la mer du Nord. Le pirate terminait son repas; des chanoines et des officiers dignitaires de l'abbé, blêmes d'épouvante, servaient Rolf agenouillés; il ne leur permettait pas de marcher autrement qu'à genoux pour apporter ou emporter les plats et les vases à boire; si l'allure de ces servants était trop lente, des pirates ou des serfs de l'abbaye, riant aux éclats et rendant en ce jour ce qu'ils avaient reçu tant de fois, hâtaient à coups de bâton la marche des saints hommes de Dieu.

Donc, Rolf achevait son festin, il semblait en belle humeur; ivre à demi de vieux vin des Gaules, et se prélassant dans le siége à dossier de l'abbé; il venait de faire asseoir une femme sur chacun de ses genoux : l'une était sœur Agnès, la nonne, complice de l'entrée des vierges-aux-boucliers dans l'abbaye; l'autre était une jeune serve d'une jolie figure, mais à peine vêtue de haillons comme ses pauvres compagnes. Remarquant cette fille et la nonne en traversant l'une des cours de l'abbaye, encombrée d'une foule éperdue de terreur, Rolf les avait prises gaillardement toutes deux sous le bras, et les avaient emmenées avec lui. Assis sur le plancher, sur des meubles ou sur le lit de l'abbé qui, frappé d'un coup de sang, était mort de frayeur, d'autres pirates riaient, mangeaient, chantaient, buvaient; sœur Agnès, en fille résolue, trempait souvent ses lèvres dans la coupe de Rolf, ou lui tirait gaiement la moustache, tandis que, plus craintive, la pauvre serve baissant la tête, jetait à la dérobée des regards inquiets sur cet homme redoutable. Gaëlo, de retour de sa visite à la belle Shigne, et rassuré sur sa vie, revint accompagné d'Eidiol, de Rustique, de leurs nautonniers, et entra dans la salle où se trouvait Rolf, tenant toujours sur ses genoux la serve et la nonne, qu'il venait de bruyamment baiser sur le cou.

— Maître Eidiol, — dit tout bas Rustique-le-Gai, — m'est avis que ce vieux endiablé remplit fort convenablement le rôle de l'abbé; le saint homme n'aurait pas plus plantureusement embrassé ces filles!

— Les prêtres d'ici vous retenaient donc prisonniers? — dit Rolf aux mariniers en essuyant du revers de sa main son épaisse moustache encore trempée de vin; — vous devez être avec nous, contre les rats d'église et les faucons des châteaux!

— Rolf, nous autres brochets de rivière, nous pouvons échapper aux rats et aux faucons, — répondit Eidiol; — cependant nous aimons fort à voir les faucons percés d'une flèche et les rats écrasés dans le piége.

— Tu es de la cité de Paris?

— Oui.

— Sait-on l'approche de notre flotte?

— Hier, à mon départ, on ignorait encore ta venue ; on doit aujourd'hui en être instruit.

— Se défendront-ils, les Parisiens?

— Oui, si par méchanceté stérile, tu mets à mal les pauvres gens; mais, si tu te contentes de rançonner les riches abbayes et les palais des seigneurs franks, nous te laisserons faire; peu nous importe à nous autres!

— Et puis, vois-tu, Rolf, — ajouta Rustique-le-Gai, — le pauvre monde de Paris ressemble assez à un troupeau de moutons appartenant à un loup (ce loup c'est notre comte). Aussi voyant d'autres loups (toi et tes pirates) rôder autour de la bergerie, ledit loup, maître du troupeau, crie aux moutons : « — Sus! sus! lâches bêtes! » courez aux loups! — A quoi le bon peuple moutonnier répond » en moutonnant : — Seigneur aux longues dents, pour nous où est » la différence d'être mangés par les loups Franks ou par les loups » north-mans? Donc, que ceux qui veulent nous manger se battent; » il nous suffit d'être la proie qu'on se dispute. »

La sœur Agnès, que Rolf tenait toujours sur ses genoux, se mit à rire de la réponse de Rustique; le vieux pirate baisa bruyamment la nonne sur la joue, et dit au nautonnier : — Grâce à ta réponse, mon joyeux garçon, cette jolie fille m'a montré une fois de plus ses dents, aussi blanches que celles d'une jeune loutre. Ainsi les bonnes gens de Paris ne se défendront point? en ceci sages ils seront; car avec la réserve de soldats que je vais laisser ici dans cette abbaye fortifiée et mes deux mille bateaux, qui vont remonter la Seine jusqu'à Paris, ce n'est ni le comte Roth-bert, ni le roi Karl-le-Sot, le bien nommé, qui pourraient me résister; ce roi, ainsi que tous ceux de sa race l'ont fait depuis un siècle, nous payera rançon, après quoi, bien chargés de butin, nous reprendrons vers le Nord la route des cygnes, à moins

cependant qu'il me plaise de m'établir en ce pays des Gaules, comme s'est établi dans la comté de Chartres mon vieux compère Hastain ! Hé ! hé ! mes champions, je me fais vieux, je devrais peut-être me fixer en ce pays-ci, dans quelque grasse province, riche en jolies filles et en bon vin. Ah ! mes champions, je suis comme dit la Saga :
« — Je suis un vieux corbeau de mer, depuis tantôt quarante ans je
» rase de mes ailes les eaux douces des fleuves et les vagues amères
» de l'Océan ; — » or il faut faire une fin, mes braves champions !

— Suis mon conseil, vieux Rolf, — reprit Rustique-le-Gai d'un air narquois. — Karl-le-Sot a une fille nommée Ghisèle, une enfant de seize ans, belle à éblouir ; je l'ai vue l'an passé au monastère d'Argenteuil où elle venait en dévotion. Epouse la fille de Karl-le-Sot, et demande-lui une province pour dot.

— Par les *Trolls* et les *Dwalines* dont je descends, l'idée est bonne ! — s'écria, en riant aux éclats, le vieux pirate qui n'avait cessé de vider coupe sur coupe, et dont la demi-ivresse se changeait en ivresse complète ; — c'est dit, Kar-le-Sot me donnera sa fille !... et en dot une province à mon choix... sinon je ne laisse pierre sur pierre d'un monastère ou d'un château ! Oui, c'est dit, — reprit Rolf avec un hoquet, — j'épouserai cette Ghisèle... le nom d'ailleurs me plaît. — Puis, redoublant d'hilarité, il embrassa bruyamment sœur Agnès et la serve, en leur disant : — Vous ne serez pas jalouses, vous autres ? je vous ferai filles de chambre de ma princesse !

A ces mots de leur chef, les pirates, non moins avinés que lui, poussèrent de grands éclats de rire, en hurlant à pleine voix : — Nous boirons à ta noce, vieux Rolf ! Gloire à l'époux de Ghisèle, fille de Karl-le-Sot !

— Ce vieux brigand est ivre comme une grive en automne, maître Eidiol, — dit à demi-voix Rustique, — l'entendez-vous prendre mes paroles au sérieux et jurer qu'il épousera la fille du roi des Franks !

Un grand tumulte se faisant entendre au dehors, tumulte mêlé d'imprécations et de menaces, interrompit Rustique ; presque aussi-

tôt il vit entrer plusieurs pirates, traînant, malgré sa résistance, Guyrion-le-Plongeur, le visage inondé de sang.

— Mon fils! — s'écria Eidiol en courant vers le jeune homme, — mon fils blessé!

— Guyrion, qu'y a-t-il? — ajouta Rustique en courant sur les pas du vieillard, — et ta mère, et ta sœur, où sont-elles?

— Ces bandits ivres ont tué ma mère, en voulant arracher Anne de ses bras, — répondit Guyrion d'une voix désespérée; — j'ai voulu les défendre toutes deux et ils m'ont frappé d'un coup d'épée à la tête!

— Ma femme morte! — s'écria le vieillard avec stupeur; puis il s'écria d'un ton déchirant : — Rolf, justice! justice et vengeance!

— Oui, Rolf, justice et vengeance! — dirent plusieurs des pirates qui venaient d'accompagner Guyrion, — ce chien que nous t'amenons a tué un de nos compagnons! Tu aimes à faire justice toi-même, fais-la.

Rolf, de plus en plus ivre, car il continuait de vider coupes sur coupes, répondit d'une voix rauque : — Oui, mes champions, je vais faire justice, laissez-moi seulement achever cette amphore de vin, ma soif ne tarit pas.

D'autres pirates entrèrent à ce moment, ils portaient Anne-la-Douce évanouie entre leurs bras; ils la déposèrent aux pieds du chef des North-mans, en lui disant : — Vieux Rolf, voici une belle fille, nous te l'apportons; on te la réservait, elle a été respectée.

En vain Eidiol, Rustique, Guyrion et plusieurs mariniers dont ils étaient accompagnés, voulurent courir au secours d'Anne, ils furent violemment repoussés et contenus par les pirates. La nonne et la serve effrayées avaient quitté les genoux de Rolf qui, aviné, chancelant et jetant un regard distrait sur Anne-la-Douce étendue à ses pieds sans connaissance, dit à ses hommes: — Mes champions, je vais faire justice. — S'adressant alors à Guyrion-le-Plongeur, qui, oublieux de la blessure qui ensanglantait son front, contemplait tour à tour,

d'un air désespéré, son père et sa sœur évanouie : — Qui es-tu? d'où viens-tu?

— C'est mon fils, — répondit Eidiol d'une voix sourde; — il est, comme moi, nautonnier de Paris.

— Et aussi vrai que je manie une rame depuis mon enfance, — s'écria Rustique, — puisque toi et tes hommes, Rolf, vous nous traitez ainsi, nous pauvres gens, notre corporation de mariniers soulèvera les autres corporations de Paris contre vous, et vous verrez, comme en 885, ce que peut le peuple de Paris quand il veut se défendre!

Rolf accueillit cette menace avec un grand éclat de rire, et se balançant sur ses jambes alourdies, il répondit d'une voix entrecoupée de hoquets : — Toi, tu m'as offert en mariage la fille de Karl-le-Sot... cela te mérite mon indulgence... je te pardonne; oui; et de plus, pour fêter mes royales fiançailles, je pardonne aussi à tes compagnons parisiens, mais je garde la fille qui me paraît jolie, — ajouta Rolf en abaissant son regard sur Anne-la-Douce, déposée à ses pieds et pâle, inanimée, — elle partagera mon amour avec la nonne et la serve, en attendant que j'épouse Ghisèle, la fille de Karl-le-Sot; maintenant, Parisiens, retournez à Paris, vous êtes libres; je défends à mes champions de vous faire le moindre mal. Oh, oh... la tête me tourne, je vais me coucher dans le lit de l'abbé.

— Rolf, écoute-moi, — s'écria Eidiol d'une voix suppliante, — rends-moi ma fille, laisse-nous emporter dans notre barque le corps de ma femme!

— Mes champions! — reprit Rolf en se dirigeant tout trébuchant vers le lit, — jetez ces chiens à la porte de l'abbaye, et qu'ils se hâtent d'aller dire à Karl-le-Sot que... je veux... épouser sa fille Ghisèle. — Et Rolf se laissa tomber sur la couche moelleuse de l'abbé.

— Oui! oui! tu épouseras la princesse, — s'écrièrent les pirates très-joyeux de la plaisanterie de leur chef, puis entraînant les nautonniers parisiens, malgré leur résistance désespérée, ils les mirent hors

de l'abbaye de Saint-Denis, en criant : — Dites au roi-sot, que s'il refuse sa fille à notre chef, nous irons la chercher ; nous dirons pour son mariage la messe des lances et nous conduirons nous-mêmes Ghisèle dans la couche du vieux Rolf !

---

L'immense flotte des pirates, quittant les parages de l'abbaye de Saint-Denis, et poussée par une brise favorable, avait mis à la voile peu de temps après le lever du soleil, se dirigeant vers Paris ; elle comptait plus de deux mille bateaux, montés par environ vingt-cinq mille combattants. L'ordre de marche des navires était indiqué par la plus ou moins grande profondeur des eaux de la Seine ; les bateaux légers, d'un tirant d'eau peu considérable, tels que les *holkers*, naviguaient à proximité des deux rives, puis venaient, se rapprochant du milieu du fleuve, les *snekars*, bateaux à vingt bancs de rameurs ; et enfin dans la partie la plus profonde de la rivière les *drekars*, bâtiments de haut-bord, assez semblables aux grandes galères des Romains ; d'épaisses plaques de fer défendaient leurs flancs ; à leur poupe s'élevaient un *kastali*, retranchement demi-circulaire construit de charpentes de huit à dix pieds de hauteur. Postés sur cette plate-forme, les North-mans lançaient à leurs adversaires des pierres. des traits, des épieux, des brandons enflammés, des poutres et aussi des vases très-fragiles remplis d'une poussière corrosive, qui aveuglait les assaillants, tandis que d'autres pirates armés de longues faux tâchaient de couper les cordages des navires ennemis.

Les bâtiments north-mans qui remontaient alors la Seine faisant voile pour Paris, couvraient le fleuve d'une rive à l'autre, dans la longueur de près d'une lieue, et ses eaux disparaissaient sous cette masse de navires de toute grandeur, encombrés de pirates ; c'était un incroyable fourmillement d'hommes, de casques, d'armes, de cuirasses, de boucliers, de bizarres figures peintes ou dorées, placées soit à la proue des navires, soit au sommet des mâts ; des pavillons de

toutes couleurs flottaient au vent dont le souffle gonflait les grandes voiles coloriées où se voyaient représentés des animaux fabuleux, dragons ailés, aigles à deux têtes, poissons à têtes de lions et autres monstres (Q). Souvent retentissaient les farouches chants de guerre des North-mans, et comme un écho lointain leur répondaient les cris sauvages et vengeurs de la foule de serfs révoltés ; hâves, déguenillés, redoutables, armés de bâtons, de fourches, de faux, ils côtoyaient la Seine, suivant la lisière de l'épaisse forêt dont les arbres bordaient ses rives, et cette multitude non moins avide que les North-mans de piller les richesses de Paris, réglait sa marche sur celle de la flotte, qui avait déjà laissé derrière elle les eaux que dominent les hautes collines boisées de l'abbaye de Saint-Cloud. Le vent fraîchissait, les North-mans atteignirent enfin une partie du fleuve d'où l'on apercevait au loin dans la brume les tours et les murailles de la cité de Paris enfermée dans son île fortifiée, à la pointe de laquelle s'élevait la cathédrale. Sur le versant des rives de chaque bras de la rivière où commençaient les champs et les faubourgs, l'on voyait aussi les clochers des églises ainsi que les nombreux bâtiments des abbayes de Saint-Germain-d'Auxerre, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Etienne-des-Grès, et à l'horizon, la haute colline où est bâtie la basilique de Sainte-Geneviève. A l'aspect de cette ville si souvent attaquée, ravagée, pillée, rançonnée depuis un siècle par les hommes de leur race, les North-mans poussèrent des hurlements de triomphe, en criant : — Paris ! Paris ! — clameurs menaçantes que le vent d'ouest, propice aux pirates, dut porter jusqu'à la Cité !

A la tête de la flotte marchait le *drekar* de Rolf, le roi de la mer ; ce bâtiment se nommait Grimsnoth ; Rolf l'avait enlevé à un autre pirate après un combat meurtrier, selon la saga (le chant) de *Gothrek*, le Grimsnoth surpassait autant par sa grandeur et par sa beauté les autres drekars des mers du Nord, que Rolf surpassait les autres pirates par sa vaillance ; jamais enfin l'on n'avait vu de navire comparable au Grimsnoth (R). Ce drekar ressemblait à un dragon gigantesque ;

sa tête de cuivre et son col écaillé s'élançaient de la proue, qui figurait son large poitrail orné de deux ailes repliées vers l'arrière, façonné de manière à imiter les replis de la queue du monstre marin; au milieu de l'immense voile carrée de ce drekar teinte en rouge, on voyait encore un dragon doré (S); à la poupe s'élevait le kastali, petite forteresse demi-circulaire construite de fortes poutres équarries cerclées de larges bandes de fer, et percée de meurtrières à travers lesquelles les archers placés à l'intérieur, pouvaient tirer à couvert lors des abordages; une large plate-forme pouvant contenir vingt guerriers couronnait le retranchement et avait pour parapet une ceinture de boucliers de fer.

Le vieux Rolf se tenait debout sur son kastali, l'air farouche, inspiré; ses armes, ses mains ruisselaient de sang; à ses pieds, étendu dans une mare sanglante, pantelait encore le cadavre d'un cheval blanc (T), enlevé des écuries de l'abbaye de Saint-Denis, puis garrotté et hissé sur la plate-forme du drekar, à l'aide de poulies et de cordages, pour être solennellement égorgé en l'honneur d'Odin et des dieux du Nord; Rolf espérait ainsi rendre ces divinités favorables à ses armes. Le sanglant sacrifice achevé, le vieux pirate, qui du haut de son kastali dominait tous les bâtiments de sa flotte, prit son cor d'ivoire en sonna trois fois, donnant à chacun des sons un ton particulier; chaque chef de navire embouchant à son tour sa trompe répéta le signal de Rolf; ce signal parvint ainsi de proche en proche d'un bout à l'autre de la flotte; les chants de guerre des pirates cessèrent, et bientôt accomplissant l'ordre donné par le retentissement du cor de leurs chefs, les North-mans orientèrent leurs voiles de façon à ce que leurs bateaux se maintinrent immobiles et debout au courant du fleuve qu'ils remontaient; les holkers de Gaëlo et de la belle Shigne, servant d'éclaireurs au drekar de Rolf, naviguaient à peu de distance de lui; le vieux pirate les hêla, leur ordonnant de se rendre à son bord; ils obéirent en passant sur une planche étroite garnie de crampons de fer, jetée de chaque holker et accrochée aux flancs du

Grimsnoth. La vierge-au-bouclier, pâlie par la perte de son sang, mais trop courageuse pour ne pas prendre part, malgré sa blessure, à la prochaine bataille, s'avançait, le front ceint d'un bandeau de lin sous la résille de fer qu'elle portait en guise de casque. Au moment où elle s'apprêtait à monter sur le kastali de Rolf, Gaëlo dit à l'héroïne : — Shigne, la guerre a ses hasards, je peux être tué demain ; sois ma femme ce soir?

La vierge-au-bouclier rougit, son regard, qui jamais ne s'était abaissé devant celui d'un homme, se baissa devant l'ardent regard de Gaëlo ; elle répondit d'une voix basse et émue : — Gaëlo, tu m'as vaincue... je t'appartiens, j'en suis fière, je ne pouvais appartenir à un homme plus vaillant. Rolf a été pour moi un père, je dois le consulter sur ta demande : s'il dit oui, je dirai oui.

Et sans ajouter une parole, la guerrière précéda Gaëlo sur la plate-forme du kastali où se trouvait le vieux pirate.

— Gaëlo, — dit Rolf, — toi et Shigne vous allez précéder la flotte, faire force de rames et vous rendre à Paris avec vos deux holkers.

— Jamais je ne t'aurai obéi avec tant de joie.

— Vous vous ferez conduire chez le Comte de Paris, et Shigne lui dira ceci : Le roi des Franks a une jolie fille ; Rolf la veut en mariage.

Gaëlo et la guerrière regardèrent le pirate avec étonnement ; il se frotta la barbe, se mit à rire de son gros rire et ajouta : — Je veux tâter d'une fille de race royale, moi!

— Rolf, — reprit Gaëlo, — parles-tu sérieusement?

— Très-sérieusement. Hier l'un de ces mariniers parisiens, joyeux et hardi garçon, m'a dit en raillant : « Pourquoi n'épouses-tu pas » Ghisèle la fille du roi des Franks, en lui demandant pour dot une » de ses provinces? » J'étais ivre, l'idée m'a paru plaisante et j'ai chargé ce marinier de demander pour moi la fille de Karl-le-Sot ; mais la raison m'est revenue, j'ai ruminé le conseil du marinier, il m'a paru bon, si bon... que je t'envoie toi et Shigne, à Paris, comme ambassadeurs ; — puis se reprenant à rire : — On me traite

de vieux brigand souillé de crimes! vois pourtant ma gentillesse : j'envoie demander une vierge en mariage par une vierge? Quant à la province, tu diras au Comte de Paris que je veux la Neustrie : c'est une grasse et fertile contrée, la mer la borde au nord, et un vieux marin comme moi aime toujours à voir écumer au loin les lames de l'Océan. Donc, de même que le vieil Hastain a obtenu de Karl-le-Chauve le pays Chartrain, moi Rolf, chef des North-mans, je veux la Neustrie, elle deviendra la *North-mandie* et je vous y établirai, mes champions!

— Nous porterons tes ordres au Comte de Paris, il y répondra, je le crois, par le supplice de Shigne et le mien.

— S'il osait! — s'écria le pirate; puis se calmant, il reprit : — Il n'osera pas! Pour engager Roth-bert à se hâter de porter mes ordres à son roi, qui est, dit-on, en ce moment au château de Compiègne, tu diras au Comte que ma flotte va jeter l'ancre sous les murs de Paris; et que si demain avant le coucher du soleil, Shigne et toi vous n'êtes pas de retour près de moi, je mets la ville à feu, à sac et à sang! Oui, si demain avant la fin du jour, Karl-le-Sot ne m'a pas accordé la main de sa fille, la Neustrie et dix mille livres d'argent pesant pour la rançon de Paris, il ne restera pas pierre sur pierre de cette cité.

— Rolf, nous allons partir; un dernier mot : Demain nous devons être de retour ici avant le coucher du soleil, Shigne me prend pour mari; je l'ai suppliée d'être ce soir ma femme, elle m'a répondu : je dirai oui si Rolf dit oui?

— Rolf dit non, — répondit le pirate d'un air narquois. — Gaëlo épousera la belle Shigne... le jour où Rolf le pirate épousera Ghisèle, fille du roi des Franks!

---

Shigne et Gaëlo après avoir quitté le Drekar de Rolf, avaient regagné leurs Holkers, faisant force de rames, pendant que la flotte

les suivait lentement et de loin; ils s'avançaient rapidement vers la pointe de l'île fortifiée où s'élevait la cité de Paris.

— Gaëlo, — dit Simon-Grande-Oreille en ramant vigoureusement ainsi que ses compagnons, — vois donc ces bandes de serfs qui nous ont suivis le long de la rivière? les voilà qui courent comme des diables vers les abbayes que l'on voit çà et là dans la campagne.

— Ils vont commencer le pillage sans nous attendre! — reprit Robin-Mâchoire d'une voix lamentable, à laquelle se joignirent bientôt les imprécations des autres pirates, qui cessèrent un moment de ramer pour contempler avec colère et envie ces bandes de gens déguenillés, à l'air farouche, qui, agitant leurs bâtons, leurs fourches, leurs faux, poussaient des cris furieux.

— Si Lodbrog n'était pas mort en vrai berserke, un pareil spectacle lui eût donné un accès de frénésie! voir tous ces gueux arriver au pillage avant nous, c'est horrible! — s'écria Simon en abandonnant sa rame et se dressant de toute sa hauteur sur son banc, afin de suivre au loin d'un œil jaloux et irrité la course des pillards; — ils vont nous larronner, les maudits!

— A vos rames! mes champions, à vos rames! — s'écria Gaëlo, — vous n'aurez pas à regretter votre part du pillage; à vos rames! — Et du geste, leur montrant le bateau de Shigne qui les devançait, il ajouta: — Vous laisserez-vous dépasser par les vierges-aux-boucliers? Hardi, mes champions!

A la voix toujours obéie de Gaëlo, les pirates maugréant, reprirent leurs avirons afin de rejoindre l'autre Holker. Sur la rive droite de la Seine, en remontant vers Paris, l'on voyait de grands massifs d'arbres plantés au milieu de vastes prairies, dépendant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont les vastes bâtiments s'élevaient au loin; sur la rive gauche de la rivière, la berge beaucoup plus élevée encaissait le fleuve et masquait l'horizon. Au pied de ce talus, s'avançait de cinquante pieds environ dans la Seine une estacade de gros pieux serrés les uns contre les autres; c'étaient les

*Palées* du port de la Grève alors désert, et destinées à mettre les bateaux à l'abri des grandes eaux. Les deux Holkers, forçant de rames, naviguaient de façon à passer au large de l'estacade, lorsque sortant soudain de derrière ces palées où il s'était jusqu'alors tenu embusqué, un bateau parisien, monté par Eidiol, Guyrion, Rustique et plusieurs autres mariniers, se mit en travers des Holkers north-mans, leur envoya une volée de flèches, jeta ses grappins sur l'un d'eux placé à sa portée (c'était celui de Gaëlo), puis, les nautonniers armés de coutelas, de piques, de haches, sautèrent résolument à l'abordage, tandis que le vieil Eidiol s'écriait : — Exterminez ces North-mans ! ils ont tué ma femme ! enlevé ma fille ! mais prenez vivants les deux chefs, ils nous serviront d'otages !

Lors de cette attaque imprévue, la belle Shigne et Gaëlo qui reçut une flèche barbelée au défaut de son brassard, se tenaient, selon la coutume, auprès du gouvernail ; ils se précipitèrent à l'avant du Holker pour combattre, au moment où le vieil Eidiol s'écriait d'exterminer ces pirates ; mais à sa voix, une exclamation de surprise et de joie s'éleva du Holker des vierges-aux-boucliers, puis ces mots arrivèrent à l'oreille du doyen des mariniers : — Mon père ! mon père ! n'attaque pas ces guerrières ; celle qui les commande m'a protégée, elle me ramenait à Paris auprès de vous ! — Et Anne-la-Douce, debout au milieu du bateau, tendait ses bras à Eidiol.

— Guyrion ! Rustique ! bas les armes ! — s'écria le vieillard en tâchant d'apercevoir sa fille à travers la mêlée déjà engagée bord à bord ; — cessez le combat, Anne est dans le bateau de ces guerrières ! Bas les armes ! enfants, bas les armes !

Gaëlo, de son côté, irrité de sa blessure et ayant cédé à un premier mouvement d'ardeur belliqueuse pendant lequel il avait rendu coup pour coup aux Parisiens qui assaillaient son Holker, leur cria bientôt : — Ce combat est inutile, nous venons à Paris comme envoyés de Rolf !

Ces mots et surtout la voix d'Eidiol criant que sa fille se trou-

vait à bord du bateau des femmes pirates, firent cesser le combat; après quelques blessures reçues de part et d'autre, la belle Shigne, toute frémissante encore de cette lutte interrompue, donna ordre à ses compagnes de déposer les armes, et Anne-la-Douce, tendant les bras vers Eidiol, lui cria : —Bénissez cette guerrière, ô mon père! elle m'a protégée auprès de Rolf; grâce à elle, j'ai échappé aux outrages des pirates!

— Voici une flèche que je regrette, car c'est moi qui te l'ai lancée, — disait en même temps Guyrion à Gaëlo, le voyant essayer en vain d'arracher le trait qu'il avait reçu dans la jointure de son brassard; — maintenant je te reconnais, — poursuivit Guyrion, — tu es venu nous ouvrir les portes des cachots de l'abbaye de Saint-Denis.

Rustique-le-Gai, tenant encore son coutelas à la main et contemplant Simon qui, ôtant son casque, faisait laide grimace, en portant sa main à l'un des côtés de sa tête ensanglantée, Rustique-le-Gai ajouta : — Et moi, je regretterais aussi d'avoir abattu la moitié de l'oreille de ce North-man, si cette oreille, démesurément longue, n'eût pas dépassé son casque de trois doigts au moins; mais le morceau qui reste me paraît encore très-suffisant.

— Vienne une autre rencontre! — s'écria Simon-Grande-Oreille, en montrant le poing à Rustique, — c'est ta langue insolente que je couperai, moi, foi de Simon!

— Tu n'es donc pas plus North-man que moi, mon honnête pirate? — reprit Rustique en reconnaissant à ce nom de Simon un compatriote, — alors, mon regret est plus vif encore, de te laisser avec une si ridicule inégalité d'oreilles; j'aurais dû les raccourcir toutes deux!

Simon ne répondit pas à cette nouvelle raillerie, occupé qu'il était à étancher le sang de sa blessure qu'il lavait avec de l'eau fraîche puisée dans son casque, tandis que son compère Robin-Mâchoire lui disait, en manière de consolation : — Si seulement nous avions

ici un peu de feu, je ferais rougir la pointe de mon épée et je cicatriserais la plaie en un instant.

Quelques moments après ce court abordage, les grappins du bateau parisien étaient levés, Anne-la-Douce passant du Holker de la belle Shigne dans la barque d'Eidiol, lui racontait ainsi qu'à Guyrion et à Rustique, comment reprenant ses esprits, au milieu des pirates qui l'avaient conduite près de Rolf, et voyant entrer la guerrière, elle s'était jetée à ses pieds, la suppliant de la protéger; comment Shigne, touchée de compassion, obtint de Rolf la liberté de la jeune fille, et la conduisit à son Holker, où elle était restée jusqu'au moment de sa rencontre inespérée avec son père. A son tour, celui-ci apprit à Anne que, désespéré de la voir prisonnière des North-mans, et sachant qu'ils envoyaient souvent quelques bâtiments légers en avant de leur flotte, il s'était embusqué derrière les palées du port de la Grève, dans l'espoir d'exterminer les pirates pour venger la mort de Marthe et prendre leur chef vivant, afin d'obtenir par échange la liberté d'Anne-la-Douce. Les deux Holkers et le bateau parisien débarquèrent leurs passagers sur le rivage, à quelque distance des remparts; les North-mans devaient attendre le retour de Shigne et de Gaëlo, chargés de porter au Comte de Paris les volontés de Rolf. Au moment de quitter le bord de la rivière pour se diriger vers la cité, dans laquelle l'on ne pouvait entrer que par l'un des deux ponts défendus par des tours, Eidiol dit au pirate : — Crois-moi, toi et ta compagne, afin d'arriver plus sûrement jusqu'au palais du Comte de Paris, endossez par-dessus vos armures, la casaque à capuchon de deux de nos mariniers; votre qualité de messagers de Rolf ne serait pas respectée par les guerriers du Comte! Vous êtes braves, mais à quoi bon la bravoure lorsqu'on est deux contre cent? Je vous guiderai jusqu'au palais; là, vous demanderez l'un des officiers de Rothbert, et vous pourrez accomplir votre mission.

— J'accepte ton offre, — répondit Gaëlo, après avoir échangé à voix basse quelques mots avec Shigne. — J'ai grandement à cœur de

réussir dans la mission dont je suis chargé; nous désirons arriver le plus promptement possible auprès du Comte de Paris.

— De plus, — ajouta Guyrion en s'adressant au pirate, — je t'ai blessé... je vois à la manière dont tu portes ton bras que tu souffres beaucoup; le fer de ma flèche est resté dans la plaie. Entre dans notre maison avant de te rendre au palais, nous y panserons ta blessure. Encore une fois je regrette de te l'avoir faite; car si la mort de ma pauvre mère est due aux North-mans, hier tu nous as délivrés de prison ainsi que mon père, et ta compagne a sauvé ma sœur des outrages de Rolf!

— J'accepte ton offre, — répondit le jeune homme. — Je l'avoue, souvent j'ai été blessé, mais jamais plaie ne m'a été autant douloureuse que celle-ci.

La belle Shigne et Gaëlo endossant deux casaques de mariniers, quittèrent le rivage, remontèrent la berge, et se dirigèrent vers le pont; ils virent une grande lueur éclairer l'horizon vers le nord, et lutter avec éclat contre les derniers feux du soleil couchant. A mesure qu'ils se rapprochaient de la ville, ils entendaient un tumulte croissant; bientôt ils se trouvèrent au milieu d'un grand nombre de serfs qui, se dirigeant en hâte vers la porte de la tour dont le pont était surmonté, apportaient dans la cité, sous la conduite des gens d'église, les richesses des lieux saints, incendiés par d'autres serfs révoltés : c'étaient des caisses remplies de numéraire, des ornements d'autels d'or et d'argent, des statues de pareil métal, des châsses massives, éblouissantes de pierreries, et souvent si pesantes, que cinq ou six serfs suffisaient à peine au transport de ces magnifiques reliquaires; ils contenaient rarement un corps de saint en entier; mais seulement une jambe, un pied, un pouce, une dent, dont l'exploitation miraculeuse rapportait de grosses sommes aux églises. Les prêtres accompagnaient ces très-fructueuses reliques, en poussant des gémissements désespérés ou de furieuses malédictions contre les North-mans. Parmi la foule, les uns s'agenouillant dévotement se lamen-



E. Charpentier del. Audibran sc.

L'exécution.

Gaulois frappe le Romain frappe fort plus fort encore!

taient non moins que les gens d'église ; mais peu soucieux d'aller aux remparts, ils répondaient aux instances des prêtres : — Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! il veut éprouver ses serviteurs indignes par les ravages des North-mans ; acceptons l'épreuve avec résignation ! — En vain, de leur côté, les hommes du Comte de Paris parcouraient les rues à cheval en criant : — Aux armes, vilains ! aux armes, citadins ! aux remparts ! — Mais vilains et citadins rentraient prestement dans leurs maisons de bois, dont ils barricadaient les portes, laissant les hommes du Comte et de l'évêque s'occuper de la défense de la ville, et à coups de manches de lances, forcer les serfs à traîner sur les murailles les matériaux destinés à écraser les assiégeants. Après avoir traversé quelques rues tortueuses, Eidiol et ses compagnons arrivèrent à la porte de la demeure du nautonnier ; Guyrion l'ouvrit, et Gaëlo, la belle Shigne, Rustique, Anne et son père, se trouvèrent réunis dans la salle basse du logis, dont on ferma prudemment les volets. — Ma sœur, allume une lampe, — dit Guyrion, donne-moi de l'eau dans un vase, puis du linge et de l'huile. — S'adressant alors à Gaëlo, tandis qu'Anne s'occupait des préparatifs du pansement : — Et toi, déboucle ton brassard ; lorsque ta plaie, lavée avec de l'eau fraîche, sera recouverte d'un linge imbibé d'huile, tu souffriras moins.

Gaëlo quita son armure, releva la manche de son justaucorps de renne, et mit à nu son bras ensanglanté. Le pirate, en voulant retirer de sa blessure, à travers la jointure du brassard, la flèche acérée, en avait brisé la hampe à fleur de peau, le fer seul restait enfoncé dans la chair ; cependant, comme il saillissait quelque peu en dehors, il fut possible à Eidiol de le saisir et de l'enlever avec autant de précaution que de dextérité. Cette extraction causa un grand soulagement à Gaëlo ; le vieillard, avant de placer l'appareil sur la plaie, prit un linge imbibé d'eau, afin de laver les abords de la blessure couverte de sang caillé jusqu'à la moitié du bras. Soudain il poussa un cri de surprise, recula d'un pas, regarda Gaëlo avec

anxiété; puis lui dit vivement: — Ces deux mots gaulois: *Brenn-Karnak*, que j'aperçois maintenant sur ton bras, qui les a tracés?

— Mon père... peu de temps après ma naissance.

— Ton père... où est-il?

— Ainsi que ma mère, il est mort!

— Il n'était pas de la race des North-mans?

— Non, quoiqu'il combattît avec eux et qu'il fût né dans leur pays, il était de race gauloise... Mais pourquoi ces questions?

— De grâce, réponds! Et le père de ton père, à quelle époque est-il allé habiter la terre des North-mans?

— Vers le milieu du siècle passé.

— Ce fut peu de temps après une nouvelle et grande insurrection de Bretagne? lorsque, pour combattre les Franks, les Bretons s'allièrent aux North-mans établis à l'embouchure de la Loire?

— Oui, — répondit Gaëlo de plus en plus surpris; — mais comment sais-tu cela?

— Réponds-moi! — s'écria Eidiol, tandis que son fils, sa fille, Rustique-le-Gai et la belle Shigne, écoutaient le vieillard avec intérêt; — quels événements ont amené ton père à se joindre aux North-mans?

— Après la nouvelle insurrection de l'Armorique, d'abord triomphante, la division se mit entre les chefs bretons; la famille même de mon grand-père se divisa, et ensuite d'une violente dispute avec l'un de ses frères, ils tirèrent l'épée l'un contre l'autre; blessé dans ce combat fratricide, mon aïeul quitta pour toujours la Bretagne et s'embarqua avec une troupe de North-mans qui abandonnaient l'embouchure de la Loire pour retourner en Danemark, où mon père et moi nous sommes nés!

— Ton aïeul se nommait *Ewrag*, — reprit Eidiol avec une émotion croissante, — il était fils de *Vortigern*, l'un des plus vaillants compagnons de guerre de Morvan, qui résista héroïquement à l'armée de Louis-le-Pieux, dans les landes, les marais et les rochers de l'Armo-

rique? Vortigern avait pour aïeul *Amael*, qui vécut cent ans et plus, refusa d'être le geôlier du dernier rejeton de Clovis, et fut l'un des chefs de bandes de Karl-Martel, l'ancêtre de Karl-le-Grand, dont le descendant règne aujourd'hui sous le nom de Karl-le-Sot?

— Vieillard! — s'écria Gaëlo, — qui a pu ainsi t'instruire des aventures de ma famille?

— Ta famille est la mienne, — répondit Eidiol, dont les yeux devinrent humides; — je suis, comme toi, descendant de Joel, le Brenn de la tribu de Karnak; mon grand-père était le frère de ton aïeul.

— Que dis-tu? — s'écria Gaëlo, — tu serais comme moi de la race de Joel?

— Ces mots que tu portes tracés sur le bras en signe de reconnaissance, je les porte aussi, de même que mon fils et ma fille, selon la sage recommandation de *Ronan-le-Vagre*, l'un de nos aïeux, qui vivait au temps de l'infâme *Brunchaut!*

— Nous sommes parents! — s'écrièrent à la fois Anne et Guyrion en se rapprochant de Gaëlo, tandis que la belle Shigne et Rustique-le-Gai écoutaient cet entretien avec un redoublement d'intérêt.

— Nous sommes parents! — reprit Gaëlo en regardant tour à tour le vieillard, Anne et Guyrion; puis s'adressant à la guerrière: — Shigne, je te rends doublement grâce; la jeune fille si généreusement sauvée par toi était de ma famille!

— Qu'elle soit pour moi une sœur, — dit la guerrière de sa voix grave et sonore; — mon épée la défendra toujours.

— Et à défaut de votre épée, belle héroïne, — reprit Rustique, — mes deux bras joints à ceux de maître Eidiol et de mon ami Guyrion protégeront Anne-la-Douce, quoique le malheur ait voulu que depuis hier, nos trois paires de bras ne l'aient guère protégée, la pauvre chère fille!

— Bon père, — dit Gaëlo à Eidiol, — quand avez-vous donc quitté la Bretagne pour venir à Paris?

— Ton grand-père Ewrag avait deux frères, comme lui fils de Vortigern. Lorsque, après la funeste division dont tu parles, Ewrag abandonna la Bretagne pour aller vivre au pays des North-mans, ses deux frères *Rosneven* et *Gomer* (ce dernier fut mon aïeul), continuèrent d'habiter le berceau de notre famille près des pierres sacrées de Karnak ; Nominoe, Judicael, Allan-Barbe-Forte, furent tour à tour élus chefs des chefs de l'Armorique. Plus d'une fois encore les armées des Franks envahirent et ravagèrent notre pays, mais ils ne purent y établir leur conquête d'une manière durable comme dans les autres contrées de la Gaule ; l'influence druidique, quoique abâtardie par la religion de Rome, entretint longtemps encore chez nos rudes populations la haine de l'étranger. Malheureusement les perfides conseils des prêtres catholiques et l'exemple des seigneurs Franks devenus peu à peu possesseurs héréditaires des terres et des hommes de la Gaule par droit de conquête, eurent une funeste influence sur les chefs Bretons; élus d'abord librement par les peuples libres, selon l'antique coutume gauloise, en raison de leur vaillance, de leur sagesse et de leur patriotisme, ces chefs nés de l'élection voulurent rendre le pouvoir héréditaire dans leurs familles, ainsi que les seigneurs des autres provinces de la Gaule. Les prêtres catholiques, indignes complices de toutes les usurpations dont ils profitent, s'unissant aux chefs bretons pour accomplir cette grande iniquité, prêchèrent, ordonnèrent aux peuples la soumission à ces nouveaux seigneurs, comme ils avaient ordonné la soumission envers Clovis et ses Leudes. Peu à peu la Bretagne perdit ses vieilles franchises; les chefs, jadis électifs et temporaires, devenus héréditaires et tout-puissants à l'aide du clergé, enlevèrent aux peuples bretons presque toutes leurs libertés; mais du moins jamais ils ne les ont jamais jusqu'ici dégradés à ce point de les traiter en esclaves ou en serfs; l'on peut encore se croire libre en Bretagne ! si l'on songe à l'horrible servitude qui écrase les autres pays de la Gaule, et du moins les seigneurs de l'Armorique sont de race bretonne. Des deux frères de ton aïeul,

l'un, Gomer, mon grand-père, vit avec douleur et indignation cet abaissement de la Bretagne. Gomer était marin; établi au port de Vannes comme Albinik, l'un de nos ancêtres qui, par point d'honneur, épargna la flotte de César, Gomer naviguant sur toute la côte, faisait souvent les voyages d'Angleterre et portait aussi des chargements jusqu'aux embouchures de la Somme et de la Seine. Une fois il remonta ce fleuve jusqu'à Paris; son métier de marin le mit en rapport avec le doyen de la corporation des nautonniers parisiens qui avait une fille belle et sage; mon aïeul l'épousa; mon père naquit de cette union. Il fut marinier, j'ai fait le même métier; ma vie a été jusqu'ici aussi heureuse qu'elle peut l'être en ces tristes temps. Deux malheurs seulement m'ont frappé : la mort de ma pauvre Marthe que j'ai perdue hier, et il y a trente ans, la disparition d'une fille, la première née de mes enfants; elle s'appelait Jeanike.

— Et comment a-t-elle disparu?

— Ma femme, alors malade, avait confié cette enfant à l'une de nos voisines pour la conduire à la promenade hors de la Cité. Jamais nous n'avons revu ni la voisine ni ma fille.

— Heureusement les enfants qui vous restent ont dû rendre votre chagrin moins cruel, — reprit Gaëlo; — et n'avez-vous pas eu de nouvelles de la branche de notre famille restée en Bretagne?

— Hélas! aucune; seulement j'ai su par un voyageur que la tyrannie des seigneurs bretons héréditaires sur ces hommes qu'ils appellent leurs *sujets* et qui autrefois étaient leurs égaux, s'augmente de plus en plus; les prêtres catholiques dominent en maîtres dans l'Armorique. Cette double oppression me semble à moi encore plus inique que celle des Franks; n'est-il pas odieux de subir l'oppression des hommes de notre race, de notre sang? Aussi, ai-je comme mon père perdu tout espoir et tout désir de retourner en Bretagne!

— Eidiol, — reprit Gaëlo en ramassant le fer de la flèche que le

vieillard avait laissé tomber à terre, après l'avoir extrait de la blessure du jeune pirate, — gardez ce *fer de flèche*, il augmentera le nombre des reliques de notre famille, si vous retrouvez jamais ceux de nos parents qui, habitant peut-être encore la Bretagne, ont conservé sans doute les légendes de nos aïeux.

Un tumulte, d'abord lointain, puis de plus en plus rapproché, interrompit Gaëlo. Bientôt l'on entendit le pas des chevaux et le cliquetis des armures. Rustique courut entr'ouvrir le ventail mobile et supérieur de la porte d'entrée, regarda en dehors et se retournant, dit à demi-voix : — C'est le Comte Roth-bert, il passe avec ses hommes et l'archevêque de Rouen ; il revient sans doute des remparts et retourne à son châtelet.

— Bon père, — dit vivement Gaëlo en rebouclant son brassard, car pendant son entretien avec le vieillard, Guyrion et Rustique-le-Gai avaient achevé le pansement de la blessure du pirate ; — bon père, vous m'avez promis de me conduire, moi et ma compagne, au palais du Comte de Paris ; venez, le temps presse, j'ai hâte d'accomplir ma mission... elle est étrange.

— Cette mission, — dit Eidiol, — quelle est-elle ?

— La belle Shigne va signifier au Comte que Rolf, le pirate north-man, veut épouser Ghisèle, fille de Karl-le-Sot, roi des Français, et moi je vais signifier au comte que Rolf veut en dot la Neustrie.

Eidiol resta un moment muet de stupeur, tandis que Rustique-le-Gai s'écriait en riant aux éclats : — Quoi ! ce vieux brigand de Rolf a suivi mes conseils ! Par l'œil qui manque à ce vilain borgne ! je ne me croyais pas si bon conseiller !

— O vengeance divine et sainte ! — s'écria Eidiol, — comme elles finissent ces races royales issues de la conquête ! L'un des descendants de Joël a refusé d'être le geôlier du dernier rejeton de Clovis, et c'est encore un de tes descendants, ô Joël, qui va dire au rejeton dégénéré de Karl-le-Grand, cette seconde lignée de nos conqué-

rants : « Donne ta fille à un vieux pirate souillé de tous les crimes » et abandonne-lui l'une des plus belles provinces qui te restent, si- » non, tremble pour ta couronne! »

Quelques instants après, la belle Shigne et Gaëlo, ayant endossé par-dessus leurs armures les casaques à capuchon des mariniers parisiens, se rendaient au château du Comte Roth-bert, guidés par Eidiol.

---

L'un des pavillons de la résidence royale de Compiègne servait d'habitation à *Ghisèle*, fille de *Karl-le-Sot*, roi des Franks; elle se tenait d'habitude avec ses femmes dans la grande salle du premier étage; une haute et étroite fenêtre garnie de petits vitraux, percée dans une muraille de dix pieds d'épaisseur, s'ouvrait sur la sombre et immense forêt au milieu de laquelle s'élevait le château de Compiègne. Ghisèle, ce matin-là, travaillait à un morceau de tapisserie: elle venait d'atteindre sa *quatorzième année*, Karl-le-Sot, marié à seize ans, ayant été père à dix-sept : la figure de Ghisèle était enfantine et douce; sa nourrice, femme d'environ trente-six ans, se tenait auprès d'elle, lui donnant les laines de couleurs variées dont se servait la jeune princesse pour son travail. A ses pieds, sur un escabeau, se tenait Yvonne, sa sœur de lait; plus loin quelques filles assises sur leurs talons, filaient leur quenouille ou s'occupaient de divers ouvrages de lingerie.

— Jeanike, — disait Ghisèle à sa nourrice, — mon père vient toujours m'embrasser chaque matin, et il n'est pas encore venu? voici pourtant le soleil déjà haut.

— Je vous l'ai dit, le Comte Roth-bert et le seigneur *Francon*, archevêque de Rouen (U), accompagnés d'une nombreuse escorte, sont arrivés cette nuit de Paris; le chambellan est allé éveiller le roi votre père, et depuis quatre heures du matin il s'entretient avec le seigneur Comte et le seigneur archevêque.

— Ce voyage de nuit m'inquiète : pourvu qu'il ne s'agisse pas d'une mauvaise nouvelle?

— Quelle mauvaise nouvelle y a-t-il à craindre? croirait-on pas *que les North-mans sont à Paris*, comme dit le proverbe? — reprit la nourrice en souriant et haussant les épaules ; — ne vous alarmez donc pas ainsi, chère fille.

— Je sais, Jeanike, que les North-mans ne sont pas à Paris. Dieu nous sauve de ces pirates maudits !

— Le chapelain assurait l'autre jour, — reprit Yvonne, — qu'ils ont des pieds de bouc et sur la tête des cornes de bœuf.

— Tais-toi ! tais-toi ! — reprit Ghisèle en frissonnant, — ne parle pas de ces païens, leur nom seul me fait horreur ! Hélas ! n'ont-ils pas fait mourir ma mère !

— Il est vrai, — reprit tristement la nourrice. — Ah ! ce fut une nuit fatale que celle où ces démons, conduits par Rolf le damné, attaquèrent le château de *Kersy-sur-l'Oise*, après avoir remonté cette rivière. La reine votre mère vous nourrissait ; elle ressentit une telle épouvante que son sein tarit, et elle mourut. De ce moment vous avez partagé mon lait avec ma petite Yvonne. J'avais été jusqu'alors très-malheureuse ; enfant trouvée, vendue toute petite à l'intendant du domaine royal de Kersy, mon sort s'est amélioré lorsque je suis devenue votre nourrice, et mon fils aîné Germain est devenu l'un des serfs forestiers des bois de Compiègne.

— Ah ! nourrice, — reprit en soupirant Ghisèle, dont les yeux se remplirent de larmes, — chacun a ses peines ! Je suis fille de roi, mais je n'ai plus de mère ; aussi par pitié ne prononce jamais devant moi le nom des North-mans ! ces monstres qui m'ont privée des tendresses maternelles !

— Allons, chère fille, ne pleurez pas ainsi, — dit affectueusement Jeanike, en essuyant les yeux de Ghisèle, tandis que sa sœur de lait, agenouillée sur son escabeau, ne pouvant non plus retenir ses pleurs, regardait la jeune princesse d'un air navré.

A ce moment le rideau qui remplaçait la porte de la chambre se souleva, et le roi des Français Karl-le-Sot, entra. Ce descendant de Karl, le grand empereur, avait alors trente-deux ans; ses yeux à fleur de tête, sa lèvre inférieure presque toujours pendante, son menton rentré, donnaient à sa physionomie une apparence si stupide, si épaisse, qu'à la mine on l'eût surnommé *le Sot;* ses longs cheveux, symbole de race royale, encadraient sa figure bouffie terminée par une barbe clair-semée; il semblait profondément abattu, et dit brusquement à Jeanike : — Dehors nourrice, dehors tout le monde! — Le roi resta seul avec Ghisèle, qui l'embrassa tendrement, cherchant dans sa présence une consolation aux pénibles pensées que venait d'éveiller le souvenir de sa mère. Karl-le-Sot se prêta aux caresses de sa fille et lui dit : — Bonjour, enfant, bonjour; mais pourquoi pleurer? tes yeux sont rouges de larmes?

—Ce n'est rien, mon bon père; j'étais triste, votre vue me fait oublier mon chagrin. Vous venez tard ce matin? ma nourrice m'a dit que cette nuit le Comte de Paris est arrivé avec le seigneur archevêque de Rouen? — Le roi fit, en soupirant, un signe de tête affirmatif. — Ils ne vous ont pas, je l'espère, apporté de fâcheuses nouvelles?

— Hélas! — répondit Karl-le-Sot en soupirant de nouveau et hochant la tête, — elles seraient fort désastreuses, ces nouvelles, si je n'acceptais point certaines conditions!

— Et ces conditions, sera-t-il en votre pouvoir de les remplir? — Ghisèle, en disant ces mots, regarda son père d'un air si naïf, si doux, que Karl, sot, mais non point méchant, parut troublé, attendri, baissa les yeux devant sa fille, et répondit en balbutiant :

— Ces conditions! ah! ces conditions, elles sont dures!... oh! très-dures!... Mais enfin. . que faire? j'aurais beau vouloir regimber; on me force... Que veux-tu que je fasse, moi, si l'on me force?

— On force votre volonté, à vous, mon père, à vous, le roi des Français?

— Le roi des Français, moi! — s'écria Karl avec amertume et colère. — Est-ce qu'il y a aujourd'hui un roi des Français? Ce sont les comtes, les duks, les marquis, les évêques, les abbés, qui sont rois! Est-ce que depuis un siècle, grâce à notre faiblesse, les seigneurs ne se sont pas tous rendus maîtres et souverains héréditaires des comtés, des duchés, qu'ils devaient seulement gouverner en notre nom? C'est vrai cela, Ghisèle; enfin, voyons, dis-moi qui règne dans le Vermandois... est-ce moi? Non, c'est le *comte Héribert*... Qui règne sur le pays de Melun, est-ce moi? Non, c'est le *comte Errenger;* et sur le pays de Reims? c'est l'*archevêque Foulques;* et en Provence? c'est le *duk Louis-l'Aveugle;* et en Lorraine? c'est le *duk Louis IV;* et en Bourgogne? c'est le *duk Rodulf;* et en Bretagne? c'est le *duk Allan*... Oui, oui, c'est ainsi que ces brigands-là, et tant d'autres larrons, grands ou petits, nous ont dépouillé, province à province, pièce à pièce, du royal héritage de nos pères... Je te dis cela, mon enfant, pour te faire comprendre que si dures que soient les conditions qu'on m'impose, il me faut, hélas! les subir. Les seigneurs commandent, j'obéis; est-ce que je peux leur résister? Ne sont-ils pas retranchés dans leurs châteaux forts, dont ils ont hérissé la Gaule, malgré les ordres de mes ancêtres; c'est à peine si j'ai assez de soldats pour défendre le peu de territoire qui me reste; car enfin, sur quoi est-ce que je règne aujourd'hui, moi, descendant de Karl-le-Grand, ce redoutable empereur qui régnait sur le monde? Je n'ai plus la centième partie de la Gaule! Mais dame, non; fais mon compte, Ghisèle, fais mon compte, tu verras qu'il ne me reste rien que l'Orléanais, la Neustrie, le pays de Laon, et mes domaines de Compiègne, de Fontainebleau, de Braine et de Kersy. Comment veux-tu qu'avec si peu de puissance je résiste aux seigneurs, et que je dise non, quand ils ordonnent? — Puis, frappant du pied avec colère, Karl-le-Sot fermant les poings s'écria: — Oh! ma pauvre Ghisèle! si nous avions pour nous défendre notre ancêtre, Karl-le-Grand, on ne nous ferait pas ainsi la loi, va! oh! ce vaillant empereur, comme il les écrase-

rait dans leurs repaires fortifiés, ces insolents seigneurs! eux qui aujourd'hui me forcent de te... — Puis, n'osant achever, de crainte d'épouvanter sa fille, le malheureux s'écria en gémissant: — Hélas! hélas! je n'ai ni courage, ni volonté, ni pouvoir! Ils m'appellent le Sot! ils ont raison, — ajouta le roi avec accablement et en pleurant. — Oui, oui, je suis un sot! mais un pauvre sot bien à plaindre! en ce moment surtout... mon enfant!

— Mon bon père! — reprit Ghisèle en se jetant au cou du roi tout en larmes, — ne vous affligez pas ainsi; ne vous restera-t-il pas toujours assez de domaines pour y vivre en paix avec votre fille, qui vous chérit, et vos serviteurs, qui vous aiment?

Le roi regarda fixement Ghisèle, et essuyant ses yeux du revers de sa main, il lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : — Sais-tu ce que cette nuit le Comte Roth-bert... — Puis, s'interrompant, il ajouta avec une explosion de vaine colère : — Oh! cette race des Comtes de Paris, je l'abhorre! ils nous ont encore, ceux-là, volé la duché de France... Tiens, crois-moi, chère petite, ces gens-là sont nos ennemis les plus dangereux! tu verras qu'un beau jour ce Roth-bert me détrônera tout à fait, comme son frère Eudes a détrôné Karl-le-Gros! O race félonne, audacieuse et pillarde! avec quel bonheur je t'exterminerais, si j'avais la force de Karl-le-Grand! Mais je suis sans courage... je n'ose pas seulement les faire tuer; ils le savent bien. Aussi me mettent-ils sous leurs pieds! — ajouta le roi en sanglotant.

— Je vous en conjure, mon tendre père, chassez ces sinistres pensées... Mais que vous a-t-il dit ce méchant Comte de Paris?

— Il m'a dit d'abord que les North-mans étaient devant Paris!

— Les North-mans! — s'écria Ghisèle avec épouvante, en devenant pâle et frissonnant de tout son corps. — Les North-mans devant Paris! oh! malheur! malheur à nous! — Et elle cacha dans ses mains son visage livide baigné de larmes, tandis que le roi, n'osant lever les yeux sur elle, reprenait avec un embarras mortel, hésitant, balbutiant à chaque mot :

— Le Comte de Paris m'a donc appris que les North-mans étaient devant la cité. Moi, je lui ai dit: « Que veux-tu que je fasse à cela? » je n'ai point de soldats, point d'argent; vous autres seigneurs, vous » êtes maîtres de presque toute la Gaule, conquête de mes ancêtres, » défendez vos possessions, ça vous regarde. » Sais-tu la réponse de cet audacieux Comte de Paris?

— Non, mon père, — reprit Ghisèle d'une voix étouffée par les sanglots et la terreur insurmontable que lui causait l'approche des pirates.

— Roth-bert m'a répondu : « Les North-mans menacent de mettre » Paris à feu et à sang, de ravager de nouveau la Gaule; on ne peut » leur résister. La plupart des vilains et des serfs, lorsqu'ils ne se joi- » gnent pas à ces démons pour piller, refusent de les combattre; nos » guerriers, à nous autres seigneurs, sont en trop petit nombre pour » résister aux pirates; il faut traiter avec eux. » Alors, tu conçois, ma petite Ghisèle, j'ai dit au Comte: « Eh bien, traite, c'est ton » affaire, puisque ces païens assiégent ta cité de Paris et sont au » cœur de ta duché de France. — Ainsi, ai-je fait, — m'a répondu » Roth-bert. — J'ai traité en ton nom avec les envoyés de Rolf, le » chef des North-mans. »

— Quoi! mon père, il vit encore! — murmura Ghisèle en joignant les mains avec horreur, — ce pirate souillé de tant de crimes, de tant de sacriléges, ce monstre qui a causé la mort de ma mère! il vit encore!

— Hélas! oui, il vit encore pour notre désolation à tous deux, chère fille; car ce damné Roth-bert, afin de sauver sa cité de Paris et sa duché de France des griffes de ce vieux brigand, a promis en mon nom que je lui abandonnerais la Neustrie... la Neustrie, la meilleure province qui me reste, et de plus...

Mais comme le roi hésitait à achever sa phrase, Ghisèle, essuyant ses larmes, lui dit presque machinalement: — Et de plus, qu'exige-t-on encore, mon père?

Karl garda le silence, tressaillit; puis, surmontant l'imbécile faiblesse de son caractère, il s'écria en fondant en larmes: — Non, non, je ne veux pas! si sot que je sois, cela ne sera pas... non, au moins une fois dans ma vie, j'agirai en roi! — Et serrant sa fille entre ses bras, il la couvrit de larmes et de baisers en lui disant: — Non, non, il ne l'aura pas ma Ghisèle, ce vieux brigand! lui, t'épouser... toi, petite-fille de Karl-le-Grand... toi, une enfant de quatorze ans à peine... Tiens, plutôt que de te voir la femme de Rolf, je te tuerais... et moi ensuite...

Ghisèle écoutait son père presque sans le comprendre, croyant à l'égarement de l'esprit de ce malheureux. Elle le contemplait avec un mélange de doute et de stupeur, lorsqu'un nouveau personnage entra dans la salle; cet homme était *Francon*, archevêque de Rouen. Sa figure impassible, froide et dure, ressemblait à un masque de marbre; il s'avança lentement jusqu'auprès de Ghisèle et du roi qui se tenaient encore étroitement embrassés, puis il dit de sa voix âpre et brève, en indiquant du geste le rideau derrière lequel il s'était tenu jusqu'alors caché. — Karl, j'étais là, j'ai tout entendu.

— Tu m'épiais, — s'écria le roi, — tu as osé m'épier?

— Je me défiais de ta faiblesse; après notre entretien avec Rothbert, je t'ai suivi, j'ai tout entendu. — Puis s'adressant à la jeune fille qui éperdue était retombée sur son siége et frissonnait de tous ses membres, l'archevêque de Rouen ajouta d'une voix solennelle, menaçante: — Ghisèle, écoute-moi; ton père t'a dit vrai, il n'est plus roi que de nom; le peu de territoire dont il demeure encore maître est comme sa couronne à la merci des seigneurs franks; ils le détrôneront quand il leur plaira, de même qu'ils ont détrôné Karl-le-Gros, et couronné il y a vingt-cinq ans Eudes, Comte de Paris.

— Oui, oui... et il se trouvera encore un évêque pour sacrer le nouvel usurpateur, comme il s'en est trouvé un pour sacrer le Comte Eudes, n'est-ce pas, Francon? — s'écria Karl-le-Sot avec amertume.

— Telle est la gratitude des prêtres envers la descendance de ces rois franks qui ont rendu l'Église si puissante et si riche!

— L'Église ne doit rien aux rois et ils lui doivent la rémission de leurs péchés! — répondit dédaigneusement l'archevêque; — si les rois ont beaucoup donné à l'Église ici-bas, ils ont reçu au centuple dans le ciel et pour l'éternité; écoute donc mes paroles, Ghisèle... — L'infortunée ne répondit pas, elle ne voyait plus, n'entendait plus; à demi morte de terreur, elle poussait de temps à autre un douloureux gémissement. Le prélat jetant un regard dominateur et courroucé sur le roi qui tâchait en vain de ranimer sa fille, reprit : — Ghisèle, prends garde! si par suite de ton refus ou celui de ton père les païens north-mans recommençaient en Gaule la guerre terrible, sacrilége, à laquelle ils ont promis de mettre fin dans le cas où ton père accorderait à leur chef Rolf, ta main et la Neustrie! ton père et toi vous seriez seuls responsables des maux affreux qui de nouveau désoleraient notre pays!

— Francon, écoute-moi à ton tour, — reprit Karl-le-Sot d'une voix suppliante, tandis que sa fille, son visage caché dans ses mains, ne pouvait contenir ses plaintes déchirantes, — saint archevêque, un mot seulement : les seigneurs, tu l'as dit, sont plus rois que moi; ils ont comme moi des provinces et des filles; que ne donnent-ils à Rolf une de leurs provinces et une de leurs filles?

— Rolf veut la Neustrie... et la Neustrie t'appartient; Rolf veut Ghisèle... et Ghisèle est ta fille.

— Moi épouser ce monstre qui a fait mourir ma mère! — s'écria Ghisèle, — non, jamais! oh! jamais!... j'aime mieux mourir!

— Alors malédiction sur toi en ce monde et dans l'autre! — s'écria l'archevêque d'une voix tonnante; — le sang qui va couler dans ces guerres impies retombera sur ton père et sur toi, car ce sang, vous pouviez l'empêcher de couler! ces dévastations sacriléges des saints lieux, ton père et toi vous en répondrez devant Dieu, car ces sacriléges vous pouviez les empêcher! ces crimes abominables

vous les expierez ici-bas par l'excommunication, et après cette vie par les flammes éternelles. Oui, Karl, entends-tu? l'excommunication! damné en ce monde! tous te fuiront comme un objet d'horreur; tous seront envers toi déliés de l'obéissance. L'Eglise qui t'avait sacré roi te déclarera maudit et déchu du trône!

La terreur de Karl-le-Sot était à son comble; tombant à genoux devant le prêtre catholique, il joignit les mains et s'écria : — Grâce! grâce, saint évêque! je donnerai à Rolf la Neustrie, apaise-toi; mais ma fille? vois! elle est quasi folle et mourante à la seule pensée d'épouser Rolf, ce vieux brigand souillé de meurtres, de sacriléges! Et toi, un saint homme de Dieu, tu me menaces d'excommunication, si je ne donne pas à ce scélérat ma fille en mariage! mais elle a quatorze ans à peine! Quatorze ans! c'est déjà presque un crime de marier une enfant de cet âge; et puis si timide, si craintive, hélas! la mettre dans le lit de ce monstre, c'est la tuer! — Et le malheureux sanglotait, les mains jointes : — Grâce! grâce! comment peux-tu me menacer des peines éternelles parce que je refuse de livrer mon enfant à un bandit que l'Eglise a cent fois maudit, excommunié pour ses crimes abominables?

— Rolf recevra le baptême! — répondit l'archevêque de Rouen d'une voix solennelle; — l'eau lustrale effacera ses souillures, c'est vêtu de la robe blanche du catéchumène, symbole de l'innocence, qu'il entrera dans le lit nuptial.

— Au secours! nourrice, au secours! ma fille se meurt! — s'écria Karl-le-Sot, en serrant convulsivement entre ses bras Ghisèle, qui venait de s'évanouir, pâle et glacée comme une morte.

---

La ville de Rouen était ce jour-là très-animée; la foule, encombrant les rues, se dirigeait en tumulte vers la basilique dont les cloches sonnaient à toute volée. Parmi ceux qui se rendaient aux abords de l'église, se trouvaient Eidiol, sa fille Anne-la-Douce, Guy-

rion-le-Plongeur et Rustique-le-Gai; partis de Paris l'avant-veille, ils avaient descendu la Seine jusqu'à Rouen, dans le bateau du doyen des mariniers parisiens; navigation de plaisir et d'utilité : Eidiol, en amenant à Rouen un chargement de marchandises, venait assister au mariage de la fille de Karl-le-Sot, roi des Français, avec Rolf, chef des North-mans, désormais duk souverain de Neustrie qui prenait le nom de *North-mandie*. Telle était la juste indifférence de notre pauvre peuple de vilains et de serfs pour la forme de son joug, que le populaire de Rouen, capitale de la Neustrie, devenue North-mandie, se réjouissait presque de voir cette grande province au pouvoir des pirates; le populaire jouissait encore de la cruelle humiliation de ce roi descendant des conquérants de notre mère-patrie, avili, méprisé par les seigneurs de sa race, forcé par eux et par le clergé catholique de donner sa fille au vieux Rolf. Eidiol et sa famille partageaient le sentiment de tous et se hâtaient d'arriver sur la place de la basilique afin d'assister au défilé du cortége nuptial; Anne donnait le bras à son père et à son frère; Rustique les précédait, tâchant de leur frayer un passage à travers la multitude de plus en plus compacte aux abords de la cathédrale; la famille d'Eidiol parvint à l'angle d'une rue qui débouchait sur la place. — Maître Eidiol, — dit Rustique, — voici près de cette maison une borne, faites-y monter Anne, elle verra de coin le cortége.

— Non, Rustique, — répondit timidement la jeune fille, — je n'oserais.

— Montes-y toi, Rustique, — dit le vieillard; — si nous ne pouvons voir par nos yeux, nous verrons par les tiens; moi et mon fils nous allons rester auprès d'Anne.

A ce moment le bruit lointain des clairons se joignit au tintement redoublé des cloches, et une grande clameur courut dans la foule. — Voici le cortége, — s'écria Rustique, — il débouche dans la place, des sonneurs de clairons à cheval ouvrent la marche, puis viennent des cavaliers franks, armés de lances aux banderolles flottantes; ils

portent suspendus à leur cou des boucliers peints et dorés. Ah! voici les pirates north-mans couverts de leurs armures, et l'étendard du vieux Rolf; on voit sur ce drapeau un corbeau de mer les serres et le bec ouverts. Pousse ton cri de triomphe, vieux corbeau de mer! ta proie est belle : une province de la Gaule et la fille d'un roi!

— Ah! Rustique, pouvez-vous plaisanter ainsi! — dit Anne-la-Douce d'un ton de triste et affectueux reproche, — pauvre petite Ghisèle! épouser ce vieux monstre! La voyez-vous d'ici, Rustique, cette infortunée?

— Non, pas encore; voici maintenant les femmes pirates; oh! qu'elles sont fières sous leurs armures de mailles d'acier ayant au bras leurs boucliers couleur d'azur! Ce sont maintenant les seigneurs de la suite du Comte de Paris, avec leurs longues robes brodées d'or et garnies de fourrures. Tiens, ils s'arrêtent soudain; ils se retournent avec inquiétude; que se passe-t-il donc? — Et Rustique-le-Gai s'appuyant à la muraille se dressa sur la pointe des pieds afin de voir de plus loin; au bout d'un instant il s'écria : — Oh! la pauvrette! Anne, vous aviez raison, quoique fille de roi elle est à plaindre.

— Est-ce de Ghisèle que vous parlez, Rustique? — dit la jeune fille, — que lui est-il arrivé?

— Elle s'avançait soutenue sur le bras de Karl-le-Sot, plus pâle qu'une morte sous sa robe blanche de fiancée, lorsque soudain les forces lui ont manqué tout à fait, et sans plusieurs seigneurs qui l'ont soutenue elle tombait évanouie sur le sol.

— Ah! mon père, — dit Anne-la-Douce à Eidiol, les yeux humides de larmes, — le sort de cette infortunée n'est-il pas affreux?

— Affreux, oui, et moins affreux pourtant que le sort de ces milliers de femmes de notre race qui ont été violentées par les seigneurs franks ou les gens d'église leurs complices! Sortant de la couche de leurs maîtres, elles retournaient aux écrasants labeurs de la servitude, avilies, battues, achetées, vendues comme bétail, mourant à la peine ou sous les coups, ignorant les saintes joies de la famille, dé-

pravées, abruties par l'esclavage. Telle est, depuis des siècles, telle est encore la condition de ces infortunées. Va, mon enfant, pour une fille de roi qui souffre, combien de milliers de femmes de notre race jadis libre, sont mortes dans les tortures de la chair et de l'âme !

— Hélas ! mon père, cette pauvre fille de roi est innocente de ces maux !

— Ma sœur, — reprit Guyrion, — et ces milliers de femmes dont te parle mon père, avaient-elles mérité leurs tortures ?

— Maître Eidiol, — reprit Rustique, qui, toujours debout sur la borne, était resté étranger à l'entretien précédent, — la fille de Karl-le-Sot a repris ses sens, elle s'avance soutenue par son père et par le Comte de Paris. Voici Rolf ; il porte, sur son armure de guerre, une longue chemise blanche...

— Symbole de l'innocence qu'il doit au baptême, — reprit Guyrion en haussant les épaules. — C'est d'un bon exemple pour les scélérats : souillez-vous de tous les crimes, endossez par là-dessus une chemise blanche, tout est dit, vous êtes absous.

— Mais l'Église vend ces chemises-là plus cher que les marchands de toile, — répondit Rustique-le-Gai ; puis, continuant de regarder au loin, il reprit : — Derrière Rolf viennent notre parent Gaëlo et la belle Shigne ; le cortége se remet en marche vers la basilique. Le clergé catholique ayant à sa tête l'archevêque Francon, sort et s'arrête sous le portail. Ah ! maître Eidiol, je suis ébloui, les pierreries étincellent sur les chappes d'or ! sur les mitres d'or ! sur les crosses d'or ! ce n'est qu'or, rubis, perles, émeraudes ! la grande croix que l'on porte devant le clergé est aussi d'or, elle ruisselle de pierres précieuses !

— Ton sang seul ruisselait sur ta croix de bois, instrument de ton supplice, ô jeune homme de Nazareth ! — dit Eidiol, — ô Jésus l'ouvrier charpentier ! l'ami des pauvres en haillons, toi que notre aïeule Geneviève a vu mettre à mort à Jérusalem par les princes des prêtres, non moins splendidement vêtus que ces évêques !

— Ah! que de pain pour ceux qui ont faim! que de vêtements pour ceux qui ont froid, l'on achèterait avec la mitre et la chappe d'or de l'un de ces nouveaux princes des prêtres! — dit Rustique-le-Gai; — mais ces pieux fainéants ne connaissent d'autres privations que celles qu'ils font subir aux pauvres gens! — Puis, prêtant l'oreille, Rustique ajouta: — Entendez-vous, maître Eidiol, entendez-vous le chant du clergé? le son des orgues portatives? les clairons sonnent et résonnent! les cloches redoublent de fracas. Le roi, sa fille et le vieux Rolf entrent sous le portail de la basilique; les encensoirs d'or fument! se lèvent et s'abaissent, leur vapeur embaumée monte vers le ciel!

— Les voilà toujours ces prêtres de Rome! — s'écria le vieillard, — ils ont encensé Clovis, ils ont encensé le père de Karl-le-Grand qui détrôna la race de Clovis! et aujourd'hui voilà qu'ils encensent Rolf le pirate, Rolf le meurtrier, Rolf le sacrilége!

— Que voulez-vous, maître Eidiol! — dit Rustique-le-Gai, — les prêtres encenseraient Satan, si Satan payait l'encens!

---

Le mariage de Rolf et de Ghisèle a été béni, consacré dans la somptueuse basilique de Rouen par l'archevêque Francon; l'union de Shigne et de Gaëlo, quoiqu'ils n'eussent aucun souci de cette bénédiction, a aussi été bénie par ce prélat; la cérémonie à peine achevée, Ghisèle, succombant à une nouvelle défaillance, a été emportée dans les bras de ses femmes; Rolf, Karl-le-Sot, le Comte de Paris et les seigneurs de leur suite se sont rendus dans l'immense salle du chapitre de l'archevêché de Rouen. Karl-le-Sot portant sur sa tête la couronne d'or des rois franks, à sa main le sceptre et traînant le long manteau royal, monte et se tient debout sur une estrade élevée de quelques marches; à la droite de Karl et debout aussi, se tiennent l'archevêque de Rouen et les évêques des diocèses voisins; à la gauche de Karl est Roth-bert, Comte de Paris, duc de France, ainsi que

les comtes et vicomtes des pays de *Montlhéry*, d'*Argenteuil*, de *Pontoise* et autres seigneurs franks parmi lesquels on distingue Burchart, seigneur du pays de *Montmorency*, remarquable par sa grande taille; au bas de l'estrade, en face du roi et de cette assemblée de seigneurs et de prélats, se trouve Rolf accompagné de Gaëlo, de la belle Shigne et des principaux chefs north-mans. Le vieux pirate porte toujours la chemise blanche de néophyte par-dessus son amure; sa physionomie est triomphante, insolente et narquoise; Karl-le-Sot, triste, abattu, essuie ses larmes à la dérobée; cet homme, malgré son imbécile faiblesse, cet homme aime sa fille, et le sort de Ghisèle l'épouvante.

Radieux d'échapper aux nouveaux désastres que Rolf menaçait de déchaîner sur la Gaule, le Comte de Paris, l'archevêque de Rouen, les autres seigneurs et prélats, savourent l'abjection de ce roi dont la lâcheté les sauve; mais si avili, si vain que soit son titre, ils le jalousent encore. L'archevêque Francon descend de l'estrade d'un pas majestueux, s'approche de Rolf et lui dit d'une voix solennelle:

— Karl, roi des Franks, a bien voulu t'octroyer à toi et à tes hommes tous les champs, forêts, villes, bourgs, villages, habitants et bétail de la Neustrie...

— Si le roi que voici ne m'eût pas donné cette province, je l'aurais prise, — dit Rolf en interrompant le prélat, — et à ce sujet, un mot, Francon? Tu m'as baptisé moi et mes champions, nous nous sommes (et tu sais pourquoi) laissé mettre tout nus dans de grands cuveaux et asperger d'eau salée, vraie saumure d'océan, après quoi nous avons revêtu par-dessus nos armures une longue chemise blanche.

— C'est le sacré symbole de la pureté de ton âme, lavée de toutes ses souillures par la sainte immersion du baptême, — reprit l'archevêque d'une voix grave, — désormais tu es catholique et fils de l'Eglise de Rome!

— C'est dit, mais tu nous a fait payer fort cher tes cuveaux, tes chemises blanches et ton eau salée, car tu m'as demandé en retour

pour l'Église toutes les terres des abbayes de mon duché de Northmandie ; or c'est presque le quart de ma province !

— Les biens de l'Église sont les biens de Dieu ! — répondit avec hauteur l'archevêque, — ce qui est à Dieu est à Dieu, nulle puissance humaine ne peut s'en emparer !

— Prêtre ! — s'écria Rolf en fronçant les sourcils et regardant Francon de travers, — ne me donne pas l'envie de chasser tes tonsurés de leurs abbayes pour te prouver une fois de plus que Rolf et ses champions prennent ou gardent ce qui appartient à ton Dieu, quand ce qui appartient à ton Dieu plaît à Rolf et à ses champions !

— Au diable l'homme au bonnet d'or à deux pointes ! — s'écrièrent quelques-uns des pirates nouvellement baptisés ; — quoi ! nos navires regorgent encore des richesses pillées par nous dans les abbayes et les basiliques ! et ce prêtre vient nous parler de ce que son Dieu veut ou ne veut pas ! Par le cheval blanc de notre Dieu Thomarog, qui en vaut bien un autre ! est-ce qu'il nous prend pour des ânes, ce prêtre-là ?

— Je vais lui répondre, mes champions, — reprit Rolf en se tournant vers ses pirates, et il dit à l'archevêque de Rouen : — Le vieux Rolf n'écume pas la mer depuis cinquante ans et plus, sans avoir appris que celui-là est un maître-sot qui donne une baleine pour un hareng ! Donc si j'ai consenti à recevoir le baptême et à laisser en retour leurs abbayes à tes prêtres, c'est que tu m'as dit ceci : — « Toi » et tes hommes, faites-vous catholiques, et l'Eglise menacera des » flammes de l'enfer les serfs de la Neustrie s'ils ne se résignent » pas à t'obéir et à travailler pour toi et pour tes hommes. » Je t'ai cru, Francon, parce que, vous autres gens d'église, vous êtes, je le sais, sans pareils pour châtrer les peuples ; voilà l'histoire de mon baptême ; maintenant tu viens me menacer au nom de ton Dieu, je reprends mes dons, reprends ta chemise, — et il la dépouilla et la jeta aux pieds du prêtre ; — je m'en taillerai à ma guise, et des culottes aussi, dans les nappes d'autel de ton Dieu !

— Rolf, — dit l'archevêque, afin d'apaiser le pirate, — la lumière de la foi n'a point encore suffisamment éclairé les ténèbres où le paganisme avait plongé ton esprit; je ne te menace pas... je serai fidèle à nos conventions.

— Alors, c'est dit, — reprit le pirate; — donnant, donnant : si tes prêtres me servent bien et utilement, ils garderont leurs terres, seulement je veux ravoir par ailleurs les biens que je laisse à tes abbés. — Et s'adressant au roi qui, indifférent à cet entretien, restait muet, sombre et affligé : — Karl, tu m'as donné Ghisèle et la Neustrie, ce n'est point assez, la fille d'un roi doit être plus royalement dotée. Ma duché de North-mandie confine à l'ouest la Bretagne, je veux aussi posséder cette province (V).

— Tu la veux! — s'écria Karl-le-Sot, sortant pour la première fois de son morne abattement, et témoignant une sorte de joie amère. — Ah! tu veux la Bretagne! sois satisfait, je te la donne de grand cœur, cette gracieuse province... Va, Rolf, vas-en prendre possession, et cela le plus tôt possible... Ce sera un beau jour pour moi que celui où j'apprendrai que tu as mis le pied dans ce doux pays... Oui... oui, Rolf, crois-moi, de grand cœur je te la donne, cette docile et paisible Armorique!

Le vieux pirate, assez surpris de l'empressement du roi à lui faire une cession si considérable, se retourna vers ses hommes. Gaëlo lui dit à demi-voix :

— C'est un piége... Karl t'accorde ainsi facilement le pays des Bretons parce qu'il est imprenable.

— Il n'y a rien d'imprenable pour moi et pour vous, mes vaillants champions!

— Rolf, les Français, depuis six cents ans, n'ont jamais pu s'établir en cette rude et indomptable contrée; plusieurs fois ils l'ont envahie, vaincue... jamais ils ne l'ont soumise!

— Les North-mans dompteront ce que les gens français n'ont pu dompter.

— Encore une fois, prends garde, — dit Gaëlo. — L'Armorique sera le tombeau de tes plus vaillants soldats.

Le vieux pirate haussa les épaules avec impatience, et faisant deux pas vers le roi : — Ainsi, Karl, cette province est à moi... c'est dit?...

— Oui... oui, elle est à toi... et grand bien te fasse, duk de North-mandie et de Bretagne !

— Rolf, — reprit Gaëlo à demi-voix, — une dernière fois, écoute mes paroles, renonce à tes prétentions sur l'Armorique... elles te seraient fatales...

— Assez ! — répondit le pirate avec hauteur. — Rolf veut ce qu'il veut !

— Et moi, je te dis ceci, — reprit fièrement Gaëlo : — De ce jour tu ne me compteras plus parmi tes hommes...

Le chef north-man allait demander au jeune guerrier la cause de cette brusque résolution, lorsque l'archevêque de Rouen, s'adressant au vieux pirate, lui dit : — Karl t'a investi de la souveraineté des duchés de North-mandie et de Bretagne, tu dois prêter foi et hommage à Karl, roi des Franks, comme à ton seigneur suzerain.

— Oh ! oh ! à quoi bon ceci ?

— C'est l'usage... Ton investiture ne sera complète qu'après cette formalité.

— Allons, soit ; mais dépêchons ; car j'ai faim et grand'hâte d'aller rejoindre ma femme... Elle m'affriande fort cette royale fillette !

— Rolf, répète après moi la formule consacrée, — dit l'archevêque de Rouen ; et il prononça les paroles suivantes, que le chef north-man redit à mesure après lui : « — Au nom du Père, du Fils et du » Saint-Esprit, indivisible Trinité, moi, Rolf, duk de North-mandie » et de Bretagne, je jure foi et hommage à Karl, roi des Franks, » je jure de lui garder la fidélité la plus entière, de lui prêter appui » en tout, de ne jamais soutenir à son préjudice ses ennemis par mes » armes. Je jure ceci en présence de la Majesté divine et des âmes

» des bienheureux, espérant la bénédiction éternelle en récompense » de ma fidélité, *Amen!* (X). »

Karl-le-Sot avait écouté ce serment de foi et d'hommage avec une sombre amertume, sachant par expérience la vanité de ces formules.

— Est-ce tout? — demanda le pirate à l'archevêque; — si c'est tout je vais aller souper et embrasser ma femme.

— Il reste une dernière formalité à remplir, — reprit l'archevêque. — Tu dois, Rolf, en signe de respect, baiser le pied du roi (Y).

Le pirate croyant avoir mal entendu le prélat, lui dit, après un premier moment de surprise : — Répète donc tes paroles...

— Je t'ai dit que, selon l'usage, tu devais, en signe de respect, baiser le pied du roi.

A ces mots de l'archevêque de Rouen, il y eut parmi les North-mans une explosion de huées, d'imprécations, de menaces. La seule pensée de l'acte humiliant que l'on osait exiger de leur chef les révoltait. Rolf, dont le visage s'était empourpré de fureur, avait répondu à la proposition de Francon par un geste si menaçant, que l'archevêque, effrayé, s'était vivement reculé; mais après un moment de réflexion, le pirate, calmant d'un signe les cris tumultueux de ses hommes, se rapprocha de l'archevêque, et lui dit d'un air sournois et farouche : — Ainsi... je dois baiser le pied de Karl?

— Oui, l'usage veut que tu donnes au roi cette marque de respect.

— Mes champions, — dit le chef north-man à ses pirates en leur faisant un signe d'intelligence, — Rolf va, selon l'usage, prouver la grandeur de son respect pour le roi des Français. — Puis, s'avançant gravement vers Karl, il lui dit : — Allons, donne ton pied, que je le baise...

Le pauvre sot, toujours debout sur son estrade, au bas de laquelle se trouvait Rolf, lui tendit son pied droit; mais le vieux bandit, saisissant, à la hauteur de la cheville, la jambe que le roi lui tendait, la tira si violemment à lui, que, perdant l'équilibre, Karl-le-Sot tomba

tout de son long et à la renverse sur l'estrade (Z), tandis que Rolf, riant de son gros rire, s'écriait: — Voilà comment le duk de Normandie et de Bretagne témoigne son respect au roi des Franks!

La joviale brutalité du pirate fut accueillie par les éclats de rire et les huées des North-mans. Les seigneurs franks et les prélats, loin de songer à venger l'outrage de leur roi, de qui Rolf venait d'épouser la fille, restèrent muets, immobiles, et souriant de la honte de Karl (AA). Gaëlo vit ce descendant de Karl, le grand empereur, chercher à se relever, pleurant d'humiliation et de douleur, car, dans sa chute, il s'était blessé à la tête... son sang coulait...

---

Eidiol, son fils, sa fille et Rustique-le-Gai, revenus de Rouen depuis deux jours, étaient réunis le soir dans leur pauvre maison de Paris. Plus que jamais ils s'apercevaient du vide que laissait au foyer domestique la mort de Marthe, la bonne ménagère. La rue est silencieuse, la nuit noire; on frappe à la porte, Rustique-le-Gai va ouvrir, et voit entrer, portant des manteaux par-dessus leurs armures, Gaëlo et la belle Shigne. Le vieux nautonnier ne s'était pas rencontré avec les deux jeunes gens depuis la nuit où, ayant signifié au Comte de Paris les volontés de Rolf, ils étaient tous deux revenus attendre, dans la maison d'Eidiol, le retour du Comte Roth-bert, parti en hâte pour Compiègne, afin d'instruire Karl-le-Sot des ordres du pirate.

— Bon père, — dit Gaëlo à Eidiol, — nous venons, ma femme et moi, te faire nos adieux et t'apprendre une nouvelle qui réjouira ton cœur.

— Que veux-tu dire?

— Je t'ai entendu déplorer la disparition de ta fille, la première née de tes enfants; elle n'est pas morte... je l'ai vue...

— Ma fille! — s'écria le vieillard avec stupeur en joignant les mains. — Quoi! Jeanike vivrait! tu l'as vue!

— Notre sœur! — dirent à la fois Anne et Guyrion. — Oh! dis, où est-elle? où est-elle?

— Auprès de Ghisèle, femme de Rolf, duk de North-mandie.

— Jeanike! il serait vrai? — reprit Eidiol avec un bonheur et une surprise croissant. — Mais comment se trouve-t-elle auprès de Ghisèle?

— Ta fille, selon ses vagues souvenirs, a été enlevée toute petite par ces mendiants qui volent les enfants pour en trafiquer. On l'avait vendue toute enfant à l'intendant du domaine royal; c'est ainsi qu'elle a vécu et grandi serve, à Kersy-sur-Oise. Mariée plus tard à un serf de cette résidence, Jeanike fut, comme lui, attachée à la domesticité du palais, et eut deux enfants: un fils, à cette heure serf forestier des bois de Compiègne, et une fille qu'elle allaitait tandis que la reine allaitait Ghisèle; cette reine mourut de frayeur lors d'une descente des North-mans à Kersy. On chercha une nourrice pour sa fille; Jeanike avait, je te l'ai dit, une enfant du même âge que Ghisèle, et entre elles deux Jeanike partagea son lait. Affranchie depuis, elle n'a plus quitté la pauvre créature qui est aujourd'hui femme de Rolf.

— Quel étrange hasard! — reprit Eidiol avec une émotion profonde. — Mais pourquoi Jeanike ne t'a-t-elle pas accompagné? Ne lui as-tu pas dit que toi et moi nous étions parents, et que je demeurais à Paris?

— Ghisèle est mourante... L'horreur que lui inspire Rolf l'a mise aux portes du tombeau; elle a supplié ta fille de ne pas la quitter... Jeanike ne pouvait refuser.

— Ah! mon père! — dit Anne-la-Douce en pleurant, — cette sœur que nous retrouvons s'est aussi appitoyée sur le sort de cette malheureuse fille de roi!

— La femme assez lâche pour partager la couche d'un homme qu'elle hait, mérite son sort! — reprit avec une fierté farouche la belle Shigne, jusqu'alors silencieuse. — Pas de pitié pour les cœurs méprisables!

— Hélas! — dit timidement Anne-la-Douce sans oser lever les yeux sur la guerrière, — que pouvait-elle faire, cette infortunée Ghisèle?

— Tuer Rolf! — répondit l'héroïne. — Et si elle ne se sentait pas la main assez ferme pour frapper un tel coup, elle devait se tuer... ou dire à sa nourrice : Tue-moi!

— Gaëlo, — reprit le vieillard, — ta femme parle comme nos mères des temps passés, ces vaillantes Gauloises qui, pour elles et pour leurs enfants, préféraient la mort aux hontes de l'esclavage... Mais, ma fille, comment l'as-tu reconnue?

— Rolf, le jour de son mariage, après avoir prêté foi et hommage au roi des Français...

— ... L'a fait tomber à la renverse en le tirant par le pied, — dit Eidiol en interrompant Gaëlo. — Le bruit de cet outrage s'est répandu le soir même dans la cité de Rouen.

— Et l'on a beaucoup ri, — reprit Rustique-le-Gai, — oh! l'on a beaucoup ri de cet hommage *au pied levé*...

— Donc, — reprit Gaëlo en souriant de la joyeuseté du jeune marinier, — après la cérémonie de son mariage et de l'investiture de ses duchés de North-mandie et de Bretagne, Rolf alla souper, s'enivra, et lorsqu'il fut ivre, il s'écria: « Maintenant, je vais chez ma » femme! » Si peu pitoyable que je sois pour les races royales, le sort de Ghisèle me toucha; je fis, non sans peine, entendre à Rolf qu'il fallait prévenir sa femme de sa venue, et, me chargeant de ce soin, je me fis conduire à l'appartement de Ghisèle; sa nourrice me reçut, je l'engageai, pour cette nuit du moins, à cacher la jeune épousée, afin de la soustraire aux brutalités de l'ivresse de Rolf. En parlant à Jeanike, je remarquai par hasard sur ses bras, qu'elle avait demi-nus selon la coutume, ces deux mots: *Brenn-Karnak*.

— Maintenant, je comprends tout! — reprit Eidiol; — reconnaissant à ce signe que Jeanike appartenait à notre famille, et te souvenant de mes regrets sur ma fille disparue, tes soupçons se sont éveillés...

— Oui, bientôt je n'ai plus douté que Jeanike fût ta fille... Juge de sa joie à cette révélation! Malheureusement retenue auprès de Ghisèle mourante, Jeanike n'a pu se rendre auprès de toi; mais bientôt tu la verras avec sa fille *Yvonne* et son fils *Germain*, le serf forestier, s'il obtient la permission de quitter le domaine pour un jour. Et maintenant, Eidiol, adieu... je m'en vais heureux de te laisser au cœur un bon souvenir de moi, puisque je t'aurai révélé l'existence de ta fille...

— Et où vas-tu?

— Je retourne dans le pays du nord avec Shigne.

— Et dans ces pays lointains, que vas-tu faire?

— La guerre! — répondit fièrement l'héroïne. — Les rois de la mer bataillent toujours entre eux; nous retournons les rejoindre, Gaëlo et moi, nous ne sommes pas de ces lâches qui, oubliant leur vœu de ne jamais dormir sous un toit, désertent les combats et l'océan pour vivre sur terre, comme Rolf et ses compagnons!

— Ce n'est pas tout, — ajouta Gaëlo, — Karl-le-Sot a aussi octroyé le duché de Bretagne à Rolf; en vain je lui ai prédit que cette terre serait le tombeau de ses vaillants soldats, s'il tentait de l'envahir; il ne m'a pas cru. Il voulait me donner le commandement de la flotte qu'il va envoyer sur les côtes de l'Armorique pour en prendre possession...

— Tu as dû refuser?

— Oui... Mais quelle étrange destinée la conquête franque fait à la Gaule! Un de nos ancêtres, Amael, favori de Karl-Martel, avait, par coupable ambition de jeunesse, servi les Franks; il sut du moins vaillamment réparer sa faute, lorsque Karl-Martel lui proposa d'envahir la Bretagne, berceau sacré de notre famille. Un siècle plus tard, mon grand-père, mon père, puis moi, par haine contre les Français, nous avons bataillé contre eux, et Rolf me propose d'être le chef de sa guerre impie contre l'Armorique! Ah! quoiqu'elle soit aujourd'hui opprimée par des prêtres et des seigneurs de race bretonne,

cette terre est encore libre, si on la compare aux autres provinces de la Gaule, et cette liberté, j'aurais voulu la défendre contre les Northmans !

— Qui t'en empêche?

— Vieillard ! — reprit la belle Shigne, — les hommes de Rolf sont de ma race... Combattrais-tu les hommes de ta race?

— Non, — répondit Eidiol, — je ne peux qu'approuver ta résolution.

— Avant notre dernier adieu, — dit Gaëlo en remettant au vieux nautonnier un rouleau scellé, — garde ces parchemins, tu y trouveras le récit des aventures qui ont amené mon mariage avec Shigne; là aussi tu trouveras quelques détails sur les mœurs des pirates north-mans et sur le stratagème à l'aide duquel, ma compagne et moi, nous nous sommes emparés de l'abbaye de Saint-Denis. Si un jour, toi ou ton fils, afin d'accomplir le vœu de notre aïeul Joel, vous écrivez une chronique destinée à continuer notre légende, tu pourras dire un mot de ma vie, et joindre à ce récit LE FER DE FLÈCHE retiré par toi de ma blessure ; cet objet augmentera le nombre des reliques de notre famille.

— Gaëlo, tes vœux seront accomplis, — répondit le vieillard avec émotion. — Si obscure qu'ait été ma vie jusqu'ici, j'avais eu la pensée de retracer les événements qui se sont dernièrement passés depuis l'apparition des pirates north-mans sous les murs de Paris jusqu'au mariage de Rolf et de la fille de Karl-le-Sot; ce récit, je le compléterai grâce aux notes que tu me donnes.

Après un dernier et touchant embrassement, Gaëlo et la belle Shigne quittèrent la maison d'Eidiol. Leurs deux holkers, montés, l'un par les vierges-aux-boucliers, l'autre par les champions de Gaëlo, les attendaient dans le port Saint-Landry. Bientôt les deux légers bâtiments descendirent la Seine pour aller prendre la route azurée des Cygnes à travers l'océan du Nord.

---

Moi, Eidiol, j'ai écrit la chronique précédente peu de jours après le départ de Gaëlo, me servant de son récit, en ce qui touche ses aventures et les particularités de la vie des pirates north-mans et des vierges-aux-boucliers.

Le lendemain du départ de Gaëlo, je me suis rendu à Rouen, auprès de ma bien-aimée fille Jeanike. J'ai embrassé avec bonheur ses deux enfants, Yvonne et Germain, le forestier. Après m'avoir témoigné sa joie et sa tendresse, Jeanike m'a raconté l'entretien de Ghisèle, de son père et de l'archevêque de Rouen, ensuite de l'arrivée du Comte de Paris à Compiègne. Ma fille avait entendu cette conversation, qui m'a permis de rapporter avec exactitude les faits qui se rapportent au mariage de Ghisèle, à cette heure quasi-mourante.

J'ai fini d'écrire cette légende aujourd'hui, le onzième jour des kalendes d'août, l'an 912, date heureuse, car ce matin j'ai fiancé Anne-la-Douce à Rustique-le-Gai.

Hélas! ma pauvre femme Marthe manquait seule à cette joie de notre foyer domestique.

**FIN DU FER DE FLÈCHE OU LA SAGETTE BARBELÉE.**

# LE CRANE D'ENFANT

OU

# LA FIN DU MONDE.

---

### YVON-LE-FORESTIER.

### 912-1042.

..... Mais le roi Lother alla à Limoges et resta pendant quelque temps dans l'Aquitaine. A son retour, il fut empoisonné par son épouse adultère. Il laissa un fils nommé Ludwig qui lui survécut à peine une année, et fut lui-même empoisonné par un breuvage que lui donna sa femme nommée Blanche.

(*Chronique* d'ADHEMAR CABANENSIS, *Rec.* DOM. BOUQUET, t. X, p. 144-145.)

..... L'année 987, le roi Ludwig-le-Fainéant (*qui nihil fecit*) mourut, et son royaume fut donné au duc Hugh, qui la même année fut roi des Franks.

(*Chronique* d'ODORAN, moine de Saint-Pierre de Sens. *Hist. Franç.*, DUCHESNE, t. II, p. 638.)

..... Après le temps marqué par les lois, afin de posséder le royaume et d'en avoir la souveraineté, le roi ayant été enseveli, Hugh épousa Blanche dans le temps et de la manière voulus par les saints canons.

(GERVASIUS DE TILBERY, *De otia imperalia. V. Leibnitz. Script. Brunswik.*)

..... C'est une croyance universelle que le monde doit finir avec l'an 1000 de l'incarnation.

(RAOUL GLABER, liv. V, ch. I.)

..... J'ai entendu un prêtre annoncer au peuple dans une église de Paris qu'à l'expiration de la millième année viendrait l'ante-Christ, et peu de temps après le jugement universel. (GALLANDIUS, liv. XIV, p. 141.)

..... Comme la fin du monde est proche, moi Arnaud et ma femme Arsende, dans la crainte où nous sommes du jour redoutable du dernier jugement, nous cédons à Dieu et à saint Pierre quelques-uns de nos biens.

(*Cartulaires de l'abbaye de Lezat. Donation* d'ARNAUD, comte de Carcassonne. DOM VAISETTE. *Preuves de l'Hist. du Languedoc*, t. II, p. 86.)

## CHAPITRE PREMIER.

La forêt de Compiègne. — La Fontaine-aux-Biches. — Le rendez-vous. — La reine *Blanche* et *Hugh-le-Chappet* (Hugues Capet), comte de Paris et d'Anjou, duc de l'île de France, abbé de Saint-Martin-de-Tours et de Saint-Germain-des-Prés. — Manière royale de se défaire d'un mari gênant. — *Yvon-le-Bestial* et *Marceline-aux-Cheveux d'or.* — *Ludwig V le Fainéant* (Louis V le Fainéant), dernier rejeton de Charlemagne. — Le festin. — L'empoisonnement. — *Yvon-le-Forestier.* — Comment finissent et comment se fondent les royautés. — *Hugh-le-Chappet*, roi des Français et chef de la troisième race des souverains étrangers à la Gaule.

---

Notre aïeul Eidiol, le doyen des nautonniers parisiens, écrivait (il y a de cela soixante-quinze ans et plus), en parlant de l'avilissement

continu des races royales, que la lignée de *Karl-le-Grand*, se dégradant jusqu'à *Karl-le-Sot*, continuerait sans doute de se dégrader encore à travers les âges en vertu du crime originel de toute royauté, issue de la conquête ; les prévisions de notre aïeul Eidiol ne le trompaient pas. Jugez-en, fils de Joel !

Après avoir forcé Karl-le-Sot de donner sa fille Ghisèle (bientôt morte de chagrin) à Rolf, avec la Bretagne et la Neustrie pour dot, Roth-bert, comte de Paris, ne se contentant plus d'outrager, de spolier la royauté, se révolta ouvertement en 922 contre Karl-le-Sot, se fit couronner et sacrer à Reims par l'Église catholique, fidèle à son pieux usage de tous les temps, de sacrer et consacrer usurpations iniques et violences sanglantes, pourvu qu'on la paye. Cependant bon nombre d'autres seigneurs français, jaloux de voir Roth-bert, leur égal, s'emparer du trône, lui livrent bataille ; il est tué. Sa mort ne profite pas à Karl-le-Sot ; en 929, il meurt détrôné dans le château de Péronne, prisonnier d'Herberth, comte de Vermandois. La dernière femme de ce misérable Sot, quittant la France avec le fils qu'elle avait eu de lui, se retire avec son enfant auprès d'Adelestan, roi d'Angleterre, dont elle est sœur. Après la mort de Roth-bert, *Radulf* (ou Raoul), duk de Bourgogne, s'emparant du trône vacant, au préjudice du fils de Karl-le-Sot, fut sacré roi par le clergé dans la basilique de Saint-Médard, à Soissons. Durant son règne (de 924 à 936), de nouvelles expéditions de pirates north-mans partis des mers du nord viennent ravager la Gaule ; les Hongrois l'envahissent à leur tour, les guerres incessantes des seigneurs entre eux mettent le comble aux maux du pays. L'usurpateur Raoul meurt sans enfants ; un parti de seigneurs français fait alors revenir d'Angleterre le fils de Karl-le-Sot. Ce fils, nommé Ludwig, qui arrivait ainsi d'outre-mer, fut surnommé *Ludwig-d'Outre-mer*. Sous son règne, qui dura de 936 à 964, année où il mourut à Reims d'une chute de cheval, la Gaule fut constamment déchirée par les guerres civiles et étrangères, surtout excitées par les violentes ambitions des Comtes de Paris,

descendants d'*Eudes* et de *Roth-bert-le-Fort*. Cette puissante famille franque devait être aussi fatale à la race de Karl-Martel que ses aïeux les Maires du palais avaient été funestes à la race de Clovis. Les Comtes de Paris, plusieurs fois maîtres du trône, étaient d'origine germanique comme tous les seigneurs franks, leurs parents, qui s'étaient partagé la Gaule, notre mère-patrie. Ainsi le fils de Roth-bert, *Hugh-l'Abbé*, après avoir fait épouser sa sœur *Herberge* à Ludwig-d'Outre-mer, laissa en mourant deux filles et trois fils : l'aîné *Hugh*, surnommé *le Chappet* (parce qu'il portait toujours une chappe d'abbé), fut duc de l'île de France, comte de Paris et d'Anjou ; ses deux frères *Otho* et *Henrich* furent ducs de Bourgogne ; ses deux filles épousèrent, l'une *Richard*, duk de Normandie, petit-fils du vieux Rolf, et l'autre *Frédérich*, duk de Lorraine. Ludwig-d'Outre-mer, mort d'une chute de cheval en 964, eut un fils, Lothèr, qui après un règne désastreux, mourut à Reims le 2 mars 986, empoisonné par sa femme, la reine Imma, et l'évêque de Laon, son amant, laissant un fils de vingt ans nommé *Ludwig-le-Fainéant*. Ce dernier rejeton de Karl-le-Grand règne depuis un an sur la Gaule au moment où commence ce récit, qui se passe vers le mois de mai 987.

---

*La Fontaine-aux-Biches*, source d'eau vive, coule sous les chênes séculaires de l'une des plus profondes solitudes de la forêt de Compiègne : cerfs et biches, daims et daines, chevreuils et chevrettes viennent s'abreuver à ce cours d'eau et laissent les nombreuses empreintes de leurs pas sur les bords du ruisseau ou sur le sol sablonneux des étroits sentiers pratiqués par ces bêtes fauves à travers les taillis dont la source est environnée. Une heure à peine après le lever du soleil, et sortant de l'un de ces sentiers, une femme simplement vêtue et encore haletante de la précipitation de sa marche, arriva près de la Fontaine-aux-Biches, regardant de côté et d'autre avec sur-

prise, comme si elle s'attendait à être devancée par quelqu'un en cet endroit solitaire; son espoir trompé, elle fit un mouvement d'impatience, s'assit essoufflée sur l'un des rochers qui bordait la source et releva le capuchon de sa cape. Cette femme, à peine âgée de vingt ans, avait les cheveux, les yeux et les sourcils noirs, le teint brun, les lèvres d'un rouge vif; ses traits étaient beaux, la mobilité de ses narines gonflées, la vivacité de ses mouvements annonçaient un caractère violent. A peine se fut-elle reposée quelques instants qu'elle se releva et marcha çà et là d'un pas agité, s'arrêtant parfois pour écouter si personne ne venait; enfin entendant le bruit d'un pas lointain, elle tressaillit et courut à la rencontre de celui qu'elle attendait; il parut. C'était un homme simplement vêtu et dans la force de l'âge, grand, robuste, au regard perçant, à la physionomie sombre et rusée. La jeune femme s'élançant d'un bond dans les bras de ce personnage, lui dit d'une voix passionnée : — Hugh! je voulais t'accabler de reproches, te battre! te voilà, j'oublie tout. — Et elle ajouta avec un emportement amoureux : — Tes lèvres, oh! tes lèvres!

Hugh après plusieurs baisers donnés et rendus, se délivrant non sans peine de l'étreinte de cette endiablée, lui dit gravement : — Il ne s'agit pas d'amour à cette heure.

— A cette heure, aujourd'hui, hier, demain, partout et toujours, je t'aime, je t'aimerai!

— Blanche, téméraires sont ceux-là qui disent: *toujours*, lorsque quatorze ans à peine nous séparent du terme fatal assigné à la durée du monde!

— Quoi! ce rendez-vous matinal dans cet endroit solitaire, où je suis venue sous prétexte d'aller prier à l'ermitage de Saint-Eusèbe, ce rendez-vous, tu me l'aurais donné pour me parler de la fin du monde? Hugh, Hugh... la fin du monde pour moi... c'est la fin de ton amour!

— Ne raille pas des choses saintes! ne fait-elle pas de plus en plus des progrès, cette croyance : que dans quatorze ans, le premier

jour de l'an *mil*, ce sera fini de ce monde-ci et de ceux qui l'habitent?

Blanche, frappée de la froideur des réponses de son amant, se recula brusquement, le sourcil froncé, la narine gonflée, le sein palpitant, lançant à Hugh un regard qui semblait vouloir lire au plus profond du cœur de cet homme impénétrable ; elle le fixa ainsi pendant quelques instants, puis s'écria d'une voix tremblante de colère en lui montrant le poing : — Tu aimes une autre femme?

— Tes paroles sont insensées!

— Ciel et terre! moi ainsi méprisée! moi... la reine! Oui, tu aimes une autre femme, la tienne peut-être? cette Adelaïde de Poitiers, ton épouse, dont tu m'as tant de fois juré de te débarrasser par le divorce! — Puis la parole expirant sur ses lèvres, la femme du roi Ludwig-le-Fainéant éclata en sanglots, et les yeux étincelants de larmes et de fureur, elle montra de nouveau le poing au Comte de Paris en lui disant : — Hugh, je te tuerai et ta femme aussi!

— Veux-tu m'entendre sans colère ?

— Parle, — répondit la reine, — parle ; oh! si rusé que tu sois, tu ne m'abuseras pas!

— Blanche, — dit lentement Hugh, en suivant avec une attention profonde l'effet de ses paroles sur la physionomie de la reine, qui, les yeux fixés sur le sol, semblait méditer quelque sinistre projet, — je ne suis pas seulement comte de Paris et duc de France comme mes ancêtres, je suis aussi comme eux abbé de Saint-Martin-de-Tours et de Saint-Germain-des-Prés, abbé non-seulement par la chappe... mais par la foi ; aussi je blâme ton incrédulité au sujet de la fin prochaine du monde. Les plus saints évêques la prédisent, engageant les fidèles à se hâter de faire leur salut pendant les quatorze ans qui les séparent du jour du jugement dernier!... Quatorze ans! c'est si peu pour gagner l'éternité.

— Par l'enfer que j'ai dans le cœur! cet homme me fait un sermon! — s'écria la reine avec un éclat de rire sardonique, — où veux-

tu en venir? Est-ce un piége? — Et tâchant de lire de nouveau dans les regards et sur la figure de son amant le fond de sa pensée, elle attacha longtemps, mais en vain, les yeux sur lui, et s'écria avec un accent de rage concentrée : — Rien! rien! toujours impénétrable!

— Loin de te rien dissimuler, — reprit Hugh, — mon seul vœu est de te voir lire au plus profond de mon cœur... ma plus secrète pensée.

Le Comte de Paris appuya tellement sur ces derniers mots que Blanche le regarda fixement et reprit : — Entends-tu par là que je doive deviner... ou supposer ce que tu ne me diras pas?

— Mon seul vœu, je te le répète, — reprit le comte impassible, — est de te voir lire dans mon cœur... ma plus secrète pensée.

— Malédiction sur moi! — s'écria la reine, — cet homme n'est que ruse, artifice et ténèbres! et je l'aime! et j'en suis affolée!... Oh! il y a là quelque charme magique! — Et mordant son mouchoir avec une rage sourde, elle dit à Hugh-le-Chappet : — Je ne t'interromprai plus, dussé-je étouffer de colère!

— Blanche, je te l'ai dit, l'approche des temps redoutables où le monde doit finir, me donne à penser pour mon salut; j'envisage avec effroi notre commerce doublement adultère, car nous sommes tous deux mariés; — puis arrêtant du geste une nouvelle explosion de fureur de la reine, le Comte de Paris ajouta d'une voix solennelle, en levant sa main vers le ciel : — J'en jure Dieu par le salut de mon âme! si tu étais veuve j'obtiendrais du pape mon divorce, et je t'épouserais avec une sainte joie; mais aussi j'en jure Dieu par le salut de mon âme! je ne veux plus désormais braver les peines éternelles en continuant un commerce criminel avec une femme liée, comme je le suis moi-même, par le sacrement du mariage. Non, non, ces quelques années qui nous séparent de l'AN 1000, redoutable jour du jugement dernier, je les passerai dans la mortification, le jeûne, l'abstinence, le repentir, la prière, afin d'obtenir du Seigneur Dieu

la rémission de mes péchés et de mon adultère avec toi. Blanche, n'essaye pas de changer ma résolution : selon les caprices de ton amour, tu as tour à tour maudit ou vanté l'inflexible tenacité de mon caractère ; or ce que j'ai dit est dit : ce jour sera le dernier jour de notre commerce adultère.

La femme de Ludwig-le-Fainéant, à mesure que Hugh-le-Chappet parlait, avait observé sa figure avec une attention dévorante ; lorsqu'il se tut, loin d'éclater en récriminations désespérées, elle porta ses deux mains à son front et parut s'abîmer dans ses réflexions ; le Comte de Paris, toujours impénétrable, mais jetant sur Blanche un regard oblique et ne la perdant pas de vue, semblait attendre avec anxiété la première parole de la reine. Enfin celle-ci tressaillant, redressa la tête, frappée sans doute d'une pensée soudaine, regarda pendant quelques instants Hugh-le-Chappet en silence, puis contenant son émotion lui dit : — Crois-tu que le roi Lothèr, père de Ludwig, mon mari, soit mort empoisonné l'an passé au mois de mars ?

— Je crois qu'il est mort par le poison.

— Hugh ? crois-tu Imma, femme de Lothèr, coupable de l'empoisonnement de son mari ?

— On l'accuse de ce crime.

— Je te demandes si tu crois Imma coupable ?

— Blanche... je crois ce que je vois.

— Et quand tu ne vois pas ?

— Je doute.

— Tu sais que dans ce meurtre, la reine Imma eut pour complice son amant Adalberon, évêque de Laon (A).

— Ce fut un grand scandale pour l'Eglise !

— Après l'empoisonnement de Lothèr, la reine et l'évêque, délivrés de cet ombrageux mari, se sont chéris davantage encore.

— Double et horrible sacrilége ! — s'écria le Comte de Paris avec indignation, — un évêque et une reine adultères ! homicides !

Blanche parut surprise de l'indignation de Hugh-le-Chappet, le regarda de nouveau très-attentivement, puis lui dit d'un air de doute :
— Je crains que nous ne nous entendions pas?

— Pourquoi cela?

— Tout à l'heure ne m'as-tu pas dit: mon désir est de te voir lire au plus profond de mon cœur... ma plus secrète pensée?

— Je t'ai dit cela.

— Cette secrète pensée... je croyais l'avoir lue dans ton cœur; me serais-je trompée?

— En quoi trompée?

Après un nouveau silence, la reine reprit — Sais-tu que le roi Lothèr serait mort à propos pour toi, si tu étais ambitieux? Et l'évêque Adalberon, complice de la reine, était ton ami!

— Il l'était avant son crime.

— Et après?

— L'évêque m'a fait horreur.

— Cependant son crime t'a profité.

— En quoi, Blanche? Le fils de Lothèr ne règne-t-il pas aujourd'hui? D'ailleurs quand mes aïeux, les comtes de Paris, ont voulu la couronne, ils n'ont pas assassiné les rois, ils les ont détrônés, ainsi que Eudes a détrôné Karl-le-Gros, et Roth-bert... Karl-le-Sot.

— Ce qui n'a pas empêché Karl-le-Sot, neveu de Karl-le-Gros, de remonter plus tard sur le trône, de même que Ludwig-d'Outre-mer, fils de Karl-le-Sot, a aussi plus tard repris sa couronne, tandis que le roi Lothèr, empoisonné l'an passé, ne régnera plus; d'où il suit... qu'il vaut mieux tuer les rois que les détrôner, lorsqu'on veut régner à leur place.

— Oui... si l'on n'a point souci des peines éternelles.

— Hugh, si d'aventure mon mari mourait?... Cela peut arriver, n'est-ce pas?

— La volonté du Seigneur est toute-puissante, — répondit Hugh-

le-Chappet d'un air contrit, — tel est aujourd'hui plein de vie et de jeunesse, qui sera demain cadavre et poussière!

— Donc, si d'aventure le roi mon mari mourait... — reprit Blanche en ne quittant pas des yeux les yeux du comte de Paris, — enfin, si un jour ou l'autre je devenais veuve... mon amour ne serait plus adultère, n'est-ce pas, Hugh?

— Non, puisque tu serais libre.

— Et toi, serais-tu fidèle à tes paroles de tout à l'heure lorsque tu me disais : « Blanche, j'en jure Dieu par le salut de mon âme! » si tu devenais veuve je me séparerais de ma femme Adelaïde de » Poitiers, et je t'épouserais avec une joie pure et sainte? »

— Blanche, je te le répète, — reprit Hugh-le-Chappet, en évitant le regard de la reine obstinément fixé sur lui, — j'en jure Dieu par le salut de mon âme! si tu devenais veuve, j'obtiendrais du pape de divorcer avec Adelaïde de Poitiers, et je t'épouserais.

Un nouveau silence suivit cette réponse du Comte de Paris; Blanche reprit lentement : — Hugh, il est des morts étranges et subites, n'est-ce pas?

— En effet, l'on a souvent vu des morts étranges et subites.

— Personne n'est à l'abri de ces hasards du destin?

— La volonté du ciel dispose seule de nos destinées.

— Mon mari, Ludwig-le-Fainéant, est soumis, comme tout autre, en ce qui touche le terme de sa vie aux décrets de la Providence, n'est-ce pas, Hugh?

— Assurément.

— Il peut donc, quoiqu'il ait à peine vingt ans, mourir subitement... dans un an, dans six mois, aujourd'hui... demain... que sais-je?

— La fin de l'homme est la mort.

— Si ce malheur arrivait, — reprit la reine après un nouveau silence, — une chose m'inquiète, Hugh.

— Laquelle?

— Les médisants, voyant Ludwig mourir si promptement, parleraient peut-être... de poison?

— Une conscience pure méprise les calomnies.

— Oh! moi, je les mépriserais ces calomnies; mais toi, mon bien aimé Hugh, toi? les mépriserais-tu?

— Tout à l'heure tu m'as demandé si je croyais Imma coupable de l'empoisonnement de son mari, je t'ai répondu ceci : Je crois ce que je vois... quand je ne vois pas... je doute.

— Ainsi quoi qu'il arrive, jamais tu ne m'accuserais d'être une empoisonneuse?

— Oh! Blanche, que la malédiction du ciel me frappe! si jamais j'étais assez infâme pour concevoir un pareil soupçon contre toi! — s'écria Hugh-le-Chappet avec une tendresse passionnée, en enlaçant la reine entre ses bras. — Quoi! le Seigneur, rappelant à lui ton mari, comblerait le rêve de ma vie! me permettrait de sanctifier par le mariage cet ardent amour à qui je sacrifierais tout, sauf mon salut éternel! et au lieu de remercier Dieu, j'irais te soupçonner d'un crime odieux, toi? toi, âme de ma vie! — Puis serrant plus étroitement encore contre sa large poitrine la reine, qui, la joue en feu, le sein bondissant, le regard troublé, semblait plongée dans l'extase, Hugh-le-Chappet ajouta d'une voix basse et palpitante : — O délices de mon cœur! si tu étais un jour ma femme devant Dieu! dans cet amour désormais pur et saint, nous fondrions nos âmes; et puis, joies du ciel! nous ne vieillirions pas! la fin du monde approche, et ensemble nous quitterions cette vie encore pleins d'ardeur et d'amour! — En disant ces derniers mots, le Comte de Paris approcha ses lèvres des lèvres de la reine; elle murmura quelques mots d'une voix défaillante; mais lui, se dégageant avec effort des bras de Blanche, qui tomba brisée à ses pieds, s'écria en s'éloignant : — Non! il me faut un courage surhumain pour résister à la passion qui nous dévore! Laisse-moi, adieu! je retourne à Paris, d'où je suis venu en secret!


Charpentier del. Ch. Colin sc.

La mort du roi Chram et de sa famille.

Hugh-le-Chappet disparut à travers les taillis, tandis que la reine, anéantie par la lutte et la violence de sa passion, le suivait du regard en disant : — Hugh, je t'ai compris, je serai veuve, et tu seras roi !

---

Parmi les serfs domestiques du domaine royal de Compiègne se trouvait un jeune garçon de dix-huit ans, nommé Yvon ; depuis la mort de son père, serf forestier, il demeurait avec son aïeule, lavandière du château, celle-ci ayant obtenu du baillif la faveur de garder ainsi près d'elle son petit-fils ; il fut d'abord employé aux étables ; mais, sortant pour la première fois du fond des bois, il parut si sauvage, si stupide, qu'il passa bientôt pour idiot, et on l'appela *Yvon-le-Bestial ;* dès lors il servit à tous de jouet et de risée ; le roi lui-même, *Ludwig-le-Fainéant*, s'amusait parfois de la sottise du jeune serf : on lui apprenait à contrefaire le chien en aboyant et en marchant à quatre pattes ; on le forçait de manger des lézards, des araignées, des grenouilles, Yvon obéissait en riant d'un air hébété. Ainsi livré aux mauvais traitements ou aux mépris de chacun, ce garçon, depuis la mort de son aïeule, n'inspirait de compassion qu'à une pauvre serve du château, nommée *Marceline-aux-cheveux-d'or*, parce qu'elle avait une abondante chevelure d'un blond doré ; cette jeune fille servait dame Adelinde, camériste favorite de la reine. Or, le matin de ce jour, où Blanche et Hugh-le-Chappet s'étaient rencontrés à la Fontaine-aux-Biches, Marceline, portant sur sa tête une cruche d'eau, traversa une des cours du château pour regagner la chambre de sa maîtresse. Soudain elle entendit pousser des huées, puis elle vit presque aussitôt Yvon entrer dans la cour, poursuivi par des enfants et plusieurs serfs du domaine, criant à tue-tête : — Oh ! le bestial ! le bestial ! — et ils jetaient à l'idiot des pierres et des ordures. Marceline montrait un très-bon cœur en s'intéressant à ce malheureux, non que les traits d'Yvon fussent difformes, mais leur expression d'idiotisme faisait peine à voir. Il tressait habituellement

avec de la paille ses longs cheveux noirs en cinq ou six nattes, et elles pendaient de sa nuque et de ses tempes, comme autant de queues ; à peine vêtu d'un mauvais sarrau rapiécé de haillons de toutes couleurs, il portait pour chaussure des peaux de lapins ou d'écureuils attachées autour de ses pieds et de ses jambes avec des liens d'osier. Yvon, poursuivi de près et de différents côtés par les serfs du château, fit dans la cour plusieurs crochets pour échapper à ses tourmenteurs ; mais, reconnaissant Marceline, qui, debout sur le premier degré de la tourelle, où elle se disposait à monter, contemplait l'idiot avec grand'pitié, il courut vers la jeune fille, et, se jetant à ses pieds, afin de se mettre sous sa protection, il lui dit en joignant les mains : — Pardon ! pardon !

— Monte vite l'escalier ! — répondit Marceline à l'idiot en lui indiquant du geste les marches de la tourelle. Se relevant en hâte, Yvon suivit le conseil de la jeune serve ; celle-ci se plaça dans l'embrasure de la porte, déposa sa cruche à ses pieds, et s'adressant aux persécuteurs d'Yvon qui s'approchaient : — Ayez pitié de ce pauvre idiot ! il ne fait de mal à personne !

— Je l'ai vu sortir à pas de loup des taillis de la forêt, du côté de la Fontaine-aux-Biches ! — s'écria un serf forestier. — Ses cheveux et ses haillons sont trempés de rosée ; il aura été dans quelque épais fourré tendre des lacets pour prendre du gibier qu'il mange cru !

— Oh ! il est bien le digne fils de Luduecq, le forestier, qui vivait comme un sauvage dans sa tanière, ne sortant jamais du fond des bois, — dit un autre serf. — Il faut nous amuser de ce bestial !

— Oui, oui, plongeons-le jusqu'aux oreilles dans la vase de la mare voisine, ce sera son châtiment, puisqu'il va tendre des lacets pour y prendre le gibier ! — dit le forestier. Puis, faisant un pas vers la jeune serve qui barrait toujours la porte, il s'écria : — Hors de là ! sinon nous te faisons prendre un bain de bourbe avec le bestial !

— Songes-y ! — s'écria Marceline, — ma maîtresse, dame Adeiinde, camériste de la reine, me vengera de vos mauvais traitements !

— Au diable Adelinde! — crièrent ces méchantes gens. — A la mare, le bestial!

— Oui, à la mare, le bestial! et Marceline aussi!

Au plus fort de ce tumulte, une des croisées du château s'ouvrit, et un jeune homme de vingt ans au plus, se penchant sur l'appui de cette croisée, s'écria d'une voix irritée : — Je vais vous faire rougir l'échine à coups de lanière, maudits chiens hurleurs!

— Le roi! — murmurèrent les tourmenteurs d'Yvon; et en un instant ils s'enfuirent par la porte de la cour. — Sauvons-nous! c'est le roi!

— Hé! la fille! — dit Ludwig-le-Fainéant à Marceline, qui, très-heureuse de voir l'idiot sauvé des mauvais traitements, reprenait sa cruche remplie d'eau. — Hé! la fille! quelle était la cause du tapage infernal de ces criards?

— Seigneur roi, — répondit en tremblant Marceline-aux-cheveux-d'or, — on voulait maltraiter le pauvre Yvon.

— Est-ce qu'il est là, ce bestial?

— Seigneur roi, je ne sais où il s'est allé cacher, — reprit la serve, craignant de voir l'idiot, à peine échappé à ses persécuteurs, servir de jouet aux caprices de Ludwig. Celui-ci s'étant retiré de la fenêtre, Marceline se hâta de remonter l'escalier de la tourelle. A peine eut-elle gravi une douzaine de marches, qu'elle vit Yvon accroupi sur l'un des degrés, ses coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains; à l'aspect de la jeune fille, il secoua la tête en disant d'une voix émue : — Bonne! toi!... oh! bonne!... — Et il attacha sur la jeune fille des yeux si reconnaissants qu'elle reprit en soupirant : — Qui croirait pourtant que ce malheureux, au regard parfois si doux, soit privé de raison? — Déposant alors sa cruche à ses pieds, elle ajouta : — Yvon, pourquoi es-tu allé ce matin dans la forêt? tes cheveux et tes haillons sont trempés de rosée. Est-il vrai que tu vas tendre des lacets pour prendre du gibier? — L'idiot répondit par une espèce de rire hébété en balançant sa tête en avant et en arrière. — Yvon,

— dit tristement Marceline, — tu ne comprends donc pas mes paroles? — L'idiot resta muet; puis, remarquant la cruche que la serve venait de déposer à ses pieds, il la prit et la posa sur sa tête, en faisant signe à Marceline-aux-cheveux-d'or de monter l'escalier devant lui. — La pauvre créature tâche de me témoigner de son mieux sa reconnaissance, — pensait la jeune fille, lorsqu'elle entendit les pas de quelqu'un qui descendait les degrés de la tourelle en criant:

— Hé! bestial! es-tu là?

— C'est la voix de l'un des serviteurs du roi! — dit Marceline; — il vient chercher Yvon; hélas! on va encore le tourmenter!

En effet, l'un des gens de la chambre royale parut au tournant de l'escalier, et s'adressant à l'idiot: — Allons, monte vite et suis-moi; le seigneur roi veut s'amuser de toi, double brute!

— Le roi? Oh! oh! le roi! — s'écria Yvon d'un air triomphant en frappant joyeusement dans ses mains; de sorte qu'ayant ainsi abandonné l'anse de la cruche qu'il portait sur sa tête, le vase, dans sa chute, se brisa aux pieds du serviteur royal, dont les jambes furent trempées d'eau jusqu'aux genoux.

— Maudit soit l'idiot! — s'écria Marceline malgré son bon cœur. — Voilà ma cruche cassée! ma maîtresse me battra!

Le serviteur royal, furieux d'être mouillé jusqu'aux genoux, accabla Yvon-le-Bestial de gourmades et d'injures, mais parfaitement insoucieux des injures et des gourmades, il suivit le serviteur en répétant d'un air triomphant : — Le roi! oh! oh! le roi!

---

Ludwig, ainsi que la reine sa femme, atteignait à peine sa vingt-et-unième année. Justement surnommé le *Fainéant*, il paraissait aussi nonchalant qu'inepte et ennuyé. Après avoir vitupéré par la fenêtre contre les serfs, dont les clameurs l'assourdissaient, il s'était de nouveau étendu sur son lit de repos. Plusieurs de ses familiers se tenaient debout autour de lui. Il leur dit en bâillant à se décrocher

la mâchoire : — Quelle idée a eue la reine de se rendre au point du jour, seule avec une caméristc, à l'ermitage de Saint-Eusèbe pour y prier? Une fois éveillé, je n'ai pu me rendormir, alors je me suis levé. Hélas! cette journée sera sans fin!

— Seigneur roi, si vous chassiez? — dit l'un des familiers de Ludwig ; — la journée est belle!

— La chasse me fatigue.

— Seigneur roi, si vous alliez à la pêche?

— La pêche m'ennuie.

— Seigneur roi, si vous appelliez vos joueurs de luth et de flûte?

— La musique me rompt la tête.

— Seigneur roi, si votre chapelain vous faisait quelque lecture?

— Je n'aime pas la lecture; il me semble que je m'amuserais de l'idiot; il ne vient donc point, ce bestial?

— Seigneur roi, un des serviteurs de votre chambre est allé le quérir ; mais j'entends des pas... c'est lui, sans doute.

En effet, la porte s'ouvrit, et un serviteur, fléchissant le genou, introduisit Yvon; celui-ci, dès son entrée dans la salle, se mit d'abord à marcher sur ses genoux et sur ses mains, en simulant les aboiements d'un chien; puis, s'animant peu à peu, il sauta, cabriola en s'ébattant et hurlant avec des contorsions si grotesques, que le roi et ses familiers se prirent à rire aux éclats. Encouragé par ces approbations, Yvon, toujours cabriolant, imita tour à tour le cri du coq, le miaulement du chat, le grognement du porc, le braiment de l'âne, mêlant à ces cris des gestes bouffons, des bonds ridiculement désordonnés, qui redoublèrent l'hilarité du roi et de ses familiers. Cette joyeuseté atteignait à son comble, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et l'un des chambellans dit à voix haute en restant au seuil : — Seigneur roi, voici venir la reine! — A ces mots, les familiers de Ludwig, dont quelques-uns pâmant de rire s'étaient jetés sur des siéges, se levèrent ou s'empressèrent de se rendre près de la porte, afin de saluer la reine à son entrée. Ludwig, étendu sur son lit de repos,

continuait de rire, et criait à l'idiot : — Danse encore, bestial ; danse toujours ! tu vaux ton pesant d'or ! Je ne me suis jamais mieux diverti !

— Seigneur roi, voici la reine, — dit un des courtisans, voyant Blanche traverser la salle voisine et s'approcher de la porte. Le battant de cette porte, en se développant, atteignait presque l'angle d'une grande table couverte d'un splendide tapis d'Orient, dont les plis traînaient sur le plancher. Yvon-le-Bestial, continuant ses gambades, se rapprocha peu à peu de cette table, cachée aux yeux du roi par le dossier de son lit de repos, où il se tenait toujours étendu ; les courtisans, rangés aux abords de la porte, afin de saluer la reine, tournaient aussi le dos à cette table, sous laquelle Yvon se blottit prestement au moment où les seigneurs s'inclinèrent devant Blanche. Elle répondit à leurs saluts, et, les précédant de quelques pas, se dirigea vers Ludwig, toujours riant et criant : — Hé ! bestial ! où es-tu ? reviens donc de ce côté que je voie tes cabrioles... Es-tu soudain devenu muet, toi qui glousses, miaules et aboyes si bien ?

— Mon bien-aimé Ludwig est fort gai ce matin, — dit Blanche d'une voix caressante en s'approchant du lit de son mari. — D'où vient la joyeuseté de mon cher époux ?

— C'est cet idiot ; il ferait, je crois, rire un mort avec ses cabrioles. Hé ! bestial ! approche donc, misérable ! sinon je te fais rompre les os !

— Seigneur roi, — dit un des familiers après s'être retourné pour chercher Yvon du regard, — cette bête brute se sera sauvée au moment où l'on ouvrait la porte pour le passage de la reine.

— Qu'on le cherche ; il ne saurait être loin ! — s'écria Ludwig avec impatience et colère. — Qu'on me l'amène à l'instant !

Un des seigneurs s'empressa d'exécuter les ordres du roi, tandis que Blanche s'asseyant à ses côtés, lui disait avec un tendre sourire : — Je vais essayer, mon aimable seigneur, de vous faire patiemment attendre le retour de cet idiot, qui a le bonheur de vous récréer si fort.

— Qu'on me l'amène! — s'écria le roi. — Courez tous après lui; plus nombreux vous serez à le chercher, plus sûrement vous le trouverez... Allez, courez!

Blanche resta seule avec son époux, dont le visage, un moment épanoui, redevint morne et ennuyé. La reine avait quitté ses simples vêtements du matin pour se parer avec recherche; ses cheveux noirs, tressés de perles, étaient disposés avec art; elle portait une robe orange de riche étoffe à longues manches flottantes, qui laissait demi-nus son sein et ses épaules; un collier, des bracelets d'or, enrichis de pierreries, ornaient son cou et ses bras. Ludwig, toujours à demi étendu sur le lit de repos, qu'il partageait alors avec sa femme, assise à l'un des bouts de ce siége, n'avait pas un regard pour elle. La tête appuyée sur l'un des coussins, il murmurait entre ses dents: — Vous verrez que ces maladroits se montreront plus idiots que l'idiot, et qu'ils ne sauront le ratrapper!

— En ce cas désastreux, — reprit Blanche avec un sourire insinuant, — il me faudra, mon gracieux seigneur, essayer de vous consoler. Pourquoi cet air soucieux? Ne daignez-vous pas seulement jeter les yeux sur votre humble servante?

Ludwig tourna la tête vers sa femme avec indolence et lui dit: — Comme vous voici parée!

— Cette parure plaît-elle à mon aimable maître? — répondit la reine d'un ton caressant; mais voyant soudain le roi tressaillir, devenir sombre et détourner brusquement la tête, elle ajouta: — Qu'avez-vous, Ludwig?

— Je n'aime point la couleur de cette robe-là.

— La couleur orange vous déplaît, cher seigneur? que n'ai-je pu le prévoir!

— Vous aviez une robe de pareille couleur le dernier jour du mois de mai de l'an passé.

— Il se pourrait! Mes souvenirs, à ce sujet, ne sont pas aussi présents que les vôtres.

— S'ils me sont présents, — répondit le roi d'un air sinistre, — c'est que le 2 mars de l'an passé... j'ai vu mourir mon père, empoisonné par ma mère!

— Ah! quel lugubre souvenir!

— Lugubre est la chose... lugubre est le souvenir!

— Combien je hais cette maudite robe orange, puisqu'elle a pu éveiller en vous ces tristes pensées!

Le roi resta muet; il se retourna sur ses coussins et mit sa main sur ses yeux. La porte de la salle se rouvrit; l'un des courtisans de Ludwig lui dit : — Seigneur, malgré toutes nos recherches nous n'avons pu retrouver Yvon-le-Bestial; il se sera caché dans quelque coin; mais il sera rudement châtié dès que l'on mettra la main sur lui. — Ludwig ne répondit rien. Blanche, d'un geste impérieux, fit signe au courtisan de se retirer. Les deux époux restèrent seuls : la reine, voyant son mari de plus en plus soucieux, lui dit, redoublant de câlineries doucereuses : — Cher seigneur, combien votre tristesse m'afflige!

— Vous êtes d'une tendresse extrême... ce matin.

— Ma tendresse pour vous augmente en raison du chagrin où je vous vois, mon aimable maître!

— Ah! j'ai tout perdu en perdant mon père! — murmura Ludwig d'une voix dolente; et il ajouta d'un ton de fureur concentrée : — Scélérat d'évêque de Laon! empoisonneur adultère! Et ma mère! ma mère... était sa complice! Ah! l'on dit vrai : de tels crimes annoncent la fin du monde!

— De grâce, mon seigneur, oubliez ce passé funèbre! Que parlez-vous de la fin du monde? c'est une fable!

— Une fable?... Quoi! les plus saints évêques n'affirment-ils pas que le monde doit finir dans quatorze ans... en l'an 1000?

— Ce qui me rend leur affirmation douteuse, Ludwig, c'est qu'en annonçant cette fin prochaine de toutes choses, les prêtres recommandent fort aux fidèles d'abandonner leurs biens aux églises.

— A quoi bon garder des richesses périssables, puisque toutes choses doivent périr bientôt?

— Mais alors, cher seigneur, si tout doit périr, que ferait l'Église des biens qu'elle demande chaque jour à la foi des fidèles?

— Après tout, vous avez raison, c'est sans doute une nouvelle fourberie de l'Église. Quoi d'étonnant, quand on voit des évêques adultères pousser les femmes à empoisonner leurs maris!

— Encore ces lugubres pensées, cher seigneur! Oubliez donc, de grâce, ces indignes calomnies sur votre mère... Dieu juste! une femme se rendre coupable du meurtre de son mari! non, non, c'est impossible!

— Impossible! N'ai-je donc pas assisté à l'agonie, à la mort de mon père? Oh! l'effet de ce poison qui l'a tué était étrange... terrible! — ajouta le roi d'un air pensif et sombre. — Mon père a senti ses pieds se refroidir, se glacer, devenir inertes, incapables de le soutenir; puis cet engourdissement mortel a envahi lentement ses membres et son corps, comme si on l'eût plongé peu à peu, disait-il, dans un bain glacé!

— Hélas! il est des maladies si soudaines, si peu connues, mon aimable maître, qu'il faut se garder d'accuser légèrement... Moi, lorsqu'il s'agit de pareils crimes, je suis de ceux qui disent : Quand je vois, je crois; quand je n'ai pas vu, je doute.

— Ah! moi je n'ai que trop vu! — s'écria Ludwig, et cachant de nouveau son visage entre ses mains, il ajouta d'une voix lamentable : — Je ne sais pourquoi ces pensées de mort me poursuivent aujourd'hui!

— Ludwig, ne pleurez pas ainsi, vous me déchirez le cœur. Cette tristesse est une injure à ce beau jour de mai; voyez par la croisée ce brillant soleil, voyez la verdure printanière de la forêt; écoutez le gai ramage des oiseaux. Quoi! tout est animé, joyeux dans la nature, et, seul, vous êtes triste! Allons, mon gracieux seigneur, — ajouta Blanche en prenant les deux mains du roi, — je veux vous tirer de cet

abattement qui me navre autant que vous, aussi plus que jamais je m'applaudis de mon projet...

— Quel projet?

— Je veux passer la journée entière près de vous; nous prendrons ici notre repas du matin; j'ai donné pour cela des ordres, cher indolent; puis nous irons entendre la messe; nous ferons ensuite une longue promenade en litière dans la forêt, et enfin... Mais non, non, la surprise que je vous ménage sera le prix de votre soumission à mes désirs.

— De quelle surprise parlez-vous?

— Jamais vous n'aurez passé plus charmante soirée... Oui, vous que tout fatigue, que tout ennuie... vous serez ravi de ce que je vous ménage.

— Mais, encore une fois, de quoi s'agit-il?

— Oh! n'insistez pas... je serai impitoyable et ne vous dirai pas mon secret!

Ludwig-le-Fainéant, d'un caractère indolent et puéril, sentit sa curiosité redoubler; mais il ne put obtenir de Blanche aucune explication. Bientôt les chambellans et les serviteurs entrèrent, portant des plats d'argent, des vases d'or et autres préparatifs pour le repas du matin, qui, par ordre de la reine, devait être servi dans cette salle. D'autres hommes de la chambre du roi prirent la grande table recouverte d'un tapis traînant, sous laquelle s'était blotti Yvon-le-Bestial, et la transportèrent devant le lit de repos où se tenaient Blanche et Ludwig. L'idiot, courbé sous la table, et caché par l'ampleur du tapis, dont les plis balayaient le plancher, marcha sur ses genoux et sur ses mains à mesure que la table s'avançait portée par les serviteurs, il s'arrêta lorsqu'elle fut placée devant Blanche et Ludwig. Échansons et écuyers s'apprêtaient à accomplir leur service habituel, lorsque la reine dit en souriant à son mari : — Mon gracieux maître consent-il à ce que je sois en ce jour sa seule servante?

— Si cela vous plaît, qu'il en soit ainsi, — répondit Ludwig-le-

Fainéant; puis à demi-voix il ajouta : — Mais vous le savez, selon mon habitude, je ne mangerai rien, je ne boirai rien que vous n'en ayez goûté la première.

— Quel enfant vous êtes... à votre âge! — répondit Blanche en souriant à son mari d'un air d'amical reproche, — toujours des soupçons! mais je m'en offense peu, puisque, grâce à votre méfiance, nous buvons à la même coupe comme deux amoureux que nous sommes.

Les officiers du roi sortirent sur un signe de la reine; elle resta seule avec Ludwig.

---

Le jour baissait, les ténèbres commençaient d'envahir cette salle immense, dans laquelle soixante et quinze ans auparavant Francon, l'archevêque de Rouen, avait, au nom de Roth-bert, signifié à Karl-le-Sot qu'il eût à donner sa fille Ghisèle et la Neustrie à Rolf le pirate.

Ludwig-le-Fainéant dormait étendu sur son lit de repos, non loin de la table encore couverte de plats et de vases d'or et d'argent. Le sommeil du roi était pénible, agité; une sueur froide coulait de son front de plus en plus livide, bientôt une torpeur accablante succéda aux premières agitations de Ludwig, il resta plongé dans un calme apparent, quoique ses traits devinssent de moment en moment d'une pâleur cadavéreuse. Debout derrière le lit de repos et accoudé au dossier de ce meuble, Yvon-le-Bestial contemplait le roi des Franks avec une expression de sombre et farouche triomphe; Yvon avait quitté son masque hébêté; ses traits révélaient alors sans contrainte son intelligence jusque-là cachée sous l'apparence de l'idiotisme. Le plus profond silence régnait dans cette salle obscurcie par les approches de la nuit; Yvon contemplait toujours le roi des Franks, ce dernier rejeton de Karl-le-Grand... Soudain Ludwig-le-Fainéant poussant un gémissement plaintif s'éveilla en sursaut; Yvon se baissa et disparut caché derrière le dossier du lit de repos, tandis que Lud-

wig disait à demi-voix : — Ce que j'éprouve est étrange ! j'ai ressenti au cœur une si violente douleur qu'elle m'a réveillé... maintenant cette douleur semble s'engourdir. — Regardant alors par la fenêtre, il reprit : — Quoi ! déjà la nuit ? j'ai donc dormi longtemps ? où est la reine ? pourquoi m'a-t-on laissé seul ?... Je me sens appesanti, et puis malgré la tiédeur de cette journée de printemps, j'ai les pieds froids. Holà ! quelqu'un ! — ajouta Ludwig en se tournant vers la porte et appelant : — Hé ! Gondluf !... Wilfrid !... Sigefried ! — Au troisième nom que prononça le roi, sa voix, d'abord assez élevée, devenant presque inintelligible ne sortit plus qu'avec effort de son gosier desséché. Se dressant alors sur son séant il murmura : — Qu'ai-je donc ? ma voix est tellement affaiblie que je m'entends à peine parler moi-même, tant mon gosier se resserre ; et puis ce froid... ce froid qui glaçait mes pieds... gagne mes jambes. — A peine le roi des Franks achevait-il ces mots qu'il tressaillit de surprise et de frayeur, à l'aspect d'Yvon-le-Bestial, qui soudain se dressa debout derrière le dossier du lit de repos. — Que fais-tu là ? — lui dit Ludwig : puis il ajouta d'une voix de plus en plus affaiblie : — Cours vite quérir quelqu'un... je me sens en danger ! — Mais s'interrompant : — A quoi bon cet ordre ! ce malheureux est idiot... Pourquoi me laisse-t-on ainsi seul ? je vais moi-même... — Et Ludwig se leva péniblement ; mais à peine eut-il posé ses pieds à terre que ses jambes se dérobèrent sous lui et il s'affaissa lourdement sur le plancher en murmurant : — A l'aide ! à l'aide ! Seigneur Dieu... ayez pitié de moi ! A l'aide ! à l'aide !

— Ludwig, il est trop tard ! — reprit Yvon d'une voix grave, — tu vas mourir... à vingt ans à peine, ô roi des Franks !

— Cet idiot, que dit-il ?... Moi, je vais mourir ?

— Tu vas mourir comme est mort l'an passé ton père Lothèr, empoisonné par sa femme, ainsi que tu viens de l'être par la tienne !

L'épouvante arracha un cri à Ludwig ; ses cheveux se hérissèrent sur son front baigné d'une sueur glacée, ses lèvres déjà violettes s'a-

gitèrent convulsivement sans rendre aucun son, son regard attaché sur Yvon devint trouble, vitreux, une dernière lueur d'entendement y apparaissait encore, mais son corps restait inerte, inanimé comme un cadavre.

— Ludwig, — dit Yvon, — ce matin, le comte de Paris, Hugh-le-Chappet, s'est rencontré dans la forêt avec ta femme; Hugh est un homme astucieux et féroce; l'an passé il a fait empoisonner ton père par sa femme Imma et l'évêque de Laon... il t'a fait empoisonner, toi, aujourd'hui, par Blanche ta femme, et demain le comte de Paris sera roi! — A ces paroles d'Yvon, que Ludwig comprit, quoique son entendement fût obscurci par les approches de la mort, un sourire de haine et de désespoir affreux contracta ses lèvres. — Tu te croyais à l'abri du danger, — poursuivit Yvon, — parce que tu obligeais ta femme à goûter à tout la première; mais la reine te l'a dit, Ludwig... à ton âge tu n'es qu'un enfant! Tout poison a son contrepoison; et Blanche a pu, sans risquer sa vie, tremper ses lèvres dans un breuvage empoisonné par elle... — Ludwig expirant parut à peine entendre les dernières paroles d'Yvon, son corps se raidit, sa tête rebondit sur le parquet, ses yeux roulèrent une dernière fois dans leur orbite, une légère écume teinta ses lèvres noirâtres, il poussa un faible gémissement... et le dernier descendant de Karl-le-Grand, le dernier rejeton couronné de la race Karolingienne avait vécu!

— Ainsi donc finissent les races royales! Ainsi elles expient tôt ou tard leur crime originel! — pensait Yvon, en contemplant le cadavre du dernier des rois karolingiens étendu à ses pieds; — mon aïeul Amael a refusé d'être le geôlier de ce petit Chilpérik, malheureux enfant hébété, en qui s'est éteinte la race dégradée de Clovis! et à mon tour je vois s'éteindre par le meurtre, dans Ludwig-le-Fainéant, la race de Karl-le-Grand, seconde lignée de ces rois, conquérants de la Gaule notre mère patrie! O fils de Joel! peut-être un jour, à travers les âges, votre descendance assistera-t-elle aussi au châtiment de cette troisième race de rois franks, que Hugh-le-Chappet

vient d'introniser par le meurtre! Peut-être le verrez-vous, ce jour prédit par Victoria-la-Grande, où la Gaule, se relevant libre, brisera le double joug des rois franks et des papes de Rome!

La nuit vint, les ténèbres envahirent cette grande salle; un bruit de pas se fit entendre au dehors. Yvon, profitant de l'obscurité, se tapit derrière le lit de repos; Sigefried, un des courtisans, entra disant: — Seigneur roi! malgré les ordres formels de la reine qui nous a commandé de respecter votre sommeil et de ne pas entrer ici avant son retour, je viens vous annoncer l'arrivée du comte de Paris.

En parlant ainsi, Sigefried s'approchait, laissant derrière lui la porte ouverte, Yvon profita de cette circonstance et sortit de la salle en rampant, protégé par l'ombre. Sigefried ne recevant aucune réponse de Ludwig, se dit à demi-voix: — Le roi dort toujours. — Se rapprochant alors, en élevant la voix, il reprit: — Seigneur... — Mais distinguant à l'incertaine clarté des dernières lueurs crépusculaires, le corps de Ludwig étendu sur le plancher, Sigefried toucha la main glacée du roi, se redressa frappé de frayeur et courut vers la porte en criant: — A l'aide! à l'aide! — puis il traversa la salle voisine en continuant d'appeler au secours. Peu de moments après, plusieurs serviteurs parurent portant des torches et précédant Hugh-le-Chappet, revêtu de sa brillante armure et accompagné de plusieurs de ses officiers. — Que dis-tu? — s'écriait le comte de Paris, avec un accent de surprise et d'alarme, en s'adressant à Sigefried, — le roi mort? non, non, c'est impossible!

— Hélas! seigneur, je l'ai trouvé tombé à bas de son lit de repos; j'ai touché sa main, elle était glacée! — En disant ces mots, Sigefried suivit Hugh-le-Chappet dans la salle où les flambeaux apportés par les serviteurs jetèrent bientôt une vive clarté. Le comte de Paris contempla un instant le cadavre du dernier roi karolingien, et s'écria d'un ton appitoyé: — Hélas! mort à vingt ans! — Puis se tournant vers Sigefried, en portant sa main à ses yeux comme pour cacher ses larmes. — Ce trépas si soudain, comment l'expliquer?

— Seigneur, le roi n'était nullement maladif ce matin; il s'est mis à table avec la reine, puis elle l'a quitté nous ordonnant de ne pas troubler le sommeil de notre maître; souvent il dormait ainsi après son repas, nous n'avons eu aucune inquiétude et... — Sigefried fut interrompu par des gémissements de plus en plus rapprochés. Blanche accourait suivie de plusieurs de ses femmes; elle entra les cheveux épars, la figure bouleversée en s'écriant : — Est-il vrai? Ludwig mort! ô fatale nouvelle! — Et feignant la surprise à la vue de Hugh-le-Chappet, elle ajouta : — Quoi, seigneur! vous ici?

— Hélas! je venais entretenir le roi de choses graves, j'ai quitté Paris ce matin. Ah! je ne m'attendais pas au douloureux événement qui m'attendait ici; mais cette mort imprévue, à quoi l'attribuer?

— Hélas! mon Dieu, le sais-je? O malheur à moi! malheur à moi! j'ai perdu mon doux maître, mon époux bien-aimé! Par pitié, seigneur Hugh, ne m'abandonnez pas! Oh! promettez-moi de joindre vos efforts aux miens pour découvrir l'auteur de cette mort, si mon Ludwig a péri par un crime!

— O digne épouse! vertueuse femme! j'en jure Dieu et ses saints! je vous aiderai à découvrir le criminel! — s'écria Hugh-le-Chappet; puis il ajouta en voyant Blanche trembler et vaciller sur ses jambes comme une personne qui va s'évanouir : — Au secours! la reine va défaillir. — Et il reçut dans ses bras le corps de Blanche qui murmurait à l'oreille du comte de Paris : — Je suis veuve... te voilà roi!

---

Yvon sortant de la salle où gisait le cadavre de Ludwig-le-Fainéant, monta au logis d'Adelinde, camériste royale et maîtresse de Marceline-aux-cheveux-d'or, qu'il espérait rencontrer seule, Adelinde ayant suivi la reine lorsque celle-ci était accourue, feignant le désespoir en apprenant la mort de son époux; Yvon trouva sur le seuil de la porte la jeune serve, très-surprise de l'agitation qui régnait dans

cette partie du château. — Marceline, — lui dit Yvon, — j'ai à causer avec toi, entrons chez ta maîtresse, de longtemps elle ne quittera pas la reine, nous ne serons pas interrompus, viens. — La jeune fille ouvrit de grands yeux en entendant le Bestial s'exprimer pour la première fois d'une manière sensée, puis ses traits n'avaient plus leur expression d'hébêtement accoutumé ; aussi dans son saisissement, la jeune fille ne put d'abord répondre à Yvon, qui reprit en souriant : — Marceline, mon langage t'étonne ? c'est que, vois-tu, je ne suis plus Yvon-le-Bestial, mais... Yvon qui t'aime !

— Yvon qui m'aime ! — s'écria la pauvre enfant presque avec effroi, — Jésus mon Dieu ! c'est de la sorcellerie !

— Alors, Marceline, tu serais la sorcière ; mais écoute-moi, lorsque tu m'auras entendu, tu me répondras si tu veux, oui ou non, nous marier. — En disant ces mots, le serf entra dans la chambre où Marceline le suivit machinalement. Elle croyait rêver, ne quittant pas le Bestial des yeux, trouvant sa figure de plus en plus avenante ; elle se souvenait alors que plusieurs fois, frappée de la douceur et de l'intelligence du regard d'Yvon, elle s'était demandé comment un pareil regard pouvait être celui d'un idiot.

— Marceline, — reprit-il, — pour faire cesser ta surprise, il me faut te dire quelques mots de ma famille.

— Oh ! parle, Yvon, parle ! je suis si heureuse de t'entendre t'exprimer comme une personne raisonnable !

— Eh bien donc, ma douce Marceline, mon arrière-grand-père, marinier de Paris, se nommait Eidiol, il avait un fils et deux filles. L'une d'elles, Jeanike, volée toute petite à ses parents, fut vendue comme serve à l'intendant de ce domaine ; plus tard elle devint nourrice de la fille de Karl-le-Sot, dont le descendant, Ludwig-le-Fainéant, est mort tout à l'heure.

— Il est donc vrai ? le roi est mort ; quoi ! si promptement ?

— Marceline, les rois franks ne sauraient jamais trop promptement mourir ; revenons à Jeanike, fille de mon bisaïeul : elle

avait deux enfants : *Germain*, serf forestier de ce domaine, et *Yvonne*, charmante enfant de seize ans, que Guyrion-le-Plongeur, fils de mon bisaïeul, épousa ; elle vint habiter avec lui à Paris, où il exerçait, comme son père, l'état de nautonnier ; Guyrion eut d'Yvonne un fils nommé *Luduecq*...

— Luduecq?... mais je connais ce nom ?

— Ainsi s'appelait mon père

— Il était serf forestier des bois de Compiègne?

— Oui, mais écoute encore ; Guyrion, mon aïeul, et Rustique-le-Gai, mari d'Anne-la-Douce, continuaient à Paris leur métier de nautonniers ; Anne, un jour, fut outragée par un des officiers du comte de la Cité ; Rustique assomma l'officier, les soldats revinrent en armes, les mariniers se soulevèrent à la voix de Rustique et de Guyrion, mais tous deux furent tués ainsi qu'Anne-la-Douce, dans la sanglante mêlée qui s'engagea ; mon aïeul avait été l'un des chefs de cette révolte, le peu qu'il possédait, sa maison et son bateau, héritage paternel, fut confisqué, sa veuve réduite à la misère quitta Paris avec son enfant, vint demander un asile et du pain à Germain son frère, serf forestier ; il partagea sa hutte avec la pauvre Yvonne et son fils. Telle est l'iniquité de la loi des Franks, que ceux qui habitent un an et un jour une terre royale ou seigneuriale deviennent serfs de cette terre : ce fut le sort de la veuve de mon grand-père et de son fils Luduecq ; elle, fut employée aux travaux des champs ; lui, suivant la condition de son oncle, lui succéda comme forestier du canton de la Fontaine-aux-Biches ; plus tard Luduecq épousa une serve dont la mère était lavandière du château. Je suis né de ce mariage. Mon père, aussi tendre pour sa femme et pour moi que rude et ombrageux envers les autres, songeait toujours à la mort de mon aïeul Guyrion, massacré par les soldats du comte de Paris, jamais il ne sortait de la forêt que pour porter au château ses redevances de gibier ; d'un caractère sombre, indomptable, souvent battu de verges pour ses rebellions contre les agents du baillif de ce domaine, il se serait

cruellement vengé de ces mauvais traitements sans la crainte de nous laisser à l'abandon moi et ma mère. Elle est morte il y a un an; mon père lui a survécu quelques mois; lorsque je l'ai eu perdu, je suis venu par ordre du baillif habiter avec ma grand'mère, serve lavandière du château de Compiègne.

— Bonne Marthe! lors des premiers temps de ton arrivée ici, elle me répétait toujours : « Il ne faut pas s'étonner de ce que mon » petit-fils ait l'air d'un sauvage, il n'a jamais quitté la forêt; » mais, hélas! la vérité est que dans les derniers temps de sa vie ta grand'-mère me disait souvent en pleurant: « Le bon Dieu a voulu que le pau- » vre Yvon soit idiot; » moi je pensais comme elle : aussi me faisais-tu grand'pitié. Combien je me trompais pourtant! tu parles comme un clerc, et tout à l'heure en t'écoutant je me disais : Est-ce bien lui? lui... Yvon-le-Bestial, qui dit ces choses?

— Maintenant, es-tu contente de voir ton erreur dissipée?

— Je ne sais, — répondit la jeune serve en rougissant, — je suis si surprise de ce que tu m'apprends!

— Marceline, veux-tu, oui ou non, nous marier? Tu es orpheline, tu dépends de ta maîtresse, et moi du baillif, nous sommes serfs du même domaine, pourquoi nous refuserait-on la permission de nous unir? — et il ajouta avec amertume : — L'agneau qui naît n'augmente-t-il pas le troupeau du maître?

— Hélas! il est vrai, nos enfants naissent et meurent serfs comme nous! mais Adelinde, ma maîtresse, consentira-t-elle à ce que j'épouse un idiot?

— Voici mon projet : Adelinde est favorite et confidente de la reine; or c'est aujourd'hui, vois-tu, Marceline, un beau jour pour la reine, son cœur nage dans la joie.

— Quoi! le jour où le roi son mari est mort?

— Précisément; donc la reine est joyeuse, et pour mille raisons sa confidente, ta maîtresse, doit être non moins joyeuse que la veuve

de Ludwig-le-Fainéant, aussi demander une grâce en un pareil moment, c'est l'avoir pour assurée.

— Quelle grâce?

— Si tu consens à m'épouser, Marceline, il faut obtenir d'Adelinde la permission de me prendre pour mari, et la promesse de me donner à garder, comme serf forestier, le canton de la Fontaine-aux-Biches : deux mots de ta maîtresse à la reine, deux mots de la reine au baillif du domaine, et notre désir sera satisfait.

— Yvon, y songes-tu? tout le monde te croit un idiot, et l'on te confierait la garde d'un canton de la forêt!

— Qu'on me donne un arc, des flèches, et je ferai mes preuves de fin archer; j'ai le coup d'œil aussi sûr, la main aussi prompte que mon pauvre père.

— Mais, comment expliquer ce changement soudain qui a fait de toi un homme raisonnable? Et puis, si tu avais ton bon sens, te dira-t-on, pourquoi as-tu feint d'être idiot?

— Lorsque nous serons mariés, je te dirai la cause de cette feinte; quant à ma transformation de bestial en créature raisonnable... un miracle expliquera tout.

— Un miracle?

— L'idée de ce miracle m'est venue ce matin en suivant ta maîtresse et la reine à l'ermitage de Saint-Eusèbe.

— Tu les as suivies?

— Je ne dors guère; ce matin, éveillé avant l'aube, j'étais près des fossés du château. A peine le soleil levé, je vois de loin ta maîtresse et la reine sortir, puis se diriger toutes deux seules vers la forêt. Cette promenade mystérieuse éveille ma curiosité; je les suis de loin à travers les taillis; elles arrivent à l'ermitage de Saint-Eusèbe, ta maîtresse y reste, mais la reine prend le chemin de la Fontaine-aux-Biches.

— Et qu'allait-elle faire là, de si bon matin, Yvon?

— Encore une question à laquelle je répondrai lorsque nous se-

rons mariés, Marceline, — reprit Yvon, après un moment de réflexion ; — mais pour revenir au miracle qui expliquera ma transformation d'idiot en créature raisonnable, il est fort simple : Saint Eusèbe, le patron de l'ermitage, aura accompli ce prodige, et l'adroit coquin, à qui l'ermitage rapporte de bons profits, ne me démentira pas, car le bruit de ce nouveau miracle doublera ses aubaines.

Marceline-aux-Cheveux-d'or ne put s'empêcher de sourire à l'idée du jeune garçon, et reprit : — Est-ce bien Yvon-le-Bestial qui parle ainsi ?

— Non, chère et douce fille, je te l'ai dit : c'est Yvon-l'amoureux qui parle ainsi ; Yvon de qui tu avais compassion lorsqu'il était le jouet, la victime de tous ! Yvon qui en retour de ton bon cœur t'offre amour et dévouement ; c'est tout ce que peut promettre un pauvre serf, puisque son travail et sa vie appartiennent à ses maîtres. Accepte mon offre, Marceline, nous serons aussi heureux qu'on peut l'être en ces temps maudits. Nous cultiverons au profit du domaine la terre qui environne la cabane du forestier ; je tuerai pour le château le gibier qu'il faudra, et aussi vrai que le bon Dieu a créé les daims pour celui qui les chasse, nous ne manquerons jamais d'un morceau de venaison ; tu donneras tes soins au jardinet de la hutte, le ruisseau de la Fontaine-aux-Biches coule à cent pas de notre demeure ; nous vivrons seuls au fond des bois sans autre compagnie que celle des oiseaux et de nos enfants ; maintenant, est-ce oui, est-ce non ?

— Ah ! Yvon, — répondit la jeune fille, les yeux baignés de larmes d'attendrissement, — si une serve pouvait disposer d'elle-même, je te dirais oui... oui, oh ! cent fois oui !

— Ma bien-aimée, notre bonheur dépend de toi, si tu as le courage de faire à ta maîtresse la demande que je te dis. Jamais occasion n'aura été plus favorable.

— Cette demande, est-ce ce soir qu'il me faudra l'adresser à dame Adelinde ?

— Non, mais demain matin, lorsque je serai de retour *avec ma*

*raison;* je vais de ce pas aller la retrouver à l'ermitage de Saint-Eusèbe, et demain je te la rapporterai toute fraîche du saint lieu... cette raison miraculeuse!

— Et on l'appelait le Bestial! — murmura de nouveau la jeune serve de plus en plus émerveillée des reparties d'Yvon, qui disparut bientôt, de crainte d'être surpris par la caméristе de la reine.

---

Yvon l'avait dit à Marceline, l'on ne pouvait choisir un moment plus opportun pour obtenir une faveur de la reine, tant elle était joyeuse de la mort de Ludwig-le-Fainéant et de l'espérance d'épouser Hugh-le-Chappet. Grâce à la protection d'Adelinde, qui consentit au mariage de la jeune serve, le baillif du domaine donna la même autorisation à Yvon, lorsque celui-ci, selon sa promesse faite à Marceline, revint *avec sa raison* de la chapelle de l'ermitage de Saint-Eusèbe. Le serf raconta comment étant le soir entré dans la chapelle, il avait vu à la lueur de la lampe du sanctuaire un monstrueux serpent noir enroulé aux pieds de la statue du saint; comment, subitement éclairé par un rayon d'en haut, l'idiot avait écrasé à coups de pierre cet horrible dragon qui n'était autre qu'un démon, car l'on ne trouva aucune trace du monstre, et enfin comment saint Eusèbe avait miraculeusement rendu la raison au Bestial pour le récompenser de son bon secours; Yvon fut de plus, en glorification du miracle opéré en sa faveur par saint Eusèbe, envoyé selon son désir comme serf forestier du canton de la Fontaine-aux-Biches, et le lendemain de son mariage avec Mârceline-aux-Cheveux-d'or, il alla s'établir avec elle dans l'une des profondes solitudes de la forêt de Compiègne.

---

Moi, Yvon, fils de Luduecq, petit-fils de Guyrion, arriere-petit-fils d'Eidiol, le doyen des nautonniers parisiens, j'ai terminé aujour-

d'hui, 30 août, ce récit de la mort du dernier des rois de la race de Karl-le-Grand

HUGH-LE-CHAPPET, comte de Paris et d'Anjou, Duc de l'Ile-de-France, Abbé de Saint-Martin, de Tours et de Saint-Germain-des-Prés, s'est fait (le 3 juillet de cette année-ci 987) proclamer roi par sa bande de guerriers, à l'exclusion de l'oncle de Ludwig, et sacrer roi de France par l'Église ; dans deux mois, selon le temps prescrit par les Conciles, il doit épouser Blanche, la veuve de Ludwig-le-Fainéant, Blanche, la reine empoisonneuse... dont le crime abominable assura l'usurpation de ce Hugh-le-Chappet. Ainsi se fondent les royautés... Puisse un jour la race de ce *Chappet* expier comme les autres lignées royales issues de la conquête, l'iniquité de son origine !

Voici l'explication de mon feint idiotisme : J'ai été élevé par mon père, de même qu'il l'avait été par le sien, dans la haine de ces rois étrangers à la Gaule. Mon aïeul Guyrion, mort massacré dans un soulèvement populaire, avait, fidèle à la volonté de Joel transmise d'âge en âge à sa descendance, enseigné à mon père à lire et à écrire, afin qu'il pût augmenter la chronique de notre famille ; il conservait pieusement, comme je le conserve, *le fer de flèche barbelé*, ainsi que le récit laissé par son grand-père Eidiol, le doyen des nautonniers parisiens. Nous ignorons ce qu'est devenue la branche de notre famille qui habitait la Bretagne, auprès des pierres sacrées de Karnak ; elle possède ces légendes et ces reliques laissées à travers les âges par un si grand nombre de nos générations... Qui sait, hélas ! si nous reverrons jamais ces frères de notre race ! Mon aïeul et mon père n'ont rien écrit sur leur vie obscure ; mais dans la profonde solitude où nous vivions, le soir, après ses journées de chasse ou ses travaux de labour, mon père me racontait ce qu'il avait appris de mon aïeul Guyrion sur les aventures des fils de Joel ; ces traditions, Guyrion les tenait d'Eidiol, qui les tenait de son aïeul, établi en Bretagne avant la séparation des petits-fils de Vortigern. Ces récits se gravant profondément dans ma mémoire, m'inspiraient l'horreur

des maux de la conquête et une aversion mortelle contre la race des Franks conquérants. J'avais à peine dix-huit ans, lorsque mon père mourut; il me fit jurer une haine implacable aux rois franks et à l'Eglise de Rome, leur complice de tous les temps; je lui promis aussi d'écrire le récit de ma vie, si j'assistais à quelque événement important; il me remit le rouleau de parchemin écrit par Eidiol et le fer de flèche retiré de la blessure de Gaëlo, le pirate. Je serrai ces reliques dans la poche de mon sarrau : le soir je fermai les yeux de mon père; au point du jour je creusai sa fosse près de sa hutte, je l'y ensevelis. Son arc, ses flèches, quelques vêtements, son grabat, son coffre, sa marmite appartenaient au domaine du roi, le serf ne peut rien posséder. Cependant je pensais à m'emparer de l'arc, des flèches, d'un sac de châtaignes qui nous restait, résolu de courir les bois en liberté, lorsqu'un hasard singulier changea mes projets. Je m'étais, tout attristé, couché sur l'herbe, au milieu d'un taillis voisin de notre hutte, soudain j'entends le pas de deux cavaliers; ils se promenaient dans la forêt; descendus de leurs chevaux, ils les tenaient par la bride, et marchaient lentement, ne se croyant entendus par personne, ils parlaient haut; l'un disait à l'autre : — Soit!... le roi Lothèr a été empoisonné l'an passé par sa femme Imma et par l'évêque de Laon... mais il reste Ludwig, fils de Lothèr.

— Et si ce Ludwig mourait par une cause ou par une autre? son oncle, le duc de Lorraine, à qui de droit revient le trône, oserait-il me disputer la couronne de France, à moi... à moi, Hugh, comte de Paris?

– Non, seigneur... Mais voilà six mois à peine que le roi Lothèr est mort, il faudrait un heureux et singulier hasard pour que son fils le suivît de si près dans la tombe.

— Les vues de la Providence sont impénétrables... Au printemps prochain, Ludwig vient habiter le château de Compiègne avec la reine, et...

Je n'entendis pas la fin de l'entretien, les cavaliers s'éloignant con-

tinuèrent leur chemin. Le peu de mots surpris par moi me firent réfléchir; je me souvins des récits de mon père, j'avais lu dans la légende d'Eidiol, qu'Amael, un de nos aïeux, avait refusé d'être le geôlier du dernier rejeton de Clovis, un enfant, retenu prisonnier dans un monastère. Le roi Ludwig, dont la vie semblait menacée par l'ambition du comte de Paris, devait prochainement se rendre au château; peut-être serait-il, comme son père, victime d'un meurtre, et je pourrais, moi, fils de Joel, assister à la mort du dernier des rois de la race de Karl-le-Grand. Cet espoir changea mes projets; au lieu de courir les bois je me rendis le lendemain chez ma grand'-mère, une des serves lavandières de la maison royale. Je n'avais jamais quitté la forêt, j'y vivais dans une complète solitude avec mon père; j'étais d'un caractère taciturne, sauvage. En arrivant au château je rencontrai par hasard une bande de soldats franks, ils venaient de s'exercer au maniement des armes; par passe-temps ils se jouèrent de moi. Ma haine de leur race, mon étonnement de me trouver pour la première fois de ma vie au milieu de tant de monde, me rendirent muet; ces soldats prirent mon silence farouche pour de l'hébétement, ils crièrent tout d'une voix : — C'est un bestial ! — Ils m'emmenèrent ainsi au milieu des cris, des huées, des coups ! D'abord peu m'importa de passer ou non pour idiot; cependant je réfléchis que personne ne se méfiant d'un idiot, je pourrais peut-être, grâce à cette stupidité apparente, m'introduire plus tard dans l'intérieur du château sans éveiller les soupçons; je ne me trompais pas : ma pauvre grand'mère me crut dénué de raison, bientôt les commensaux du palais, les courtisans, plus tard le roi lui-même, s'amusèrent de l'imbécillité d'Yvon-le-Bestial; et un jour, après avoir assisté invisible à l'entretien de Hugh-le-Chappet avec Blanche, auprès de la Fontaine-aux-Biches, j'ai vu expirer sous mes yeux le descendant dégénéré de Karl-le-Grand; j'ai vu s'éteindre dans Ludwig-le-Fainéant la seconde race de ces rois étrangers conquérants de la Gaule ! Je l'avoue ici, profitant de la facilité que j'avais à m'intro-

duire dans le château, j'ai commis un vol... j'ai dérobé un rouleau de peau préparée pour l'écriture ; n'ayant jamais, non plus que mon père, possédé un denier, il m'eût été impossible d'acheter une chose aussi coûteuse que le parchemin ; les plumes des aigles ou des corbeaux que je tirais au vol, le suc noir des baies de troëne, me servaient à écrire.

Ainsi j'ai retracé les événements qui se sont passés jusques à aujourd'hui, trentième jour du mois d'août de l'année 987.

# CHAPITRE II.

..... En l'année 1033, tous avaient également la bouche affamée, la pâleur sur le front; quand on se fut nourri de bêtes et d'oiseaux, cette ressource une fois épuisée, la faim ne s'en fit pas sentir moins vivement; il fallut pour l'apaiser se résoudre à dévorer des cadavres ou toute autre nourriture aussi horrible; ou bien encore, pour échapper à la mort, on dévorait l'écorce des arbres ou l'herbe des ruisseaux;... les fureurs de la faim renouvelèrent les exemples d'atrocité où les hommes dévoraient la chair des hommes... le voyageur assailli sur les routes succombait sous le coup de ses agresseurs... ses membres étaient déchirés, grillés au feu et dévorés... d'autres étaient égorgés par leurs hôtes, qui faisaient d'eux leur nourriture; quelques autres présentaient à des enfants un jouet pour les attirer à l'écart, et ils les immolaient à leur faim. Les cadavres furent déterrés en beaucoup d'endroits pour servir à ces tristes repas... Dans la forêt de Chatenay, un scélérat s'était construit une cabane où il égorgeait les voyageurs qu'il dévorait ensuite... on trouva, dans son repaire, quarante-huit têtes de voyageurs qu'il avait égorgés.

(*Chronique de* RAOUL GLABER, l. IV, c. IV, p. 306-307.)

SOMMAIRE.

La fin du monde. — La hutte du forestier. — La chasse au daim. — La taverne de *Grégoire-Ventre-creux*. — Le repas. — La famille d'Yvon. — Den-Braô, le maçon.

---

Il y a quarante-huit ans, j'ai écrit le récit de la mort de Ludwig le-Fainéant. Les faits que je dois ajouter à cette légende sont horribles... horribles! ils se sont passés au commencement de l'année 1033; ces faits vous ne les croiriez pas, fils de Joel, si l'homme qui écrit ceci n'avait, hélas! vu ce qu'il va raconter. En ce moment encore, ma pensée recule devant ces souvenirs monstrueux!

Avant de commencer ce récit, je dirai deux mots des rois de la race de *Hugh-le-Chappet* qui se sont succédé depuis quarante-huit ans. L'année 987, après l'empoisonnement de Ludwig-le-Fainéant, Hugh se fit sacrer roi de France par l'Église; il usurpait ainsi la couronne de KARL, *duk de Lorraine*, oncle de l'époux de Blanche, l'adultère empoisonneuse; cette usurpation amena de sanglantes guerres civiles entre le duk de Lorraine et le roi Hugh-le-Chappet. Celui-ci mourut en 996, laissant pour successeur son fils ROTH-BERT (ou Robert, comme on dit maintenant), prince imbécile et pieux; son long règne fut continuellement troublé par les luttes acharnées des seigneurs entre eux : Comtes, Duks, Abbés ou Évêques, retranchés dans leurs châteaux-forts, désolèrent ainsi le pays par leurs brigandages et leurs massacres. Le roi Robert, fils de Hugh, mourut en 1031, son fils *Henrich Ier* lui succéda. Son avénement au trône amena de nouvelles guerres civiles soulevées par son frère à l'excitation de sa mère. Un autre Robert, surnommé *Robert-le-Diable*, duk de Normandie (il descendait du vieux Rolf-le-Pirate), prit part à ces combats et se rendit maître de Gisors, de Chaumont et de Pontoise. Vint enfin l'année 1033, où se sont passés les terribles événements que je dois raconter, événements inouïs, incroyables... et pourtant, avant ces temps maudits, je croyais avoir assisté à un spectacle sans pareil, parmi les siècles passés et peut-être parmi les siècles futurs; je veux parler des derniers mois de l'an 1000, époque fixée par la fourbe cupidité de l'Église catholique comme le terme assigné à la durée du monde; grâce à cette jonglerie infâme, le clergé extorqua les biens d'un grand nombre de seigneurs franks, nobles hommes encore plus religieusement hébétés que pillards et féroces. Pendant ces derniers mois de l'an 1000, l'on vit une immense saturnale, où se déchaînèrent les passions, les croyances, les actes les plus contraires, les plus insensés, les plus bouffons, les plus atroces!

— *Voici venir la* FIN DU MONDE! — disaient les prêtres catholiques; — saint Jean l'Evangéliste ne l'a-t-il pas prophétisé dans

l'Apocalypse : « *Au bout de mille ans, Satan sortira de sa prison et séduira les peuples qui sont aux quatre angles de la terre; le livre de la vie sera ouvert; la mer rendra ses morts; l'abîme infernal rendra ses morts; chacun sera jugé par celui qui est assis sur un trône resplendissant, et il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle.* » — Tremblez, peuples! — dirent les prêtres; — les MILLE ANS annoncés par saint Jean seront écoulés à la fin de cette année-ci! Satan, l'antechrist, va venir! Tremblez! le clairon du dernier jugement va retentir, les morts vont se lever de leur sépulcre, l'Eternel, au milieu des éclairs et des foudres, entouré d'archanges aux épées flamboyantes, va vous juger tous! Tremblez! grands de la terre! pour conjurer le courroux implacable du Tout-Puissant, donnez vos biens à l'Eglise, il en est temps encore, il sera temps jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute de cette redoutable année-ci! Donnez vos biens, vos trésors, aux prêtres du Seigneur, son image vivante ici-bas; donnez tout à l'Eglise catholique, l'impérissable sanctuaire de la divinité!

Ces seigneurs, non moins abrutis que leurs serfs par l'ignorance et par la peur du diable, espérant conjurer la prochaine vengeance de l'Eternel, écoutant la voix des prêtres, donnèrent à leurs églises: terres, maisons, châteaux, serfs, troupeaux, splendide vaisselle, bel or monnayé, riches armures, somptueux vêtements, ils donnèrent tout jusqu'à leur chemise, après quoi, s'habillant d'un sac, couchant dans la cendre, mendiant une poignée de fèves à la porte des châteaux qu'ils avaient abandonnés à l'Église, ils chantaient en chœur : — « Nous avons pillé, violé, torturé, massacré; mais nous avons abandonné nos biens aux hommes de Dieu, sa vivante image sur la terre; nous irons avec les justes! nous irons avec les anges! »

Les hommes de Dieu, de leur côté, trinquaient, ripaillaient, faisaient l'amour, se disant : — Rions des sots, nargue des crédules! buvons leur vin, empochons leur or, dormons sous leurs courtines, retranchons-nous, armons-nous dans leurs châteaux-forts, et faisons

travailler leurs serfs à notre profit; oui, oui, elle est venue, la fin du monde, elle est venue, mais pour les stupides, tandis qu'un monde splendide et nouveau s'ouvre devant nous, prêtres du Seigneur!

— *Voici venir* LA FIN DU MONDE! — disaient de moins fervents catholiques. — Quoi! il nous reste à peine un an, un mois, une semaine, un jour à vivre! nous sommes pleins de jeunesse, de désirs, d'ardeur! Et nous passerions dans la terreur, le jeûne, la mortification, l'abstinence, le peu d'instants dont le terme est compté? Non, non, vidons nos coffres-forts! défonçons nos tonnes! revêtons nos plus riches habits, et vivons en un mois, en un jour, en une heure, s'il le faut, la vie vingt fois, cent fois plus longue qui nous était réservée! de l'or! des fleurs! du vin! des femmes! A nous toutes les joies, toutes les ivresses, toutes les débauches! cette orgie de l'univers n'aura de terme que le chaos du monde croulant dans l'abîme de l'immensité!

— *Voici venir* LA FIN DU MONDE! — disaient les amants à leurs maîtresses : — à quoi bon attendre, lutter, résister? rions-nous des pères et des maris! Il nous reste un jour, qu'il soit à l'amour!

— *Voici venir* LA FIN DU MONDE! — disaient marchands, artisans. trafiquants; — à quoi bon acheter, trafiquer, tisser la toile, forger le fer, charronner le bois, ouvrer des étoffes? — Et les uns donnaient aux prêtres leurs marchandises, d'autres les vendaient, quand ils trouvaient à les vendre. A quoi bon s'approvisionner quand le dernier de nos jours va sonner?

— Enfin! enfin! *voici venir* LA FIN DU MONDE! — disaient avec une joie farouche, avec une sinistre espérance, les millions de serfs des domaines du roi, de l'Église et des seigneurs. — Le voici donc enfin venu le terme de nos misères! La voici donc venue, la fin de notre écrasante journée de labeur! fatale journée qui se compte, non par les heures, mais par les ans! fatale journée dont notre naissance est l'aube, et notre mort le soir!... Ils vont donc enfin se reposer dans la nuit éternelle, nos pauvres corps brisés par le travail, exté-

nués par la faim, sillonnés de coups ou mutilés par nos seigneurs, comtes, duks, rois, évêques ou abbés! Enfin! nous allons donc pour toujours fermer les yeux à ce déchirant spectacle de nos femmes, de nos mères, de nos filles, de nos sœurs, soumises comme nous aux horreurs du servage, plus misérables encore que nous! elles servent aux plaisirs infâmes de nos maîtres! Oh! bénie soit-elle la fin du monde! c'est le terme de nos misères, malheureux serfs que nous sommes! Quoi qu'il arrive de nos âmes, nous ne saurions y perdre, et du moins nous changerons d'enfer!

Et ces pauvres serfs n'ayant rien à dépenser, rien à prodiguer, voulurent du moins anticiper sur le repos éternel; le plus grand nombre laissèrent là, pioche, houe, charrue dès l'automne. A quoi bon ensemencer une terre qui, dès avant la récolte, doit s'abîmer dans le chaos? D'autres serfs, jaloux de jouir au moins une heure des biens du monde avant son anéantissement, pillèrent quelques riches abbayes, quelques châteaux, ou de force, se joignirent aux grandes saturnales de ceux-là qui, la coupe en main, leur maîtresse sur leurs genoux, défiaient le courroux de l'Eternel. Grâce à la fourberie de l'Église catholique, les derniers jours de l'année 999 offrirent ainsi en Gaule un spectacle inouï, fabuleux à donner le vertige! Bouffonneries et gémissements! éclats de rire et lamentations! chants d'ivresse et chants des morts! Ici les cris, les danses frénétiques de la suprême orgie; ailleurs les lamentations du cantique suprême; puis planant sur cette vague épouvante, la formidable curiosité des peuples, attendant la destruction du monde... Il vint enfin ce jour prophétisé par saint Jean l'Evangéliste! elle vint cette dernière heure, cette dernière minute de l'année 999! Tremblez, pécheurs! tremblez, peuples de la terre! le voici le moment terrible prédit par les saints livres! Encore une seconde, encore un instant, minuit sonne... et l'an 1000 commence!

Alors, dans l'attente de ce moment fatal, les cœurs les plus endurcis, les âmes les plus certaines de leur salut, les intelligences les plus

hébétées ou les plus rebelles, éprouvèrent quelque chose qui n'a jamais eu... qui jamais n'aura de nom dans aucune langue...

Minuit sonna!...

L'an 1000 commençait!

O stupeur! les morts ne se lèvent pas de leurs sépulcres, les profondeurs de la terre ne s'entr'ouvrent pas, les océans ne sortent pas de leurs abîmes, les astres, lancés hors de leur orbite, ne se heurtent pas dans l'immensité! Quoi! pas seulement un petit éclair? Quoi! pas le moindre tonnerre? Non, rien! Et ce nuage de feu au sein duquel devait, sur son trône resplendissant, apparaître l'Eternel, au formidable retentissement du clairon des archanges annonçant le dernier jugement? Non, pas l'ombre d'un Éternel, d'un trône ou d'un archange! l'on ne voit rien! aucun de ces prodiges effrayants, prophétisés par saint Jean l'Evangéliste, pour la minuit de l'an 1000 ne se réalise! Jamais, au contraire, nuit ne fut plus calme, plus sereine; jamais lune et étoiles ne brillèrent d'un plus vif éclat dans l'azur du firmament! Pas un souffle de vent n'agita la cime des arbres, et les hommes, dans le silence de leur stupeur, purent entendre le murmure des plus petits ruisseaux coulant sous l'herbe. L'aube paraît, le jour luit... jamais soleil plus radieux ne jeta sur la création ses torrents de lumière!

Alors, de même que l'attente du dernier des jours avait jeté dans les âmes ce quelque chose qui n'a, qui n'aura de nom dans aucune langue, l'on ne pourrait exprimer non plus ce qui suivit cette universelle déconvenue : ce fut une explosion inouïe de regrets, de remords, de surprise, de récriminations et de rage! Les meilleurs catholiques s'étaient crus au seuil du séjour des justes, ils perdaient un paradis chèrement payé d'avance à l'Eglise! d'autres ayant jeté leurs trésors au vent de ces derniers jours d'ivresse et de vertige, se voyaient nus, dépouillés, devant vivre peut-être de longues années encore! Des millions de pauvres serfs espéraient s'endormir dans le repos de la nuit éternelle, et ils voyaient avec désespoir se lever de nouveau

pour eux l'aube sinistre de ce long jour de misères et de douleur, jour détesté, dont leur naissance était le matin, et leur mort le soir! la terre laissée inculte dans l'attente de la fin du monde, ne pourrait plus nourrir ses habitants, l'on prévoyait d'horribles famines. Une immense clameur s'éleva contre l'Eglise, auteur ou complice de cette fourberie grande comme le monde, fourberie dont les prêtres avaient seuls profité; mais l'Église catholique, apostolique et romaine possède aussi la divinité de la ruse et de l'audace. Que répondit-elle aux clameurs qui s'élevaient contre elle? Ce qu'elle répondit? Le voici :

« — Oh! les malheureux incrédules! ils osent douter de la voix du » Tout-Puissant, qui leur a parlé par la bouche du prophète! Oh! » les malheureux aveugles! ils ferment les yeux à la lumière divine! » Oh! les malheureux sourds, ils ferment l'oreille à la parole divine! » Oui, les prophètes ont annoncé la fin des temps! oui, les saintes » Écritures ont prédit que le jour du dernier jugement viendrait » mille ans après le Sauveur du monde... oui, oui... Mais répondez, » hommes de peu de foi! répondez... Quand s'est-il surtout divine- » ment manifesté le Sauveur du monde, hein? n'est-ce pas après sa » Passion? lorsque par sa résurrection miraculeuse il est remonté de » la terre aux cieux pour s'asseoir à la droit du Très-Haut? Donc, si » le Christ est né mille ans avant l'an 1000, évidemment il ne s'est » manifesté comme Dieu qu'à sa mort, à savoir trente-deux ans après » sa naissance; est-ce clair? Donc à la fin de 1032 viendra seulement » la fin des temps, prédite par les prophètes... Aussi devez-vous, ô » fidèles! pendant ces trente-deux années qui vous séparent du terme » fatal, continuer, en vue de votre salut éternel, d'abandonner à » l'Eglise vos biens périssables! »

L'hébétement des peuples est peut-être plus prodigieux encore que la diabolique astuce de l'Église de Rome : grand nombre de donataires crurent benoîtement à cette nouvelle jonglerie des prêtres; mais aussi, bon nombre de seigneurs, si effrontément larronnés, coururent sus aux hommes de Dieu pour leur reprendre, par la force,

les biens dont ils les avaient doués en retour de l'assurance d'un prochain et délicieux paradis. Oui, mais les hommes de Dieu, formidablement armés et retranchés dans les châteaux-forts qu'il devaient à la crédulité des dépossédés, se défendant avec fureur, d'incessantes guerres civiles entre les évêques ou abbés larrons, et les seigneurs dépouillés de leurs domaines, ensanglantèrent de nouveau la Gaule. A ces désastres se joignirent les massacres religieux; l'Église avait jadis convié Clovis à l'extermination des hérétiques *Ariens*, l'Église prêcha de nouveau l'extermination contre les *Manichéens* d'Orléans et les juifs. A ce propos, je me souviens qu'un jour, allant porter du gibier au chapelain du château de Compiègne, j'ai vu et lu, en attendant ce saint homme dans son réfectoire, la copie d'un manuscrit écrit par un certain moine nommé RAOUL GLABER, manuscrit où se trouvaient ces passages, que j'ai pu transcrire, ayant trouvé près de moi ce qu'il fallait pour écrire :

« Peu de temps après la destruction du temple de Jérusalem (en » l'année 1010) on sut, à n'en pouvoir douter, qu'il fallait imputer cette calamité à la méchanceté des juifs de tous les pays, et » quand le secret fut divulgué dans l'univers, les chrétiens décidèrent d'un commun accord qu'ils expulseraient de leur territoire et » de leurs villes tous les juifs jusqu'au dernier; ils devinrent donc » l'objet de l'exécration universelle : les uns furent chassés des villes, » d'autres massacrés par le fer, précipités dans les flots, ou livrés à » des supplices divers; d'autres se dévouèrent eux-mêmes à une mort » volontaire; de sorte qu'après la *juste vengeance* exercée contre eux, » on en comptait encore à peine *quelques-uns* dans le monde catholique romain (A). »

Ainsi voilà les malheureux juifs des Gaules persécutés, massacrés à la voix des prêtres catholiques, parce que les Sarrazins de Judée ont détruit le temple de Jérusalem! Quant aux Manichéens d'Orléans, un passage de cette même chronique s'exprimait ainsi à leur sujet :

.......... En 1017, le roi et tous les assistants voyant la folie de ces

» misérables (hérétiques d'Orléans), firent allumer, non loin de la » ville, un grand bûcher, espérant qu'à cette vue la crainte triom- » pherait de leur endurcissement; mais comme ils persistèrent, on » en jeta treize dans le feu... Tous ceux que l'on put convaincre en- » suite de partager leur perversité, subirent la même peine, et *le » culte vénérable de la foi catholique*, après ce nouveau triomphe sur » la folie présomption de ses ennemis, *n'en brilla qu'avec plus d'éclat » sur la terre* (B). »

Et ce sont là les moindres crimes de l'Église catholique! Aussi insatiable d'or que de sang, elle a continué de désoler la Gaule jusqu'à cette funeste année 1033, où devait arriver, disait-on cette fois, la véritable fin du monde. Cette créance au jour prochain du jugement dernier, entretenue par les prêtres, sans être aussi universelle qu'en l'an 1000, n'en eut pas moins d'horribles résultats. En 999, l'attente de la fin du monde, arrêtant la culture des terres (sauf celles du clergé, qui, sachant le vrai des choses, força ses serfs de continuer à travailler), amena la famine affreuse de l'an 1000; famine suivie d'une incroyable mortalité. Les bras manquant à l'agriculture, chaque disette engendrait une mortalité nouvelle, la Gaule se dépeupla rapidement, la famine devint presque permanente pendant plus de trente années, les plus désastreuses furent celles de 1000, 1001, 1003, 1008, 1010, 1014, 1027, 1029, 1031, enfin la famine de 1033 dépassa toutes les autres en atrocités. Les serfs, les vilains, la plèbe des cités, furent presque seuls victimes du fléau; le peu qu'ils produisaient suffisait à l'existence de leurs maîtres et seigneurs, comtes, ducs, évêques ou abbés; mais le peuple souffrait ou expirait dans les tortures de la faim. Les cadavres des malheureux morts d'inanition se rencontraient à chaque pas; ces corps putréfiés viciaient l'air, engendraient des pestes, et des maladies, jusqu'alors inconnues, décimèrent les populations échappées aux horreurs de la famine; en trente ans, la Gaule perdit plus de la moitié de ses habitants, les enfants nouveau-nés mouraient, pressant en vain le sein tari de leurs mères...

Et maintenant, fils de Joel, lisez ce récit, écrit par moi, *Yvon-le-Forestier*, jadis Yvon-le-Bestial :

C'était à la fin du mois de décembre 1033; depuis cinq ans ma bien-aimée femme Marceline était morte; j'habitais toujours la hutte du canton de la Fontaine-aux-Biches avec mon fils *Den-Braô*, sa femme *Gervaise* et ses trois enfants : l'aîné, *Nominoé*, était âgé de neuf ans; *Julyan*, le second, de sept ans, *Jehanette*, la dernière, de deux ans. Mon fils, serf comme moi, avait été employé, dès son adolescence, à extraire des pierres d'une carrière voisine. Un goût naturel pour le métier de maçon se développa en lui; à ses moments de repos il taillait dans certaines pierres tendres de la carrière de petites maisons ou des châtelets, leur structure frappa le maître artisan maçon du domaine de Compiègne; remarquant l'aptitude de mon fils, il lui apprit la coupe des pierres, le dessin des plans, la bâtisse, et l'employa souvent à diriger avec lui la construction de différents donjons fortifiés, que le roi Henri Ier faisait élever sur les limites de son domaine de Compiègne. Mon fils Den-Braô, doux, laborieux, resigné à la servitude, aimait passionnément son métier de maçon. Souvent je lui disais : — « Mon enfant, ces donjons redou-» tables dont tu traces les plans, et que tu bâtis avec tant de soin, » servent ou serviront à opprimer notre race; les os de nos frères » pourriront dans les cachots souterrains étagés avec un art infernal!

» — Hélas! il n'est que trop vrai, — me répondait-il; — mais » d'autres que moi les bâtiraient, et j'oublie les peines du servage en » me livrant à des travaux que j'aime avec passion! » Gervaise, femme de mon fils, active ménagère, adorait ses trois enfants; elle me témoignait une affection filiale. Notre demeure était située dans l'un des endroits les plus solitaires de la forêt. Jusqu'à cette année maudite, nous avions moins que d'autres souffert des famines qui dépeuplaient la Gaule; je pouvais de temps à autre abattre un daim ou un cerf; je faisais fumer sa chair, ces ressources nous mettaient à l'abri du besoin; mais dès le commencement de l'année 1033, ces

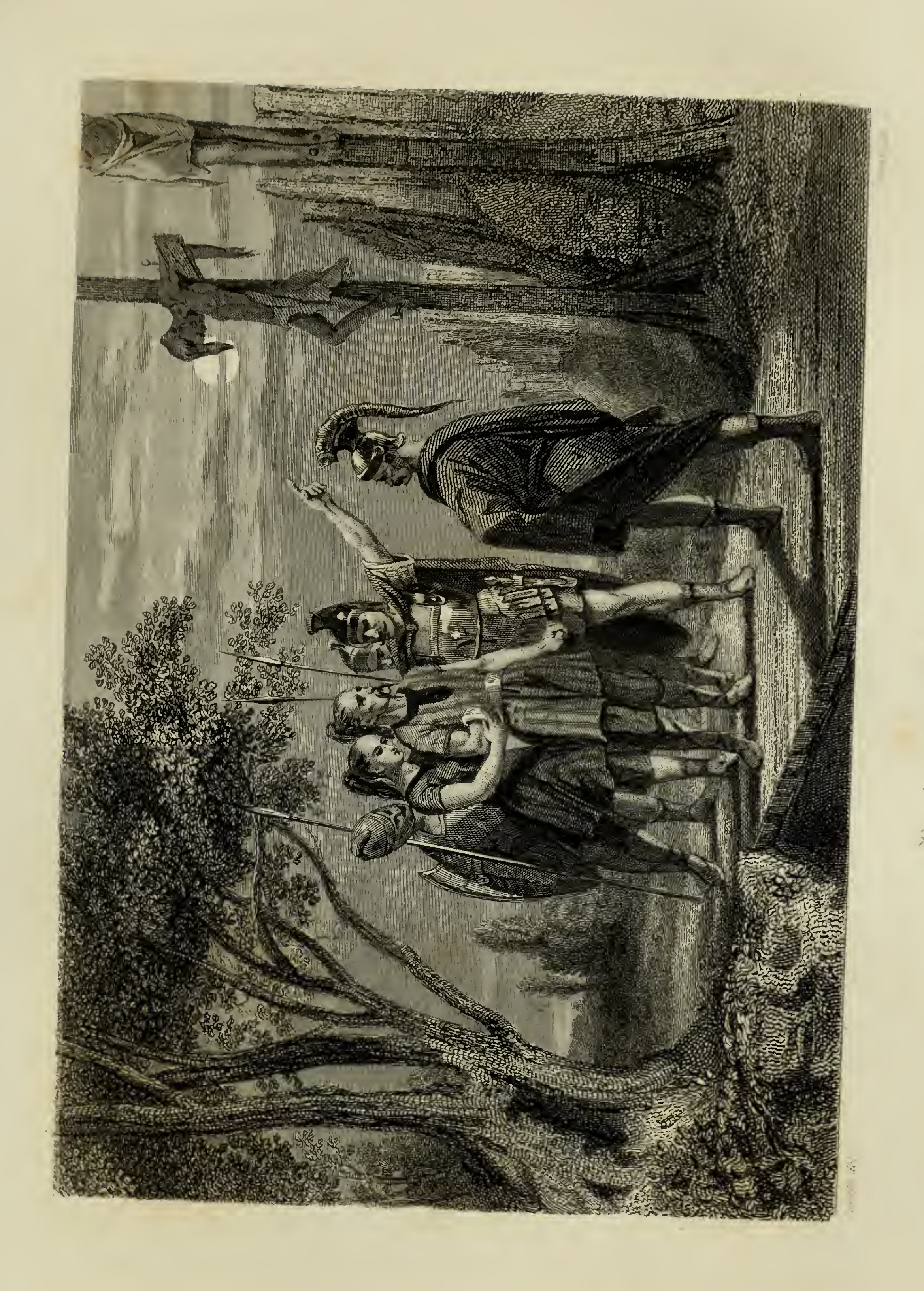
épidémies, dont les bestiaux des champs sont souvent frappés, atteignirent les bêtes fauves de la forêt; elles maigrissaient, perdaient leurs forces, mouraient dans les taillis ou sur les routes, et leur chair, corrompue en un instant, se détachait de leurs os. A défaut de venaison, nous étions réduits, vers la fin de l'automne, à vivre de racines sauvages ou des baies desséchées de quelques arbustes; nous mangions aussi des couleuvres, que nous prenions engourdies dans les trous où elles se retirent aux approches de l'hiver. La faim nous pressant de plus en plus, j'avais, pour l'assouvir, tué, non sans pleurer, un pauvre vieux limier, mon compagnon de chasse, nommé *Deber-Trud* en mémoire du chien de guerre de notre aïeul Joel; nous avions ensuite mangé la moelle du bois de sureau, puis des feuilles d'arbres bouillies dans l'eau; mais elles jaunirent sur les branches aux premiers froids; cette nourriture de feuilles mortes nous devint insupportable; il fallut aussi renoncer à l'aubier, ou seconde écorce des arbres tendres, tels que le Tremble ou l'Aulne, concassée entre des pierres. Lors des dernières famines, quelques malheureux avaient, disait-on, soutenu leur existence en se nourrissant d'une sorte d'argile grasse (C). Il se trouvait non loin de notre demeure un filon de cette terre; j'en allai quérir vers les derniers jours de décembre; c'était une glaise verdâtre, d'une pâte fine, molle et lourde, sans autre saveur qu'un goût fade; nous nous crûmes sauvés. Mon fils, sa femme, leurs enfants et moi, nous dévorâmes d'abord cette argile; le lendemain, notre estomac contracté refusa cette nourriture, pesante comme du plomb. Trente-six heures se passèrent; la faim recommença de nous mordre les entrailles. Il avait beaucoup neigé pendant ces trente-six heures: laissant ma famille affamée, je sortis de notre hutte, la mort dans l'âme; j'allai visiter des lacets tendus par moi dans l'espoir de prendre quelques oiseaux de passage en ce temps de neige. Mon espoir fut trompé. A peu de distance de ces lacets se trouvait le ruisseau de la Fontaine-aux-Biches, alors gelé; la neige couvrait ses bords, j'y reconnus, avec saisissement, les pas d'un

daim : la largeur de son pied, empreint sur la neige, annonçait la hauteur de sa taille ; je jugeai de son poids par le brisement de la glace du ruisseau qu'il venait de traverser, glace d'une telle épaisseur, qu'elle aurait pu me supporter. Depuis plusieurs mois je rencontrais pour la première fois la trace d'un daim. Avait-il, par hasard, échappé à la mortalité commune? venait-il d'une forêt lointaine? je ne savais; mais je suivis avec ardeur cette trace récente. J'avais mon arc, mes flèches : atteindre la bête fauve, la tuer, enfumer cette venaison, c'était assurer la vie de ma famille expirante pour un mois peut-être. L'espoir ranima mes forces; je poursuivis le daim ; l'empreinte régulière de ses pas prouvait qu'il suivait paisiblement une des grandes routes de la forêt; de plus, ses traces étaient si nettement imprimées sur la neige, qu'il devait avoir traversé le ruisseau depuis une heure au plus, sinon le contour des empreintes laissées par l'animal sur la neige se fût arrondi, déformé, en fondant à la tiédeur de l'air; en moins d'une heure je pouvais, en suivant sa piste, le rejoindre, le surprendre et l'abattre. Dans l'ardeur de cette chasse, j'oubliais ma faim. Je marchais depuis une heure environ, soudain, au milieu du profond silence de la forêt, le vent m'apporte un bruit confus, il me semble entendre un bramement éloigné, cela me surprend, car ordinairement les animaux des bois ne crient que la nuit; craignant de m'être mépris, je colle mon oreille au sol... plus de doute, le daim bramait à mille pas de là environ; heureusement une courbe de la route me dérobait à sa vue; car ces fauves s'arrêtent souvent pour regarder derrière elles ou écouter au loin. Alors, au lieu de suivre le chemin au delà du coude qui me cachait, j'entrai dans un taillis, espérant devancer le daim, dont l'allure était lente, m'embusquer dans un fourré du bord de la route et le tirer à son passage. Le ciel était sombre; le vent s'éleva, je vis avec effroi tourbillonner quelques flocons de neige; si elle devait tomber abondamment avant que j'eusse tué le daim, elle recouvrirait l'empreinte de ses pas, et si de mon embuscade je n'avais trouvé l'occasion favorable de lui lancer

une flèche, je ne pourrais plus le suivre à la piste. Mes craintes se réalisèrent; le vent se changea en ouragan chargé d'une neige épaisse. Je sors du taillis au delà du détour du chemin, et à cent pas environ d'une clairière, où il se partageait en deux longues allées, je regarde au loin, je ne vois plus le daim; m'éventant sans doute, il s'était rembûché dans les fourrés qui bordaient les deux routes; quelle direction avait-il prise? impossible de m'en rendre compte, la trace de ses pieds disparaissait sous la neige, dont la couche s'épaississait de plus en plus. En proie à une rage insensée, je me jette à terre, je m'y roule poussant des cris furieux; ma faim, jusqu'alors oubliée dans l'ardeur de ma chasse, se réveillant implacable, déchirait mes entrailles; je mordis l'un de mes bras, la douleur me fit lâcher prise; puis, frappé de vertige, je me relève avec l'idée fixe de retrouver le daim, de le tuer, de m'étendre à côté de lui, d'y rester tant qu'il resterait sur ses os un lambeau de chair à dévorer: j'aurais en ce moment, et si je l'avais tenue, défendu ma proie à coups de couteau contre mon fils. Obsédé par l'idée fixe, délirante, de retrouver le daim, j'allai au hasard, sans savoir où je me dirigeais; je marchai longtemps, la nuit s'approchait, un événement étrange vint en partie dissiper l'égarement de mon esprit. La neige, fouettée par l'ouragan, tombait toujours; tout à coup mon odorat est frappé de l'exhalaison qui s'échappe des viandes grillées; cette senteur, répondant aux appétits féroces qui troublaient ma raison, me rend du moins l'instinct de chercher à assouvir ma faim, je m'arrête, flairant çà et là comme un loup qui évente au loin le carnage; je regarde autour de moi pour reconnaître aux dernières lueurs du crépuscule les lieux où je me trouve. J'étais à l'embranchement d'un chemin de la forêt, conduisant de la petite ville d'Ormesson à Compiègne, il passait devant une taverne où s'arrêtaient d'ordinaire les voyageurs, taverne tenue par un serf de l'abbaye de Saint-Maximin, surnommé *Grégoire-Ventre-creux*, parce que rien ne pouvait, disait-il, satisfaire à son insatiable appétit; obligeant et joyeux homme d'ailleurs, ce

serf, lorsqu'avant ces temps maudits j'allais au château de Compiègne porter ma redevance de gibier, m'offrait parfois amicalement un pot d'hydromel. En proie à l'âpreté de ma faim, exaspérée par la senteur de chair grillée qui s'échappait de la taverne, je m'approche avec précaution de la porte close; Grégoire, pour donner issue à la fumée, avait entr'ouvert la fenêtre. Protégé par la nuit, je me glisse auprès de la croisée sans crainte d'être aperçu; à la lueur d'un grand feu brûlant dans l'âtre, je vois Grégoire-Ventre-creux, assis sur un escabeau, au coin de son foyer, il surveillait la cuisson de ce gros morceau de viande dont l'odeur irritait si violemment ma voracité. A ma grande surprise, le tavernier, homme robuste, dans la force de l'âge, n'était plus comme jadis nerveux et maigre, mais chargé d'embonpoint : ses joues rebondies, encadrées d'une épaisse barbe noire, brillaient des vives couleurs de la santé. Je remarquai, placés à la portée du tavernier, un coutelas, une pique et une hache rougie de sang; à ses pieds, un dogue énorme rongeait un os garni de chair. Cela me courrouça ; moi et ma famille nous aurions vécu un jour des débris abandonnés à ce chien ; et puis comment le tavernier avait-il tant de viande à sa disposition? Les bestiaux coûtaient un tel prix, que les seigneurs et les prélats payaient, disait-on, un bœuf cent sous d'or, un mouton cent sous d'argent! Je ressentais de la haine contre Grégoire, cependant il avait été pour moi jusqu'alors presque un ami. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce morceau de viande, pensant à la joie des miens s'ils me voyaient revenir avec un pareil souper. Je fus tenté de frapper à la porte du serf et de lui demander le partage de sa nourriture, ou au moins les débris que rongeait son chien; mais jugeant du tavernier par moi-même, et le sachant bien armé, je me dis : — En ces temps-ci, pain et viande sont plus précieux qu'or et argent! ma faim est tellement furieuse, que je ne sais si, après l'avoir assouvie, et songeant au lendemain, j'abandonnerais aux miens le morceau qui me resterait! Implorer ou exiger de Grégoire-Ventre-creux le partage de son souper est une folie; il me refuserait ou,

armé comme il l'est, il me tuerait. — Ces réflexions se succédaient rapidement dans mon cerveau troublé. Je me cachais depuis quelques secondes à peine près de la fenêtre, lorsque l'énorme dogue, me flairant sans doute, se met à gronder avec colère, sans abandonner son os. Grégoire, à ce moment, retirait la viande de la broche; il dit à son chien, dont les grondements devenaient courroucés : « — Qu'est-ce qu'il y a, Fillot? Hardi, mon brave! défendons notre » souper, tu as tes crocs, j'ai mes armes; mais, va, ne crains rien, » personne n'oserait entrer ici... Paix-là donc! paix-là, mon Fillot! » — Le dogue, loin de s'apaiser, abandonna son os et se mit à aboyer avec furie en s'approchant de la fenêtre. « — Oh! oh! — dit le ta- » vernier déposant la viande dans un grand plat de bois placé sur la » table, — Fillot quitte un os pour aboyer... il y a quelqu'un au » dehors... » Je me recule aussitôt, et du milieu des ténèbres où je me cachais, je vois Grégoire armé de sa pique, ouvrir toute grande la fenêtre et y paraître à mi-corps criant d'une voix menaçante : « — Qui va là? Si l'on cherche la mort on la trouvera ici... » — L'action devançant presque ma pensée, je saisis mon arc, j'ajuste ma flèche, et, invisible à Grégoire, grâce aux ombres de cette nuit profonde, je le vise en pleine poitrine; ma flèche siffle, il pousse un cri suivi d'un long gémissement, tombe la tête et le buste en avant sur le rebord de la fenêtre, sa pique s'échappe de ses mains, je la saisis, au moment où le dogue furieux, s'élançant par-dessus les épaules de son maître, sautait au dehors pour se jeter sur moi, et je le cloue sur le sol d'un coup de pique au travers du corps. J'avais commis ce meurtre avec la férocité d'un loup affamé. La faim causait mon vertige, il cessa lorsqu'elle fut apaisée; la raison me revint, je me trouvai seul dans la taverne en face du morceau de viande dont je venais de dévorer la moitié. Croyant sortir d'un songe; je regarde autour de moi avec stupeur; soudain, à la lueur du foyer, mes yeux s'arrêtent par hasard sur les ossements abandonnés par le dogue de Grégoire-Ventre-creux; parmi ces débris sanglants, il me sembla re-



connaître une main et un tronçon de bras à demi dévorés... saisi d'horreur, je m'approche des os encore entourés de quelques lambeaux saignants... J'avais sous les yeux des restes humains! une épouvantable pensée me traverse l'esprit. Je me souviens du surprenant embonpoint du tavernier; plus de doute, ce monstre, nourri de chair humaine, égorgeait les voyageurs qui s'arrêtaient chez lui. La viande grillée, dont je m'étais repu, provenait d'un meurtre récent... Mes cheveux se hérissent, je n'ose tourner les yeux du côté de la table, chargée encore du restant de ce mets de cannibale, je me demande comment ma bouche ne l'a pas rejeté ; puis cette première et instinctive horreur passée, je tâche de me rappeler la saveur de cette chair; elle différait peu, par le goût, de la chair de bœuf, dont j'avais quelquefois mangé. A cette remarque succéda la réflexion que voici : « — Mon fils, sa femme, ses enfants, sont à cette heure exposés aux » tortures de la faim ; la mienne a été assouvie par cette nourriture ; » si abominable qu'elle soit, j'en emporterai le reste; ainsi que je l'ai » ignoré d'abord, ma famille ignorera ce qu'elle mange... du moins » je l'aurai arrachée pour un jour aux horreurs de la faim! »

Cette résolution prise, je me disposais à quitter la taverne, lorsque l'ouragan qui grondait au dehors, s'engouffrant avec fracas par la fenêtre, ébranle et ouvre la porte d'un réduit donnant sur cette salle basse, et aussitôt de ce réduit s'exhale une odeur cadavéreuse comme celle d'un charnier... Je cours au foyer, j'y saisis un tison enflammé; éclairé par cette lueur, j'entre dans la pièce voisine : les murailles nues étaient çà et là tachées de jets de sang noirâtre, dans un coin je vis un amoncellement de bruyère et de fougère desséchées, dont on se sert en ce pays pour allumer le feu; puis j'aperçus un pied et la moitie d'une jambe sortant de dessous ces broussailles entassées... je les écarte... elles cachaient un cadavre fraîchement mutilé; il en restait la moitié du tronc, une cuisse et une jambe... L'odeur du charnier, de plus en plus pénétrante, devait s'échapper d'un réduit plus profond; je découvre une sorte de trappe, je la soulève; une

bouffée d'odeur putréfiée s'en exhale si infecte, que je recule d'un pas; mais poussant jusqu'au bout ce sinistre examen, j'approche de l'ouverture mon tisson allumé, et je vois un caveau presque entièrement rempli d'ossements, de têtes, de membres humains, débris sanglants des voyageurs que Grégoire-Ventre-creux égorgeait pour les dévorer... Afin d'échapper à cet horrible spectacle, je jette, au milieu du caveau mortuaire, mon brandon enflammé; il s'éteint, je reste un moment dans l'ombre immobile, saisie d'épouvante; puis je rentre dans la salle basse, et après une nouvelle hésitation, surmontant mes scrupules en songeant à ma famille affamée, j'emporte dans mon bissac le morceau de chair grillée. Au dehors de la taverne, l'ouragan redoublait de violence; la lune, alors en son plein, quoique voilée par des tourbillons de neige, jetait assez de clarté pour me guider. Je repris en hâte le chemin de la Fontaine-aux-Biches, marchant d'un pas rapide et ferme; l'infernale nourriture prise chez le tavernier m'avait rendu mes forces. Arrivé à deux lieues environ de ma demeure, je m'arrêtai frappé d'un regret soudain : le dogue tué par moi était énorme et fort gras, il pouvait, pendant deux ou trois jours au moins, assurer l'existence de ma famille. Je retournai à la taverne, quoiqu'il y eût une longue route à parcourir de nouveau. J'approchais de la demeure de Grégoire, lorsqu'au loin, à travers la neige qui tombait toujours, j'aperçois une grande lueur; elle s'échappait à travers la porte et la fenêtre de la maison; cependant, deux heures auparavant, lors de mon départ, le foyer était éteint. Quelqu'un venu depuis avait donc rallumé le feu? Je me glisse près de la maison, dans l'espoir d'enlever le chien sans être vu; mais un bruit de voix arrive jusqu'à moi, je m'arrête et j'entends ceci :

« — Compagnon, attendons encore un peu de temps, le chien sera » grillé à point.

» — J'ai faim! j'ai faim!...

» — Moi aussi... mais je suis plus patient que toi, qui aurais » mangé cru cet excellent morceau... Ah! la puante odeur que

» celle de ce charnier! pourtant la porte et la fenêtre sont ouvertes.

» — Qu'importe?... J'ai faim...

» — Ainsi maître Grégoire-Ventre-creux égorgeait les voyageurs » pour les voler, sans doute... L'un d'eux, mieux avisé, l'aura tué » cette nuit... Mais au diable le tavernier! son chien est cuit, man- » geons-le!

» — Mangeons!... »

J'étais seul et vieux, comment disputer leur proie à ces deux hommes? Je regagnai notre demeure, j'y arrivai vers la fin de la nuit. En entrant chez nous, voilà ce que j'ai vu, à la lueur d'une torche de bois résineux fixée au long de la muraille dans un anneau de fer : Mon fils Den-Braô, étendu près du foyer, avait caché son visage sous sa blanche casaque de maçon; expirant lui-même d'inanition, il voulait échapper au spectacle de l'agonie des siens. Sa femme Gervaise, si maigre que l'on pouvait compter les os de sa face sous sa peau terreuse, était agenouillée près d'une couche de paille, là se débattait convulsivement Julyan, le second de ses enfants, moins épuisé que les autres grâce à sa robuste nature; Gervaise, presque défaillante, luttait contre son fils, il poussait des cris tantôt plaintifs, tantôt furieux, et tâchait de porter à ses dents l'un de ses bras dans la frénésie de sa faim. Nominoé, l'aîné, couché à plat ventre sur le même lit que son frère, m'eût semblé mort, sans de légers tressaillements qui, de temps à autre, agitaient ses membres beaucoup plus amaigris que ceux de Julyan, tandis que Jehanne, petite fille de trois ans, murmurait dans son berceau d'une voix expirante : — Mère... j'ai faim... j'ai faim!

Gervaise, au bruit de mes pas, tourna la tête vers moi. — Père, — me dit-elle avec désespoir, — si vous ne rapportez rien, je tue mes enfants pour abréger leur agonie... et je me tue ensuite!

Jetant mon arc, j'ôtai de dessus mes épaules mon bissac. A sa lourdeur, à son volume, Gervaise reconnut qu'il était plein; elle me l'arracha des mains dans son impatience farouche, le fouilla, en re-

tira le morceau de chair grillée, le saisit et l'élevant au-dessus de sa tête pour le montrer à toute la famille, s'écria d'une voix pantelante : — De la viande !... oh ! nous ne mourrons pas encore ! Den-Braô !... mes enfants ! de la viande ! de la viande ! — A ces mots, mon fils se redressa brusquement sur son séant ; Nominoé, trop faible pour se relever, se retourna sur sa couche en tendant vers sa mère ses mains avides ; la petite Jehanne tendit aussi les siennes en dehors de son berceau, pendant que Julyan, cessant d'être contenu par sa mère et n'entendant rien, ne voyant rien, en proie au délire de la faim, portait son bras à ses dents ; ni moi, ni personne, hélas ! ne s'aperçut alors du mouvement de cet enfant. Tous les yeux étaient attachés sur Gervaise qui, courant à une table et prenant un couteau, dépeça la chair en criant : — De la viande... de la viande !...

— Oh ! donne... donne... — dit mon fils à sa femme, accourant vers elle les mains tendues, et il reçut un morceau qu'à l'instant il dévora.

— A toi, Jehanne ! — reprit ensuite Gervaise en jetant un autre morceau à sa petite fille, qui poussa un cri de joie, tandis que sa mère, cédant à la faim, mordait à la tranche qu'elle allait donner à Nominoé, son fils aîné. Celui-ci, saisissant sa proie, se mit comme les autres à la manger avec une voracité silencieuse. — A toi maintenant, Julyan ! — ajouta Gervaise ; l'enfant ne répondit rien... elle se baissa vers lui et dit : — Julyan, ne mords donc pas ainsi ton bras ! Tiens, voilà de la viande, cher petit ! — Mais son frère aîné, Nominoé, ayant déjà mangé son morceau, s'empara brusquement de celui que sa mère offrait à Julyan. Le voyant toujours immobile et muet, elle s'écria : — Mon enfant, ôte donc ton bras d'entre tes dents ! — A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle ajouta, en se tournant vers moi : — Venez donc, père !... son bras est glacé, raidi... si raidi que je ne puis le lui ôter d'entre les mâchoires !

J'accourus : le petit Julyan venait d'expirer dans les convulsions de la faim, moins affaibli, moins amaigri cependant que son frère et

sa sœur. — Éloigne-toi ! — ai-je dit à la femme de mon fils ; — éloigne-toi ! Gervaise eût donné sa vie pour ses enfants ; elle comprit que Julyan venait d'expirer. Son chagrin fut cruel ; mais lorsque je l'engageai à s'éloigner, elle m'obéit, ne pensant, comme mon fils, qu'à satisfaire à sa faim. Lorsqu'elle fut, non pas assouvie, mais momentanément apaisée, tous deux éclatèrent en sanglots. — Ne pleurez pas le sort de Julyan, — leur ai-je dit ; — il ne souffrira plus. Ah ! Gaulois dégénérés ! nous avons perdu ce fier dédain de la mort que nos pères puisaient dans leur foi druidique ! Ils savaient échapper eux et leurs enfants à la honte de l'esclavage ou à la douleur, en se délivrant d'une vie odieuse pour aller renaître en des mondes meilleurs ! ne plaignons pas ceux qui meurent... envions leur sort !

— Pauvre petit Julyan ! — disait Gervaise en gémissant ; — ah ! mon cher enfant ! quelques instants de plus, tu mangeais comme les autres, et tu étais sauvé... pour aujourd'hui du moins !

— Mon père, — me dit Den-Braô, — cette viande grillée, j'y songe maintenant... où vous l'êtes-vous procurée ?

— Pour la première fois depuis longtemps j'avais trouvé la trace d'un daim, — ai-je répondu, en baissant les yeux devant le regard de mon fils ; — j'ai longtemps, mais en vain, suivi cette bête fauve à la piste, je suis ainsi arrivé près de la taverne de Grégoire ; il soupait... il m'a donné ce que vous avez mangé.

— Un tel don ! en ces temps de famine, mon père ? en ces temps où les seigneurs et les prélats seuls ne souffrent pas de la faim ? Un tel don est à peine croyable.

— J'ai appitoyé le tavernier sur notre détresse, — ai-je brusquement répondu à mon fils, afin de mettre fin à cet entretien, qui me navrait. — Mais je suis brisé de fatigue ; j'ai besoin de me reposer. — J'allai dans la pièce voisine m'étendre sur ma couche, mon fils et sa femme restèrent agenouillés près du corps du petit Julyan ; les deux autres enfants s'endormirent, disant qu'ils avaient encore faim. Je me suis réveillé après un long sommeil agité de rêves sinistres ; la fin

du jour approchait; je vis Gervaise toujours agenouillée près du corps de Julyan, son frère et sa sœur disaient : — Mère ! donne-nous donc encore à manger... nous avons autant faim que la nuit passée.

— Plus tard, chers petits, — répondait la malheureuse femme pour les consoler du moins par l'espérance ; — plus tard... vous aurez à manger. — Mon fils, assis sur un escabeau, son visage caché dans ses mains, releva la tête et me dit : — Le jour finit, où allez-vous, mon père ?

— Creuser la fosse de mon petit-fils... je t'épargnerai ce travail et ce chagrin.

— Creusez aussi notre fosse, mon père ! — me répondit Den-Braô avec un sombre abattement ; — cette nuit nous allons mourir ! Notre faim, un moment satisfaite, devient plus terrible encore que la nuit dernière... Creusez une grande fosse pour nous tous, mon père !

— Ne désespérons pas, mes enfants ; la neige a cessé de tomber, peut-être retrouverai-je les traces de ce daim qu'hier j'ai poursuivi.

J'emportai une pelle, une pioche, afin de creuser la fosse de mon petit-fils non loin de l'endroit où j'avais enseveli mon père Luduecq. Il se trouvait près de là un amoncellement de branches de bois mort préparé quelque temps auparavant par des serfs bûcherons pour être réduites en charbon. La fosse ouverte, j'ai laissé là ma pioche et ma pelle ; la neige ne tombait plus. Il restait encore une heure de jour, j'espérais retrouver les traces du daim ; mais je parcourus en vain plusieurs chemins sans revoir l'empreinte de ses pas. La nuit vint très-noire, la lune se levait tard ; déjà je jugeais de la faim féroce que devaient éprouver les miens par celle que je ressentais moi-même. Je regagnai notre hutte, là m'attendait un spectacle plus déchirant encore que celui de la veille... Cris convulsifs des enfants affamés, gémissements de leur mère, sinistre abattement de mon fils, couché sur le sol, attendant la mort, et me reprochant d'avoir prolongé de quelques heures son agonie et celle de sa famille ;

tel était l'anéantissement de ces malheureux que, sans retourner la tête vers moi, ils me laissèrent emporter dans mes bras le corps de mon petit-fils.

---

Au bout d'une heure, je suis rentré dans notre cabane; il y régnait une obscurité profonde, le foyer était éteint. Personne n'avait eu le courage d'allumer un flambeau de résine. J'entendis des râlements sourds ou convulsifs; soudain Gervaise s'écrie en courant vers moi à tâtons à travers les ténèbres: — Je sens l'odeur de la viande grillée... c'est comme l'autre nuit... Nous ne mourrons pas! Den-Braô, ton père apporte encore de la viande... Vite de la lumière!

— Non, oh! non! pas de lumière! — me suis-je écrié les cheveux hérissés d'épouvante. — Prenez! — dis-je à Gervaise, qui m'arrachait mon bissac des épaules, — prenez... et mangez dans l'ombre!

Ces malheureux dévorèrent leur proie au milieu de l'obscurité, trop affamés pour me demander ce que je leur donnais à manger.

Moi, j'ai fui de la cabane, presque fou d'horreur...

J'errai longtemps sans savoir où j'allais; une forte gelée succédait à la tombée de la neige qui couvrait le sol; la lune brillait éclatante; le froid me saisit, je reviens à moi, et me jette désespéré au pied d'un arbre pour y attendre la mort. Tout à coup j'entends, à cinquante pas, dans un taillis qui me faisait face, ce craquement de branches qui annonce le passage et la venue d'une bête fauve... Malheureusement, j'avais laissé mon arc et mes flèches dans notre cabane. — C'est le daim! oh! je tuerai, — murmurai-je; — cette volonté domina l'épuisement de mes forces et mon regret d'être privé d'armes au moment où une proie allait sans doute s'offrir à moi. Le froissement des branchages devenait de plus en plus dictinct; je me trouvais sous une futaie de chênes séculaires, au delà s'étendait l'épais taillis qu'en ce moment traversait la bête fauve. Je me dresse immobile le

long de l'énorme tronc d'arbre au pied duquel je m'étais jeté. A l'abri de sa grosseur et de son ombre, le cou tendu, l'œil et l'oreille au guet, je prends mon long couteau de forestier entre mes dents et j'attends... Après quelques minutes d'une angoisse mortelle, car le daim pouvait m'éventer ou sortir du fourré hors de ma portée, je l'entends se rapprocher, puis s'arrêter un instant tout proche et derrière l'arbre auquel je m'adossais et qui me cachait aux yeux de l'animal; je ne pouvais non plus l'apercevoir; mais à six pieds de mon embuscade, à ma droite, je voyais, dessinée en noir sur la neige, rendue éblouissante par la clarté lunaire, je voyais l'ombre du daim et de la haute ramure qui couronnait sa tête... Suspendant ma respiration, je reste immobile tant que l'ombre reste immobile; au bout d'un instant l'ombre s'avance de mon côté, d'un bond je m'élance et je saisis l'animal par ses bois; il était de grande taille, il se débat vigoureusement, mais je me cramponne de la main gauche à sa ramure, et je lui plonge de la main droite mon couteau dans la gorge; il roule sur moi, expire, je colle ma bouche à sa blessure et je pompe le sang qui en coulait à flots.

Ce sang vivifiant me reconforta; car moi, je n'avais rien mangé le soir dans notre cabane...

Après quelques moments de repos, je liai les deux pieds de derrière du daim avec une branche flexible, et le traînant, non sans peine à cause de sa pesanteur; j'arrivai avec ma proie à notre demeure de la Fontaine-aux-Biches. Ma famille se trouvait ainsi pour longtemps à l'abri de la faim, ce daim devait nous fournir près de trois cents livres de chair qui, soigneusement dépecée et fumée à la façon des forestiers, pouvait se conserver plusieurs mois.

Maintenant il me reste à faire un horrible aveu que mon fils, sa femme et ses enfants n'apprendront qu'après ma mort, lorsqu'ils liront ces lignes. A côté de la fosse où je portai le corps de Julyan, se trouvait un amas de bois sec destiné à être réduit en charbon par les bûcherons, je me suis dit ceci : « — Hier, l'abominable nourri-

» ture dont j'ai apporté les restes à ma famille, l'a empêchée d'expi-
» rer au milieu des tortures de la faim; mon petit-fils est mort...
» vaut-il mieux ensevelir sa chair, ou la faire servir à prolonger la vie
» de ceux qui lui ont donné le jour ? »

Après avoir hésité devant cette effrayante extrémité, je m'y suis résolu, songeant à l'agonie des miens. J'ai allumé le monceau de bois sec, j'y ai jeté les chairs de mon petit-fils, et à la lueur du bûcher j'ai enseveli ses os, moins un fragment de son crâne, que j'ai conservé comme une triste et pieuse relique, sur laquelle j'ai gravé ces mots sinistres en langue gauloise : FIN-AL-BRED (*fin du monde*). Puis, retirant du brasier ces chairs grillées, je les ai apportées à ma famille expirante; et, dans l'ombre, ces malheureux ont mangé... ignorant ce qu'ils mangeaient. Le surlendemain de ces nuits maudites, j'appris d'un serf bûcheron qu'un de mes camarades, forestier comme moi des bois de Compiègne, trouvant au matin le corps de Grégoire-le-Tavernier percé d'une flèche restée dans sa blessure, et ayant reconnu cette flèche pour l'une des miennes à la façon particulière dont elle était empennée, m'avait dénoncé comme coupable du meurtre. Le baillif du domaine de Compiègne me détestait, et quoique mon crime eût délivré la contrée d'un monstre, qui égorgeait les voyageurs pour les dévorer, le baillif ordonna mon supplice. Instruit à temps, décidé à fuir, je dis adieu à mon fils; mais il voulut, ainsi que sa femme et leurs deux enfants, m'accompagner; nous ne pouvions d'ailleurs être plus misérables; la chair du daim fumée que nous emportions dans nos bissacs pouvait assurer notre subsistance pendant un long trajet; servage pour servage, peut-être serions-nous moins à plaindre en d'autres lieux. La famine, quoique générale, sévissait moins, disait-on, dans certaines contrées. Le soir venu, nous avons quitté notre demeure de la Fontaine-aux-Biches; mon fils et sa femme portaient tour à tour sur leur dos la petite Jehanne; l'autre enfant, Nominoé, déjà grand, marchait à mes côtés. Hors des limites du domaine royal, j'étais du moins en sûreté. Apprenant plus tard

par des pèlerins que l'Anjou souffrait moins de la famine que d'autres provinces, nous nous sommes mis en route pour ce pays ; d'ailleurs l'Anjou touchait à la Bretagne, berceau de notre famille ; je désirais m'en rapprocher, dans l'espoir de retrouver peut-être en Armorique quelqu'un de nos parents. Notre voyage s'accomplit durant les premiers mois de l'année 1034 au milieu de mille vicissitudes, presque toujours en compagnie de pèlerins, de mendiants ou de vagabonds pillards. Partout sur notre passage nous avons vu les traces horribles de la famine et des ravages causés par les guerres privées des seigneurs. La petite Jehanne mourut de fatigue en route.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

Mon père Yvon-le-Forestier, interrompu par la maladie à laquelle il a succombé, n'a pu achever ce récit ; au moment de mourir il m'a remis ce parchemin, à moi son fils *Den-Braô-le-Maçon ;* il me l'a remis, ce parchemin, ainsi qu'un os du CRANE de mon pauvre petit Julyan et LE FER DE FLÈCHE qui est joint à la légende laissée par notre aïeul Eidiol, le nautonnier parisien, pieusement conservée par mon père ; je la léguerai, ainsi que le récit précédent, à mon fils Nominoé... Un jour peut-être ces légendes seront jointes aux chroniques de notre famille, possédées sans doute par ceux de nos parents qui doivent encore habiter la Bretagne... Qui sait, hélas ! si nous les reverrons jamais ! Mon père Yvon est mort le neuvième jour du mois de septembre de l'année 1034. Voici comment s'est terminé notre voyage. Suivant le désir de mon père et afin de nous rapprocher de la Bretagne, nous nous dirigions vers l'Anjou. Nous sommes ainsi arrivés dans cette province, sur le territoire du seigneur *Guiscard*, comte du pays et du château de *Mont-Ferrier ;* tous les voyageurs qui passaient sur ses terres devaient un tribut à ses péagers ; les pauvres gens hors d'état de payer étaient, selon le caprice des gens du seigneur, contraints d'accomplir des actes pénibles, humiliants ou ri-

dicules, de recevoir des coups de fouet, de marcher sur les mains, de gambader ou de baiser les verrous de la porte du péager (D); quant aux femmes, elles devaient se soumettre aux obscénités les plus révoltantes (E). Plusieurs pauvres gens, aussi misérables que nous, subirent ces hontes et ces brutalités. Désirant les épargner à ma femme et à mon père, je dis au baillif de la seigneurie, qui d'aventure se trouvait là : « — Ce château que je vois là-haut me semble menacer » ruine en plusieurs endroits, par suite d'un incendie et d'un siége » récents; je suis habile artisan maçon, j'ai bâti grand nombre de » donjons fortifiés, employez-moi, je travaillerai à la satisfaction de » votre seigneur; je vous demande pour seule grâce, de ne pas mal- » traiter mon père, ma femme et mes enfants, et de nous accorder » l'abri et le pain, tant que dureront mes travaux. » — Le baillif accepta mon offre, car on n'avait pas encore remplacé l'artisan maçon de la seigneurie, tué lors de la dernière guerre contre le château de Mont-Ferrier. Je montrai suffisamment que je savais bâtir. Le baillif nous assigna pour demeure une cabane, et nous devions recevoir la pitance des serfs; mon père cultiverait un petit jardin dépendant de notre masure, et mon fils Nominoé, déjà en âge de travailler, m'aiderait dans mon labeur, qui pouvait durer jusqu'à la saison d'hiver; nous comptions ensuite tâcher de nous rendre en Bretagne. Nous vivions ici depuis cinq mois, lorsqu'il y a trois jours j'ai perdu mon père, qui, le soir, après ses travaux, avait écrit le récit précédent.

---

Aujourd'hui, onzième jour du mois de juin de l'année 1035, moi, Den-Braô, je relate ici un événement très-triste. Les travaux du château de Mont-Ferrier n'ayant pas été terminés avant l'hiver de l'année 1034, le baillif du seigneur, peu de temps après la mort de mon père, m'a proposé de reprendre la bâtisse au printemps. J'ai accepté, car j'aime mon métier de maçon; d'ailleurs, ma famille n'était pas plus malheureuse ici qu'à Compiègne, et je n'éprouvais

pas le même désir que mon père, de me rendre en Bretagne où, peut-être, il ne reste personne de notre famille. J'ai donc accepté les offres du baillif ; je me promettais de plus un grand plaisir à achever certaine construction dans laquelle se trouvait une issue secrète habilement ménagée, qui permettrait au seigneur, par ces temps de guerres privées continuelles, de sortir de son château, en cas de siége et de retraite désespérée. Ces bâtisses étaient achevées depuis quelques jours, lorsque hier le baillif m'a dit : « — L'un des alliés du seigneur de Mont-Ferrier est venu le visiter, il a été frappé des travaux » que tu as accomplis ; il veut augmenter les fortifications de son » manoir, et le comte, notre maître, consent à te céder à son ami » en échange d'un serf, très-habile armurier. — Je ne suis pas serf » du seigneur de Mont-Ferrier, — ai-je répondu, — je me suis engagé à travailler ici librement. » — Le baillif haussa les épaules et reprit : « — Voici la loi : *Tout homme* NON FRANC *qui habite plus d'un* » *an et d'un jour la terre d'un seigneur, devient serf ou homme de* » *corps dudit seigneur, et est comme tel taillable à merci et à miséri-* » *corde* (F). Or, tu demeures ici depuis le dixième jour de juin de » l'an 1034, nous sommes aujourd'hui le onzième jour du mois de » juin de l'an 1035, donc il y a un an et un jour que tu vis sur la » terre du seigneur de Mont-Ferrier ; donc tu es son serf, donc tu lui » appartiens et il a le droit de t'échanger contre un serf du seigneur » de Plouernel. Ne songe pas à résister aux volontés de notre maître, » car NEROWEG IV, *seigneur et comte* du pays de *Plouernel*, veut » t'avoir et t'aura pour artisan maçon. Il a envoyé deux de ses » hommes qui t'emmèneront de force, attaché à la queue d'un cheval, si tu refuses de marcher de bon gré. »

Je me serais résigné sans grand chagrin, me disant que pendant quarante ans j'avais vécu serf du domaine de Compiègne, et que peu m'importait de bâtir dans une seigneurie ou dans une autre, pourvu que je bâtisse ; mais une chose malgré moi m'alarme : souvent mon père m'a raconté qu'il tenait de son aïeul Guyrion, qu'une antique

famille de race franque du nom de Neroweg, établie en Gaule depuis la conquête de Clovis, s'était parfois rencontrée à travers les âges, et pour notre malheur, avec notre famille, à nous, fils de Joel. Puisse cette nouvelle rencontre avec un *Neroweg* n'être funeste ni à moi ni aux miens !... Et pourquoi, d'ailleurs, cette rencontre me serait-elle funeste? Je suis d'un caractère résigné, craintif et soumis; ma condition est d'être serf; je l'accepte sans murmure, me conformant en cela aux ordres de l'Église; je ferai de mon mieux pour contenter le seigneur Neroweg IV. Quel mal pourrait-il me vouloir à moi ou à ma famille? Cependant, j'éprouve malgré moi une crainte vague au sujet de ma rencontre avec ce seigneur; aussi moi, Den-Braô, fils d'Yvon-le-Forestier, j'écris ici ces lignes. — Fasse le ciel que l'avenir ne réalise pas mes craintes ! Fasse le ciel, mon cher fils Nominoé, que tu n'aies à enregistrer sur ce parchemin que la date de ma mort, avec ces seuls mots : « — Mon père Den-Braô a terminé paisiblement sa » laborieuse vie de serf artisan maçon. »

# L'AUTEUR

## AUX ABONNÉS DES MYSTÈRES DU PEUPLE.

CHERS LECTEURS,

Nous voici arrivés à l'une des périodes les plus importantes et les plus douloureuses de notre histoire : *l'époque de la* FÉODALITÉ... cette exécrable féodalité, dont notre immortelle révolution de 1789 à 1792 put seule effacer les derniers vestiges ; la féodalité, la conséquence la plus saisissante, la plus horrible de l'invasion des Franks, accomplie au cinquième siècle par les hordes sauvages de HLLODWIG (Clovis) ; oui, la féodalité commençant de s'établir vers la fin du règne de la seconde race de ces rois étrangers à la Gaule et atteignant son entier développement sous leur troisième race ; celle de *Hugh-Capet*, fut le résultat naturel, fatal, de la conquête franke. En deux mots, rappelons l'enchaînement des faits :

Clovis, ce monstre de férocité, si religieusement loué par l'Église catholique, s'empare de la Gaule, grâce à l'abominable complicité des évêques ; ils appellent les hordes barbares des Franks, et, prêchant la sainteté de cette sanglante invasion, le clergé ordonne au peuple des Gaules, sous peine du feu éternel, de subir la domination étrangère. Ce peuple, jadis si belliqueux, si intelligent, si patriote, mais que l'Eglise avait hébété, avili, châtré depuis trois siècles, ce peuple obéit aux prêtres ; Clovis devient maître de notre pays, réduit les Gaulois, nos pères, au plus affreux esclavage, garde pour lui la plus grande partie des terres, des troupeaux, des maisons, des richesses du pays, et partage le reste, terres, gens et bétail, entre les évêques catholiques et ses *leudes* (chefs de hordes). Ces terres et leurs habitants esclaves, Clovis, nous l'avons vu, les distribuait à ses compagnons de guerre *à bénéfice*, c'est-à-dire qu'il accordait la jouissance, soit temporaire, soit héréditaire, de ces biens, moyennant certaines obligations, matérielles, pécunières ou honorifiques. Durant le règne de la première et de la seconde race des rois franks, les seigneurs *bénéficiers* ont un but constant, opiniâtrement poursuivi : le but de s'affranchir de leurs obligations envers la royauté, d'usurper son pouvoir et de rendre *héréditaire*, *absolue et indépendante*, pour eux et leurs descendants, soit la jouissance des domaines dont ils étaient bénéficiers, soit la possession des comtés ou duchés qu'ils gouvernaient au nom des rois. Vers le commencement du règne de la troisième race de Hugh-Capet, qui dut sa couronne à l'adultère et au meurtre, les seigneurs atteignirent enfin leur but ardemment poursuivi sous les descendants de Clovis et de Charlemagne ; ils devinrent indépendants, dès lors le système féodal ainsi fondé, atteint sa plus complète expression, sa plus épouvantable puissance ; en un mot, tous les seigneurs franks descendants des premiers conquérants de la Gaule, et jusqu'alors possesseurs de terres *à bénéfice*, ou gouverneurs de comtés ou de duchés qu'ils devaient administrer au nom des rois, se déclarèrent *souverains héréditaires, absolus et indépendants*, chacun dans ses possessions.

La royauté fut ainsi peu à peu dépouillée, d'âge en âge, d'un grand nombre de provinces dont elle était seule propriétaire, ou qui relevaient de la couronne lors des premiers siècles de la conquête, et le roi, au temps de la féodalité, ne fut plus qu'un des nombreux petits souverains qui tyrannisaient et exploitaient les peuples asservis, n'ayant, lui, roi, sur les seigneurs, ses égaux, ses *pairs*, ainsi qu'ils s'appelaient, d'autre autorité que la force, quand, par hasard, il était le plus fort, et cela n'arrivait

presque jamais ; car, ainsi que vous le verrez, rien de plus illusoire en fait, en pratique, que la prétendue hiérarchie féodale.

L'Eglise catholique, apostolique et romaine, fidèle à ses traditions séculaires d'envahissement, de fanatisme sanguinaire, de jonglerie, d'usurpation et de cupidité effrénée, imita les seigneurs lorsqu'elle ne les devança pas dans cette voie de spoliations, de violences, de massacres ou d'infamies sans nom. Les évêques et les abbés se déclarèrent aussi *souverains absolus* dans leurs évêchés ou dans leurs abbayes ; et, pour ajouter l'hérédité à la souveraineté, grand nombre de ces hommes de Dieu se marièrent, désireux de léguer à leur postérité les biens immenses qu'ils devaient à la ruse, au vol, ou à l'hébétement crédule des fidèles ; généralement dans les familles ecclésiastiques l'on ménageait l'évêché pour l'aîné, l'abbaye pour les cadets ; quant aux filles, on les dotait d une cure ou d'un canonicat, et leurs époux devenaient, en se mariant, chanoines ou curés. On vit un *enfant de dix ans* archevêque de Liége, et son père, administrateur du diocèse pendant la minorité de ce marmot-prélat, vendait les bénéfices et percevait les dîmes. Entre autres ménages ecclésiastiques, il y avait en Bretagne quatre évêques mariés, ceux de *Quimper*, de *Vannes*, de *Rennes* et de *Dol ;* l'on reprochait surtout à ce dernier de piller un peu trop les églises voisines pour doter ses filles ; les femmes des prélats accompagnaient leurs maris à l'autel ; on les appelait *prêtresses*. Rome donnait le signal des plus abominables scandales : deux *papesses*, courtisanes lubriques, donnaient et reprenaient, selon leur caprice libertin, la tiare pontificale à leurs amants, et plus tard la papauté tomba entre les mains d'un enfant de neuf ans... Mais laissons ces ignominies catholiques, apostoliques et romaines; revenons à l'établissement de la féodalité. Citons quelques témoignages d'une irrécusable autorité historique.

Brussel, dans son *Examen de l'usage général des fiefs en France* pendant les onzième, douzième et treizième siècles (période culminante de la féodalité proprement dite), dit ceci :

« — Les comtes et les ducs ayant, sous les dernières races de nos rois, rendu leurs comtés et leurs » duchés héréditaires dans leurs familles, ne tardèrent pas à faire ressentir aux habitants de ces terres » qu'ils avaient tout pouvoir sur eux, et les chargèrent de telles coutumes qu'ils voulurent.» (L. II, c. x.)

Eusèbe de Lauricre, dans son *Glossaire du Droit français* (*Droits seigneuriaux*, t. I, p. 374), dit à ce sujet :

« — Il n'est pas d'éléments que les seigneurs féodaux, qui étaient autrefois de petits tyrans, n'aient » tâché de s'approprier pour avoir occasion d'opprimer leurs pauvres habitants et de leur imposer une » infinité de droits et de tributs ; l'origine de ces usurpations vient de ce que, anciennement, presque » tous les roturiers qui demeuraient à la campagne étaient serfs, en la puissance des seigneurs, et de » ce qu'entre seigneurs et leurs serfs *il n'y avait de juge que Dieu seul.* »

Et de fait, à l'époque de la féodalité, le sort des serfs, qui composaient la presque totalité de la population, était non moins horrible que celui des esclaves des siècles précédents. Ainsi, nous citerons Beaumanoir, écrivain du temps de la féodalité ; il s'exprime ainsi :

« — Plus courtoise est notre coutume envers les serfs qu'en beaucoup d'autres provinces, où les sei- » gneurs *disposent de leurs serfs à vie et à mort.* » (Ch. 45 *des Aveux*, p. 258.)

« — Un serf taillable haut et bas (dit Eusèbe de Lauricre; *Glossaire*, t. XI, p. 399), c'est-à-dire » un serf taillable au plaisir et à la volonté du seigneur. »

Enfin Pierre de Fontaine, autre écrivain des temps féodaux, démontre ainsi naïvement, dans le langage *du bon vieux temps* (ce temps que rêvent encore les gens du droit divin et du parti prêtre), la différence qui doit exister entre le *vilain* et le *serf*.

» — Et, sache bien ke (que) selon Diex (Dieu), tu n'as pas mie pleine poëste (puissance) sur ton » *vilain*. Donc, si tu prends du sien, sauf les redevances k'il te doit, tu prends contre Diex (Dieu) et » sur le péril de ton âme, comme robières (voleurs), et ce k'on dit ke toutes les choses ke vilain a, sont » à son seigneur, c'est voirs à garder : car s'ils étoient à son seigneur propre, *il n'y auroit aucune dif-* » *férence entre serf et vilain.* »

(Pierre de Fontaine. *Conseils à un Ami*, ch. xxi.)

D'où il suit que les serfs appartenaient corps et biens à leurs seigneurs ; que disons-nous ? non-seulement les seigneurs laïques ou ecclésiastiques les *taillaient* eux et leur famille, à *merci et à miséricorde*, *à vie et à mort*, selon la terrible naïveté du langage du temps, mais ces seigneurs, comtes ou abbés, marquis ou chanoines, duks ou évêques, dans l'implacable férocité de leur orgueil possessif, non contents de posséder ces misérables, âme, corps et biens, de vivre de leurs sueurs, de leur sang, étendaient les droits de l'Eglise et de la seigneurie jusque sur la virginité des femmes de leurs malheureux serfs. Oui, ces droits monstrueux, l'Eglise catholique les revendiquait comme les seigneurs laïques ;

car vraiment en ces temps-ci, où l'effronterie cléricale, redoublant d'audace mensongère, ose dire que *l'Église catholique a, depuis des siècles, aboli l'esclavage, l'exploitation impie de l'homme par l'homme*, il est bon de dire, de répéter sans cesse que L'ÉGLISE CATHOLIQUE, COMME LES SEIGNEURS FRANKS, SES COMPLICES, A POSSÉDÉ DES ESCLAVES JUSQU'AUX SEPTIÈME ET HUITIÈME SIÈCLES ET DES SERFS, PUIS DES VASSAUX JUSQU'EN 1789. — Oui, et au commencement *du dix-septième siècle*, des abbés, des évêques, des chanoines, jouissaient ou trafiquaient encore des droits les plus infâmes. Voici, à ce sujet, ce que nous lisons dans le *Glossaire* D'EUSÈBE DE LAURICRE, p. 307, édit. 1704 :

« — CULLAGE OU CUILAGE. — Au procès-verbal fait par maître Jean Faguier, auditeur en la chambre » des comptes, en vertu d'arrêt d'icelle du 7 avril 1507, pour l'évaluation du comté d'Eu, tombé en la » garde du roi par la minorité des enfants de M. le comte de Nevers et de madame Charlotte de Bour- » bon, sa femme, au chapitre des revenus de *la baronnie de Saint-Martin-le-Gaillard*, dépendant dudit » comté d'Eu.

» — ITEM, LEDIT SEIGNEUR AUDIT LIEU DE SAINT-MARTIN A LE DROIT DE CULLAGE QUAND ON SE » MARIE.

» Cette coutume, *qui donnait aux seigneurs la première nuit de noces des nouvelles mariées*, se » rédima plus tard en une somme d'argent ou en un certain nombre de vaches... Les seigneurs de *Sou-* » *loire* étaient autrefois aussi fondés en pareils droits exorbitants et honteux. Ils ont été convertis en » prestation en argent le 15 octobre 1607.

» — Au livre IX, ch. DXCVIII de l'*Histoire de Châtillon*, se voit un accord entre *Guy, seigneur de* » *Châtillon* et *de la Ferté en Tardenois*, pour la conversion en argent du droit de *cullage*.

» Par arrêté de la cour du 19 mars 1509, à la poursuite des habitants et échevins d'Abbeville, défense » fut faite à l'*évêque d'Amiens d'exiger de l'argent des nouveaux mariés, et dit que chacun des habi-* » *tants pourra coucher avec sa femme*, SANS LA PERMISSION DE L'ÉVÊQUE. — Les ÉVÊQUES d'Amiens, » les CHANOINES de Lyon, et grand nombre de seigneurs d'Auvergne étaient autrefois en possession de » mettre *une cuisse nue dans le lit des nouvelles mariées ou de* PASSER LA NUIT AVEC ELLES. »

SAUVAL, *Antiquités de Paris*, liv. VIII, p. 464-466.) (1)

« Les seigneurs de Prelley, en Piémont, jouissaient d'un pareil droit qu'ils appelaient *cazzagio* ; les » vassaux des seigneurs en ayant demandé la commutation, le refus les porta à la révolte (*ibidem*).

Les *Jacques* aussi, chers lecteurs, se révoltèrent, poussés à bout par l'horreur du servage et de ces droits infâmes ; car la *Jacquerie*, ainsi que vous le verrez plus tard, fut une terrible, mais légitime représaille du serf et du vilain contre l'exécrable et sanglante oppression de la seigneurie et du clergé ; mais trois siècles de misères, de tortures, devaient s'écouler avant cette *Jacquerie* vengeresse et implacable.

Ces trois siècles embrassent, à bien dire, la période du système féodal qui va se dérouler à nos yeux ; et durant ces temps maudits, non-seulement les serfs et les vilains des campagnes, mais encore les bourgeois des villes, furent exposés à des hontes, à des spoliations, à des tortures, à des supplices si variés, si étranges, si atroces, qu'en outre des *preuves* puisées aux sources historiques les plus irréfutables réunies à la fin du volume, je crois cependant devoir faire précéder ces nouveaux récits de quelques citations d'écrivains contemporains de la féodalité, témoins des monstruosités que vous allez lire. Vous vous convaincrez ainsi, chers lecteurs, que, si invraisemblables que vous sembleront peut-être ces épisodes féodaux, ils ne sont entachés d'aucune exagération ; citons quelques faits au hasard :

« *Ebble*, seigneur de la baronnie de Roussis, et son fils Guiscard, se livraient, aux environs de » Reims, aux dévastations, au pillage et à toutes sortes de malices ; les plaintes les plus lamentables » avaient été cent fois portées contre ces hommes si redoutables. »

(*Vie de Louis le Gros*, par SUGER, ch. V, p. 15.)

« Un très-fort château du pays de LAON, appelé *Montaigu*, était tombé, par suite d'un incestueux » mariage, en la possession du seigneur de MARLE, homme perdu de crimes... Ses voisins subissaient » sa rage, intolérable comme celle du loup le plus cruel, et accrue par l'audace que lui donnait son » inexpugnable château. »

(*Vie de Louis le Gros*, par SUGER, ch. VII, p. 18.)

« ... Le château de *Montlhéry* étant tombé au pouvoir du roi des Francs, il s'en réjouit comme si » on lui eût arraché une paille de l'œil ou qu'on eût brisé les barrières qui le tenaient enfermé; nous » avons, en effet, entendu le père de Louis le Gros dire à son fils : — Sois bien attentif à conserver

(1) Voir pour plus de détails le *Glossaire* de Ducange, au mot MARCHETTA-MARCHETUM.

» cette tour de Montlhéry, d'où sont parties des vexations qui m'ont fait vieillir, ainsi que des ruses » et des crimes qui ne m'ont jamais permis d'obtenir la paix et le repos. — En effet (ajoute l'historien » contemporain), les seigneurs de Montlhéry faisaient si bien qu'il ne se passait jamais rien de criminel » sans leur concours; comme d'ailleurs le territoire de Paris était entouré, du côté de la Seine, par » Corbeil, à moitié chemin de Montlhéry, à droite, par Châteaufort, il en résultait un tel désordre » entre les communications des habitants de Paris et ceux d'Orléans, qu'à moins de faire route en » grande troupe, ils ne pouvaient aller les uns chez les autres que sous le bon plaisir des perfides » seigneurs de Montlhéry. »

(*Vie de Louis le Gros*, par Suger, ch. VIII, p. 21.)

« Hugh, seigneur du château du *Puiset*, était un homme méchant, riche seulement de sa propre » scélératesse et de celle de ses ancêtres; il ne cessait, dans sa seigneurie du Puiset, d'imiter son père » en toutes sortes de scélératesses; il y a plus, ceux que son père ne déchirait qu'à coups de fouet, » lui, plus cruel, les perçait à coups de dard; devenant d'autant plus arrogant que ses crimes étaient » impunis, il osa attaquer la très-noble femme du seigneur de Chartres, ravagea ses terres jusqu'aux » portes de cette cité, portant partout le ravage et l'incendie. »

(*Vie de Louis le Gros*, ch. IX, p. 75 )

« Eudes, *comte de Corbeil*, mourut en ces temps. Il n'avait de l'homme que le nom; c'était non un » animal raisonnable, mais une véritable bête féroce. Il était fils de cet orgueilleux Burchardt, » *seigneur de Montmorency*, audacieux à l'excès et véritable chef de scélérats. »

(*Vie de Louis le Gros*, par Suger, p. 86.)

« Roth-Bert, *seigneur de Voisy*, traversant le marché public un certain samedi, tombe à l'impro- » viste sur ceux qu'il sait être les plus riches, les jette dans les prisons de son château et les met à » rançon. »

(*Vie de Louis le Gros*, par Suger, ch. X, p. 86.)

Interrogeons maintenant un autre historien contemporain de la féodalité :

« Tous ceux des gens du seigneur Enguerrand qui tombaient entre les mains du seigneur *Godefrid* » *de Lorraine* étaient pendus à ses fourches patibulaires ou bien avaient les yeux crevés et les pieds » coupés; moi-même, j'ai entendu affirmer par un homme du pays, qui prit part dans les temps à cette » boucherie, que, dans un seul jour, douze hommes furent attachés à la même potence. »

(Guilbert de Nogent, liv. III, p. 63 et suiv., tome II.)

« ... La férocité du seigneur de Coucy est telle que certaines gens, même parmi ceux qui sont » réputés cruels, paraissent plus avares du sang des vils troupeaux que ne l'est le seigneur de Coucy » du sang des hommes. Il torture ses victimes par des supplices révoltants : Veut-il, par exemple, » forcer des captifs, de quelque rang qu'ils soient, à se racheter? il les suspend en l'air par les parties » naturelles qui, cédant au poids du corps, sont arrachées, etc., etc. »

(Guilbert de Nogent, liv. III, p. 68, tome I.)

Nous bornerons là, chers lecteurs, ces citations; elles suffiront à vous prouver que ces monstruosités n'étaient pas *exceptionnelles*, mais générales, aux temps de la féodalité; si vous en pouviez douter encore, je vous rappellerais ces paroles d'un historien d'une incontestable autorité :

« De la féodalité datent presque toutes les familles dont les noms se lient aux événements nationaux; » une foule de monuments religieux où les hommes se rassemblent encore; et pourtant, le nom de la » féodalité ne réveille dans l'esprit des peuples que des sentiments de crainte, d'aversion et de dégoût; » aucun temps, aucun système n'est demeuré aussi odieux à l'instinct public... On peut remonter le » cours de notre histoire, s'y arrêter où l'on voudra, on trouvera partout le régime féodal considéré » par la masse de la population comme un ennemi qu'il faut combattre et exterminer à tout prix; de » tout temps, qui lui a porté un coup a été populaire en France... Je défie qu'on me montre une époque » où le régime féodal paraisse enraciné dans les préjugés des peuples et protégé par leurs sentiments. » Ils l'ont toujours supporté avec haine, attaqué avec ardeur; je n'ai garde de vouloir discuter et juger » la légitimité d'un tel fait, *c'est à mon avis le plus sûr, le plus irrévocable des jugements.*

» ... Or, quel était le caractère particulier de la hiérarchie féodale? C'était une confédération de » petits souverains, de petits despotes inégaux entre eux et ayant les uns envers les autres des devoirs » et des droits, mais investis dans leurs propres domaines, sur leurs sujets personnels et directs, d'un » pouvoir arbitraire et absolu. »

(*Du caractère politique du régime féodal*, p. 243. — Guizot.)

Si je vous cite l'opinion de M. Guizot, chers lecteurs, au lieu d'en appeler au témoignage plus explicite encore d'historiens aussi chers à la démocratie, à la France, qu'éminents ou illustres par

le savoir, tels que les *Sismondi*, les *Henri Martin*, les *Michelet*, les *Thierry*, c'est que M. Guizot ne peut être suspecté de *démagogie*, comme on dit en ces temps-ci, et puis ce juste hommage rendu à l'autorité de son jugement historique, sera en même temps une sanglante critique de sa conduite actuelle; les journaux royalistes ne nous apprennent-ils pas que M. Guizot, recommençant son voyage de Gand (dans les salles à manger du faubourg Saint-Germain), s'efforce de *fusionner*, au profit du droit divin, dans l'espoir de ramener Henri V, le dernier descendant de Hugh le Chappet, fondateur de cette troisième dynastie de rois étrangers à la Gaule, notre mère patrie? Henri V, héritier de la monarchie de *Clovis;* Henri V, qui, selon *M. Berryer, ne peut remettre les pieds en France* QUE COMME ROI DE CE PEUPLE CONQUIS PAR SES ANCÊTRES! Cette prétention de représenter par tradition la race conquérante a été de tous temps soutenue par les royalistes radicaux; je vous en ai donné des preuves qui ne remontent pas plus haut que les dernières années de la Restauration. Ce fier et audacieux langage n'était que l'écho d'autres paroles prononcées vers le milieu du siècle dernier, et parmi lesquelles je vous citerai celles-ci :

« — ... Il est faux que ce ne soit pas la force des armes et la *conquête* qui aient fondé primitivement » la distinction que l'on énonce aujourd'hui par les termes de NOBLE et de ROTURIER. Il est faux que » nous soyons nobles par un autre intérêt que notre intérêt propre; *nous sommes, sinon les descen-* » *dants en ligne directe, du moins les représentants immédiats de la race des* CONQUÉRANTS DES GAULES, » *leur succession nous appartient,* LA TERRE DES GAULES EST A NOUS. »

(*Hist. de l'ancien Gouvernement de France*, par M. LE COMTE DE BOULAINVILLIERS, tome I, p. 21-37.)

Permettez-moi, chers lecteurs, en terminant, de vous remercier encore de la continuité de votre bienveillant intérêt pour cette œuvre, rendue presque de circonstance par les inconcevables prétentions des partis rétrogrades. Qui eût dit, lorsque j'ai commencé à publier ce livre, qu'aujourd'hui, en l'an IV de notre immortelle République de Février, il y aurait opportunité, nécessité, patriotisme à combattre LE TRONE ET L'AUTEL, afin de nous prémunir contre les éventualités de l'avenir en évoquant les honteux et terribles souvenirs du passé!

EUGÈNE SUE,
Représentant du Peuple.

Paris, 25 juin 1851.

# LA COQUILLE DU PÈLERIN

OU

# FERGAN-LE-CARRIER.

## PREMIÈRE PARTIE.

# LE CHATEAU FÉODAL.

**1035-1120.**

SOMMAIRE.

La France féodale aux onzième et douzième siècles. — Le village. — Condition des serfs. — Le baillif *Garin-Mange-Vilain.* — Neróweg VI, seigneur et comte de Plouernel, surnommé *Pire-qu'un-Loup.* — La taille à merci et miséricorde. — *Pierre-le-Boiteux* et *Perrine-la-Chèvre.* — *Jehanne-la-Bossue.* — *Fergan-le-Carrier.* — Le *Petit-Colombaïk.* — Le gibet seigneurial. — Les voyageurs. — *Yeronimo*, légat du pape, et l'évêque de Nantes. — *Bezenecq-le-Riche* et sa fille. — Les pèlerins. — Le marchand de reliques. — Les péagers. — Le château de Plouernel. — Neroweg VI et ses deux fils. — *Azenor-la-Pâle,* la magicienne. — Le donjon. — La salle de la table de pierre. — Investiture d'un vassal. — Les trois épouseurs d'Yolande. — Le passage secret. — Le souterrain. — La rançon. — Les tortures. — Le supplice. — Le fratricide. — La chasse au *serf.* — Pierre l'ermite (dit *Coucou-Piètre*) et le chevalier *Gautier-sans-Avoir.* — *Perrette-la-Ribaude* et *Corentin-Nargue-Gibet.* — Comment et pourquoi l'on prêchait la croisade pour entraîner le peuple en Palestine (la Californie de ce temps-là). — *Dieu le veut! Dieu le veut!* — Chant des croisés. — Départ pour Jérusalem.

---

Depuis l'année 1035, époque de la mort de mon bisaïeul Yvon-le-Forestier, jusqu'en l'année 1098, où commence la légende suivante, écrite par moi *Fergan*, pour obéir au vœu de mon grand-père Den-Braô, l'habile artisan maçon, et aux dernières volontés de mon

père Nominoé ; depuis 1035 jusqu'en 1098, la Gaule a été, comme par le passé, ravagée par les guerres privées des seigneurs laïques ou ecclésiastiques entre eux et par les guerres royales de Henri Ier (descendant de *Hugh-le-Chappet*), qui revendiquait la succession du duché de Bourgogne, composé d'une partie de la Provence et du Dauphiné. Henri Ier, qui régna de l'an 1031 à l'an 1060, fut un prince lâche et inerte, il put à peine se défendre contre les seigneurs ses rivaux ; le plus puissant d'entre eux était *Wilhem* (Guillaume) *le Bâtard*, duc de Normandie, fils de *Robert-le-Diable* et descendant du vieux Rolf. Après la mort du roi Henri, son fils, *Philippe Ier*, âgé de sept ans, lui succéda en 1060 ; six ans après, Wilhem-le-Bâtard, devenu *Wilhem-le-Conquérant*, conquit l'Angleterre à la tête des Normands ; et le descendant de Rolf-le-Pirate devint ainsi souverain d'un grand pays. Philippe Ier, roi régnant en 1098, était le plus glouton, le plus libertin des hommes ; les seigneurs bataillaient entre eux ou désolaient la Gaule par leurs massacres et leurs brigandages ; Philippe n'en prenant souci, buvait, chassait, dormait, faisait l'amour. Son royaume se composait seulement du territoire et des villes de *Paris*, d'*Orléans*, de *Beauvais*, de *Soissons*, de *Reims*, de *Châlons*, de *Dreux*, du *Maine*, de l'*Anjou*, de *la Marche* et de *Bourges;* tandis que la *Bretagne*, la *Normandie*, l'*Aquitaine*, la *Provence*, la *Bourgogne*, la *Flandre* et la *Lorraine*, étaient sous la dépendance absolue de leurs comtes et de leurs ducs souverains. Mais au moins Philippe Ier régnait-il en roi sur ce qu'il appelait son royaume de France? Non ; car hormis ses domaines particuliers, son royaume était divisé, subdivisé en une multitude de seigneuries et d'abbayes dont les possesseurs, tout en se reconnaissant ses vassaux, vivaient et agissaient en maîtres dans leurs terres, ne respectant sa suzeraineté que lorsqu'il les y contraignait par les armes, ce dont n'avait garde le gros Philippe ; aussi glouton que licencieux, coupable d'un double adultère par son mariage avec une certaine *Berthrade*, femme d'un seigneur nommé *Foulques-le-Réchin*, il ne songeait qu'à sa maîtresse ; en vain les prê-

tres proposèrent à Philippe Ier de l'absoudre de son double adultère, moyennant somme ronde; il préféra garder sa bourse et sa Berthrade. Les prêtres l'excommunièrent, sonnant à son approche, en signe de deuil et de malédiction, les cloches à grande volée; mais le gros roi, point méchant d'ailleurs, riait à gorge déployée, disant à sa maîtresse, au sujet de ces sonneries excommunicatrices : « — Entends-tu, » ma belle, comme ces gens-là nous pourchassent? (A) » Tel était le glorieux prince qui régnait en l'année 1098, où commence ce récit.

---

Le jour touchait à sa fin, le soleil d'automne jetait ses derniers rayons sur l'un des villages de la seigneurie de *Plouernel;* un grand nombre de maisons, à demi démolies, avaient été récemment incendiées, lors de l'une de ces guerres fréquentes entre les seigneurs féodaux; dans ces incursions, afin de ruiner leur ennemi, ils dévastaient son territoire, saccageaient les récoltes, emmenaient les bestiaux, massacraient les serfs et les vilains, dont l'écrasant labeur entretenait seul l'opulence des seigneuries. Les murailles des huttes de ce village, construites de pisé ou de pierres reliées avec une terre argileuse, étaient lézardées ou noircies par le feu; l'on voyait encore, à demi carbonisés, les débris de la charpente des toitures, remplacées par quelques perches chargées de bottes de genêts ou de roseaux. L'aspect des serfs, à ce moment de retour des champs, n'était pas moins misérable que celui de leurs tanières; hâves, décharnés, à peine vêtus de haillons, ils se serraient les uns contre les autres, tremblants et inquiets. Le baillif, justicier de la seigneurie, venait d'arriver dans le village, accompagné de cinq à six hommes armés, chargés d'aller de masure en masure ordonner aux habitants de se rendre sur la place; bientôt ils se trouvèrent, au nombre de trois cents environ, rassemblés autour du baillif, si méchant envers les pauvres gens qu'on avait ajouté à son nom de *Garin* le surnom de *Mange-Vilain* (B). Cet homme redouté portait un casque de cuir garni de lames de fer et

une casaque de peau de chèvre comme ses chausses; une longue épée pendait à son côté; il montait un cheval roux qui semblait aussi farouche que son maître. Des hommes de pied diversement armés formant l'escorte de *Garin-Mange-Vilain* surveillaient plusieurs serfs chargés de liens, amenés prisonniers d'autres localités; non loin d'eux et le long d'une muraille à demi écroulée était étendu un malheureux, affreusement mutilé, hideux, horrible à voir; il avait eu, comme tant d'autres serfs de la Gaule, les yeux crevés, les pieds et les mains coupés, punition ordinaire des révoltés (C); à peine couvert de haillons, les moignons de ses bras et de ses jambes enveloppés de chiffons sordides, il attendait que quelques-uns de ses compagnons de misère, à leur retour des champs, eussent le loisir de le transporter sur la litière qu'il partageait avec les bêtes de labour; après quoi on le faisait boire et manger, car aveugle et sans pieds ni mains, il se trouvait à la charitable merci de ses compagnons, qui, malgré leur pauvreté, le secouraient depuis dix ans; d'autres serfs de Normandie et de Bretagne, lors de leur révolte contre les seigneurs, furent abandonnés, ainsi aveuglés, mutilés, sur le lieu de leur supplice, et périrent presque tous dans les tortures de la faim. Lorsque les gens du village furent réunis sur la place, Garin-Mange-Vilain tira de sa poche un parchemin et lut cette proclamation, pareillement faite par lui dans les autres villages du domaine. « — Ceci est » l'ordre du très-haut et très-puissant Neroweg VI, seigneur du comté » de Plouernel, par la grâce de Dieu (D). Tous ses serfs, hommes » de corps, main-mortables, taillables, haut et bas, à merci et miséricorde, sont taxés, par la volonté dudit seigneur comte, à payer à » son trésor quatre sous de cuivre par chaque serf avant le dernier » jour de ce mois-ci pour tout délai... » — Les serfs menacés de cette nouvelle exaction ne purent contenir leurs lamentations; Garin-Mange-Vilain promena sur l'assistance un regard courroucé, puis il reprit : « — Si ladite somme de quatre sous de cuivre par chaque tête » n'est pas payée avant le délai fixé, il plaira audit haut et puissant

» seigneur Neroweg VI, comte de Plouernel, de faire saisir certains
» serfs qui seront châtiés ou pendus par son prévôt à son gibet sei-
» gneurial ; la taille annuelle ne sera en rien diminuée par cette
» taille extraordinaire de quatre sous de cuivre destinée à réparer les
» pertes causées à notre dit seigneur par la nouvelle guerre que lui
» a déclarée son voisin le sire de *Castel-Redon* (E) ! »

Le baillif étant descendu de cheval pour adresser quelques mots à l'un des hommes de son escorte, plusieurs serfs se dirent tous bas les uns aux autres : — Où est donc FERGAN ?... lui seul aurait le courage de remontrer humblement au baillif que nous sommes, hélas ! trop misérables pour pouvoir payer cette nouvelle taxe !

— Fergan sera resté à la carrière d'où il tire des pierres, car malheureusement je ne le vois pas là, — reprit un autre serf ; tandis que le baillif poursuivait ainsi sa lecture : « — Le seigneur *Gonthram*,
» fils aîné du très-noble, très-haut et très-puissant Neroweg VI, comte
» de Plouernel, ayant atteint sa dix-huitième année, et ayant âge de
» chevalier, il sera payé, selon la coutume de Plouernel, un denier
» par chacun des serfs et vilains du domaine, en l'honneur et gloire
» de la chevalerie dudit seigneur Gonthram (F). »

— Encore ! — murmurèrent les serfs avec amertume ; — il est heureux que notre seigneur n'ait pas de fille, nous aurions un jour à payer des tailles en l'honneur de son mariage (G) comme nous en payerons pour la chevalerie des fils de Neroweg VI.

— Payer ? mon Dieu ! mais avec quoi payer ? — reprenait tout bas un autre serf. — Ah ! c'est grand dommage que Fergan ne soit pas là pour réclamer en notre nom... il oserait parler, lui ! et nous n'osons point.

Le baillif, ayant terminé sa lecture, appela un serf nommé *Pierre-le-Boiteux* (Pierre ne boitait pas ; mais son père, en raison de son infirmité, avait reçu le surnom que son fils gardait). Il s'avança tout tremblant devant Garin-Mange-Vilain. — Voici trois dimanches que tu n'as pas apporté ton pain à cuire au four seigneurial, — dit le

baillif; — tu as pourtant mangé du pain depuis trois semaines?

— Maître Garin...

— Tu as eu l'audace de faire cuire ton pain chez toi sous la cendre?... avoue-le, scélérat!

— Hélas! bon maître Garin, notre village a été mis à feu et à sac par les gens du sire de Castel-Redon ; le peu de hardes que nous possédions ont été pillées ou brûlées, nos bestiaux tués ou enlevés, nos moissons saccagées pendant la guerre!

— Je te parle de four et non de guerre! double larron! Tu dois trois deniers de droits de cuisson; tu vas payer en outre trois deniers d'amende!

— Six deniers! misère de moi! six deniers! et où voulez-vous que je les prenne?

— Tu le sais mieux que moi! Je connais vos ruses, fourbes que vous êtes! Vous avez toujours quelque cachette où vous enfouissez vos deniers!... Veux-tu payer, oui ou non?

— Secourable baillif, nous n'avons pas une obole... les gens du sire de Castel-Redon ne nous ont laissé que les yeux pour pleurer nos désastres!

Garin, haussant les épaules, fit un signe à l'un des hommes de sa suite; celui-ci prit à sa ceinture un trousseau de cordes et s'approcha de Pierre-le-Boiteux. Le serf tendit ses mains à l'homme d'armes, lui disant : — Liez-moi, emmenez-moi prisonnier si cela vous plaît; je ne possède pas un denier.

— C'est ce dont nous allons nous assurer, — reprit le baillif; et pendant que l'un de ses hommes garrottait Pierre-le-Boiteux, sans qu'il opposât la moindre résistance, un autre d'entre eux prit dans une pochette de cuir suspendue à sa ceinture de l'amadou, un briquet et une mèche soufrée qu'il alluma; Garin-Mange-Vilain s'adressant alors à Pierre, qui, à la vue de ces préparatifs, commençait de pâlir :
— On va te mettre cette mèche allumée entre les deux pouces; si tu as une cachette où tu enfouisses tes deniers, la douleur te fera parler!

Le serf ne répondit rien, ses dents claquaient d'épouvante, il tomba aux genoux du baillif en tendant vers lui ses deux mains garrottées; soudain, une jeune fille sortit du groupe des habitants du village; elle avait les pieds nus et pour vêtement un sayon grossier; on l'appellait *Perrine-la-Chèvre*, parce qu'autant que ses chèvres elle était sauvage et amoureuse des solitudes escarpées; son épaisse chevelure noire cachait à demi son visage farouche brûlé par le soleil; s'approchant du baillif sans baisser les yeux, elle lui dit brusquement : — Je suis la fille de Pierre-le-Boiteux; si tu veux torturer quelqu'un, laisse là mon père et prends-moi !

— La mèche !... — dit impatiemment Garin-Mange-Vilain à ses hommes, sans seulement regarder ou écouter Perrine-la-Chèvre; — la mèche... et dépêchons, la nuit vient. — Pierre-le-Boiteux, malgré ses cris, malgré les supplications déchirantes de sa fille, fut renversé à terre et contenu par les gens du baillif; la torture du serf commença sous les yeux de ses compagnons de misère, abrutis par la terreur, par l'habitude du servage et par les prêtres, qui, comme toujours, prêchaient aux victimes, sous peine des flammes éternelles, soumission et résignation envers les bourreaux. Pierre, sentant la mèche soufrée brûler la chair de ses pouces, jetait d'affreux hurlements; Perrine-la-Chèvre ne criait plus, n'implorait plus les tourmenteurs de son père : immobile, pâle, sombre, l'œil fixe et noyé de larmes, tantôt elle mordait ses poings avec une rage muette, tantôt elle murmurait : — Si je savais la cachette, je la dirais... je la dirais...

Enfin, Pierre-le-Boiteux, vaincu par la douleur, dit à sa fille d'une voix entrecoupée : — Prends la houe, cours dans notre champ; tu fouilleras au pied du gros orme et tu trouveras en terre neuf deniers dans un morceau de bois creux. — Puis, jetant sur le baillif un regard désespéré, le serf ajouta : — Hélas! voilà tout mon trésor, maître Garin!

— Oh ! j'étais certain, moi, que tu avais une cachette ! — dit le

baillif; et s'adressant à ses gens : — Cessez la torture; l'un de vous suivra cette fille et rapportera l'argent.

Perrine-la-Chèvre s'éloigna précipitamment suivie de l'homme d'armes, après avoir jeté sur Garin un coup d'œil sournois et féroce... Les serfs, terrifiés, silencieux, osaient à peine se regarder les uns les autres, tandis que Pierre poussant des gémissements plaintifs, quoiqu'on eût mis fin à son supplice, murmurait en pleurant à chaudes larmes : — Hélas! mon Dieu! comment maintenant travailler à la terre pour payer la taille? voici mes pauvres mains martyrisées!

Le baillif, sans souci de ces plaintes, et avisant par hasard le serf aveugle, mutilé des quatre membres, qui, étendu le long d'une muraille, attendait qu'on le transportât dans quelque étable, le baillif, désignant à la foule ce malheureux et Pierre-le-Boiteux, s'écria d'une voix menaçante : — Que cet exemple vous apprenne à trembler, doubles larrons! oui, tremblez! car si vous osiez vous rebeller contre les droits de votre seigneur, vous seriez punis, en ce monde, par les coups, la prison, les supplices, la mort! et en enfer, par les flammes de Satan! Ah! votre seigneur vous donnera des terres à cultiver à son profit, et il faudra vous arracher denier à denier les taxes qu'il lui plaît de vous imposer! Êtes-vous, oui ou non, ses serfs taillables à merci et à miséricorde?

— Hélas! nous le sommes, maître Garin, — reprirent ces infortunés d'une voix craintive; — nous sommes à la merci de notre maître!

— Puisque vous êtes et serez serfs vous et votre race, pourquoi toujours lésiner, frauder, larronner sur les tailles? Combien de fois je vous ai pris en dol et en faute? hein? L'un aiguise son soc de charrue sans m'en prévenir, afin de dérober le denier qu'il doit à la seigneurie toutes fois qu'il aiguise son soc (H); l'autre prétend ne pas payer le droit de *Cornage* (I), sous prétexte qu'il ne possède pas de bêtes à cornes; ceux-là poussent l'audace jusqu'à songer à se marier

dans une seigneurie voisine (J), et tant d'autres énormités! Faut-il donc toujours vous rappeler, misérables, que vous appartenez à votre seigneur à vie et à mort, corps et biens, que tout en vous lui appartient, les cheveux de votre tête, les ongles de vos mains, la peau de votre vile carcasse; tout, jusqu'à la virginité de vos femmes!

— Hélas! bon maître Garin... — se hasarda de répondre, sans oser lever les yeux, un vieil serf nommé *Martin-l'Avisé*, en raison de sa subtilité, — hélas! nous le savons, nos vénérables prêtres nous le répètent sans cesse; nous appartenons âme, corps et biens aux seigneurs que la volonté de Dieu nous envoie. Seulement on dit...

— Que dit-on? — s'écria Garin; — qui ose dire quelque chose?

— Oh! ce n'est point nous! — se hâta d'ajouter Martin-l'Avisé; — non, non, ce n'est point nous!

— Qui donc est-ce alors?

— C'est... c'est *Fergan-le-Carrier*.

— Et où est-il ce coquin? Je ne le vois pas, en effet, parmi vous ce soir.

— Il sera resté à tirer de la pierre à sa carrière, — reprit une voix timide; — il ne quitte son travail qu'à la nuit noire.

— Et que dit Fergan-le-Carrier? — reprit le baillif; — oui, que dit-il, ce bon apôtre?

— Maître Garin, — reprit le vieil serf, — Fergan reconnaît que nous sommes il est vrai serfs de notre seigneur, que nous sommes forcés de cultiver à son profit les terres où il lui a plu de nous attacher pour jamais nous et nos enfants; notre devoir est encore, par surcroît, de labourer, d'ensemencer, de moissonner les terres du château (K), de faire le guet dans les maisons fortes de sa seigneurie (L), de...

— Assez, assez! nous savons nos droits; mais que dit-il ensuite, Fergan-le-Carrier?

— Il dit... et c'est lui au moins qui parle ainsi, non point nous...

— Non, non, ce n'est pas nous, maître Garin! — s'écrièrent ces

malheureux, rendus méprisables et lâches par le servage et par la terreur; — c'est Fergan qui parle ainsi!

— Achevez, coquins... achevez...

— Mais Fergan prétend que les tailles qu'on nous impose augmentent sans cesse, et qu'après avoir payé nos redevances en nature, le peu que nous pouvons tirer de nos récoltes est insuffisant à satisfaire aux demandes toujours nouvelles de notre seigneur. Hélas! cher maître Garin... voyez, nous buvons de l'eau, nous sommes vêtus de haillons, nous mangeons pour toute nourriture des châtaignes, des fèves, et aux bons jours un peu de pain d'orge ou d'avoine...

— Comment! — s'écrie le baillif d'une voix menaçante, — vous oseriez vous plaindre!

— Non, non, maître Garin, — reprirent les serfs effrayés, — non, nous ne nous plaignons pas!

— Si parfois nous souffrons un peu, c'est tant mieux pour notre salut, comme nous le dit notre saint père en Dieu le curé.

— Non, nous ne nous plaignons pas, nous autres; c'est Fergan, qui l'autre jour parlait ainsi.

— Et nous l'avons fort blâmé de tenir un pareil langage, — ajouta le vieux Martin-l'Avisé tout tremblant; — nous sommes satisfaits de notre sort, nous autres; nous vénérons, nous chérissons notre noble et bien-aimé seigneur Neroweg VI et son secourable baillif Garin!

— Oui! oui! — crièrent les serfs tous d'une voix, — c'est la vérité... la pure vérité!

— Vils esclaves! — s'écria le baillif avec un courroux mêlé de dédain, — lâches coquins! vous léchez bassement la main qui vous fouaille; ne sais-je pas, moi, que votre *cher* et *noble* Neroweg VI, vous l'avez surnommé PIRE-QU'UN-LOUP, et moi, son *secourable* baillif, MANGE-VILAIN!

— Sur notre salut éternel, maître Garin, ce n'est point nous qui vous avons donné ce surnom!

— Par ma barbe! on les justifiera, ces surnoms! Oui, Neroweg VI

sera *pire qu'un loup* pour vous, ramassis de fainéants, de voleurs et de traîtres! Et moi, je vous mangerai jusqu'à la peau, vilains ou serfs, lorsque vous frauderez les droits de votre seigneur! Quant à Fergan, ce beau diseur, je le retrouverai, sinon aujourd'hui, un autre jour, et m'est avis qu'il fera tôt ou tard connaissance avec le gibet justicier de la seigneurie de Plouernel!

— Et nous ne le plaindrons pas, cher et bon maître Garin; que Fergan soit maudit, s'il a osé mal parler de vous et de notre vénéré seigneur! — répondirent les serfs effrayés. Perrine-la-Chèvre revint à ce moment, accompagnée de l'homme d'armes chargé par le baillif d'aller déterrer le *trésor* de Pierre-le-Boiteux. La jeune serve avait l'air de plus en plus sombre et farouche, ses larmes étaient taries, mais ses yeux lançaient des éclairs, sous ses épais cheveux noirs qui voilaient son front; par deux fois elle les écarta de sa main gauche, car elle tenait sa main droite cachée derrière son dos, ne quittant pas le baillif du regard; elle s'approcha ainsi pas à pas de lui sans être remarquée, tandis que l'homme d'armes disait en remettant à Garin une rondelle de bois creusée : — Il y a là dedans neuf deniers de cuivre, mais quatre ne sont pas de la monnaie frappée par notre seigneur Neroweg VI (M).

— Encore de la monnaie étrangère à la seigneurie! — s'écria le baillif en s'adressant aux serfs, — ne vous ai-je pas cent fois défendu d'en recevoir, sous peine du fouet?

— Hélas! maître Garin, — reprit Pierre-le-Boiteux toujours étendu sur le sol et ne cessant de pleurer en regardant ses mains mutilées, — les marchands forains qui passent et nous achètent parfois un porc, un mouton ou un chevreau, n'ont souvent que des deniers frappés dans les autres seigneuries; comment donc faire? Si nous refusons de vendre le peu que nous avons, où trouver de quoi payer les tailles?

Le baillif, occupé à compter la somme, ne répondit rien à Pierre-le-Boiteux; mais sa fille, tenant toujours sa main droite cachée der-

rière son dos, s'était peu à peu, sans qu'il l'eût aperçue, rapprochée du baillif presque à le toucher; il mit les deniers de Pierre-le-Boiteux dans une grande poche de cuir, aux trois quarts remplie par les exactions du jour, et dit au serf : — Tu dois six deniers; il y a, sur ces neuf pièces enfouies dans ta cachette, quatre deniers de monnaie étrangère, je les confisque; restent cinq deniers de la seigneurie. Je les prends en à-compte, tu me donneras le sixième lorsque tu payeras la taxe prochaine.

— Et moi je te paye tout de suite ! — s'écria Perrine-la-Chèvre en frappant de toutes ses forces le baillif en pleine figure, avec une grosse pierre qu'elle avait ramassée en chemin; le coup fut si violent que Garin trébucha, le sang jaillit de son front.

— Scélérate ! — s'écria-t-il. — Et se jetant furieux sur la jeune serve il la renversa, la foula aux pieds, puis, tirant à demi son épée, il allait la tuer, lorsque réfléchissant, il dit à ses hommes : — Non, non, son cadavre servira de pâture aux corbeaux et d'épouvante à ceux qui seraient tentés de lever la main sur le baillif de leur seigneur; qu'on la garrotte, qu'on l'emmène; on lui crèvera les yeux ce soir, et demain à l'aube, elle sera pendue aux fourches patibulaires.

— Le supplice de Perrine-la-Chèvre sera mérité ! — crièrent les serfs dans l'espoir de détourner d'eux la fureur de Garin-Mange-Vilain; — malheur à cette maudite, elle a fait couler le sang du secourable baillif de notre glorieux seigneur !

— Vous êtes tous des lâches ! — s'écria Perrine-la-Chèvre le visage et le sein meurtris, saignants, des coups que lui avait donnés Garin en la foulant aux pieds; puis se tournant vers Pierre-le-Boiteux qui sanglotait, mais n'osait défendre sa fille ou élever la voix pour implorer sa grâce, elle lui dit avec une sinistre amertume : — Et toi, mon père, qui me laisses emmener pour être torturée, tu es aussi couard que les autres !... Adieu; si demain tu vois voler des corbeaux du côté du gibet seigneurial, tu verras les cercueils vivants de ta fille;

— et montrant les poings aux serfs consternés : — Oh ! lâches ! vous êtes trois cents et vous craignez six hommes d'armes !... Allez, vous méritez vos misères et vos hontes ! Il n'y a parmi vous qu'un homme, c'est Fergan !

— Oh ! — s'écria le baillif exaspéré par les hardies paroles de Perrine-la-Chèvre, et étanchant le sang qui coulait de son visage ; — si je rencontre Fergan sur ma route, il sera ton compagnon de gibet, infâme scélérate ! — Et Garin-Mange-Vilain, remontant à cheval, suivi de ses hommes ainsi que des serfs qu'ils emmenaient prisonniers avec Perrine-la-Chèvre, disparut bientôt, laissant les habitants du village frappés d'une telle épouvante, que ce soir-là ils oublièrent d'emporter le pauvre aveugle mutilé... En vain il les appelait... la nuit vint et il appelait encore à son aide !

---

Depuis longtemps déjà le baillif avait emmené ses prisonniers. La nuit devenait de plus en plus noire ; une jeune femme pâle, maigre et contrefaite, vêtue d'un sarrau en haillons, pieds nus, la tête à demi couverte d'une coiffe d'où s'échappait sa chevelure, tenait son visage caché entre ses mains, assise sur une pierre près du foyer de la hutte que Fergan habitait à l'extrémité du village. Quelques broussailles flambaient dans l'âtre ; au-dessus des murailles noircies, lézardées par l'incendie, des touffes de genêt placées sur des perches remplaçant la toiture, laissaient apercevoir çà et là quelques étoiles brillantes ; une litière de paille dans le coin le mieux abrité de cette tanière, un coffre, quelques vases de bois, tel était l'ameublement de la demeure d'un serf. La jeune femme assise près du foyer était l'épouse de Fergan, on la nommait *Jehanne-la-Bossue*, à cause de sa difformité ; son front dans ses mains, accroupie sur la pierre qui lui servait de siége, Jehanne restait immobile ; seulement de temps à autre un léger tressaillement de ses épaules annonçait qu'elle

pleurait. Un homme entra dans la hutte, c'était Fergan-le-Carrier. Agé de trente ans, robuste et de grande taille, il avait pour vêtement un sayon de peau de chèvre au poil presque entièrement usé; son mauvais caleçon laissait nus ses jambes et ses pieds; sur son épaule il portait le pic de fer et le lourd marteau dont il se servait pour casser et extraire la roche des carrières. Jehanne-la-Bossue releva la tête à la vue de son mari. Quoique laide, sa figure souffrante et timide respirait une angélique bonté. S'avançant rapidement vers Fergan, le visage baigné de larmes, Jehanne lui dit avec un mélange d'espoir et d'anxiété inexprimable, en l'interrogeant du regard : — As-tu appris quelque chose ?

— Rien, — répondit le serf désespéré, en jetant son pic et son marteau, — rien, rien!

Jehanne retomba sur sa pierre en sanglotant, et murmura : — *Colombaïk!* mon pauvre enfant! Je ne le verrai plus!

Fergan, non moins désolé que sa femme, s'assit sur une autre pierre placée près du foyer, le coude appuyé sur son genou, son menton dans sa main; il resta longtemps ainsi, morne, silencieux; puis, se relevant brusquement, il se mit à marcher avec agitation, disant d'une voix sourde : — Cela ne peut durer... le cœur me saigne... il faut que j'y aille... J'irai... oh! j'irai!

Jehanne entendant le serf répéter : J'irai, j'irai! releva la tête, essuya ses pleurs du revers de sa main, et dit : — Où veux-tu donc aller, mon pauvre homme?

— Au château! — s'écria le carrier en continuant de marcher avec agitation, ses deux bras croisés sur sa poitrine. Jehanne trembla de tout son corps, joignit ses deux mains et voulut parler; mais, dans sa terreur, elle ne put d'abord prononcer un mot, ses dents s'entre-choquaient. Enfin, elle dit d'une voix affaiblie : — Fergan... tu n'as pas la tête à toi en disant que tu iras au château.

— J'irai, après le coucher de la lune!

— Hélas! j'ai déjà perdu mon pauvre enfant, — reprit Jehanne

en gémissant, — je vais perdre mon mari! — Et de nouveau elle sanglota; les sanglots et le bruit des pas du serf interrompaient seuls le silence de la nuit. Le foyer s'éteignit; mais la lune, alors levée, jetait ses pâles rayons dans l'intérieur de la hutte, à travers l'intervalle des perches et des bottes de genêts qui remplaçaient la toiture incendiée; ce nouveau silence dura longtemps. Jehanne-la-Bossue ayant réfléchi, reprit avec un accent presque rassuré: — Tu veux, Fergan, aller cette nuit... au château... (et elle frissonna en disant *château*)... Heureusement, c'est impossible... tu ne pourrais y entrer. — Puis, comme le serf ne discontinuait pas de marcher sans prononcer une parole, Jehanne, prenant à tâtons la main de son mari qui revenait près d'elle, voulut le retenir en disant : — Pourquoi ne pas me répondre? cela m'effraye. — Mais il retira brusquement sa main et repoussa sa femme en s'écriant d'une voix irritée : — Laisse-moi!

La faible créature alla tomber à quelques pas de là parmi des décombres; et sa tête ayant heurté contre un morceau de bois, elle ne put retenir un cri de douleur; ce cri navra Fergan; il se retourna, et à la clarté de la lune il vit Jehanne se relever péniblement. Il courut à elle, l'aida à se rasseoir sur l'une des pierres du foyer, disant avec angoisse : — Tu as crié... tu t'es donc blessée en tombant?

— Non... non...

— Ma pauvre Jehanne! — s'écria le serf alarmé, car il avait porté une de ses mains au front de sa femme, — ta tempe est humide, tu saignes!

— C'est que j'ai pleuré, — reprit-elle doucement et essuyant sa blessure avec une mèche de ses longs cheveux en désordre, — ce n'est rien!

— Tu souffres! et j'en suis cause!

— Non, non, je suis tombée parce que je suis faible, — répondit Jehanne avec sa mansuétude angélique; — ne pensons plus à cela;

— et elle ajouta en souriant tristement, faisant ainsi allusion à sa laideur et à sa difformité : — Je n'ai pas à craindre d'être enlaidie par une cicatrice.

Ces mots affligèrent Fergan ; il crut que Jehanne-la-Bossue pensait que belle, il l'eût traitée moins brusquement ; aussi reprit-il d'un ton d'affectueux reproche : — Est-ce qu'à part quelques emportements de mon caractère, je ne t'ai pas toujours traitée comme la meilleure des épouses ?

— Cela est vrai, et ma reconnaissance est grande.

— Ne t'ai-je pas librement prise pour femme ?

— Oui, et cependant tu pouvais choisir parmi les serves de la seigneurie une compagne qui, comme moi, n'eût pas été contrefaite.

— Jehanne, — reprit le carrier avec une sombre amertume, — si ton visage eût été aussi beau que ton cœur est bon, à qui aurait appartenu la première nuit de nos noces ? À Neroweg-Pire-qu'un-Loup ou à ses louveteaux !

— Hélas ! Fergan, du moins ma laideur nous aura épargné la honte...

— La femme de Sylvest, un de mes aïeux, pauvre esclave des Romains comme nous sommes serfs des Franks, échappa aussi au déshonneur en se défigurant ! — pensait le carrier en soupirant. — Ah ! depuis des siècles, esclavage et servage pèsent sur notre race... Viendra-t-il jamais le grand jour de l'affranchissement prédit par Victoria-la-Grande ?

Jehanne voyant son mari plongé dans ses réflexions lui dit : — Fergan, réponds-moi, je t'en supplie, persistes-tu à vouloir aller au château ?

— Jehanne, te rappelles-tu ce que Perrine-la-Chèvre nous a raconté, il y a trois jours, au sujet de notre enfant ?

— Oui. Elle avait, selon son habitude, conduit ses chèvres sur les hauteurs les plus escarpées du grand ravin ; de là, elle a vu un des cavaliers du seigneur comte de Plouernel sortir au galop d'un taillis

où notre petit Colombaïk était allé ramasser du bois mort. Perrine a soupçonné ce cavalier d'avoir emporté notre enfant sous son manteau; hélas! depuis lors, il n'a plus reparu.

— Les soupçons de Perrine étaient justes.

— Grand Dieu!

— Tantôt, j'étais à la carrière; plusieurs serfs chargés des réparations de la chaussée du château, à moitié détruite pendant la dernière guerre, sont venus chercher de la pierre. Depuis trois jours, je suis comme fou; je parle à tout le monde de la disparition de Colombaïk. J'en ai parlé à ces serfs; l'un d'eux m'a dit avoir vu, l'autre soir, à la tombée de la nuit, un cavalier tenant devant lui sur son cheval un enfant de sept à huit ans, ayant les cheveux blonds...

— Malheur à nous! — s'écria la malheureuse mère en pleurant; — c'était Colombaïk!

— Puis, le cavalier a gravi la montagne qui conduit au manoir de Plouernel et il y est entré.

— Mais que peuvent-ils vouloir faire de notre enfant?

— Ce qu'ils en feront! — s'écria le serf en frissonnant. — Ils l'égorgeront et se serviront de son sang pour quelque philtre infernal... Il y a une sorcière au château!

Jehanne poussa un cri d'épouvante; mais la fureur succédant à son effroi, elle s'écria, délirante et courant à la porte: — Fergan, allons au manoir... nous y entrerons, devrions-nous arracher les pierres avec nos ongles... J'aurai mon enfant... la sorcière ne l'égorgera pas... non!... non!... — Et dans l'égarement de son esprit, Jehanne s'élançait dehors, lorsque le serf, la saisisissant par le bras, l'arrêta; mais presque aussitôt elle tomba défaillante entre ses bras; il l'asssit sur le sol et elle murmura d'une voix éteinte: — Il me semble que je vais mourir... on m'écraserait le cœur dans un étau que je ne souffrirais pas davantage... Je croyais avoir souffert tout ce qu'on peut souffrir depuis la disparition de Colombaïk... il

est trop tard... la sorcière l'aura égorgé... Trop tard... non... qui sait? — ajouta-t-elle en prenant son mari par la main. — Tu voulais aller au château... viens... viens!

— J'irai seul, lorsque la lune sera couchée.

— Hélas! nous sommes fous, mon pauvre homme! la douleur nous égare... Comment pénétrer dans le repaire du seigneur comte?

— Par une issue secrète.

— Et qui t'en a donné connaissonce?

— Mon père... Écoute, chère femme... Mon aïeul Den-Braô avait accompagné en Anjou son père, Yvon-le-Forestier, lors de la grande famine de l'année 1033. Den-Braô, habile maçon, après avoir travaillé pendant plus d'un an au château d'un seigneur de l'Anjou, devint, selon la loi, son serf, et, comme tel, fut échangé par son maître contre un armurier de Néroweg IV, ancêtre de Pire-qu'un-Loup. Ainsi tombé dans le servage du seigneur de Plouernel, mon grand-père a construit le donjon qui, en ce temps-là, fut ajouté au château; cette bâtisse a duré plusieurs années. Mon père Nominoé, presque enfant lors du commencement de cette construction, était homme lorsqu'elle s'acheva. Ne quittant pas mon aïeul Den-Braô, il l'aidait dans ses travaux, et devint maçon lui-même; souvent devant lui, le soir, après ses journées de labeur, mon aïeul traçait, sur un parchemin, le plan des diverses parties du donjon, qu'ensuite il exécutait. Un jour qu'il lui montrait le plan de ses travaux, mon père lui demanda l'explication de certaines constructions dont il ne pouvait comprendre la destination : « — Ces différentes » maçonneries, reliées entre elles par les travaux du charpentier et » du forgeron, — répondit mon aïeul, — formeront un escalier caché pratiqué dans l'épaisseur de la muraille du donjon ; et il montera des dernières profondeurs de cet édifice jusqu'à son sommet, » en donnant accès dans plusieurs réduits invisibles à tous. Grâce à » cette issue secrète, le seigneur de Plouernel, après une résistance » désespérée, pourra fuir et gagner une longue galerie souterraine

» aboutissant parmi les rochers qui s'étendent vers le nord, au pied » de la montagne où s'élève le manoir seigneurial. » — En effet, Jehanne, par ces temps de guerres continuelles, de pareils travaux s'exécutent dans tous les châteaux forts, leurs possesseurs voulant toujours se réserver le moyen d'échapper à l'ennemi. Environ six mois avant l'achèvement de ce donjon, et lorsqu'il ne restait plus qu'à construire l'escalier et l'issue secrète tracés sur les plans de mon aïeul, mon père eut les deux jambes brisées par la chute d'une pierre énorme ; ce fut pour lui un grand bonheur.

— Que dis-tu, Fergan?

— Écoute encore... Mon père resta donc ici, dans cette masure, pendant six mois, incapable de travailler par suite de ses blessures. Durant ce temps, le donjon fut achevé ; mais les serfs artisans, au lieu de revenir chaque soir à leurs villages, ne sortirent plus du château.

— Pourquoi cela?

— Le seigneur de Plouernel voulait, disait-il, hâter l'achèvement des travaux, et épargner le temps perdu le matin et le soir par le déplacement des serfs. Pendant six mois environ, les gens de la plaine virent le mouvement des travailleurs rassemblés sur les dernières assises du donjon, qui s'élevait de plus en plus ; puis, lorsque la plate-forme et les tourelles dont il est couronné furent achevées, l'on ne vit plus rien... et les serfs ne reparurent jamais dans leurs villages.

— Qu'étaient-ils donc devenus?

— Neroweg IV, craignant qu'ils ne fissent connaître l'issue secrète construite par eux, les fit enfermer dans le souterrain dont je t'ai parlé ; ce fut là que mon aïeul et ses compagnons de travail, au nombre de vingt-sept, expirèrent en proie aux tortures de la faim (N).

— Ah ! — s'écria Jehanne avec épouvante, — c'est horrible !

— Horrible !... Et les prêtres nous prêchent la soumission à nos seigneurs ! — reprit le carrier avec un sourire amer. — Mon père, retenu ici par ses blessures, échappa seul à cette mort affreuse, ou-

blié sans doute par le seigneur de Plouernel. A force de chercher les causes de la disparition de mon aïeul, et se souvenant des indications qu'il lui avait données en traçant devant lui le plan du donjon et de son issue secrète, aboutissant parmi les rochers de la montagne, mon père, une nuit, se rendit dans cette solitude et parvint à découvrir un soupirail caché sous des broussailles ; il se glissa par cette ouverture, et après avoir longtemps cheminé dans une galerie étroite, il fut arrêté par une énorme grille de fer ; voulant essayer de l'ébranler, il passa les bras à travers les barreaux, sa main rencontra un amas d'ossements...

— Grand Dieu ! et ces ossements ?

— C'étaient les os de plusieurs serfs qui, enfermés dans ce souterrain avec mon aïeul, et comme lui expirant de faim, étaient morts là, tâchant sans doute en vain de renverser la grille... Mon père ne tenta pas de pénétrer plus avant ; certain du sort de mon aïeul, mais n'ayant pas l'énergie de le venger, il me fit, à son lit de mort, cette révélation. Je suis allé, il y a longtemps déjà, visiter les rochers, j'ai découvert l'issue souterraine ; et par là, cette nuit, je m'introduirai dans le donjon pour y chercher notre enfant.

— Fergan, je n'essayerai pas de m'opposer à ton dessein, — reprit Jehanne-la-Bossue après un moment de silence, en contraignant son effroi ; — mais comment franchir cette grille qui a empêché ton père de pénétrer plus avant dans le souterrain ?

— Cette grille a été scellée dans le roc, on peut la desceller ; j'ai mon pic de fer et mon marteau.

— Mais ensuite, que feras-tu ? où iras-tu ?

— Hier soir, j'ai tiré du petit coffret de bois caché là, sous ces décombres, quelques morceaux de parchemin où Den-Braô avait tracé le plan de ses constructions ; je me suis rendu compte des lieux : la galerie cachée, en remontant vers le château, aboutit au dedans du donjon à l'escalier secret pratiqué dans l'épaisseur de la muraille ; il conduit du plus profond des trois étages de cachots

souterrains jusqu'à la tourelle qui s'élève au nord de la plate-forme.

— Cette tourelle... — reprit Jehanne en pâlissant, — cette tourelle d'où, la nuit, il sort parfois des lueurs étranges que l'on aperçoit de la plaine?

— Oui; car c'est là qu'*Azenor-la-Pâle*, la sorcière de Neroweg VI, prépare ses maléfices, — dit le carrier d'une voix sourde. — C'est dans cette tourelle que doit être Colombaïk... s'il vit encore; c'est là que je l'irai chercher!

— Ah! mon pauvre homme! — murmura Jehanne, — je me sens mourir en pensant aux périls que tu vas braver!

— Jehanne, — dit soudain le serf en levant la main vers le ciel étoilé, que l'on apercevait à travers les débris de la toiture, — avant une heure la lune sera couchée; je vais partir!

La femme du carrier, après un effort surhumain pour dompter sa terreur, dit d'une voix presque ferme : — Je ne te demande pas à t'accompagner, Fergan, je te gênerais... Je pense comme toi, il faut tout risquer pour retrouver notre enfant. Mais, si dans trois jours tu n'es pas de retour?

— C'est que j'aurai trouvé la mort au château de Plouernel.

— Je ne te survivrai pas d'un jour... Maintenant, je dis comme toi, il faut partir. Et des armes?

— J'ai mon pic de fer!

— Et du pain?

— Il m'en reste dans mon bissac; tu vas, bonne Jehanne, remplir d'eau ma gourde... ces provisions me suffiront. — Pendant que sa femme s'occupait de ce soin, le serf se munit d'une longue corde qu'il enroula autour de lui; il emporta aussi dans son bissac un briquet, de l'amadou et une de ces mèches enduites de résine dont se servent les carriers pour s'éclairer dans leurs travaux souterrains. Ces préparatifs terminés, Fergan tendit silencieusement ses bras à sa femme; la courageuse et douce créature s'y jeta, les deux époux prolongèrent durant quelques instants cette étreinte douloureuse

comme un dernier adieu; puis, le serf, prenant sur son épaule son lourd marteau et son pic de fer, se dirigea vers les rochers où aboutissait l'issue secrète du manoir seigneurial.

---

Le lendemain du jour où Fergan-le-Carrier avait résolu de pénétrer dans le château de Plouernel, un assez grand nombre de voyageurs, partis de Nantes depuis la veille, faisaient route vers les frontières de l'Anjou ; des personnes de conditions diverses composaient cette troupe. On y voyait des pèlerins, reconnaissables aux coquilles attachées à leurs robes, des vagabonds, des mendiants, des colporteurs chargés de leurs balles de marchandises ; l'on pouvait ranger parmi les trafiquants un homme de grande taille, à la barbe et aux cheveux d'un blond jaune, portant sur son dos une boîte surmontée d'une croix et couverte de peintures grossières représentant des ossements humains, tels que crânes, os de bras, de jambes et de doigts. Cet homme, nommé *Harold-le-Normand*, se livrait, ainsi que bon nombre de descendants des pirates du vieux Rolf, au commerce des reliques (O), sur lesquelles ils larronnaient outrageusement, donnant aux fidèles, pour de saints débris, les ossements qu'ils enlevaient, durant la nuit, aux gibets seigneuriaux. Non loin d'Harold-le-Normand marchaient deux moines; lorsqu'ils se parlaient, ils échangeaient les noms de *Simon* et de *Yeronimo*. Le capuchon abaissé du froc de Simon cachait complétement sa figure ; mais le capuchon de Yéronimo, rabattu sur ses épaules, laissait voir le brun et maigre visage de ce moine, que ses gros sourcils, aussi noirs que sa barbe, rendaient d'une dureté farouche. A quelques pas derrière ces prêtres venait, monté sur une belle mule blanche, aux formes rebondies, au poil lustré, brillant comme de l'argent, un citadin de Nantes. Son négoce était de trafiquer par mer avec l'Espagne et l'Angleterre ; on le nommait *Bezenecq-le-Riche*, en raison de ses grands biens. Encore dans la force de l'âge, d'une figure ouverte, intelligente et affable,



Bida del. — Imp. de Drouart, r. du Fouarre 11, Paris — Hopwood sc.

Coucou-piètre et Gauthier-sans-avoir prêchant la Sainte Croisade.

il portait un chaperon de feutre noir, une robe de fin drap bleu, serrée à sa taille par une ceinture de cuir à laquelle pendait une pochette brodée. Derrière lui, et sur une partie de la selle façonnée à cet usage, se tenait en croupe sa fille *Isoline*, jouvencelle de dix-huit ans, aux yeux bleus, aux cheveux bruns, aux dents blanches, au visage rose comme une rose de mai, et aussi jolie qu'avenante; la longue robe gris de perle d'Isoline cachait ses petits pieds, samante de voyage, d'une moelleuse étoffe vert foncé, cachait sa taille élégante et souple; mais le capuchon de cette mante, doublé d'incarnat, découvrait à demi son frais et riant visage. On devinait les sentiments de tendre sollicitude que se portaient le père et la fille aux regards et aux sourires d'affection qu'ils échangeaient souvent, ainsi qu'aux petits soins qu'ils se rendaient l'un à l'autre; la sérénité d'un bonheur sans mélange, les douces joies du cœur, se lisaient sur leurs traits empreints d'une félicité radieuse. Un serviteur bien vêtu, alerte et vigoureux, conduisait à pied une seconde mule chargée des bagages du marchand; de chaque côté du bât pendait une épée dans son fourreau, car en ces temps l'on ne marchait jamais sans armes; Bezenecq-le-Riche s'était conformé à l'usage, quoique ce bon et digne citadin fût d'un naturel peu batailleur. Les voyageurs arrivèrent à un carrefour où la grande route de Nantes à Angers se bifurquait; à l'entrée de chacun des deux chemins se dressait un gibet seigneurial, symbole et preuve parlante du droit de haute et basse justice exercé par les seigneurs dans leurs domaines; ce massif pilier de pierre se terminait à son sommet par quatre fourches de fer scellées à angle droit et en potence; au gibet élevé à l'embranchement du chemin de l'ouest pendaient enfourchés par le cou trois cadavres: le premier, déjà réduit à l'état de squelette, le second, à demi putréfié; des corbeaux, distraits de leur sanglante curée par l'approche des voyageurs, tournoyaient encore dans les airs au-dessus du troisième cadavre. Ce frêle corps de jeune fille, absolument nu, n'ayant pas autour de lui un lambeau de haillon (les seigneurs féodaux ne

respectaient pas même la pudeur dans la mort), ce corps était celui de Perrine-la-Chèvre, torturée, suppliciée à l'aube du jour, selon les menaces de Garin-Mange-Vilain. Les épais cheveux noirs de la victime tombaient sur son visage contracté par l'agonie et sillonné de longues traces de sang desséché, épandu, la veille, de ses yeux crevés ; ses dents serraient encore une figurine de cire longue de deux ou trois pouces, vêtue d'une robe d'évêque et coiffée d'une mître en miniature façonnée avec un petit morceau d'étoffe d'or. Les sorcières, pour accomplir leurs charmes diaboliques, faisaient souvent placer de ces figurines entre les dents des pendus au moment où ils rendaient l'âme; les sorcières appelaient ces magies : *des envoûtements* (P). A côté de ce gibet s'élevait le poteau seigneurial de Neroweg VI, seigneur et comte du pays de Plouernel ; ce poteau, indiquant les limites de la seigneurie traversée par la route de l'ouest, était surmonté d'un écusson rouge, au milieu duquel se voyaient trois serres d'aigle peintes en jaune d'or. Un autre poteau, portant pour emblème un serpent-dragon de couleur verte peint sur fond blanc, indiquait la route de l'est, qui coupait les domaines de DRACO (Dragon), SEIGNEUR DE CASTEL-REDON, et accostait aussi un gibet à quatre fourches patibulaires ; deux d'entre elles seulement étaient garnies : à l'une pendait le cadavre d'un enfant de quatorze ans au plus; à l'autre le corps d'un vieillard, tous deux à demi déchiquetés par les corbeaux. Isoline, fille de Bezenecq-le-Riche, poussa un cri d'effroi à la vue de ce spectacle lugubre, et se serrant contre le marchand, derrière qui elle se tenait en croupe, murmura tout bas : — Mon père ! oh ! mon père !. . vois donc ces pendus... et à l'autre gibet, là-bas, il y a une pauvre femme !

— Ne regarde pas de ce côté, mon enfant, — répondit tristement le bourgeois de Nantes, en se tournant vers sa fille afin de cacher à ses yeux ce funèbre tableau. — Plus d'une fois, durant notre route, nous ferons de ces sinistres rencontres; hélas! aux limites de chaque seigneurie on trouve des fourches patibulaires !

— Ah ! mon père, — reprit Isoline, dont le visage, naguère si riant, s'attrista douloureusement, — malgré moi, j'ai peur que cette rencontre ne soit d'un funeste augure pour notre voyage !

— Ma fille chérie ! — reprit le marchand avec angoisse, — ne t'alarme pas ainsi vainement. Sans doute nous vivons en des temps où l'on ne peut sortir des villes et entreprendre de longs trajets avec sécurité ; sans cela, depuis longtemps déjà je serais allé visiter en la cité de LAON mon bon frère Gildas, dont je suis séparé depuis tant d'années ; malheureusement il y a trop loin d'ici en Picardie, pour pouvoir s'aventurer en une telle chevauchée. Mais rassure-toi, le voyage que nous entreprenons durera deux jours à peine, il sera aussi heureux qu'il mérite de l'être. N'accomplissons-nous pas un devoir sacré en nous rendant aux désirs de ton aïeule ? Parvenue à un grand âge, elle ne veut pas mourir sans t'embrasser ; ta présence la consolera du moins du chagrin que lui a laissé la perte de ta pauvre mère, qu'elle regrette aussi douloureusement aujourd'hui qu'à l'époque où elle nous a été ravie !

— Mon père, j'aurai du courage.

— Tiens, mon enfant, s'il ne s'agissait d'un devoir aussi impérieux, je te dirais : retournons dans notre paisible maison de Nantes ; là, du moins, je te verrai, comme par le passé, heureuse et gaie du soir au matin ; car si ton sourire épanouit mon âme, — ajouta Bezenecq d'une voix profondément attendrie, — chacune de tes larmes tombe sur mon cœur !

— Regarde-moi, — reprit Isoline ; — est-ce que maintenant j'ai l'air soucieux, alarmé ? — En parlant ainsi, elle tendait au marchand sa charmante figure redevenue confiante et sereine. Le citadin contempla un instant, silencieux, les traits chéris de sa fille, afin de pénétrer si elle ne cherchait pas seulement à le rassurer ; puis, bientôt convaincu de la sincérité des paroles d'Isoline, une larme de joie lui vint aux yeux, et il s'écria, cherchant à dissimuler son émotion : — Au diable les selles de croupe ! on ne peut pas seule-

ment embrasser son enfant à son aise! — La jeune fille, alors, par un mouvement rempli de grâce, jeta ses deux bras sur les épaules de son père, et avança son frais visage tellement près de Bezenecq qu'il n'eut qu'à tourner la tête pour baiser la jouvencelle au front et sur les joues; ce qu'il fit à plusieurs reprises avec un bonheur inexprimable. Pendant ce tendre échange de paroles et de caresses entre le marchand et sa fille, les voyageurs, avant de s'engager dans l'une des deux routes qui s'offraient à eux, s'étaient réunis au milieu du carrefour afin de se concerter sur leur choix; elles conduisaient également à Angers; mais l'une, celle qu'indiquait le poteau surmonté d'un serpent-dragon, faisant un long circuit, était d'une longueur double de l'autre. Chacun de ces chemins ayant ses avantages et ses inconvénients, plusieurs voyageurs insistaient pour que l'on prît la route du poteau des trois serres d'aigle; Simon, le moine dont le capuchon rabattu cachait presque entièrement les traits, s'efforçait, au contraire, d'engager ses compagnons à prendre l'autre chemin. — Mes chers frères! je vous en conjure! — s'écriait Simon, — croyez-moi... ne passez pas sur les terres du seigneur de Plouernel... on l'a surnommé Pire-qu'un-Loup, et ce monstrueux scélérat justifie son surnom... Chaque jour l'on parle des voyageurs qu'il arrête et dévalise à leur passage sur ses terres.

— Mon cher frère, — reprenait un citadin, — je sais comme vous que le châtelain de Plouernel est un terrible homme, et que son donjon est un terrible donjon... Plus d'une fois, du haut des remparts de notre cité de Nantes, nous avons vu les gens du comte piller, incendier, ravager le territoire de notre évêque, avec lequel il était en guerre pour la possession de l'ancienne abbaye de Meriadek.

— Cette abbaye où il se fit un si prodigieux miracle, il y a quatre cents ans et plus? — dit un autre bourgeois. — *Sainte Méroflède*, abbesse de ce monastère, sommée par les soldats de Karl-Martel de leur céder la place, invoqua le ciel, et ces mécréants, écrasés sous une pluie de pierres et de feu, furent noyés dans des flots de soufre

et de bitume enflammés où les entraînèrent des démons cornus, velus et griffus d'un épouvantable aspect... Aussi la vénérable abbesse est-elle morte en grande odeur de sainteté.

— Odeur ineffable qui s'est perpétuée jusqu'à ce jour; car moi j'ai une dévotion particulière à la chapelle de Sainte-Méroflède, bâtie près du lieu même où s'est accompli cet étonnant miracle à la voix de la pieuse abbesse de Meriadek, — reprit un autre citadin. — J'ai vu des prodiges non moins surprenants arrivés de notre temps, grâce à l'intercession de sainte Méroflède. Elle est incomparable pour remédier à la stérilité des femmes. Mon épouse Simone ne m'avait jamais donné de rejeton, elle a accompli avec mon neveu *Thomas-casse-grain* un pèlerinage à la chapelle de Sainte-Méroflède, or, neuf mois après, jour pour jour, j'étais père de deux gros jumeaux!

— Il est vrai, la chapelle ne désemplit pas, surtout la nuit, et les offrandes sont d'un gros revenu pour le chapelain; aussi le seigneur de Plouernel voulut-il revendiquer la propriété de cette chapelle : de là des guerres entre le comte et l'évêque de Nantes. Redoutables guerres, mes compères : elles arrivèrent en ce temps où l'évêque mariait sa dernière fille, à laquelle il donnait en dot la cure de Saint-Paterne.

— Ce fut un beau mariage... l'épouse du seigneur évêque était superbement parée. — Du moment où l'on avait prononcé le nom de l'évêque de Nantes, Simon le moine avait rabaissé davantage le capuchon de son froc, comme s'il eût voulu complétement cacher ses traits. — Certes, mes dignes compères, — reprit un autre citadin, — nous savons que le seigneur Pire-qu'un-Loup est des plus formidables; mais croit-on que le sire Draco, seigneur de Castel-Redon, soit un agneau? Non, non; il est aussi dangereux de passer sur les terres de l'un que sur celles de l'autre, et comment éviter ce passage? le chemin de l'est, barré par une rivière, aboutit à un pont gardé par les gens du seigneur de Castel-Redon; le chemin de l'ouest, bordé d'immenses marais, aboutit à une chaussée gardée par les gens

du seigneur de Plouernel : prenons la moins longue de ces deux routes, nos dangers seront réduits de moitié.

— Oui… oui… — dirent plusieurs voix ; — ce digne homme a raison.

— Mes chers frères, prenez garde ! — s'écria Simon le moine ; — le seigneur de Plouernel est un monstre de férocité ; il s'adonne à la sorcellerie avec une magicienne, sa concubine… et, pour comble d'horreur, on dit qu'elle est juive !

— Au diable les Juifs ! — s'écria Harold-le-Normand, marchand de reliques. — Quoi ! il en reste encore ? Les Juifs n'ont-ils pas été tous pendus, brûlés, noyés, égorgés, écartelés, lors de la chasse qu'on leur a faite dans toutes les provinces, comme à des bêtes fauves ?

— Et depuis le supplice des hérétiques d'Orléans, qui périrent par le feu, — reprit le moine Yéronimo, — jamais extermination de bêtes immondes ne fut plus méritoire que celle de ces juifs maudits ! N'ont-ils pas poussé les Sarrasins de Palestine à détruire le temple de Salomon à Jérusalem ?

— Quoi ! cher frère, — dit un citadin, — les juifs de ce pays-ci auraient poussé de si loin à la destruction du temple de Jérusalem par les Sarrasins ?

— Oui, mes frères, car les abominables maléfices de ces juifs bravent le temps et l'espace… Mais patience ! viendra bientôt le jour où, par la volonté divine, ce ne seront plus des pèlerins isolés qui s'en iront gémir et prier à Jérusalem sur le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais la chrétienté tout entière qui marchera en armes vers la terre sainte, pour exterminer les infidèles et délivrer de leur présence sacrilége le sépulcre du Sauveur du monde !

A ce moment, Bezenecq-le-Riche se rapprocha du groupe des voyageurs ; il apprit bientôt le motif de la discussion, et craignant surtout d'effrayer de nouveau sa fille, il dit : — M'est avis qu'il vaut mieux choisir la route la plus courte ; quant à vos alarmes, elles sont exagé-

rées ; lorsque nous aurons payé aux péagers du seigneur de Plouernel le droit de librement circuler sur les routes et de traverser ses bourgs et ses villages, qu'aura-t-il à réclamer de nous? Est-ce que nous sommes ses serfs, ses vilains?

— Vous, homme à barbe grise, pouvez-vous dire de telles choses? — reprit Simon-le-Moine. — Est-ce que ces seigneurs endiablés se soucient du juste et de l'injuste?

— Mais moi, je m'en soucie, fort! — reprit Bezenecq-le-Riche; — si le seigneur de Plouernel me violentait, moi bourgeois de Nantes, j'en appellerais à Wilhelm IX, duc d'Aquitaine, dont relève le seigneur de Plouernel, de même que Wilhelm IX relève de Philippe Ier, roi des Français.

— Et ce serait en appeler du loup au tigre, — reprit Simon-le-Moine en haussant les épaules; — y pensez-vous? En appeler à Wilhelm IX, duc d'Aquitaine, ce scélérat qui voulut, le poignard sur la gorge, forcer Pierre, évêque de Poitiers, à lui donner l'absolution de ses crimes! Wilhelm! cet adultère qui, après des milliers de crimes pareils, a enlevé *Malborgiane*, femme du vicomte de Châtellerault, grande impudique, dont il ose porter le portrait peint sur son bouclier. Wilhelm! cet impie, qui osa répondre à Gérard, évêque d'Angoulême, qui lui reprochait ce nouvel adultère : « Évêque, je » renverrai Malborgiane lorsque tu friseras tes cheveux! » Raillerie scélérate, puisque le vénérable prélat était chauve... Wilhelm! cet abominable débauché, qui veut, dit-il, fonder à Poitiers une abbaye de filles perdues, dont l'abbesse serait la plus forcenée ribaude du Poitou. Wilhelm! ce sacrilége! qui, une nuit de Pâques, entendant un sermon sur la résurrection de notre Sauveur Jésus-Christ, s'écria en pleine église : « Fables! mensonges que tout cela! » « — Si ce sont des mensonges, — lui dit le prédicateur, — pourquoi » rester dans le saint lieu, seigneur duc? » « — Pour y regarder les » jolies femmes, » — répondit ce damné (Q). Tel est donc l'homme à qui l'on veut appeler des violences du seigneur de Plouernel!

— Ce Wilhelm IX est certainement un grand criminel, — reprit Yéronimo; — mais il s'est montré, rendons-lui cette justice, le plus implacable exterminateur des juifs. Pas un de ceux qui habitaient ses domaines n'a échappé au supplice !

— On dit qu'à la vue d'un juif cet homme indomptable et impie pâlit d'horreur et que, si libertin qu'il soit, une juive, fût-elle un astre de beauté, le ferait fuir au bout du monde.

— Tout cela n'empêche point, — reprit Simon-le-Moine, — que si, pour obtenir justice des violences du seigneur de Plouernel, vous comptez sur le duc d'Aquitaine, vous agirez en insensés !

— Si Wilhelm IX ne nous rend pas justice, — reprit Bezenecq-le-Riche, — nous en appellerons au roi Philippe. Oh ! oh ! nous autres citadins, quoique souvent opprimés par les seigneurs des villes, nous ne nous laissons pas, comme les pauvres malheureux serfs, tyranniser sans protester ! Nous savons rédiger une requête...

— Hé! quel souci prendra de votre requête le roi Philippe ? Ce sardanapale ! ce glouton ! ce fainéant ! ce double adultère ! et qui pis est, ce soliveau ! dont les seigneurs, ses grands vassaux, se raillent à la journée ! Quoi ! c'est à lui que vous iriez demander justice si le duc d'Aquitaine vous la refusait? Et d'ailleurs, celui-ci voulût-il, comme suzerain du seigneur de Plouernel, le punir de sa violence contre vous, en aurait-il le pouvoir?

— Certes ! — dit Bezenecq-le-Riche, — il entrerait sur le territoire du seigneur de Plouernel et l'assiégerait dans son château.

Simon-le-Moine secoua tristement la tête, et reprit : — Non, non ! les seigneurs réservent leurs forces pour venger leurs propres offenses, jamais ils ne soutiennent la cause des petites gens, si juste qu'elle soit.

— Nous vivons, je le sais, en de tristes temps, et les temps passés ne valaient guère mieux, — ajouta le citadin en soupirant et jetant sur sa fille un regard inquiet, car elle semblait s'alarmer de nouveau; — mais il ne faut point, je le répète, nous exagérer le

danger; nous avons à choisir entre deux routes; supposons qu'il y ait péril égal à les traverser... le bon sens veut que nous prenions la plus courte.

— Et moi, je soutiens le contraire! — s'écria Simon-le-Moine, qui paraissait plus que personne redouter de passer sur les terres de la seigneurie de Plouernel; — si la route est plus courte, elle est aussi doublement périlleuse.

— Hélas! mon père, — dit Isoline au marchand, — est-il donc vrai qu'il y ait tant de dangers à redouter?

— Non, non, chère enfant... Ce pauvre moine a l'esprit troublé par la peur. — Le Normand, marchand de reliques, ayant entendu les dernières paroles d'Isoline à son père, s'approcha d'elle, et lui dit avec componction : — Jolie jouvencelle, j'ai là, dans mon coffre de reliques, une superbe Dent provenant de la bienheureuse mâchoire d'un saint homme mort à Jérusalem, martyr des Sarrasins. Je vous céderai cette bienheureuse dent moyennant trois derniers d'argent. Cette sainte relique vous préservera de tout péril en voyage... — Et Harold-le-Normand se préparait à ouvrir sa balle pour en sortir la *dent* merveilleuse, lorsque Bezenecq-le-Riche lui dit en souriant, afin de rassurer sa fille : — Plus tard, notre ami, plus tard nous verrons ta relique... Elle préserve, dis-tu, de tout péril en voyage?

— Oui, respectable citadin, je le jure sur mon salut éternel.

— Donc, puisque tu la portes, cette sainte relique, tu ne seras exposé à aucune mauvaise rencontre; et comme nous marchons avec toi de compagnie, nous jouirons de la miraculeuse protection que tu portes dans ta boîte, ce qui ne nous empêchera point, si vous m'en croyez, mes compères, de prendre la route la plus courte; quant à moi je la prends; ceux qui partagent mon avis me suivront! — ajouta le citadin en donnant deux coups de talon à sa mule, afin de mettre un terme à une discussion qui effrayait de plus en plus sa fille; et il prit la route qui traversait le territoire de la seigneurie de Plouernel. La majorité des voyageurs suivit l'exemple et le conseil de

Bézenecq; d'abord, parce qu'il parlait sagement; puis, on le savait riche, sa fille l'accompagnait, et il avait trop à perdre pour prendre une résolution imprudente. Ceux qui partageaient les appréhensions du moine Simon, réduits à un petit nombre, n'osant se séparer du gros de la troupe, se rallièrent à elle après un moment d'hésitation. Il en fut de même de Simon-le-Moine et de son confrère Yéromino, qui craignirent de marcher isolément. Harold-le-Normand, resté seul dans le carrefour, s'approcha du gibet, arracha les deux pieds et les deux mains d'un cadavre réduit à l'état de squelette, les mit dans son sac, comptant les vendre aux fidèles comme saintes reliques, et en tirer bon prix, puis il rejoignit les voyageurs, qui continuaient de suivre la route de la seigneurie de Plouernel.

---

Le château de Neroweg VI, sombre repaire, situé comme un nid d'oiseau de proie au faîte d'une montagne escarpée, dominait le pays à plusieurs lieues à la ronde. L'un des hommes de guet postés dans les tourelles situées aux angles de la plate-forme du donjon, apercevait il au loin une troupe de voyageurs? il sonnait du cor, aussitôt la bande du comte pillarde et féroce sortait du manoir féodal, et non contents d'exiger le payement de droits de passage et de circulation, ces bandits pillaient les voyageurs, souvent même, en cas de résistance, ils les massacraient ou les retenaient en prison, puis les forçaient par la torture de payer rançon s'ils étaient riches. La surface de la Gaule était hérissée de pareils repaires, bâtis par les seigneurs franks, sous le règne des derniers descendants de Karl-le-Grand; forteresses inexpugnables, du haut desquelles barons, comtes, marquis et duks bravaient l'autorité royale et désolaient le pays. L'histoire du omte de Plouernel est celle de tous ces seigneurs, issus de la race des premiers conquérants de la Gaule. En l'année 818, un Neroweg, second fils du chef de cette famille franque, si richement établie en Auvergne depuis Clovis, fut l'un des chefs de l'armée de *Louis-le-*

*Pieux*, lorsque pour l'asservir il ravagea la Bretagne, héroïquement insurgée à la voix de *Morvan* et de notre aïeul *Vortigern*. Ce Neroweg, en récompense de ses services durant cette horrible guerre, reçut du roi en fief les terres et la comté de Plouernel par la mort de son dernier bénéficier qui ne laissait pas d'héritiers, ce fief retournant au domaine du roi, il l'avait octroyé à Neroweg : celui-ci, en retour de la cession du comté de Plouernel, devait se reconnaître vassal de Louis-le-Pieux, lui prêter foi et hommage, comme à son roi et seigneur suzerain, lui payer une redevance et l'assister dans ses guerres, en marchant à la tête des hommes de sa seigneurie. Dans le pays de Plouernel, ainsi que dans d'autres provinces de la Gaule, quelques *colons*, que maintenant l'on nomme *vilains*, étaient à peu près parvenus à s'affranchir et à redevenir, sauf le payement de taxes écrasantes, propriétaires d'une partie de ce sol qui, avant la conquête franque, appartenait à leurs pères libres jadis. Neroweg I^er^ (premier du nom de cette seconde branche de sa famille) ne se révolta pas contre l'autorité royale; mais son fils, Neroweg II, imitant les autres seigneurs, fit bâtir un château fort sur le sommet de la montagne de Plouernel, y rassembla une bande nombreuse de gens déterminés; puis, comme la plupart de ses pareils, il dit au roi des Franks : « — Je ne reconnais plus ta suzeraineté; je ne veux plus » être ton vassal; je me déclare souverain chez moi, comme tu l'es » chez toi; les serfs, vilains et citadins de ma comté deviennent mes » hommes; eux, leurs terres, leurs biens, n'appartiennent qu'à moi; » je les taxerai selon ma volonté, de tributs, de redevances, de tailles » qu'ils ne payeront qu'à moi; ils ne se battront que pour moi et » contre toi... si tu oses venir m'assiéger dans ma forteresse de » Plouernel. » Le roi n'y vint pas, car presque tous les seigneurs tinrent, de siècle en siècle, le même langage aux descendants de Karl-le-Grand ou à ceux de Hugh-le-Chappet, dont le royaume fut peu à peu réduit à la possession des seules provinces qu'ils pouvaient défendre et conserver par les armes. Les Neroweg III et IV imi-

tèrent leur aïeul, comme lui demeurèrent maîtres indépendants, absolus et héréditaires du pays de Plouernel. Grand nombre de seigneurs franks s'emparèrent ainsi d'autres parties du territoire de la Gaule. *Robert* devint de la sorte COMTE (du pays) DE PARIS; *Milo*, COMTE (du pays) DE TONNERRE; *Hugh*, COMTE (du pays) DU MAINE; *Burchardt*, SIRE (du pays) DE MONTMORENCY; *Landry*, DUC (du pays) DE NEVERS; *Radulf*, COMTE (du pays) DE BEAUGENCY; *Enghilbert*, COMTE (du pays) DE PONTHIEU, etc., etc. Ceux-là, et quantité d'autres seigneurs, descendants des Leudes de Clovis ou des chefs des bandes de Karl-Marteau, abandonnant ainsi, par la suite des temps, leurs *noms franks* ou y ajoutant les *noms gaulois* des contrées dont ils s'étaient emparés, se firent et se font appeler : — *seigneurs*, *sires*, *ducs* ou *comtes de Paris*, *de Plouernel*, *de Montmorency*, *de Nevers*, *de Tonnerre*, *de Ponthieu*, etc., etc. — Durant ces siècles de guerres et de brigandages, les Neroweg avaient de plus en plus fortifié leur château, vivant et s'enrichissant de rapines, d'extorsions et du travail écrasant de leurs vilains et de leurs serfs; Neroweg V, surnommé *Tête-d'Étoupes*, en raison de la teinte de ses cheveux couleur de filasse, et Neroweg VI, surnommé *Pire-qu'un-Loup* par les pauvres gens de ses domaines, en raison de sa cruauté, se montrèrent dignes de leurs ancêtres.

Le manoir de Plouernel s'élève au sommet d'une montagne rocheuse et aride, baignée à l'occident par un profond cours d'eau, à l'orient, elle surplombe une étroite chaussée construite au-dessus du niveau d'immenses marais où se déverse, par un canal, le trop plein des vastes étangs de l'ancienne abbaye de Meriadek, située à plusieurs lieues de là et dépendant autrefois des grandes possessions du diocèse de Nantes. S'ils suivent la route de terre, les voyageurs sont forcés de traverser cette jetée lorsqu'ils se rendent d'Angers à Nantes, à moins de parcourir un long circuit, en traversant les domaines du seigneur de Castel-Redon. Les bateaux qui vont rejoindre la Loire par la rivière de Plouernel, dont le cours baigne la monta-

gne, passent forcément au pied du château. Habilement choisi est l'emplacement du repaire : il domine les deux seules voies de communication qui existent entre les villes les plus importantes de ces contrées. Une estacade barre à demi la rivière de Plouernel et sert d'abri aux barques du seigneur. Des bateaux marchands sont-ils signalés du haut du donjon ? aussitôt des hommes d'armes montent dans une barque, abordent les mariniers, leur font payer le droit de navigation, et souvent pillent les cargaisons. Non moins périlleux est le chemin de terre : un retranchement palissadé, au milieu duquel s'ouvre une porte, interdit, lorsqu'elle est fermée, le passage de la chaussée; l'on ne peut la traverser que moyennant un péage arbitrairement imposé aux voyageurs par les hommes du comte, qui de plus larronnent les bagages à leur convenance. Soupçonnent-ils quelque personnage de pouvoir payer rançon, ils le traînent en prison et le torturent jusqu'à ce qu'il ait consenti à se racheter; les malheureux trop pauvres pour satisfaire au péage sont, ainsi que dans toutes les seigneuries, forcés, hommes ou femmes, de subir des avanies obscènes, ridicules ou cruelles, au grand divertissement des gens du seigneur. Sur l'une des pentes de la montagne, moins escarpée du côté du nord, s'étage la petite ville de Plouernel, bâtie en amphithéâtre, à égale distance du manoir et de la plaine, où sont disséminés les villages habités par les vilains et par les serfs. Un chemin étroit, sinueux, ardu, bordé çà et là de précipices, conduit à la première enceinte fortifiée du château; ses remparts, de trente pieds de hauteur, de dix pieds d'épaisseur, flanqués de grosses tours carrelées, ne forment qu'une masse avec le roc qui leur sert de base, roc taillé à pic et environné d'abîmes. La route vertigineuse qui serpente au-dessus de ces précipices aboutit à une porte massive bardée de plaques de fer et de clous énormes qui seule donne accès dans l'intérieur de la première enceinte, cour sombre où le soleil ne pénétrait que vers midi, en raison de la hauteur des nombreux bâtiments intérieurement adossés aux remparts; ces bâtiments sont destinés au logement des hommes

d'armes, à la fauconnerie, à la chapelle, à la boulangerie, à la forge, et à plusieurs autres ateliers, entre autres à celui des monnaies (le comte de Plouernel battait monnaie comme les autres seigneurs féodaux, et, comme eux, la fabriquait à sa guise). Au centre de cette cour se dresse le donjon principal; ce bâtiment carré, de plus de cent pieds de hauteur, couronné d'une plate-forme d'où l'on découvre au loin le pays, est assis sur trois étages de cachots souterrains, entourés d'un fossé profond rempli d'eaux de sources servant aussi de citerne. Ce donjon semble ainsi s'élever du milieu d'un puits gigantesque où serait enfouie la moitié de cette construction massive, sa partie supérieure s'élevant seule au-dessus du revêtement du fossé, sur lequel s'abaissait un pont-levis; lorsqu'il se relevait au moyen d'énormes chaînes, il masquait et renforçait la porte du donjon; de rares et étroites fenêtres irrégulièrement percées sur ses quatre pans et presque aussi étroites que des meurtrières, donnaient un jour ténébreox aux divers étages et au rez-de-chaussée. La pierre de tous ces bâtiments, noircie par les intempéries de l'air et par la vétusté, rendait plus sinistre encore l'aspect de cette forteresse.

O fils de Joel! que de sueurs, que de larmes, que de sang a coûté aux vilains et aux serfs de notre race la bâtisse de ces grands repaires seigneuriaux ou de ces immenses cathédrales qui couvrent aujourd'hui le sol de la Gaule! Hélas! nos générations en sont venues à envier l'esclavage de nos pères lors de la conquête de Clovis; du moins ils n'avaient à bâtir, sous le bâton des évêques ou sous l'épée des Leudes, que des basiliques de bois ou de vastes Burgs de charpente à assises de pierre, selon la mode germanique; Burgs pareils à celui où Neroweg, comte au pays d'Auvergne (il y a six siècles de cela), menait si joyeuse vie avec ses compagnons de guerre et son saint patron l'évêque Cautin, jusqu'au jour où, blessé à mort par notre aïeul Karadeuc-le-Bagaude, le comte vit flamber au loin les débris de sa demeure incendiée par les Vagres de Ronan. Oui, en ces temps *heureux*, une année ou deux d'écrasant labeur suffisaient à édifier un

de ces Burgs; mais plusieurs générations de serfs, travaillant sous le fouet, de l'aube au soir, ont à peine suffi à élever, à compléter le redoutable château fort de Neroweg VI, seigneur de Plouernel! Pauvres malheureux! Il leur a fallu d'abord aplanir ou creuser le roc vif avec le pic ou la masse de fer, transporter, à dos d'homme, du bas au faîte de la montagne, chaque pierre de l'immense édifice, et combien d'infortunés, épuisés de labeur, sont morts à la peine! combien de mutilés ou d'écrasés sous les pierres! combien de broyés dans leur chute au fond d'abîmes inconnus! Combien de torturés, de tués, par ordre du seigneur, lorsque les forces défaillantes des travailleurs ne répondaient pas à sa farouche impatience! Nobles seigneurs! riches abbés! orgueilleux prélats! elles sont bien hautes les tours de vos châteaux, de vos cathédrales, de vos abbayes!... ils sont bien profonds les fossés qui les entourent!... et pourtant, si l'on entassait les os de nos pères morts à la tâche... si l'on avait recueilli leurs sueurs, leurs larmes, leur sang... ces sueurs, ces larmes, ce sang, rempliraient vos fossés les plus profonds! ces ossements amoncelés dépasseraient les plus hautes tours de vos châteaux, de vos abbayes, de vos cathédrales!...

O fils de Joel! nous tous, pauvre peuple des Gaules, manants, vilains ou serfs que nous sommes! notre descendance la plus reculée les verra peut-être encore debout, défiant les siècles ces formidables et orgueilleux repaires de la seigneurie et du clergé! Maudissez-les d'âge en âge! enseignez à votre race à les maudire, ces monuments de notre honte, de nos misères, de nos tortures et de l'affreux servage que les prêtres nous ordonnent de subir sous la menace du feu éternel! Hélas! mon aïeul Den-Braô, le serf maçon, et ses compagnons de travail, morts, ainsi que lui, au milieu des horreurs de la faim dans le souterrain du château de Plouernel, ne sont pas les seules victimes des seigneurs et de l'Église!...

Oh! si jamais vient le grand jour de la délivrance! ce grand jour des saintes et terribles représailles prédit par Victoria-la-Grande...

fils de la vieille Gaule, alors affranchie du joug des rois français et de l'église de Rome, fils de Joel redevenus libres, ne laissez pas pierre sur pierre de ces exécrables monuments élevés par nos bras asservis et cimentés de notre sang !

---

Un étroit escalier, spirale de pierre, conduisait des dernières profondeurs des cachots souterrains jusqu'à la plate-forme qui couronnait le donjon du manoir de Plouernel. Les hommes d'armes les plus hardis, lorsqu'aux heures de guet ils montaient à la plate-forme où en descendaient, ne manquaient jamais, ces bons catholiques, de se signer avec crainte en passant devant la porte d'un réduit situé au dernier étage du donjon, et ayant pour annexe l'une des tourelles élevées aux quatre angles de la plate-forme ; car souvent, la nuit, l'étroite fenêtre de cette tourelle semblait intérieurement illuminée de lueurs, tantôt d'un rouge de sang, tantôt verdâtres; l'on attribuait ces clartés sinistres aux sortiléges d'*Azenor-la-Pâle*, concubine de Neroweg VI. Ce même jour, à peu près à la même heure où les voyageurs, parmi lesquels se trouvaient Bezenecq-le-Riche et sa fille Isoline, s'étaient, après longue discussion, décidés à traverser les terres du seigneur de Plouernel, Azenor-la-Pâle, renfermée dans son réduit éclairé par une seule fenêtre à linteaux de pierres, garnie de petits vitraux enchâssés dans des nervures de plomb, se livrait à ses sortiléges. Neroweg VI avait accumulé dans la chambre de sa maîtresse les objets les plus précieux larronnés aux voyageurs par sa bande et par lui, ou pillés dans les châteaux, lors de ses guerres privées contre les seigneurs voisins ; l'on voyait encore, dans l'officine de la sorcière, de splendides ornements d'église, aussi volés par le comte de Plouernel lors de ses expéditions contre l'évêque de Nantes. Une baie, masquée par un rideau de pourpre frangé d'or, arraché à quelque dais splendide, donnait entrée dans une tourelle dont la partie supérieure, plafonnée au niveau de la plate-forme,

servait de poste pour le guet. Azenor-la-Pâle, âgée d'environ vingt-cinq ans, était d'une beauté parfaite, son visage mat et blanc jamais ne rougissait, et ses lèvres, au lieu d'être vermeilles, avaient la froide blancheur de sa peau, de là son surnom ; un turban de riche étoffe de soie pourpre à mentonnière encadrant le visage de la sorcière, découvrait ses bandeaux de cheveux noirs comme ses sourcils et ses grands yeux ; ses lèvres aussi blanches que son teint, souvent contractées par un sourire amer, donnaient à ses traits, pareils à un masque de marbre, une expression sinistre, étrange. Sa tunique de drap d'argent, taillée dans quelque somptueuse chappe de l'évêque de Nantes, découvrait à demi ses larges épaules, son sein et ses bras dignes de cette belle statue grecque qui a survécu aux siècles, et que l'on admire encore, dit-on, dans le palais des ducs d'Aquitaine ; la tunique d'Azenor ne tombant qu'aux genoux, laissait voir, sous ses plis argentés, le bas de sa robe, pourpre comme son turban ; cette femme s'occupait, en ce moment, de confectionner, au moyen de morceaux de cire malléable, deux figurines pareilles à celle placée, le matin même, entre les dents de Perrine-la-Chèvre, lors de son agonie ; l'une de ces poupées portait une robe d'évêque, l'autre, une espèce d'armure simulée en étoffe grise ayant à peu près la couleur du fer. Azenor-la-Pâle plantait un certain nombre d'aiguilles disposées dans un ordre cabalistique, sur le côté gauche de la poitrine de ces deux poupées, lorsque s'ouvrit, en dehors, la porte du réduit, dont la sorcière ne pouvait sortir qu'à la nuit pour se promener sur la plate-forme du château ; Neroweg VI entra chez sa maîtresseet referma soigneusement la porte. Le comte de Plouernel, surnommé Pire-qu'un-Loup, alors âgé de cinquante ans, et d'une carrure athlétique, paraissait encore plein de vigueur ; sa coiffure ne ressemblait en rien à celle de son ancêtre, le comte Neroweg, Leude de Clovis, ou à celle de *Neroweg-l'Aigle-Terrible*, ce chef sauvage d'une tribu franque, tatoué de rouge et de bleu, vaincu dans la fameuse bataille des bords du Rhin par notre aïeul Scanvoch, frère de lait de

Victoria-la-Grande; non, les cheveux roux de Neroweg VI, déjà grisonnants, au lieu de flotter sur ses épaules comme une queue de cheval, étaient rasés jusqu'à la moitié des tempes et du crâne, puis tombaient carrément derrière son cou et le long de ses oreilles; les gens de guerre de ce temps-ci se font ainsi raser le devant de la tête, afin que leur chevelure ne les gêne point sous le casque et ne dépasse pas sa visière. Au lieu de conserver seulement de longues moustaches, ainsi que ses ancêtres des premiers temps de la conquête, Neroweg VI laisait pousser dans toute sa longueur sa barbe épaisse et rude, mélangée çà et là de poils blancs; elle encadrait son visage farouche, au nez recourbé, ses gros sourcils se joignaient au-dessus de ses yeux de faucon, ronds et perçants. Toujours s'attendant à être attaqué dans son repaire, toujours prêt à guerroyer contre ses voisins ou contre certaines troupes de voyageurs qui, parfois, mais rarement, tentaient de s'opposer par la force aux brigandages des châtelains, le seigneur de Plouernel, armé du matin au soir, portait un casque, qu'il déposa en entrant chez sa maîtresse; son justaucorps et ses chausses de buffle disparaissaient sous un haubert ou tunique de mailles de fer serré à sa taille par un ceinturon de cuir où pendaient deux épées, la plus courte à droite, la plus longue à gauche. Ce haubert garantissant ses bras jusqu'à la hauteur de ses gantelets, tombait un peu au-dessous de ses genoux, défendus, ainsi que ses jambes, par des plaques de fer garnies de courroies. Les traits de Neroweg VI trahissaient un morne et sombre accablement; Azenor-la-Pâle, toujours occupée à enfoncer des aiguilles dans le côté gauche de la figurine de cire, murmura quelques paroles en langue étrangère, et ne parut pas s'apercevoir de la venue du comte. Il s'approcha lentement et lui dit d'une voix sourde : — Ton philtre est-il prêt?

La sorcière, sans répondre, continua ses opérations magiques, puis, montrant à Neroweg VI les deux poupées représentant un évêque et un guerrier, elle reprit : — Quels sont ceux de tes ennemis que tu redoutes et que tu hais davantage?

— Tu le sais; c'est l'évêque de Nantes et Draco, sire de Castel-Redon.

— Hier, j'ai façonné une figurine pareille à celle-ci; a-t-elle été, selon mes ordres, placée entre les dents d'un pendu au moment où il rendait le dernier soupir?

— Cela a été exécuté. Une de mes serves avait, hier, frappé mon baillif; on l'a pendue, ce matin, à mes fourches seigneuriales, et au moment où elle rendait l'âme, mon bourreau lui a mis entre les dents la poupée de cire.

— Alors, selon ma promesse, tes ennemis seront bientôt en ton pouvoir; mais pour compléter le charme, ces deux autres figurines, auxquelles j'ai enfoncé sept aiguilles magiques à l'endroit du cœur, seront portées par toi sous les racines d'un arbre planté au bord d'une rivière où un homme aura été noyé.

— C'est facile; il y a de gros vieux saules plantés au bord de ma rivière; souvent mes hommes y noient les mariniers récalcitrants au péage de mes droits de navigation.

— Cet *envoûtement* magique doit être fait par toi. Tu placeras ces figurines à l'endroit désigné, cette nuit, au coucher de la lune, et par trois fois tu prononceras les noms de *Jésus*, d'*Astaroth* et de *Judas;* alors le charme aura sa toute-puissance.

— Hum! je n'aime guère le nom du Christ mêlé à tout ceci... Tu veux, peut-être, me pousser à quelque sacrilége?

Un sourire sardonique effleura les lèvres blanches d'Azenor-la-Pâle, elle reprit : — J'ai au contraire mis le charme magique sous l'invocation du Christ; j'ai prononcé un verset de l'Évangile à chaque aiguille que j'ai enfoncée dans ces poupées.

— Si tu ne m'avais pas poussé à tuer mon chapelain, j'aurais su de lui si je commettais ou non un sacrilége!

— Tu l'as tué parce que tu le soupçonnais, un peu tard, ce saint homme, d'être le père de Guy... ton second fils.

— Tais-toi! — s'écria Neroweg VI d'un ton courroucé; — tais-

toi, maudite! Tu m'as damné; depuis ce meurtre, je n'ai plus eu de chapelain; aucun prêtre n'a voulu venir demeurer ici. Mais assez sur ce sujet... Ce philtre est-il prêt?

— Pas encore.

— Que te manque-t-il pour l'achever?... Tu m'as demandé un enfant, tu l'as... Mais je ne le vois pas; où est-il?

— Là... dans cette tourelle. Il récite une prière que je lui ai apprise depuis deux jours.

— Une prière magique?

— Non, une sainte prière; elle sanctifiera son esprit, son esprit sanctifiera son sang; et lorsqu'il coulera, ce sang innocent et sanctifié, vaudra, pour la puissance du philtre, le sang d'un martyr.

— Ceci du moins me paraît judicieux. Et ce philtre, quand donc sera-t-il terminé?

— Ce soir, pendant le temps qui s'écoulera entre le lever et le coucher de la lune...

— Oh! des retards, toujours des retards! et mon mal augmente... Je te soupçonne de m'avoir jeté ce maléfice, sous lequel en vain je me débats... tu es capable de tout!

— Moi?

— N'as-tu pas voulu me faire tuer mon fils aîné, Gonthram?

— Un jour, ton fils a voulu me violenter; je me suis plainte à toi de cet outrage : rien de plus.

— Oui; et sans mon écuyer *Eberhard-le-Tricheur*, qui s'est jeté entre moi et Gonthram, je tuais mon fils à son retour de la chasse; et pourtant, il m'a dit qu'au contraire tu lui avais proposé de te donner à lui, à condition qu'il me poignarderait.

— Mensonge!

— Ah! si j'avais écouté ma colère, je t'aurais planté cette épée dans le cœur.

— Qui t'en a empêché?

— N'as-tu pas lu dans les astres que nos vies étaient liées l'une à

l'autre? et que ta mort devait précéder la mienne de trois jours!... de sorte que si je te tuais je mourrais après toi... Peut-être aussi tu me trompes.

— Eclaircis tes doutes... tue-moi.

— Je n'ose.

— Qui te retient?

— La peur de me frapper en te frappant, si, en effet, ta mort doit amener la mienne. Je ne sais que penser, car beaucoup de tes prédictions se sont réalisées; mais si je dois mourir du mal que je ressens, malheur à toi, sorcière! tu ne me survivras pas! Garin-Mange-Vilain a mes ordres.

— Ceci doit te rassurer; d'ailleurs, ne suis-je pas ta prisonnière?

— Oh! tu ne sortiras pas vivante de ce château. — Puis, portant ses deux mains à son front, Neroweg ajouta d'un air de plus en plus sombre et accablé : — Mais ce philtre... me guérira-t-il?... Tiens, je préférerais la mort à la vie que je mène. Depuis que tu as, certainement, jeté sur moi un maléfice diabolique, je ne suis plus le même; les jours me semblent sans fin, le plus riche butin ne me réjouit plus. En vain j'entasse richesses sur richesses dans mon trésor secret... je ne sais qu'en faire de ces richesses; je ne les mange pas! Quand j'ai parcouru ma seigneurie du nord au sud, de l'est à l'ouest, enclavée qu'elle est, comme dans un cercle de fer, au milieu des seigneuries de mes voisins, tous mes ennemis; quand j'ai porté le ravage chez eux en retour de celui qu'ils ont porté chez moi; quand j'ai rançonné les voyageurs, fait rendre ma justice par mon baillif, mon prévôt et mon bourreau... quelle est ma vie? dis? quelle est ma vie?

— Tu batailles, tu manges, tu bois, tu chasses, tu dors et tu mets tes serves dans ton lit, lorsqu'elles se marient.

— Je suis las de ces brutes grossières, le vin me semble amer, je ne chasse jamais tranquille dans mes forêts, j'ai peur de tomber dans quelque embuscade tendue par mes voisins; mon noir donjon est

sinistre comme une tombe, j'étouffe sous ces voûtes de pierre, et quand je sors de ce tombeau, toujours le même pays, toujours le même aspect. Il n'est pas une maison, un arbre de ma seigneurie que je ne connaisse. Ah! si grande que soit une cage... c'est toujours une cage!

— Hé! sors-en, de ta cage! loup stupide et farouche!

— Tu me conseilles cela pour que l'on crie au loup! et qu'on m'assomme! d'ailleurs où veux-tu que j'aille? Je suis entouré d'ennemis! Souverain ici, que serais-je ailleurs? et puis, en mon absence, les autres seigneurs, que je contiens à peine par mes armes, s'abattraient sur mes domaines comme une volée de vautours! Enfer! je suis attaché à ma seigneurie comme mes serfs à la glèbe!

— Ton sort est celui de tous tes pareils.

— Mais ce sort ne leur pèse pas comme à moi. Non, non, tu m'as ensorcelé! il y a quelques années, du vivant de ma femme Hermengarde, j'aimais la guerre, j'attaquais mes voisins autant pour le plaisir de guerroyer que pour m'emparer de leurs terres ou piller leurs châteaux; et lorsque, après avoir surpris une troupe de marchands revenant de quelque foire, la bourse bien garnie, je rentrais au château avec mes hommes chargés de butin, ou emmenant quelques riches otages que l'on torturait pour en obtenir rançon, j'étais content, je soupais, je m'enivrais avec joie; et après une nuit passée avec quelqu'une de mes serves, j'entendais la messe et je partais pour la chasse. — Puis, après un moment de silence, le seigneur de Plouernel ajouta en soupirant et d'un air pensif : — Ah! c'est qu'en ce temps-là j'étais bon catholique! je pratiquais la foi de mes pères, je ne manquais jamais la messe quotidienne, chaque matin mon chapelain m'absolvait des choses de la veille, et à chaque entreprise il bénissait mes armes; tandis qu'aujourd'hui, par tes maléfices, je suis devenu un païen!... un vrai païen!

— Un païen! toi qui portes sous ton haubert trois ou quatre reliques pillées par toi dans les chapelles de tes voisins!

— Veux-tu pas que je me raille aussi des reliques? — s'écria Neroweg VI d'un ton courroucé. — Sans les reliques qui me défendent, tu m'aurais déjà peut-être entraîné au fin fond des enfers! Oui, car souvent, aussi vrai que le Christ est mort et ressuscité, je crois que tu es le diable en personne!

— Hé!... qui sait?

— L'enfer, ta patrie, le sait! Tu n'as rien d'humain, tes lèvres sont blanches et froides comme le marbre!

— Quand un amour partagé embrasera mes veines, mes lèvres deviendront pourpres et mes baisers de feu!

— Oh! je le sais, tu ne m'as jamais aimé!

— T'aimer... toi! autant aimer le loup des bois. Tu m'as faite captive; j'ai cédé à ta violence! Ah! l'homme que j'aurais adoré, puisque sans l'avoir vu je l'aimais sur son renom, c'était Wilhem IX, le beau duc d'Aquitaine! le poëte dont les chants amoureux font l'envie des plus fameux trouvères.

— Wilhem! — s'écria Neroweg VI avec un accent de jalousie féroce; — ce sacrilége! cet impudique effronté qui porte peint sur son bouclier le portrait de *Malborgiane*, sa maîtresse!

— Wilhem IX est ton suzerain... tu l'envies et tu le crains : il est jeune, beau, impie, audacieux, spirituel et gai; toutes les femmes rêvent de lui en disant ses vers, et tous les hommes le redoutent. Ose donc l'attaquer? il ne laisserait pierre sur pierre de ton château, te ferait courber mains et genoux à terre, te mettrait *une selle sur les reins et chevaucherait sur ton dos, cent pas durant* (R), selon le droit du suzerain sur son vassal révolté. Va! tu es au beau duc d'Aquitaine ce que la vorace et lourde buse est au noble faucon qui, chaperonné d'écarlate, s'élance vers le soleil en faisant tinter ses clochettes d'or! — Neroweg VI poussa un cri de rage et, tirant son poignard, se précipita sur Azenor-la-Pâle; mais sa figure de marbre resta impassible, ses lèvres blanches sourirent de dédain, et elle dit au seigneur de Plouernel : — Tue-moi donc!

Neroweg VI, après un moment d'irrésolution farouche, remit son poignard au fourreau, craignant, dans sa crédulité, de hâter sa mort en tuant la sorcière; puis il s'écria : — Oh ! maudit soit le jour où je t'ai enlevée sur la route d'Angers, tu te rendais sans doute en cette cité pour te livrer à ce mécréant de Wilhem IX; tu as apporté la malédiction sur ce château. Mais il faut que cela cesse, entends-tu? Oh! de gré ou de force tu détruiras le maléfice que tu as jeté sur moi et sur les miens; car, comme moi, mes fils deviennent chaque jour de plus en plus taciturnes et sombres.

— Heureusement, ces brutes sauvages, las de rapines et de meurtres, n'osant sortir de leurs repaires, ne comprennent pas que c'est l'ennui qui les ronge; mais bientôt ils ne s'ennuieront plus, et je pourrai courir à toi, ô Wilhem! toi, le souci de mes jours et le rêve de mes nuits, — se dit Azenor-la-Pâle. Et elle reprit tout haut : — Le philtre que je prépare mettra fin à tout cela quand vous l'aurez bu, toi et tes deux fils.

— Tu en boiras la première.

— Tu crains le poison?

— Je le crains beaucoup.

— Tu oublies que nos deux existences sont liées l'une à l'autre; ta mort causerait la mienne, et la mienne la tienne.

— Je te crois assez scélérate pour risquer ta vie afin de nous faire périr moi et mes fils. — Ce sinistre entretien fut interrompu par deux coups extérieurement frappés à la porte; Neroweg dit brusquement : — Qui est là? — Seigneur comte, — répondit une voix, — on vous attend pour commencer *le Plaid*, dans la salle de la table de pierre. — Neroweg VI fit un geste de farouche impatience, et coiffant son casque de fer qu'il avait, en entrant, déposé sur un meuble, il reprit : — Jadis, ces hommages de mes vassaux, à moi leur suzerain, réjouissaient mon orgueil ; aujourd'hui, tout me pèse! tout me pèse!

— Mais demain, grâce à mon philtre, rien ne te pèsera plus, ni à toi... ni aux tiens, — répondit Azenor-la-Pâle. Et elle ajouta en

donnant au comte les deux figurines de cire : — Tes deux ennemis, dont voici l'emblème, le sire de Castel-Redon et l'évêque de Nantes, tomberont bientôt en ton pouvoir, si tu places toi-même ces figures magiques, selon ce que je t'ai dit, en prononçant trois fois les noms de *Judas*, d'*Astaroth* et de *Jésus*.

— Hum ! le nom de Jésus me coûte fort à prononcer en cette sorcellerie, tu me pousses peut-être à un sacrilége, — ajouta Neroweg VI en hochant la tête et prenant presque avec crainte les deux figurines. — Enfin, à ce soir pour le philtre ?

— Oui.

— Tu as l'enfant; rien ne te manque ?

— Rien...

— Mais où donc est-il l'enfant du serf ?

— Je te l'ai dit : là, dans ce réduit.

Neroweg VI, toujours défiant, alla vers la tourelle, souleva le rideau et vit le petit Colombaïk, fils de Fergan-le-Carrier, couché sur le sol; l'innocente créature dormait profondément au pied d'un meuble chargé de vases de formes bizarres. Les murailles de la tourelle, pavée de dalles, s'élevaient nues jusqu'au plafonnement de son étage supérieur, dont le sol était au niveau de la plate-forme du donjon. Neroweg VI, après avoir un instant contemplé l'enfant, dit à Azenor : — A ce soir, puisque rien ne te manque plus pour le philtre magique. — Et ce disant, il sortit, en fermant à double tour la serrure, dont il garda la clef.

---

*Eberhard-le-Tricheur*, l'un des écuyers du seigneur de Plouernel, l'attendait au dehors du réduit d'Azenor, en compagnie de *Thiebold*, prévôt justicier de la seigneurie ; celui-ci dit à Neroweg VI, qui, soucieux, descendait lentement la spirale de l'escalier de pierre : — Seigneur, le châtelain de la maison forte de la *Ferté-Mehan* a signé l'abandon de son fief du *Haut-Menil*, au troisième coin que le bour-

reau lui a enfoncé entre les genoux. — Neroweg VI fit un signe de tête approbatif ; le prévôt continua : — Quant aux autres prisonniers, le sire de *Breuil-le-Haudoin* est mort des suites de la torture.

— Ensuite?

— L'abbé Guilbert offre trois cents sous d'argent pour sa rançon ; mais comme il n'a point encore été exposé à la torture, de telles offres ne comptent point.

— Et puis?

— C'est tout.

En devisant ainsi, le seigneur de Plouernel, son prévôt et son écuyer descendirent jusque dans la salle basse du donjon, à l'un des angles de laquelle aboutissait l'escalier ; une étroite fenêtre garnie d'énormes barreaux de fer éclairait seule cette vaste salle, nue, sombre et voûtée ; la porte cintrée, alors ouverte, laissait apercevoir le pont-levis abaissé ; au milieu de la cour intérieure se tenaient plusieurs hommes d'armes du seigneur de Plouernel prêts à monter à cheval ; vers le centre de la salle du plaid se trouvait, selon l'usage, une grande table de pierre (S), derrière laquelle se rangèrent les officiers de la maison du comte, l'écuyer de ses écuries, l'écuyer de sa chambre, l'écuyer de sa vénerie, de sa fauconnerie, de sa table, et autres dignitaires ; ces gens, au lieu d'être payés par les seigneurs, achetaient d'eux ces offices héréditaires dans les familles ; hérédité parfois étrange par le contraste de la fonction et du fonctionnaire : ainsi, une charge de Coureur vendue en fief à un homme agile, vigoureux, souvent devenait l'héritage de son fils, aussi impropre à la course qu'un bœuf poussif. Les seigneurs, afin de tirer profit de la vente de ces offices, les multipliaient à l'infini ; leurs acquéreurs cédaient moins à l'orgueil d'appartenir aux maisons seigneuriales qu'au désir de se mettre ainsi à peu près à l'abri des violences du maître, ou de participer aux profits de ses brigandages. Hélas ! en ces temps maudits, il faut choisir, être opprimé ou oppresseur, subir les horreurs du servage ou devenir l'instrument des tyrans féodaux, se

joindre à eux pour violenter, larronner, torturer ses frères, ou souffrir ce qu'ils souffrent. Oui, telles sont les exécrables suites de la conquête franque, appelée par l'Église catholique ! Les seigneurs ont imposé la servitude, les prêtres ont prêché une résignation couarde, stupide, honteuse. Alors le peuple des Gaules, de plus en plus dégradé, abruti, est devenu lâche, égoïste, cruel, et aveuglé par la terreur, il se déchire de ses propres mains en se faisant le complice de ses bourreaux !

En outre des premiers domestiques de Neroweg VI assistant à ce *plaid* justicier, qui remplaçait le *mâlh* germanique des premiers temps de la conquête de Clovis, on voyait encore le prévôt, le baillif et le tabellion de la seigneurie ; ce dernier, assis sur un escabeau, ses parchemins sur ses genoux, son écritoire au côté, sa plume entre ses dents, attendait l'ouverture de la séance. Les premiers domestiques du comte, tous plus ou moins complétement armés, ressemblaient à des bandits. Respectueux et craintifs, ils se tenaient debout en demi-cercle derrière leur maître, seul assis ; il régnait entre eux et lui l'immense distance du vassal au suzerain. L'ingratitude, puis, plus tard, le farouche orgueil féodal avaient, depuis quatre ou cinq siècles, supprimé la classe intermédiaire des Leudes, qui, aux premiers temps de la conquête franque, vivaient en commun et en égaux avec leur chef, partageant sa table, ses grossiers plaisirs et ses violences, ainsi que cela se passait alors que les Neroweg étaient comtes au pays d'Auvergne ; mais à mesure que la conquête s'affermit, ces chefs ingrats, seuls bénéficiers titulaires des terres de la Gaule, choqués des habitudes d'égalité contractées par leurs anciens compagnons d'armes, dont l'aide leur devenait de moins en moins nécessaire, les évincèrent peu à peu de ces domaines, où chef et leudes avaient toujours vécu en commun. La descendance de ces obscurs guerriers francs, sacrifiés à l'orgueil et à la cupidité des bénéficiers, tomba bientôt dans la misère, et de la misère dans une servitude pareille à celle des Gaulois ; dès lors, Franks et Gaulois déshérités, les premiers

par l'ingratitude, les seconds par la conquête, unis dans le malheur et le servage, oubliant leur origine, ressentirent une haine commune contre l'Église et les seigneurs ; la diversité des races se fondit dans l'égalité de l'infortune, il n'y eut plus désormais que deux classes d'hommes : les *roturiers*, serfs, manants ou bourgeois, et les *nobles*, chevaliers ou seigneurs ; ceux-ci, de siècle en siècle, s'isolant ainsi de plus en plus, vécurent en souverains absolus dans la sombre solitude de leurs châteaux forts, n'ayant pas d'égaux, mais des serviteurs complices de leurs brigandages, ou des serfs hébétés par la terreur ; de là l'ennui farouche où vivaient grand nombre de seigneurs, bloqués dans leurs repaires, dont ils n'osaient sortir de crainte de leurs voisins.

*Guy* et *Gonthram*, les deux fils de Neroweg VI, le plus jeune à gauche et l'aîné à droite du siége de leur père, assistaient aussi à ce plaid justicier ; l'aîné venait d'atteindre l'âge de *Chevalerie*, glorieux avénement, si chèrement payé par les serfs de la seigneurie. Gonthram, l'aîné, ressemblait beaucoup à son père ; le louveteau devait valoir le loup. Guy, le puîné, âgé de dix-sept ans, rappelait la physionomie sardonique et vindicative de sa mère Hermangarde. Ces deux jeunes gens, élevés au milieu de cette vie de guerre, de rapine et de débauche, abandonnés à la violence de leurs passions sauvages, maîtres absolus d'une population craintive et abrutie, n'avaient aucun des charmes de l'adolescence ; souvent, après boire, de terribles disputes éclataient entre eux ou contre leur père. Dans l'un des angles de la salle se tenaient des bourgeois de la petite ville de Plouernel, venant humblement réclamer contre les exactions des gens du comte, s'excuser non moins humblement de n'avoir point encore payé les tailles en argent et les redevances en marchandises qu'il plaisait à leur seigneur de leur imposer (T), remontrer timidement que les crédits qu'ils devaient accorder audit seigneur (U) étaient dès longtemps expirés ou dépassés ; ils venaient encore déclarer qu'ils s'étaient empressés d'ôter du faîte de leurs maisons les girouettes

audacieusement placées là au mépris des droits seigneuriaux, et que les colombiers que ces bourgeois avaient commencé de bâtir contre tout droit seraient abattus (V). A ce plaid se trouvaient aussi de nobles vassaux de Neroweg VI, possesseurs de maisons fortes ou de châtellenies, relevant du comte de Plouernel, suzerain de ces fiefs, de même que Neroweg VI, vassal de Wilhelm IX, duc d'Aquitaine, relevait de ce suzerain, lequel, vassal de Philippe Ier, relevait à son tour de ce roi des Français, suzerain suprême; cette hiérarchie de toute seigneurie féodale existait de nom, jamais de fait : les grands vassaux, véritables souverains retranchés dans leurs duchés, se raillaient de l'impuissante autorité du roi; la suzeraineté des ducs était à son tour presque toujours méprisée, contestée ou attaquée par leurs vassaux, maîtres absolus dans leurs seigneuries, comme le duc dans sa duché; mais le vasselage immédiat, pareil à celui que subissaient les vassaux de la seigneurie de Plouernel, s'exerçait toujours dans sa pleine et tyrannique dureté, car à chaque instant l'implacable vengeance du suzerain pouvait directement atteindre les biens et les personnes des vassaux récalcitrants. Parmi ces gens venus de la ville, de leurs maisons fortes ou de leurs châtellenies, se trouvait une belle jeune fille, accompagnée de sa mère; toutes deux tristes, inquiètes, échangèrent un regard alarmé lorsque le seigneur de Plouernel, entrant d'un air sombre dans la salle du plaid, s'assit sur son siége, l'un de ses fils à sa droite, l'autre à sa gauche, et dit à *Garin-Mange-Vilain :* — Baillif, appelle les causes. — Garin ne portait d'autre trace de la blessure que, la veille, il avait reçue de *Perrine-la-Chèvre*, qu'un emplâtre sur le front. Prenant un parchemin, il lut ce qui suit : — « Gerhard, fils de Hugh, mort le mois passé, succède à son père » dans le fief de *Heurte-Mont,* relevant de la comté de Plouernel; » il vient acquitter le droit de *relief* et prêter foi et hommage à son » suzerain. » — Alors, un homme jeune encore, coiffé d'un casque de cuir, portant au côté une longue épée, sortit du groupe des personnages venus pour le plaid, s'avança, tenant à la main une grosse

bourse remplie d'argent, et la déposa en soupirant sur la table de pierre, acquittant ainsi le droit de *relief* dû au seigneur par tout vassal qui prend possession de son héritage. Puis, à un signe du baillif, le châtelain de Heurte-Mont, ôtant son casque, débouclant le ceinturon de son épée, se mit humblement à deux genoux devant le seigneur de Plouernel ; mais le baillif, remarquant que le jeune homme, venu à cheval, conservait ses éperons, lui dit d'un ton courroucé : — Vassal ! oses-tu prêter hommage et foi à ton seigneur avec des éperons aux talons (X)?

Le châtelain répara cette incongruité en ôtant ses éperons, se remit à genoux aux pieds de Neroweg VI ; et, les mains jointes, la tête baissée, il attendit humblement que son seigneur eût prononcé, d'un air sombre et distrait, la formule consacrée : — *Tu reconnais être mon homme lige, en raison de ce que tu possèdes à fief une châtellenie dans ma seigneurie?*

— Oui, — répondit humblement Gerhard ; — oui, mon seigneur.

— *Tu jures, par la foi de ton âme,* — reprit Neroweg VI, — *tu jures de ne jamais porter les armes contre moi, de me servir et de me défendre contre mes ennemis ?*

— Je le jure ! — ajouta le châtelain, — je le jure, mon seigneur.

— Tiens ton serment... sinon, à ta première félonie, *ton fief est à moi* (Y)... — dit Neroweg VI. Et se retournant vers son baillif, il lui ordonna d'un geste de faire approcher une autre personne. Gerhard se relevant rechaussa ses éperons et reboucla le ceinturon de son épée en jetant un dernier regard d'adieu sur sa grosse bourse d'argent laissée sur la table de pierre en payement du droit de relief; tandis que, par ordre du baillif, s'avançait, inquiète, tremblante et les yeux pleins de larmes, la jeune fille richement vêtue ; sa mère, non moins émue, l'accompagnait. Lorsque toutes deux furent à quelques pas de la table de pierre, le seigneur de Plouernel dit à la damoiselle : — Cette fois, as-tu réfléchi ?... es-tu décidée?

— Monseigneur, — dit-elle d'une voix faible et suppliante, — il m'est impossible de me résigner à... — Elle ne put achever, les sanglots étouffèrent sa parole et, fondant en larmes, elle appuya son front sur l'épaule de sa mère, qui dit au comte : — Mon bon seigneur, soyez juste et généreux, ma fille aime *Eucher*, un de vos vassaux ; Eucher aime non moins tendrement ma fille *Yolande*, l'union de ces deux enfants ferait le bonheur de ma vie... et...

— Encore ce mariage ! — s'écria le seigneur de Plouernel d'un ton courroucé en interrompant la mère d'Yolande. — Ta fille, par la mort de son père, possède un fief relevant de ma suzeraineté : *à moi seul appartient le droit et le pouvoir de marier ta fille* (Z). Je lui ai, selon notre coutume, donné le choix entre trois de mes hommes, trois hommes *francs*, c'est-à-dire nobles : *Richard*, *Enguerrand* et *Conrad;* le plus vieux n'a pas encore soixante ans, il s'en faut de deux mois (AA), les conditions d'âge sont donc observées. Veux-tu, oui ou non, un de mes trois hommes-liges pour époux?

— Hélas ! monseigneur, — reprit d'une voix suppliante la mère d'Yolande, tandis que celle-ci sanglotait toujours, incapable de prononcer une parole, — Richard est borgne et d'une laideur repoussante ; Conrad a tué sa première femme dans un accès de colère ; Enguerrand, redouté de tout le monde, aura soixante ans dans deux mois, et...

— Ainsi ta fille refuse d'épouser un de ces trois hommes? — dit Neroweg VI en interrompant la mère d'Yolande ; — elle refuse?

— Seigneur, jamais elle ne voudra choisir un autre époux que Eucher ; et moi, je vous le jure, ce jouvenceau est digne de l'amour de ma fille.

— Par le diable ! assez de paroles ! — s'écria Neroweg VI ; — si ta fille, refusant de choisir parmi mes hommes, épouse son Eucher, *le fief m'appartiendra; c'est mon droit* (BB)... j'en userai !

— Au nom du ciel, mon seigneur ! si vous vous emparez de notre bien, de quoi vivrons-nous ? Faudra-t-il donc mendier notre pain ?

Yolande releva son beau visage, pâle et baigné de larmes, fit un pas vers Neroweg VI et lui dit avec dignité : — Gardez l'héritage de mon père, j'aime mieux vivre misérable avec l'homme de mon choix, que d'épouser l'un de vos bandits!

— Ma fille! — s'écria la mère désolée, — si tu désobéis au seigneur de Plouernel, hélas! c'est la misère pour nous!

— Et pour moi, ma mère, épouser l'un des trois hommes que l'on me propose, c'est la mort! — dit la pauvre enfant; — à un si odieux mariage, je ne survivrais pas!

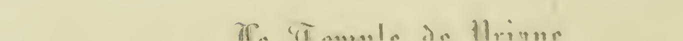
— Seigneur, mon bon seigneur! — dit la mère éplorée, — souffrez du moins qu'Yolande reste fille? Hélas! voudrez-vous la contraindre à choisir entre notre ruine et un mariage dont la seule idée l'épouvante!

— Aucun fief ne peut demeurer en possession d'une femme, — dit sentencieusement le baillif, — notre coutume s'y oppose.

— Assez de paroles! — s'écria Neroweg VI en frappant du pied avec colère; — cette fille refuse d'épouser l'un de mes hommes, le fief m'appartient! Baillif, tu enverras ce soir prendre possession de la maison et de tout ce qui s'y trouve!

— Viens, ma mère, — reprit fièrement Yolande contraignant sa douleur, — nous étions libres et heureuses, nous voici aussi misérables que des serves. Va, Neroweg! l'on t'a justement nommé *Pire-qu'un-Loup!* car tu es plus rapace, plus cruel qu'un loup... Garde mes biens, tu as la force, use de ta force! — Et Yolande se dirigea vers la porte de la salle, suivie de sa mère qui murmurait en gémissant : — Hélas! nous voici dans la misère, qu'allons-nous devenir, mon Dieu? qu'allons-nous devenir?

Le seigneur de Plouernel se fût sans doute vengé des amers reproches d'Yolande, s'il n'eût été distrait par la soudaine venue de l'un de ses hommes qui, accourant du dehors tout essoufflé, entra en criant : — Monseigneur! monseigneur! l'évêque de Nantes vient d'être arrêté au péage de la chaussée... Il était déguisé en moine



Castelli del.

Le Temple de Priape

mendiant... mais Robin-le-Nantais l'a reconnu. On amène l'évêque avec d'autres voyageurs !

— L'évêque de Nantes en mon pouvoir ! — s'écria Neroweg, — Azenor l'avait prédit; son charme magique opère déjà ! — Et à cette nouvelle, qui lui annonçait l'arrestation de l'un de ses mortels ennemis, le comte bondit de joie; puis, suivi de ses fils et de plusieurs de ses écuyers, il courut au-devant des prisonniers, amenés par les hommes d'armes postés dans le corps de garde du péage. Bezenecq-le-Riche et sa fille Isoline accompagnaient Simon, l'évêque de Nantes, et Yéronimo, vêtu en moine comme le prélat; celui-ci, après ses vains efforts pour engager les voyageurs à ne pas traverser la seigneurie de Plouernel, s'était cependant joint à eux, n'osant s'aventurer, seul avec Yéronimo, sur les terres du seigneur de Castel-Redon, non moins pillard et féroce que son voisin, espérant d'ailleurs n'être pas reconnu au milieu d'une troupe nombreuse. Malheureusement parmi les hommes d'armes postés au corps de garde de la chaussée, se trouvait Robin-le-Nantais, longtemps habitant de la cité de Nantes, il y avait vu ses notables habitants; aussi désigna-t-il tout d'abord Bezenecq-le-Riche comme un citadin dont on pourrait tirer une grosse rançon; puis, remarquant ensuite un moine qui affectait de rabaisser jusqu'à son menton le capuchon de son froc, les soupçons de Robin s'éveillèrent, et découvrant la figure de ce mystérieux personnage, il s'écria : — C'est l'évêque de Nantes. — Les hommes d'armes de Neroweg VI, sachant sa haine contre le prélat, s'applaudirent de cette importante capture, le garrottèrent ainsi que Yéronimo, Bezenecq et sa fille, exigèrent le péage des autres voyageurs, larronnèrent à leur convenance, dans leurs bagages ou marchandises, et en pieux catholiques, pillèrent complétement la balle de Harold-le-Normand; celui-ci, peu soucieux du larcin, se promit de bientôt renouveler sa provision de reliques aux premiers gibets venus, et ils ne manquaient point sur la route. Les voyageurs ainsi à demi dévalisés continuèrent leur route, et cinq ou six des

hommes du comte amenèrent au château le bourgeois de Nantes lié sur sa mule, ayant en croupe sa fille éplorée; l'évêque et Yéronimo, les mains attachées derrière le dos, suivaient à pied. Lorsque les captifs arrivèrent dans la première enceinte du château, Bezenecq descendit de sa monture, et délivré de ses liens, il put soutenir les pas de sa fille, prête à défaillir. L'évêque, pâle comme un mort, s'appuyait sur le bras de Yéronimo, dont la figure résolue ne trahissait aucune crainte. Neroweg VI, accompagné de ses fils, s'arrêta triomphant à la vue des prisonniers. La touchante beauté d'Isoline frappa vivement les deux louveteaux du seigneur de Plouernel; ils la regardaient avec une luxurieuse convoitise, tandis que Neroweg VI, s'adressant à l'évêque, s'écriait d'un air sardonique et féroce : — Salut, Simon! salut, saint homme! je ne m'attendais pas à ton amicale visite!

— Je suis à ta merci, — répondit le prélat avec accablement, — fais de moi ce que tu voudras.

— J'userai largement de ta permission, — répondit le seigneur de Plouernel avec une joie sinistre. — Ah! c'est pour moi un beau jour que celui-ci! Il me rajeunit, me réjouit! Je ne me sens plus le même que ce matin!

— Si tu veux me tuer... tue-moi vite, — reprit l'évêque, — permets seulement à ce pauvre moine, mon compagnon de voyage, de m'aider à mourir en chrétien... Tu n'as aucune rançon à espérer de lui; il retournera près de ma femme, de mes filles, et leur apprendra ma mort.

— Tu laisseras, du moins, une nombreuse postérité, saint évêque. Mais rassure-toi, — reprit Neroweg VI, — je ne veux point t'envoyer sitôt en paradis, j'ai d'autres vues sur toi. — Puis, faisant signe à Garin-Mange-Vilain de s'approcher, le seigneur de Plouernel lui dit quelques mots à l'oreille. Le baillif fit un signe de tête affirmatif, traversa le pont-levis et rentra dans l'intérieur du donjon. Pendant le court entretien de leur père avec l'évêque, Guy et Gonthram n'avaient cessé de poursuivre Isoline de leurs regards effrontément las-

cifs; la jeune fille, effrayée, avait caché son pâle visage, baigné de larmes, dans le sein de son père. Robin-le-Nantais, élevant alors la voix, dit à Neroweg VI, en mettant la main sur l'épaule du citadin : — Voici l'un des plus riches marchands de la cité de Nantes ! Aussi le nomme-t-on Bezenecq-le-Riche, il vaut son pesant d'or.

Le comte attacha son regard de faucon sur le captif, et faisant deux pas vers lui : — Donc, tu t'appelles Bezenecq-le-Riche... LE RICHE !... ce nom promet.

— Et il tiendra ce qu'il promet, noble seigneur, — répondit humblement le bourgeois ; — vos hommes m'ont sans doute arrêté afin de me rançonner ; soit, je payerai rançon ; ne me séparez pas de ma fille. Donnez-moi un parchemin, je vais écrire au dépositaire de mon argent l'ordre de remettre cent sous d'or à celui de vos hommes qui lui apportera ma lettre. Vous aurez la somme dès le retour de votre messager, alors vous nous rendrez, je l'espère, la liberté à ma fille et à moi. — Puis, voyant le comte hocher la tête avec un sourire sardonique, le marchand ajouta : — Illustre seigneur de Plouernel, au lieu de cent sous d'or je vous en donnerai deux cents ; mais, de grâce, faites-moi conduire avec ma fille dans quelque réduit où la pauvre enfant puisse se remettre de son effroi et des fatigues du chemin ; voyez : elle peut à peine se soutenir. — En effet Isoline, de plus en plus effrayée des regards ardents des deux louveteaux, tremblait convulsivement; Neroweg VI, toujours silencieux, jetait parfois les yeux du côté du donjon, comme s'il eût attendu le retour du baillif, Bezenecq reprit avec effort : — Seigneur, si deux cents pièces d'or ne vous suffisent point, j'irai jusqu'à trois cents; c'est ma ruine ; je m'y résigne, pourvu que vous nous laissiez libres, ma fille et moi.

A ce moment Garin-Mange-Vilain sortit du donjon, traversa le pont-levis, et vint parler à l'oreille de Neroweg VI, qui, s'adressant à l'évêque, à Yéronimo, à Bezenecq et à sa fille : — Allons, mes hôtes, votre logis vous attend.

— Comte, — reprit l'évêque en pâlissant, — ordonne ; que veux-tu de moi ?

— Entre d'abord dans ma pauvre demeure. Quant à ce que je veux de toi... tu le sauras et répondras là-dessus à certaine dame des plus persuasives ; les plus têtus lui cèdent toujours.

— La torture !... Ah ! bourreau ! je te comprends, — s'écria l'évêque éperdu de terreur. — Jésus, mon Dieu, ayez pitié de moi !

— Pas de faiblesse, Simon, — dit à demi-voix Yéronimo, toujours imperturbable. — Que la volonté de Dieu soit faite !

— Garin, — dit Neroweg VI, — conduis ce saint évêque à son logis ; ce moine, qui semble fort résigné, lui tiendra compagnie. — L'évêque, malgré ses cris lamentables et sa résistance désespérée, fut entraîné dans l'intérieur du donjon par les hommes d'armes du seigneur, qui dit à Bezenecq-le-Riche : — Allons, mon compère, tu le vois, toute résistance est inutile.

— Comte de Plouernel, ne t'ai-je pas offert trois cents sous d'or? — répondit le marchand d'une voix suppliante, en soutenant sa fille à demi évanouie entre ses bras. — Je te donnerai quatre cents sous d'or ; c'est toute ma fortune. Maintenant torture-moi jusqu'à la mort, tu n'obtiendras pas un denier de plus ; je ne possède que cela.

— Oh ! oh ! mon compère ! pour l'honneur de la marchandise de Nantes, je ne croirai pas que l'un de ses plus riches marchands ne possède que quatre cents sous d'or !

— Hélas ! mon Dieu ! je jure que...

— Ne jure point, mon compère ! Plus catholique que toi, j'ai souci de ton âme. Aussi, pour t'épargner un péché mortel, je chargerai la dame si persuasive dont j'ai parlé à l'évêque de t'arracher la vérité ; — puis, s'adressant à ses hommes : — Conduisez mon hôte et sa fille à leur demeure.

Au moment où les gens de Neroweg VI allaient s'emparer de Bezenecq-le-Riche, Gonthram dit en saisissant brutalement la main

d'Isoline que le marchand soutenait défaillante et enlacée dans ses bras : — Moi, je prends cette fille !

— Cette fille m'appartient aussi bien qu'à toi ! — s'écria Guy, les yeux flamboyants, en s'avançant vers son frère d'un air menaçant, tandis que les hommes du comte, se précipitant sur Bezenecq, l'arrachèrent des bras d'Isoline, qui, tombant agenouillée, poussait des cris déchirants. Gonthram, peu soucieux des paroles et des menaces de son frère, s'approchait de la jouvencelle pour l'emporter dans ses bras, lorsque Guy s'écria, en tirant son épée : — Si tu veux posséder cette fille, tu la payeras de ton sang !

— Un défi ! — reprit Gonthram en dégaînant à son tour. — Voyons donc si ton sang est rouge ! — Et il s'éloigna de quelques pas de la fille du citadin qui, éperdue de terreur, s'affaissa sur elle-même, inerte, presque évanouie.

— Guy ! Gonthram ! bas les armes ! — s'écria le comte ; car, durant le tumulte occasionné par la résistance de Bezenecq, alors entraîné vers le donjon, Neroweg VI n'avait pas entendu les provocations échangées entre les deux louveteaux. — D'où vient cette furie ? Pourquoi ces épées tirées ?

— Gonthram veut prendre cette fille ! — s'écria Guy ; — elle m'appartient aussi bien qu'à lui.

— Non, — reprit l'autre louveteau, — elle doit m'appartenir, à moi, l'aîné !

— Et moi, je vous dis qu'en ce moment cette fille ne sera à aucun de vous deux, — reprit Neroweg VI, — elle ne quittera pas son père. Elle sera témoin de ce qui va se passer dans le cachot. Le bourgeois, en présence de sa fille, se montrera plus accommodant. Rengaînez vos épées ! Toi, Garin, — ajouta-t-il en se tournant vers son baillif, — prends cette belle entre tes bras, et, si elle ne peut marcher, porte-la près du bonhomme. — Isoline, malgré son épouvante, entendit les dernières paroles de Neroweg VI ; l'espoir d'échapper aux deux jeunes gens et de n'être pas séparée de Bezenecq la ranima ; elle se

releva péniblement, et dit à Garin d'une voix suppliante : — Oh ! de grâce, conduisez-moi près de mon père ; j'aurai, je le crois, la force de marcher !

— Viens, — lui dit le baillif en la guidant vers le pont-levis, pendant que Guy et Gonthram, remettant lentement leurs épées au fourreau, échangeaient des regards si vindicatifs, que le comte resta près d'eux afin de prévenir de nouveaux défis. Isoline suivant Garin d'un pas chancelant, traversa le pont-levis et entra dans la salle de la table de pierre, où se trouvaient encore plusieurs vassaux du seigneur; ils attendaient la fin du plaid justicier, interrompu par l'arrivée des prisonniers. Dans l'un des angles de cette salle l'on voyait l'escalier de pierre en spirale qui conduisait de la plate-forme du donjon jusqu'aux dernières profondeurs de ses cachots ; une lourde trappe, placée au niveau du sol de la grande salle, était ouverte lorsque Isoline entra. Deux hommes à figures sinistres, vêtus de peaux de chèvre et porteurs de lanternes, se tenaient au bord de l'ouverture béante pleine de ténèbres, où se perdaient les marches de l'escalier souterrain. Bezenecq-le-Riche, appelant sa fille à grands cris, résistait de toutes ses forces aux hommes qui voulaient l'entraîner. Isoline, hâtant le pas en entendant les cris désespérés de son père, lui répondit : — Me voilà, nous ne nous quitterons pas ! — Bezenecq, haletant, épuisé par une lutte acharnée, n'opposa plus de résistance lorsqu'il entendit la voix de sa fille; mais, songeant qu'elle allait descendre avec lui dans l'abîme ouvert à leurs pieds, il fondit en larmes et la supplia de l'abandonner à son sort, se reprochant l'avoir appelée.

— Dépêchons, mon riche citadin ! — lui dit Garin-Mange-Vilain, — mon seigneur ordonne que ta fille et toi vous ne soyez pas séparés. — Puis, s'adressant aux geôliers porteurs de lanternes : — Descendez les premiers et éclairez-nous ! — Les geôliers obéirent, et bientôt le marchand et Isoline disparurent dans les profondeurs souterraines du donjon.

---

Les cachots du manoir de Plouernel se composaient de trois étages voûtés, ils ne recevaient de jour que par d'étroites ouvertures donnant sur le puits gigantesque, au milieu duquel s'élevait le donjon ; à l'intérieur, sauf une porte massive bardée de fer, ces cachots n'étaient que pierre, voûte de pierre, dalles de pierre, murailles de pierre de dix pieds d'épaisseur. La cellule où furent conduits l'évêque de Nantes et le moine Yéronimo était située au plus bas de ces lieux souterrains; une étroite meurtrière filtrait à peine un pâle rayon de lumière au milieu de ces demi-ténèbres ; les murs suintaient une humidité verdâtre ; au centre du cachot on voyait un lit de pierre, destiné à la torture ou à la mort; des chaînes et de gros anneaux de fer rouillés, scellés au chevet, sur les côtés et au pied de cette longue dalle, élevée de trois pieds au-dessus du sol, annonçaient l'usage de ce lit funèbre, où se tenaient alors assis le moine et l'évêque de Nantes. Ce dernier, en proie d'abord à une douleur désespérée, s'était peu à peu calmé ; sa figure presque sereine et empreinte d'une sorte de bonhomie mélancolique, contrastait avec la sombre âpreté des traits de son compagnon. — Crois-moi, — disait le prélat à Yéronimo, — je suis maintenant résigné à la mort ; mon seul chagrin est de laisser ici-bas, sans appui dans ces temps désastreux, ma femme et mes filles ; je les aimais si tendrement !

— Voilà les conséquences du mariage des prêtres ! — reprit durement le moine romain ; — au moment de la mort, ils regrettent leurs liens terrestres. Ah ! combien le plus énergique de nos papes, le redoutable Grégoire VII, a sagement agi en forçant les conciles de l'Église à défendre ces mariages ecclésiastiques qui, depuis un siècle, révoltaient les vrais catholiques ! Combien, chaque jour, j'admire son implacable rigueur ! sa profonde politique ! Il a soulevé les peuples contre ces indignes prêtres ! justement massacrés, eux, leurs femmes et leurs enfants, au pied des autels, qu'ils souillaient de leur présence impure ; leur mort fut la rénovation, le salut de l'Église !

— Il est vrai, Yéronimo, — reprit l'évêque avec un triste sourire,

— une foule de prêtres mariés ont été, eux et leur famille, égorgés au pied des autels, à la voix du pape Grégoire VII; mais, franchement? l'adultère, le concubinage des prêtres sont-ils préférables aux unions légitimes qu'ils contractaient de mon temps? « Les prêtres » mariés, disait Grégoire VII, donnaient les biens et les offices de » l'Église à leurs enfants. » Soit, mais on les donne aujourd'hui à ses maîtresses ou aux enfants de ses maîtresses; le résultat est le même, et la moralité y perd; puis, le prêtre marié, habitué aux saintes joies de la famille, à la douceur du foyer domestique, ne devient-il pas meilleur? plus humain? plus compatissant? en un mot... plus homme!

— Eh! que m'importe, à moi, le concubinage des prêtres! — s'écria le moine romain en haussant les épaules, — le concubinage, lien honteux, fragile, éphémère, ne gène point, n'absorbe point; le mariage, au contraire, lien solide, honnête, durable, énerve le prêtre, l'entrave, et tôt ou tard l'attache au sol, au pays!

— Est-ce donc un grand mal, Yéronimo?

— Tu demandes si c'est un grand mal! — s'écria le moine courroucé; puis, s'adressant brusquement à Simon: — Quel est le but constant, unique de l'Église?

— La domination spirituelle des peuples.

— Domination spirituelle et temporelle aussi! les deux se tiennent: qui a l'âme a le corps! qui a l'âme et le corps est maître souverain des hommes. Et tu veux qu'un prêtre, préoccupé de son pays, de son foyer, de sa famille, amolli par ces mièvres affections, conserve assez d'énergie pour se vouer, avec une implacable ténacité, au triomphe de la domination absolue de l'Église? à l'anéantissement des hérétiques? puisque, malgré le massacre des Ariens, exterminés par Clovis à la voix des évêques, l'hérésie s'est perpétuée jusqu'aux Manichéens d'Orléans, dont le bûcher fume encore!

— Peut-être, si l'on essayait de combattre l'erreur par la persuasion...

— Va donc persuader les loups et les tigres, — reprit le moine en haussant de nouveau les épaules ; — non, non ! la terreur, la terreur, toujours la terreur ! Peuple ou homme, celui qui conteste à l'Église son dogme ou sa divine infaillibilité est hérétique, il attente à notre pouvoir ; ce peuple ou cet homme devient, par son hérésie, aussi dangereux pour moi qu'un tigre ou qu'un loup ! je l'extermine, parce qu'il attente à l'autorité absolue que je dois exercer sur les rois et les nations, moi, prêtre, revêtu d'un caractère divin, infaillible !

Soit qu'il fût frappé du raisonnement du moine romain, soit qu'il ne voulût pas continuer cette discussion, l'évêque de Nantes, après un moment de silence reprit, en souriant avec mélancolie : — Stoïques comme les philosophes de l'antiquité, au moment de subir la torture et la mort, nous causons de questions de dogme !

— Ah ! tu crois ces questions étrangères à notre position actuelle ?

— Quoi ! elles auraient trait à notre position actuelle, à nous, prisonniers du comte de Plouernel ?

— Oui.

— Yéronimo, je ne te comprends pas.

— Réponds, de nos jours, pour vingt abbés ou évêques souverains dans leurs évêchés ou dans leurs abbayes, n'y a-t-il pas cent duks, comtes, marquis ou seigneurs souverains dans leurs seigneuries ?

— Hélas ! c'est la vérité.

— Une grande partie des biens des seigneurs enrichis par les donations sacriléges de cet infâme Karl Martel n'était-elle pas revenue entre les mains du clergé lors de la terreur qu'inspirait aux peuples la fin du monde attendue l'an 1000 ? terreur habilement fomentée jusque-là par l'Église, puis prolongée jusqu'en l'année 1033, sous prétexte que la fin du monde ne devait point arriver mille ans après la naissance du Christ, mais mille ans après sa résurrection ?

— C'est encore la vérité ; les seigneurs épouvantés ont, pendant plus d'un demi-siècle, abandonné à l'Église la plupart de leurs biens,

croyant toucher au jour du dernier jugement ; mais avoue aussi, Yéronimo, qu'une fois ces terreurs passées, les seigneurs ou leurs descendants ont violemment repris au clergé ces riches donations, la haine dont me poursuit le comte n'a pas d'autre cause ; son aïeul avait octroyé au père de l'évêque, dont j'ai épousé la fille aînée, plusieurs domaines des Neroweg, entre autres les terres de l'ancienne abbaye de Mériadek ; ce scélérat, véritablement *pire-qu'un-loup*, m'a fait guerre sur guerre pour reprendre ces donations, et maintes fois il a poussé ses ravages jusqu'aux murs de ma cité de Nantes !

— Il en a été ainsi dans toutes les contrées : une des causes incessantes des guerres privées des seigneurs contre les évêques et les abbés a été, depuis cinquante ans, la revendication des biens donnés à l'Eglise lors de l'appréhension de la fin du monde. Dans ces luttes impies, les seigneurs ont presque toujours eu le dessus ; aussi te le disais-je : de nos jours, pour vingt évêques ou abbés souverains il y a cent seigneurs.

— C'est une triste réalité.

— Il faut que cela cesse ; pour reconquérir sa toute-puissance, l'Église doit redevenir plus riche que les seigneurs, elle doit surtout se débarrasser à jamais de ces brigands qui, comme Neroweg VI ou cet audacieux libertin Wilhem IX, duc d'Aquitaine, et tant d'autres, osent porter une main sacrilége sur les richesses et les prêtres du Seigneur. Donc, l'Église doit se débarrasser de ses ennemis !

— Hélas ! Yéronimo, du désir au fait il y a loin.

— Il y a la longueur du trajet d'ici à Jérusalem... voilà tout.

L'évêque de Nantes regarda le moine d'un air ébahi, répétant, sans en comprendre le sens, ces mots : — Le voyage d'ici à Jérusalem !

— Ecoute encore, — poursuivit Yéronimo ; — légat du pape Urbain II, qui m'envoie secrètement en Gaule, personne mieux que moi ne connaît la politique de Rome. Le pape français Gerbert, et surtout après lui le redoutable Grégoire VII, ont longtemps nourri

une grande, une profonde pensée; la voici : Façonner l'Europe catholique à obéir aux papes comme à la voix de Dieu lorsqu'ils prêcheront l'extermination des hérétiques, nos ennemis mortels; mais à cette première guerre religieuse il fallait un prétexte et un but : le pape Gerbert les trouva.

— Et ce but? ce prétexte?

— Gerbert imagina la délivrance du tombeau du Christ, puisque, par la suite des temps, le saint sépulcre est tombé au pouvoir des Sarrasins, maîtres de la Syrie et de Jérusalem. Cette féconde idée, eclose dans le cerveau de Gerbert, couvée par Grégoire VII, l'Eglise la caressa constamment, prêchant d'abord aux peuples le pèlerinage de Jérusalem, afin d'aller y prier sur le tombeau du Seigneur, et de gagner ainsi la rémission de tous leurs péchés; de la sorte, au retour des pèlerins, les peuples de Germanie, d'Espagne, de Gaule, d'Angleterre, entendirent peu à peu parler de Jérusalem, la ville sainte; les pèlerinages se multiplièrent; si long que fût le voyage, il ne parut pas impossible; puis il assurait des indulgences pour tous les crimes, et, en fin de compte, c'était un voyage de plaisir pour les mendiants, les vagabonds, les serfs échappés des domaines de leurs maîtres; ils trouvaient, par ordre de l'Église, bon gîte dans les abbayes, quelque argent dans les villes, et le passage gratuit sur les vaisseaux génois ou vénitiens jusqu'à Constantinople; là, de nouveau, parfaitement accueillis par les prêtres de l'Eglise grecque, ils partaient ensuite pour Jérusalem, traversant la Syrie, gîtant de couvent en couvent; puis, arrivés dans la ville sainte, ils y faisaient leurs dévotions.

— Et cela, sans aucun empêchement de la part des Sarrasins; il faut l'avouer entre nous, Yéronimo, la tolérance de ces mécréants fut extrême... Les églises s'élevaient en paix à côté des mosquées; les chrétiens vivaient tranquilles dans le pays, et les pèlerins n'étaient jamais inquiétés.

– Oui, jusqu'au jour où les Sarrasins, sous prétexte d'anathèmes

incessamment lancés contre l'abominable idolâtrie de Mahomet, par nos prêtres de Jérusalem, ont peu à peu alarmé les pèlerins, et enfin porté le marteau sur le saint temple de Salomon! démolition expiée par le massacre de tous les juifs dans les pays de l'Europe. Au fond, peu nous importait la destruction du temple et le saint sépulcre, mais notre but était atteint : le chemin de Jérusalem connu; les sandales des pèlerins isolés frayaient la route de la terre sainte, où plus tard la voix des papes devait pousser les peuples catholiques dans l'intérêt de l'Église; le nombre des pèlerinages augmentait d'année en année; aux mendiants, aux vagabonds, se joignaient souvent des seigneurs, certains d'obtenir par ce pieux voyage l'absolution des crimes les plus horribles; aussi se livraient-ils sans contrainte à la férocité de leurs passions, puis partaient pour Jérusalem, et absous par ce voyage, ils revenaient dans leurs seigneuries. Ce perpétuel va-et-vient de gens de toute condition attirait de plus en plus les regards de l'Europe vers l'Orient. Les merveilles mensongères, mais éblouissantes, racontées par les pèlerins au retour de leur long voyage, les reliques qu'ils rapportaient et dont ils trafiquaient fructueusement, le respect dont l'Église les environnait à dessein, tout frappait de plus en plus l'esprit crédule et la grossière imagination des peuples. Grégoire VII prévoyait ces résultats; il crut opportun de prêcher la guerre sainte; l'Eglise éleva la voix : « Honte » et douleur pour le monde catholique! — s'écria-t-elle, — le sé- » pulcre du Sauveur des hommes est au pouvoir des Sarrasins! rois » et seigneurs, marchez à la tête de vos peuples pour la délivrance » du tombeau du Christ et l'extermination des infidèles... » A cet appel prématuré, l'Europe ne répondit point, Grégoire VII s'était trop hâté, l'heure des croisades n'avait pas encore sonné. Aujourd'hui le moment est venu, Urbain II va mettre en œuvre la pensée de Gerbert et de Grégoire VII; oui, le pape doit être maintenant arrivé en Auvergne pour commencer de prêcher la croisade en Gaule, le pays catholique par excellence.

— Que dis-tu? le pape...

— J'aurais dû te garder le secret jusqu'à l'apparition des émissaires d'Urbain II en cette contrée; par son ordre je les précède auprès de toi et des évêques de l'ouest de la Gaule.

— Quoi! des émissaires vont ici prêcher la croisade?

— Demain peut-être *Coucou-Pietre* et le chevalier *Gauthier-sans-Avoir* seront en Anjou; voilà pourquoi, d'après le commandement d'Urbain II, je t'avais engagé à m'accompagner à Angers, où se doivent réunir d'autres prélats, afin de nous concerter sur les moyens à employer pour pousser le peuple à la croisade.

— Et quels sont ces hommes chargés de la prêcher?

— L'un, *Pierre-l'Ermite*, vulgairement appelé *Coucou-Pietre*, est un moine, il a déjà deux fois accompli le pèlerinage de Jérusalem; homme ardent, passionné, sa sauvage éloquence a sur les multitudes une action puissante; son compagnon, *Gauthier-sans-Avoir*, chevalier d'aventure, joyeux et hardi Gascon, séduit par la gaieté de ses paroles et par ses éblouissantes promesses, ceux que n'entraîne point la farouche éloquence de Pierre-l'Ermite.

— Yéronimo, ce que tu m'apprends me confond... Mais par quels moyens Urbain II espère-t-il mener ses projets à bonne fin?

— Je t'en instruirai tout à l'heure; tels sont donc les principaux motifs de l'Église à pousser les peuples aux croisades : habituer l'Europe catholique à se lever à la voix des papes pour l'extermination des hérétiques... envoyer en Palestine grand nombre de ces seigneurs, qui disputent à l'Église les biens de la terre et la domination des peuples.

— Certes, Yéronimo, la pensée est profondément politique; je vois le but, mais comment l'atteindre?

— Tu le sauras; laisse-moi d'abord appeler ton attention sur un dernier motif imprévu par Grégoire VII, mais qui, de nos jours, rend indispensable une grande migration de populaire vers la terre sainte. Est-il vrai qu'en Gaule, malgré les guerres privées des sei-

gneurs et les misères du siècle; la population des serfs ait pullulé d'une manière effrayante depuis environ cinquante ans?

— En effet, la population serve, longtemps épuisée, décimée par les famines qui ont régné depuis l'an 1000 jusqu'en 1034, a recommencé de s'accroître, lorsque des temps d'abondance ont succédé aux disettes.

— Oui, et surtout lorsque l'Église, désireuse de repeupler ses domaines, privés de serfs cultivateurs, a eu proclamé LA TRÊVE DE DIEU, grâce à laquelle, pendant quelques années, il a été interdit de se livrer aux guerres privées entre les seigneurs laïques ou ecclésiastiques pendant trois jours de chaque semaine.

— Heureusement, Yéronimo, cette trêve de Dieu fut acceptée par les seigneurs, aussi désireux que nous de repeupler leurs terres; plus tard, sans doute, les guerres ont recommencé plus acharnées que jamais, et au grand dommage de l'Église ; mais la population serve a cependant toujours augmenté, surtout depuis trente ans environ.

— Or, réponds-moi, cet accroissement de plèbe n'a-t-il pas amené les révoltes formidables des serfs de Normandie et de Bretagne? ne chantaient-ils pas, dans leur rébellion contre la sainteté de la servitude, que l'Église leur prêche comme moyen de salut éternel, ne chantaient-ils pas, ces audacieux : « — *Pourquoi nous laissons-nous* » *opprimer? — Ne sommes-nous pas hommes comme nos seigneurs?* » — *Comme eux n'avons-nous pas des membres?* — NOTRE COEUR » N'EST-IL PAS AUSSI GRAND QUE LE LEUR ? — *Ne sommes-nous pas cent,* » *deux cents serfs contre un chevalier? — Battons-nous à coups de* » *fourches! à coups de faux! — A défaut d'armes ramassons les pier-* » *res du chemin* (CC). »

— Oui, oui, Yéronimo, ces chants de révolte ont donné le signal de terribles insurrections en Normandie, en Bretagne; deux ou trois mille de ces rebelles ont eu les yeux crevés, les pieds et les mains coupés.

— Donc, pour conjurer à l'avenir de pareils soulèvements, il faut très-promptement évacuer au dehors ce trop plein de populaire ; car, du moment où la plèbe ne croira plus à l'efficacité de ses misères pour son salut, elle deviendra redoutable puisqu'elle a pour elle le nombre et la force ; or, comme il est urgent d'amoindrir et d'affaiblir cette mauvaise plèbe, elle partira pour la croisade.

— Que veux-tu dire ?

— N'est-il pas évident que sur chaque millier de serfs qui abandonneront la Gaule pour aller guerroyer en Palestine, une centaine à peine arrivera jusqu'à Jérusalem ? Songe au voyage de cette multitude de misérables partant à la grâce de Dieu, en haillons, sans provisions, accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants, ayant à traverser la Germanie, la Hongrie, la Bohême, la Bulgarie, le pays du Danube, et tant d'autres nations que ces bandes désordonnées soulèveront par leurs excès, leurs voleries, leurs massacres, puisque, durant un si long voyage, de pareilles multitudes ne sauraient vivre qu'en pillant et ravageant sur leur route ; les trois quarts de ces *croisés* seront exterminés ou morts de faim, de fatigue, avant d'avoir pu atteindre Jérusalem ; le petit nombre d'entre eux qui arrivera devant la ville sainte pour en faire le siége sera décimé ; il ne reviendra donc pour ainsi dire point du tout de cette vile et dangereuse populace !

— Yéronimo, il est insensé de croire qu'elle s'aventurera dans un si lointain et si périlleux voyage !

Le moine romain haussa encore les épaules et reprit : — Quelle est la vie des vilains et des serfs dans les seigneuries laïques ou ecclésiastiques ?

— Leur vie est atroce.

— De toutes les servitudes, laquelle leur pèse davantage ? n'est-ce pas d'être enchaînés à la glèbe ? de ne pouvoir faire un pas hors des limites du territoire de leur seigneur ?

— Oui, pour le plus grand nombre, cette servitude est affreuse.

— Et lorsque, prêchant la croisade pour la guerre sainte, l'Église dira à ces milliers de misérables enchaînés à la glèbe : « — Allez ! » vous êtes libres, partez ! allez combattre les Sarrasins en Palestine, » le pays des merveilles, là vous ramasserez un immense butin ! ne » vous occupez pas des besoins du voyage, Dieu y pourvoira, et vous » ferez par surplus votre salut éternel ! » tu crois que les serfs ne partiront pas en masse, entraînés par le désir de jouir de leur liberté, par la soif du butin, par l'esprit d'aventure, et par la pieuse ardeur de délivrer le saint sépulcre des outrages des infidèles !

— Yéronimo, — reprit l'évêque de Nantes en secouant la tête, — le besoin de liberté, l'esprit d'aventure, l'espoir du butin, pousseront peut-être ces malheureux en Palestine ; mais c'est un faible mobile que le pieux désir de venger le tombeau du Sauveur des outrages des infidèles ! Franchement? quelque crédule que l'on soit, lorsque l'on se figure le Christ trônant au ciel, dans l'éternité de sa gloire, à côté de son père, le Dieu tout-puissant, ne semble-t-il pas indifférent que le sépulcre de Jésus reste vide aux mains des mécréants? La divinité n'est-elle pas au-dessus d'un tel fait? Crois-tu possible, malgré leur aveuglement, de passionner les multitudes pour une semblable cause et de les entraîner en Syrie, à douze ou quinze cents lieues des Gaules?

— Je te dis, moi, que lorsque à cette sainte cause, éloquemment prêchée par l'Église, se joindront la soif de la liberté, l'espoir du butin, la certitude de gagner le paradis et la curiosité d'un avenir inconnu, qui ne saurait être pire que le présent, l'entraînement des populations vers la Palestine deviendra irrésistible !

— Je l'accorde ; mais les seigneurs laisseront-ils ainsi dépeupler leurs terres, en permettant aux serfs de partir pour la croisade?

— Les seigneurs redoutent autant que nous la révolte des serfs ; en cela notre intérêt est commun ; puis ce trop plein de populaire, qu'il est d'une sage politique de déverser au dehors, se compose au plus du tiers de la p[illegible] partira.

— Qui t'assure qu'un plus grand nombre ne cèdera pas à l'entraînement que tu crois irrésistible?

— Cette plèbe est devenue lâche par l'habitude de l'esclavage qui pèse sur elle depuis la conquête franke, si profitable à l'Église catholique ; la preuve de l'hébêtement, de la couardise de ces peuples, si vaillants jadis sous l'influence druidique, est dans leur stupide résignation à la servitude, dont l'Église prêche la sainteté; une partie minime d'entre eux est assez disposée à la révolte; or ceux-là, les plus impatients du joug, les plus intelligents, les plus aventureux, les plus hardis, et conséquemment les plus dangereux, seront les plus ardents à s'en aller en Palestine, de la sorte nous serons délivrés de ces mauvais incitateurs de rébellions.

— Cette remarque est profondément juste.

— Ainsi, un tiers au plus de la plèbe rustique émigrera; ceux qui resteront suffiront à cultiver la terre; moins nombreux à la tâche, leur labeur augmentera, tant mieux! Bœuf lourdement chargé, âne lourdement bâté ne se regimbent point! toute nouvelle révolte sera conjurée.

— En vérité, Yéronimo, j'admire les puissantes combinaisons de la politique des papes ; mais l'un des résultats les plus importants de cette politique serait de nous délivrer d'un grand nombre de ces maudits seigneurs, toujours en guerre contre nous. Ah! ceux-là ne seront pas comme les serfs, poussés par le désir d'échapper à un sort affreux ou de jouir de leur liberté!

— Tu te trompes...

— Que veux-tu dire?

— Grand nombre d'entre eux seront aussi désireux que leurs serfs de changer de condition ; après tout, quelle est la vie de ces seigneurs? n'est-ce pas celle de chefs de brigands? toujours en guerre? toujours l'œil et l'oreille au guet, de crainte d'être attaqués ou surpris par leurs voisins? ne pouvant sortir que rarement et à main armée de leurs seigneuries? toujours forcés de se retrancher dans leurs

repaires ? s'enivrer, assouvir leur luxure sur les femmes de leurs domaines, pressurer serfs et vassaux, rançonner, torturer les voyageurs, guerroyer sans cesse, dis, n'est-ce pas là leur vie ? crois-moi, ces hommes farouches se lassent ou se lasseront de cette existence sauvage et violente.

— Plusieurs fois, en effet, j'ai été frappé de leur mortel ennui, et de cet ennui Neroweg VI lui-même est, je le sais, profondément atteint.

— Maintenant, lorsque ces hommes souillés de crimes, presque aussi abrutis que leurs serfs, ayant tous plus ou moins au fond de l'âme la peur du diable, entendront des prêtres inspirés leur dire : « Vous étouffez dans vos noires citadelles de pierre, vous vous disputez les maigres dépouilles de quelques voyageurs ou les terres infécondes de l'Occident, terres peuplées de misérables, plus semblables à des bêtes qu'à des êtres humains ; quittez le sol ingrat, et le sombre ciel de l'Occident ! venez en Palestine, venez en Orient, pays d'azur et de soleil ! terre féconde, splendide, radieuse, aux villas magnifiques, aux palais de marbre, aux coupoles dorées, aux jardins délicieux peuplés de femmes enchanteresses ! venez en Palestine ! là vous trouverez des trésors accumulés par les Sarrasins depuis des siècles, trésors si prodigieux qu'ils suffiraient à couvrir d'or, de rubis, de perles, de diamants la route de la Gaule à Jérusalem ! tout cela, Dieu vous le donne ! Oui, terre féconde, palais, femmes, trésors, le Tout-Puissant les donne aux fidèles qui s'en iront à Jérusalem venger le saint sépulcre des outrages des Sarrasins ; venez, venez à la guerre sainte ! si énormes que soient vos crimes, vous en êtes absous par cette pieuse entreprise ! » Simon, je te l'affirme, une infinité de seigneurs mordront de toute la force de leurs lourdes mâchoires à cet hameçon étincelant de tous les feux du soleil d'Orient ?

— Je ne dis pas non, Yéronimo, — reprit l'évêque de Nantes en réfléchissant, — je ne dis pas non.

— Et moi je dis oui, cent fois oui. Quoi! ces pillards féroces, rongés par l'ennui, ne quitteraient pas leurs sinistres donjons pour ces villes de marbre et d'or peuplées de femmes enivrantes? Quoi! ces rudes hommes, chevauchant de l'aube au soir pour guerroyer ou rapiner, reculeraient devant les périls, la longueur d'un tel voyage? Quoi! ces fervents catholiques, souillés de crimes, manqueraient cette occasion de faire leur salut éternel, en pillant les richesses de l'Orient et se partageant cette terre promise? Non, non, crois-moi, le fruit est mûr, il s'agit de le cueillir avec prudence et dextérité! Le moment est venu, l'heure des croisades a sonné; au premier appel de l'Église un nombre immense de serfs et de seigneurs vont se mettre en route pour la terre sainte. Et maintenant, résumons en deux mots les avantages immenses de l'Église à mouvoir cette croisade : *Premièrement,* rois et seigneurs, engagés par cette première guerre sainte, et au besoin poussés par la farouche crédulité des peuples, sont désormais forcés de marcher à la voix du pape contre les infidèles ou les hérétiques du dedans ou du dehors! Viennent de nouvelles hérésies, l'Église les brave; à sa voix elles seront écrasées dans le sang! *secondement,* nous déversons hors du pays le trop plein de la plèbe serve en ce qu'elle a de plus redoutable, et s'il en revient, il en reviendra peu! *troisièmement,* l'Église est délivrée d'un grand nombre de ces brigands féodaux, nos rivaux en domination et en richesses; et de ceux-ci, non plus que des serfs, il reviendra peu... ou prou; *quatrièmement,* écoute ceci, c'est chose capitale : les seigneurs partant pour Jérusalem auront, n'est-ce pas, besoin de grosses sommes pour entreprendre un pareil voyage; cet argent, comment se le procureront-ils? en vendant terres seigneuriales et droits souverains; or, en ces circonstances pressantes, qui peut, sinon l'Église, dont le coffre est toujours bien garni, acheter ces grand domaines? Pouvant seule acheter, elle n'achetera qu'à vil prix; voici donc une partie de la seigneurie dépossédée de ses biens, de ses droits au profit du clergé.

— Yéronimo, ne crains-tu pas que la seigneurie étant ainsi dépouillée, ruinée, amoindrie, la royauté, aujourd'hui sans puissance, se relève... et fondant son pouvoir sur la ruine de ses grands vassaux, ne veuille partager avec nous la domination des peuples?

— Si la royauté nous gêne ou nous menace, nous attaquerons les rois; l'Église les tolère lorsqu'ils la servent, mais d'instinct elle ne les aime point; les rois sont nos rivaux; un jour ou l'autre le trône peut jeter son ombre sur l'autel; ce jour venu, nous démolirons les trônes; les peuples ne doivent obéir qu'à un maître et trembler devant lui; ce maître unique, c'est le pape, l'infaillible représentant de Dieu ici-bas, le seul dispensateur de ses récompenses ou de ses châtiments éternels, par l'entremise de nous autres prêtres!

— Ah! Yéronimo, Yéronimo! l'avenir de l'Église catholique m'apparaît dans sa formidable majesté; tu me fais maintenant regretter la vie.

— Je te l'ai dit, cet entretien a trait à notre position actuelle de prisonniers de ce bandit de Neroweg VI...

— Voilà ce que je ne peux comprendre.

— D'après ce que tu m'as appris du seigneur de Plouernel, il doit être l'un de ces farouches ennuyés qui mordront à pleine mâchoire l'éblouissant hameçon des merveilles de l'Orient?

— Je le crois.

— Il va te faire mettre à la torture pour t'extorquer la donation des terres de ton diocèse, que depuis longtemps il convoite; préviens la torture; accorde tout, absolument tout; demain sans doute Pierre l'Ermite et Gauthier-sans-Avoir seront partis d'Angers pour venir en ce pays prêcher la croisade; Neroweg VI partira, ta donation sera nulle.

— Mais s'il ne part pas? mais si, non content de la donation, il veut me faire mourir dans les supplices pour assouvir sa haine contre moi?

L'entretien de l'évêque de Nantes et du légat du pape de Rome fut

interrompu par un bruit sourd, étrange, qui semblait sortir de l'intérieur de l'épaisse muraille... Les deux prêtres tressaillirent, se levèrent, se regardèrent; puis, se rapprochant du mur, prêtèrent l'oreille de ce côté avec anxiété; mais, au bout de quelques instants, le bruit diminua et cessa complétement.

---

Le cachot de Bezenecq-le-Riche et de sa fille était, comme les autres cellules souterraines, dallé de pierres et voûté, mais situé au second étage de ces lieux redoutables, aussi la lumière pénétrait plus vive à travers l'étroite meurtrière; l'on voyait au milieu de ce cachot un gril de fer long de six pieds, large de trois, assez élevé au-dessus du sol, et composé de barres de fer peu éloignées les unes des autres; des chaînes, des anneaux ajustés à ce gril servaient à maintenir la victime. Les débris éteints d'un brasier récemment allumé sous cet instrument de supplice où l'on étendait le patient, noircissaient encore les dalles; non loin de là, deux autres engins de torture, construits avec une ingénieuse férocité, complétaient ces sinistres appareils; l'un, barre de fer saillante, sorte de potence scellée dans le mur à une hauteur de sept à huit pieds au-dessus du sol, se terminait par un carcan de fer s'ouvrant et se fermant à volonté; une grosse pierre pesant environ deux cents livres, garnie d'un anneau et de courroies de suspension, était déposée au-dessous de cette potence; à quelques pas de là et aussi scellé dans le mur, saillissait un croc gigantesque recourbé, très-aigu, et pareil à ceux dont les bouchers se servent pour accrocher les quartiers de bœuf; les dalles, partout ailleurs verdâtres d'humidité, étaient d'un brun sanguin au-dessous de ce croc. En face de cet instrument de supplice apparaissait, grossièrement sculpté dans la muraille, et destiné à redoubler l'épouvante des prisonniers, une sorte de masque grimaçant, hideux, moitié bête, moitié homme; ses yeux et l'ouverture de sa gueule béante, profondément creusés, ressemblaient à des trous noirs; enfin, placée

près de la porte du cachot, une longue caisse de bois remplie de paille servait de lit; là était étendue la fille du bourgeois de Nantes, blême comme une morte et glacée de terreur; tantôt son corps tressaillait de frissonnements convulsifs, tantôt elle demeurait immobile, les yeux fermés, sans que ses larmes cessassent de sillonner son visage livide. Bezenecq-le-Riche, assis au bord de la couche de paille, les coudes sur ses genoux, son front caché dans ses mains, disait : — Qu'ai-je appris? Le seigneur de Plouernel... lui? un descendant de Neroweg! La rencontre est étrange, fatale!

— Ah! mon père, — murmura la jeune fille d'une voix défaillante, — cette rencontre est l'arrêt de notre mort!

— L'arrêt de notre ruine, mais non de notre mort! Rassure-toi, pauvre enfant, le seigneur de Plouernel ignore que notre obscure famille s'est trouvée en lutte avec la sienne à travers les âges... Mais, lorsque ce baillif a prononcé le nom de Neroweg VI, que je n'avais pas encore entendu pendant cette journée maudite, et qu'interrogé par moi, cet homme m'a répondu que son maître appartenait à l'ancienne famille franque des Neroweg, établie en Auvergne depuis la conquête des Gaules par Clovis, je n'ai conservé aucun doute, et malgré moi j'ai frémi, au souvenir des légendes de notre famille, qu'autrefois mon père nous lisait à Laon, et qui sont restées en ce pays entre les mains de Gildas, mon frère aîné!

— Ah! pourquoi notre aïeul a-t-il quitté la Bretagne?... Cette contrée n'est peut-être pas soumise comme celle-ci à la tyrannie des seigneurs!

— Hélas! chère enfant, je te l'ai dit, notre aïeul qui, seul parmi les autres descendants de Joel dispersés en Gaule ou dans les pays lointains, avait continué d'habiter près des pierres sacrées de Karnak, le berceau de notre famille, n'a pu souffrir plus longtemps l'oppression des seigneurs bretons, devenus, depuis leur alliance avec le clergé catholique, aussi cruels que les seigneurs franks! Notre aïeul a vendu le peu qu'il possédait, s'est embarqué à Vannes avec sa femme,

sur un vaisseau commerçant venant d'Abbeville; arrivé dans cette cité, notre aïeul s'est livré à un modeste trafic; plus tard, mon père est allé s'établir dans cette même province de Picardie, à Laôn, où mon frère aîné Gildas exerce encore le métier de maître corroyeur. En venant par mer, d'Abbeville à Nantes, trafiquer des objets de notre commerce, fabriqués à Laôn, j'ai connu ta mère... fille du marchand auquel j'étais adressé. Je l'ai passionnément aimée. Ses parents ne voulurent pas se séparer d'elle, et les miens, à grand regret, consentirent à notre union, qui m'éloignait pour jamais d'eux; car, hélas! je ne les ai jamais revus... Je me suis enrichi en m'associant au négoce du père de ta mère. Lorsque je l'ai perdue, tu étais encore enfant; sa mort fut le plus grand chagrin de ma vie; mais tu me restais, toi! tu grandissais en grâce, en beauté; enfin, tout me souriait... j'étais heureux, et voilà qu'aujourd'hui, en nous rendant aux vœux de ton aïeule... — Puis s'interrompant, Bezenecq-le-Riche s'écria désespéré : — Oh! c'est affreux! — Et il reprit avec amertume : — Peut-être aussi est-ce une juste punition!

— Une punition!... et quel mal avons-nous jamais fait à personne... mon bon père?

— Toi!... innocente enfant!... Ah! Dieu me garde de t'accuser.

— Mais vous, de quoi vous accusez-vous?

— Ah! — reprit le bourgeois de Nantes en soupirant, — mon bonheur m'a fait oublier le malheur de nos frères!

— Que dites-vous?

— Isoline... ces millions de serfs, de vilains qui peuplent les terres des seigneurs et du clergé... Ces malheureux serfs, chaque jour mourant d'épuisement, de misère, et dont les cadavres pendent aux fourches patibulaires; ces malheureux sont comme nous de race gauloise! et pour quelques citadins vivant parfois à peu près tranquilles dans les cités, lorsqu'ils ont par hasard, ainsi que nous autres habitants de Nantes, pour seigneur un évêque assez bon-

homme, des millions de serfs et de vilains sont victimes des seigneuries et de l'Église!

— Hélas! mon père, le cœur me saigne en songeant à ces maux; mais que faire?

— Ne pas lâchement courber la tête!... Ah! mon père parlait en homme vaillant, généreux et sensé, lorsqu'il disait aux autres bourgeois de la ville de Laôn : « — Nous sommes souvent soumis aux » exactions ou aux violences de l'évêque, notre seigneur, mais enfin, » nous autres citadins, nous jouissons de certaines franchises; c'est » donc à nous, plus intelligents et moins misérables que les serfs des » campagnes, d'aider à leur affranchissement, en nous en affran- » chissant d'abord, et leur donnant ainsi l'exemple de la révolte » contre l'oppression ; s'ils se soulèvent d'eux-mêmes contre leurs » seigneurs, comme en Bretagne, comme en Normandie, comme en » Picardie, mettons-nous à leur tête... N'est-ce pas une honte, une » indigne lâcheté de laisser écraser, supplicier ces malheureux pour » une cause qui est également la nôtre! La tyrannie des nobles et des » prêtres ne pèse-t-elle pas sur nous? Ne sommes-nous pas aussi la » proie des brigands féodaux, lorsque nous sortons de l'enceinte de » nos villes, où nous souffrons déjà tant d'avanies! » — Mais les paroles de mon père étaient vaines, nos citadins tremblaient à la pensée d'une courageuse rébellion, craignant de risquer leurs biens, d'empirer leur sort! Ils blâmaient l'audace de mon père; moi-même devenu riche, je l'ai blâmée, disant comme tant d'autres : « — La » condition des serfs est horrible ; mais je n'irai pas aventurer mon » avoir et ma vie, en me mettant à la tête d'une insurrection. » — Qu'est-il arrivé de notre lâche et égoïste insouciance? L'audace des seigneurs a été croissant, nous ne pouvons plus mettre le pied hors des cités, sans être exposés aux brigandages des châtelains. Ah! mon enfant, je te le répète! je suis puni d'avoir méconnu les enseignements de mon père... C'est mon juste châtiment, s'il ne frappait que moi, je me résignerais... Mais toi... mais toi!



Trois Sacrifices humains dans la mystérieuse Forêt de Karnak.

— Vous le voyez... nous sommes perdus... il n'y a plus d'espoir! — s'écria la jouvencelle, dont les sanglots éclatèrent; — la mort... une mort affreuse nous attend! — Et Isoline, dont les dents se heurtaient d'épouvante, montra du geste à son père les instruments de torture qui garnissaient le cachot; puis, cachant son visage entre ses deux mains, elle poussa des gémissements convulsifs.

— Isoline! — reprit Bezenecq d'une voix suppliante et désolée, — ma bien-aimée fille... entends la raison: tes terreurs sont exagérées... l'aspect de ce souterrain t'épouvante. Hélas! je le comprends; mais, je t'en conjure, raisonnons un peu, voyons: Lorsque j'aurai souscrit d'avance à tout ce que le seigneur de Plouernel peut exiger de moi? lorsque j'aurai consenti à me dépouiller pour lui de tout ce que je possède au monde? dis? que veux-tu qu'il me fasse? A quoi lui servirait de me torturer? Il n'a pas contre moi de haine personnelle; il en veut à mes biens, je donnerai tout, absolument tout, pourquoi nous tuerait-il? Quand je m'afflige du châtiment qui me frappe, je parle de notre ruine...

— Bon père... vous voulez me rassurer...

— Certainement! notre sort n'est-il pas assez malheureux déjà? pourquoi assombrir encore la réalité? J'espérais te doter richement, te laisser plus tard mes biens, qui auraient assuré le bonheur de tes enfants... et je vais être dépouillé de tout! à cinquante ans passés, me voici devenu aussi pauvre qu'un serf, réduit à te voir partager ma pauvreté, toi, mon Dieu! toi, pour qui j'avais travaillé avec tant d'amour!

— Ah! si le seigneur de Plouernel nous accordait la vie... j'aurais peu de souci de ces richesses que vous regrettez pour moi.

— Et je n'aurai pas moins de courage que toi! — dit Bezenecq en serrant tendrement entre les siennes les mains de sa fille, — je me figurerai avoir placé tout mon argent à bord d'un vaisseau et que le vaisseau a péri, voilà tout; enfin, cela aurait pu arriver, n'est-ce pas? et en ce cas, me serais-je laissé abattre? me serais-je lâchement ré-

signé à voir mon Isoline souffrir de la misère? Non, non! Oh! malgré mes cinquante ans je suis vert encore et courageux, va! Aussi, sais-tu mon projet, douce enfant? Une fois hors de cet infernal château, nous retournons à Nantes, je vais trouver mon compère *Thibaut-l'Argentier;* il sait mon aptitude au commerce, il m'emploiera chez lui, mon salaire suffira pour nous deux; seulement, belle Isoline, — ajouta Bezenecq en tâchant de sourire dans l'espoir de calmer les craintes de sa fille, — il vous faudra, de vos petites mains blanches, coudre vos robes et préparer notre frugal repas; au lieu de notre maison de la place du marché Neuf, nous habiterons quelque humble réduit du quartier des Remparts; mais, bah! qu'importe, quand on a le cœur joyeux! et puis, j'aurai toujours bien en poche quelques deniers, pour acheter de temps à autre, en revenant au logis, un frais ruban pour ta gorgerette, ou un bouquet de roses pour fleurir ta chambrette.

Malgré sa terreur, Isoline ne put s'empêcher de céder aux consolantes espérances du bourgeois de Nantes: aussi, fermant les yeux afin de ne pas être rappelée à l'horrible réalité par la vue du hideux masque de pierre et des instruments de supplice, la jouvencelle cacha son visage dans le sein de son père, et murmura d'une voix émue :
— Oh! si tu disais vrai! si nous pouvions sortir de ce château? Loin de regretter nos richesses perdues je remercierais Dieu, car je pourrais au moins, à mon tour, travailler pour toi!

— Pas du tout, damoiselle Isoline, je saurai, moi, suffire à tout, — reprit gaiement Bezenecq, — qui sait, d'ailleurs, si je ne trouverai pas bientôt un aide? Oui, qui nous dit qu'un digne garçon ne te demandera pas en mariage? s'enamourant de cette chère petite figure, lorsqu'elle aura repris ses fraîches couleurs? — ajouta le marchand en embrassant tendrement sa fille; — et elles ne seront pas longtemps à revenir, ces fraîches couleurs... Non, non, tu as beau secouer la tête... Réponds, méchante? toi qui aimes tant les fleurs et les connais si bien, que je soupçonne entre vous quelque mysté-

rieuse intelligence; ne les as-tu pas vues : tristes languissantes, lorsqu'elles manquent d'air et de soleil, renaître en un instant au grand jour, plus fraîches, plus brillantes que jamais !

— Mon père, — dit soudain Isoline en indiquant d'un geste épouvanté la muraille dans laquelle était sculpté le hideux masque de pierre, — les yeux profonds de cette tête semblent s'illuminer intérieurement... Voyez, voyez ces lueurs qui s'en échappent !

Le marchand tourna vivement la tête du côté du mur que lui indiquait sa fille et auquel il tournait alors le dos, mais déjà les lueurs avaient disparu; Bezenecq crut à une illusion de l'esprit effrayé d'Isoline, et répondit : — Tu te seras trompée; comment veux-tu que les yeux de cette laide figure jettent des lueurs ? il faudrait donc qu'il y eût une lumière dans l'épaisseur de la muraille ; est-ce possible, mon enfant ?

La porte du cachot faisait face au masque de pierre; soudain elle s'ouvrit. Bezenecq-le-Riche et sa fille virent entrer le baillif Garin-Mange-Vilain et le tabellion du seigneur de Plouernel, suivis de plusieurs gens à figures sinistres; l'un portait un soufflet de forge et un sac de charbon; un autre de ces hommes était chargé de plusieurs fagots. Isoline, un moment rassurée par son père, mais rappelée à la réalité par l'approche des bourreaux, jeta un cri d'effroi; Bezenecq, pour calmer les angoisses de sa fille, se leva et dit au baillif d'une voix ferme, en lui désignant le tabellion : — Ce cher maître qui tient des parchemins sous son bras est sans doute le notaire du seigneur comte ? — Garin-Mange-Vilain fit un signe de tête affirmatif. — Ce notaire, — poursuivit le bourgeois de Nantes, — vient me faire signer l'acte par lequel je consens à payer rançon ? — Le baillif fit un nouveau signe de tête affirmatif. Bezenecq s'adressant alors à sa fille et affectant le calme, presque la gaieté : — Ne crains rien, chère enfant, moi et ces dignes hommes, nous allons à l'instant être d'accord; après quoi, j'en suis certain, nous n'aurons rien à redouter d'eux, et ils nous mettront en liberté; or donc, maître ta-

bellion, je consens à faire par acte authentique, en faveur du seigneur de Plouernel, don et cession de tous mes biens, consistant en cinq mille trois cents pièces d'argent, déposées chez mon compère Thibaut, l'argentier et monnoyeur de l'évêque de Nantes; 2° en huit cent soixante pièces d'or et neuf lingots d'argent, déposés dans ma maison en un endroit secret, dont je donnerai connaissance à la personne que le seigneur comte chargera d'aller à Nantes; 3° en une assez grande quantité de vaisselle d'argent, étoffes précieuses et meubles, qu'il sera très-facile de charroyer ici, moyennant l'ordre que je vais à ce sujet écrire à mon serviteur de confiance; enfin, il reste ma maison, mais comme il serait peu praticable, mes dignes maîtres, de la faire transporter ici, je vais écrire et vous remettre une lettre pour mon compère Thibaut; deux jours même avant mon départ de Nantes, il m'avait proposé d'acheter ma maison au prix de deux cents pièces d'or; il maintiendra son offre, j'en suis certain, surtout lorsqu'il saura, par un mot de moi, la position difficile où je me trouve; c'est donc deux cents pièces d'or de plus que, sur mon avis, Thibaut devra remettre à l'envoyé du seigneur de Plouernel; ces donations faites, il nous reste à moi et à ma fille les vêtements que nous avons sur le corps... Maintenant, digne tabellion, écrivez la donation, je la signerai, j'y joindrai des lettres pour mon serviteur et pour mon compère l'argentier; celui-ci connaît trop les choses de ce temps-ci, pour ne pas s'empresser d'acquiescer à mon désir au sujet du dépôt qu'il a entre les mains et de l'achat de ma maison; il remettra la somme au messager que le seigneur comte va dépêcher à Nantes; quant à l'argent qui se trouve chez moi dans un réduit secret il sera facile, grâce à cette clef et aux indications que je vais dicter au tabellion, de...

— Il faudrait d'abord que le notaire écrivît la donation, et toi les lettres à ton compère, — dit Garin en interrompant Bezenecq-le-Riche; — les renseignements sur le réduit secret viendraient ensuite...

— Vous avez raison, cent fois raison, digne baillif, — reprit vivement le bourgeois de Nantes, complétement rassuré par l'accent de Garin et ne pouvant contenir sa joie, il se croyait déjà sauvé ; aussi, se penchant vers sa fille, assise au bord du lit de paille et l'embrassant avec des larmes de bonheur, il lui dit à demi-voix : — Eh bien ! avais-je tort, chère peureuse, de te certifier que, moyennant un complet et loyal abandon de tous mes biens, ces dignes maîtres ne nous voudraient aucun mal ? — Puis, embrassant de nouveau Isoline, dont la frayeur commençait à faire place à l'espérance, et essuyant du revers de sa main les larmes qu'il versait malgré lui, il dit à Garin : — Excusez, baillif, vous comprendriez mon émotion si vous saviez les folles terreurs de cette pauvre enfant... Mais que voulez-vous, à son âge, ayant jusqu'ici vécu heureuse auprès de moi... elle s'alarme vite...

— Nous disons : premièrement *cinq mille trois cents pièces d'argent* déposées chez l'argentier Thibaut, — dit le tabellion de sa voix aigre en interrompant Bezenecq ; et s'asseyant au rebord du gril il écrivit sur ses genoux, éclairé par la lueur d'une lanterne. — Puis, secondement, — poursuivit-il, — combien y a-t-il de pièces d'or dans le trésor secret de la maison de Nantes ?

— Huit cent soixante pièces d'or. — se hâta de répondre Bezenecq, comme s'il avait eu hâte d'être débarrassé de ses richesses ; — de plus, neuf lingots d'argent de différentes grosseurs. — Et en continuant d'énumérer ainsi ses biens au tabellion qui les inscrivait à mesure, le marchand serrait avec ivresse les mains de sa fille, pour augmenter sa confiance et son courage.

— Maintenant, Bezenecq-le-Riche, — dit Garin, — il nous faudrait les deux lettres pour ton serviteur de confiance et pour ton compère Thibaut l'argentier.

— Secourable tabellion, — répondit le marchand, — prêtez-moi votre tablette, donnez-moi deux parchemins et une plume, je vais écrire là sur les genoux de ma fille. — Et se plaçant, en effet, aux

genoux d'Isoline, sur lesquels il posa la tablette du notaire, il écrivit les lettres, disant parfois à la pauvre enfant en souriant : — Ne fais donc pas ainsi trembler ma table... tu donnerais à ces dignes hommes mauvaise opinion de mon écriture... — Les deux lettres achevées, le marchand les remit à Garin, qui, après les avoir lues, ajouta :

— Maintenant, il nous faudrait les renseignements sur ton trésor secret.

— Voici deux clefs, — dit le marchand en les tirant de sa poche, — l'une ouvre une sorte de petit caveau qui donne dans la pièce qui me sert de comptoir...

— *Dans la pièce qui lui sert de comptoir*, — répéta le tabellion en écrivant à mesure les paroles du marchand. Celui-ci poursuivit : — L'autre clef ouvre un coffre garni de fer, placé au fond de ce réduit; dans ce coffre, l'on trouvera les lingots d'argent et une cassette contenant les huit cent soixante pièces d'or. Je ne possède pas un denier de plus, aussi, mes dignes maîtres, nous voici ma fille et moi aussi pauvres que les plus pauvres des serfs, car je n'ai pas fait tort d'une obole au seigneur de Plouernel... Mais le courage ne nous manquera pas ! — Pendant que le tabellion achevait de transcrire les paroles de Bezenecq, celui-ci, uniquement occupé de sa fille, ne remarquait, non plus qu'elle, ce qui se passait à quelques pas de lui dans ce cachot, faiblement éclairé par la lueur des lanternes, car la nuit était venue : l'un des bourreaux commençait d'entasser le charbon et les fagots sous le gril. — Le seigneur de Plouernel peut envoyer à Nantes son messager avec une escorte, — dit Bezenecq à Garin-Mange-Vilain; — si ce messager se hâte, il sera de retour demain dans la nuit; nous ne serons sans doute, ma fille et moi, remis en liberté que lorsque le seigneur comte sera en possession de mes biens; seulement, en attendant notre départ du château, soyez assez généreux, baillif, pour nous faire conduire dans un endroit quel qu'il soit, mais moins sinistre que celui-ci... Ma pauvre enfant est brisée de fatigue; de plus, elle est fort craintive, aussi passerait-elle une

triste nuit dans ce cachot, au milieu de ces instruments de torture...

— Puisque tu parles de ces engins de supplice, — dit Garin-Mange-Vilain avec un sourire étrange et prenant la main du bourgeois, — viens, Bezenecq-le-Riche, je veux t'expliquer leur usage...

— Je suis, je vous l'avoue, digne baillif, peu curieux de ces choses-là...

— Viens toujours, Bezenecq-le-Riche.

— Ce surnom de *Riche* que vous persistez à me donner n'est plus le mien, — dit le marchand avec un triste sourire ; — appelez-moi plutôt Bezenecq-le-Pauvre.

— Oh ! oh ! — fit Garin d'un air de doute, en hochant la tête ; et il ajouta : — Viens, Bezenecq-le-Riche.

— Mon père ! — s'écria Isoline avec inquiétude en voyant le bourgeois s'éloigner d'elle, — où vas-tu ?

— Ne crains rien, chère enfant ; reste là, je vais donner au baillif quelques renseignements sur la route que doit prendre le messager du seigneur comte. — Et craignant de mécontenter Garin, il le suivit, heureux de ce qu'Isoline ne pouvait entendre la lugubre explication qu'il allait recevoir de Mange-Vilain. Celui-ci s'arrêta d'abord devant la potence de fer terminée par un carcan ; l'un des bourreaux ayant haussé sa lanterne à l'ordre de Garin, il dit au marchand : — Ce carcan, tu le vois, s'ouvre à volonté.

— Oui, de telle sorte que l'on y introduit sans doute le cou du patient ?

— C'est cela, on le fait monter à l'échelle que voici ; puis, une fois qu'il a le cou dans le carcan on ôte l'échelle, on referme le collier de fer au moyen d'une clavette ; or, la potence se trouvant élevée de neuf à dix pieds au-dessus de terre...

— Le patient demeure pendu et étranglé ?

— Non pas ! Il demeure suspendu... mais non pendu, le carcan est trop large pour l'étrangler ; aussi, lorsque notre homme est ainsi gigottant à égale distance de la voûte et du sol, on lui attache avec

ces courroies cette grosse pierre aux pieds, afin de modérer ses gigotements.

— Ce tiraillement doit être atroce.

— Atroce, Bezenecq-le-Riche, atroce! figure-toi que la mâchoire se déboîte, le cou s'allonge, les jointures des genoux et des cuisses se disloquent et craquent à les entendre à dix pas; cependant, Bezenecq-le-Riche, croirais-tu qu'il se rencontre des têtus assez têtus pour ne point se rendre à cette première épreuve?

— Ce que je ne comprends point, — reprit le marchand en dissimulant l'horreur qu'il éprouvait, — c'est qu'au lieu de s'exposer à cette torture, on ne donne pas tout de suite loyalement tout ce qu'on possède, ainsi que je l'ai fait... Au moins l'on échappe au supplice et l'on recouvre sa liberté; n'est-ce pas, digne baillif?

— Oh! toi, Bezenecq-le-Riche... tu es la perle des citadins!

— Vous me flattez... j'ai seulement fait un raisonnement très-simple, — ajouta le marchand essayant de capter la bienveillance de Garin, dans l'espoir d'obtenir un réduit convenable pour lui et pour Isoline; — je disais tout à l'heure à ma fille : Supposons que ma fortune entière soit placée à bord d'un vaisseau? il naufrage, je perds tout mon avoir, je me trouve absolument dans la même position où je suis aujourd'hui; mais, loin de me laisser abattre, je me mets à travailler de nouveau avec courage pour soutenir mon enfant..... N'est-ce pas le meilleur parti à prendre, digne baillif?

— Tu n'en seras jamais réduit là... Bezenecq-le-Riche!

— Vous aimez à plaisanter, il vous plaît de me donner ce surnom de riche, à moi, maintenant non moins pauvre que Job.

— Non, non, je ne plaisante point... Mais revenons à la torture; je te disais donc que si la première épreuve ne suffit pas à décider le têtu à abandonner ses biens, on le soumet à la seconde... que je vais t'expliquer. — Et Garin, tenant toujours le marchand par la main, le conduisit devant le crochet de fer : — Tu vois ce croc, il est de taille à supporter le poids d'un bœuf?

— Oui... facilement.

— Lorsque notre têtu a résisté à l'épreuve du carcan, on le met nu et on vous l'accroche à ce crochet de fer, soit par la chair du dos, soit par la peau du ventre, soit par des parties que...

— De grâce, ne parle pas si haut! — dit le marchand en contenant à peine son indignation et son épouvante, — ma fille pourrait t'entendre!

— C'est juste, — reprit le baillif avec un sourire sardonique, — il faut de la pudeur... Eh bien! Bezenecq-le-Riche, figure-toi que j'ai vu des têtus rester ainsi suspendus à ce croc par la chair, durant une heure, saignant comme bétail en boucherie, et refuser encore la donation de leurs biens; mais ils ne résistaient pas à la troisième épreuve, dont je vais t'entretenir, Bezenecq-le-Riche.

— C'est étrange, — dit soudain le marchand en interrompant Garin-Mange-Vilain, — on sent la fumée ici?

— Mon père, du feu! — s'écria de loin Isoline avec épouvante, — on allume du feu... sous les barres de fer!

Le bourgeois de Nantes se retourna brusquement, et vit les combustibles amassés sous le gril commencer de s'embraser; quelques jets de flamme éclairant de leurs reflets rougeâtres les noires murailles du cachot, se faisaient jour à travers une fumée épaisse; un effroyable soupçon traversa l'esprit du marchand, mais sa pensée n'osa pas même s'y arrêter; puis, voulant calmer les alarmes de sa fille, il lui dit : — Ne crains donc rien, peureuse! on fait ce feu pour chasser l'humidité de ce cachot; il nous faudra peut-être y passer la nuit, je remerciais le digne baillif de sa prévoyance. — Mais, après cette réponse faite seulement pour rassurer sa fille, le marchand, pâlissant malgré lui, dit à Garin : — En vérité, à quoi bon allumer du feu sous ce gril?

— Afin de te donner une idée de la toute-puissance de cette dernière épreuve, Bezenecq-le-Riche!

— C'est, je vous l'assure, inutile... Je vous crois de reste...

— Écoute-moi toujours; on fait, vois-tu, du feu sous ce gril, comme en ce moment; lorsque ce feu ne flambe plus, c'est essentiel, et forme un beau brasier, on étend le récalcitrant tout nu sur ce gril, et on l'y maintient au moyen de ces anneaux et de ces chaînes de fer ; au bout de quelques instants la peau du têtu rougit, grésille, se fend, saigne, noircit, que te dirai-je? j'ai vu le brasier pétiller sous la graisse qui, toute sanguinolente, filtrait du corps de quelques hommes, encore moins gras que toi, Bezenecq-le-Riche.

— Tenez, baillif, je vous l'avoue, le cœur me manque, la tête me tourne, à la seule pensée d'un pareil supplice ! — dit le bourgeois de Nantes en frémissant; — je me sens prêt à défaillir... laissez-moi sortir de ce cachot avec ma fille... Je vous ai fait donation de tous mes biens... et...

— Allons, allons, Bezenecq-le-Riche, — reprit le baillif en interrompant le marchand, — un homme qui s'exécute aussi aisément que toi, au premier mot, sans avoir souffert la moindre torture, doit avoir gardé d'autres richesses!

— Moi! — s'écria le marchand frappé de stupeur; — mais je vous ai donné tout, jusqu'à mon denier dernier !

— Tu as remarqué, mon rusé compère, que, malgré ce prétendu abandon de tous tes biens, j'ai continué de t'appeler, pour cause, Bezenecq-*le-Riche;* car je suis certain, moi, que tu mérites encore ce surnom.

— Sur le salut de mon âme, il ne me reste rien!

— Alors, les trois épreuves ne t'arracheront aucun aveu contraire à ce que tu dis.

— Quelles épreuves?

— Celles du carcan, du croc et du gril... Oui, si tu n'abandonnes pas les autres biens que tu nous caches, tu subiras ces trois épreuves sous les yeux de ta fille. — En disant ces derniers mots, Garin-Mange-Vilain éleva tellement la voix, sans doute à dessein, qu'Isoline entendant ces menaces, se faisant jour à travers les bourreaux, se jeta

éperdue aux pieds du baillif, en criant : — Grâce... grâce pour mon père !

— Sa grâce dépend de lui, — dit Garin ; — qu'il abandonne ce qu'il tient en réserve.

— Mon père ! — s'écria la jeune fille, — j'ignore quels sont tes biens ; mais si, dans ta tendresse pour moi, tu songeais à réserver quelque chose, je t'en conjure... donne tout... oh ! donne tout !

— Tu entends ? — reprit Garin-Mange-Vilain avec un sourire sardonique, voyant le marchand atterré des imprudentes paroles que la terreur arrachait à Isoline, — je ne suis pas le seul à te soupçonner de nous dissimuler une partie de tes trésors, Bezenecq-le-Riche. Eh ! eh ! en bon père, tu as voulu garder une grosse dot pour ta fille ?

— Garin, — vint dire au baillif un des bourreaux, — le feu est en brasier ; il pourrait s'éteindre si tu faisais passer l'homme par les épreuves du carcan et du croc.

— En faveur de cette jolie fille, je serai généreux, — reprit Garin ; — l'épreuve du gril suffira, mais avive le feu. Maintenant, réponds, Bezenecq-le-Riche ? une dernière fois, veux-tu, oui ou non, tout donner à mon seigneur le comte de Plouernel ?

— C'est à ma fille que je répondrai, — dit le marchand d'un ton solennel ; — les bourreaux ne me croiraient pas. — Et s'adressant à Isoline d'une voix entrecoupée de larmes : — Je te le jure, mon enfant, par le souvenir sacré de ta mère ! par ma tendresse pour toi, par toutes les joies que tu m'as données depuis ta naissance... je te le jure par le salut de mon âme... il ne me reste pas un denier !

— Oh ! mon père ! je te crois... je te crois ! — s'écria la jeune fille toujours agenouillée. Et se retournant vers Garin, elle tendit vers lui ses mains suppliantes en disant : — Vous entendez le serment de mon père !

— Je crois Bezenecq-le-Riche incapable de laisser ainsi sa fille dépouillée de tous biens, — répondit le baillif. Et s'adressant aux

bourreaux : — C'est à nous qu'il va se confesser... Mettez-le tout nu, étendez-le sur le gril et avivez le brasier.

Les hommes du seigneur de Plouernel se jetèrent sur Bezenecq-le-Riche; malgré sa résistance et les cris déchirants, désespérés, de sa fille, qu'ils contenaient brutalement, ils dépouillèrent le bourgeois de Nantes de ses vêtements, l'étendirent sur le gril; puis, au moyen des chaînes de fer, l'attachèrent au-dessus du brasier. — Oh! mon père! — s'écria Bezenecq, — j'ai méprisé tes conseils... je subis le châtiment de ma lâcheté... Je meurs honteusement dans les tortures, au lieu de mourir les armes à la main, à la tête des serfs révoltés contre les seigneurs franks!... Triomphe, Neroweg! mais viendra peut-être pour les fils de Joel le terrible jour des représailles!...

---

Azenor-la-Pâle, éclairée par une lampe, achevait dans son réduit la préparation du philtre magique promis par elle au seigneur de Plouernel. Après avoir versé plusieurs poudres dans une liqueur dont elle remplit un flacon, elle tira d'un coffret une petite fiole dont elle but le contenu; puis, elle dit avec un sourire sinistre : — Et maintenant, Neroweg, tu peux venir... je t'attends. — Reprenant alors le flacon demi-plein d'une liqueur mélangée de différentes poudres, elle ajouta : — Il faut remplir ce flacon avec du sang... il faut frapper l'imagination de ces brutes farouches... allons... — ajouta-t-elle en soupirant et se dirigant vers la tourelle où était relegué le petit Colombaïk; soulevant alors le rideau qui masquait ce réduit, Azenor vit l'innocente petite créature pelotonnée sur elle-même dans un coin et pleurant silencieusement. — Viens, — lui dit la sorcière d'une voix douce, — viens près de moi. — Le fils de Fergan-le-Carrier obéit, se leva, et s'avança timidement. Hâve, maigre, étiolé par la misère, sa pâle figure avait, comme celle de sa mère, Jehanne-la-Bossue, un grand charme de douceur. — Tu es donc toujours

triste? — dit Azenor en s'asseyant et attirant l'enfant près d'elle et d'une table où se trouvait un poignard. — Pourquoi pleurer sans cesse ? — Le garçonnet versa de nouvelles larmes. — Quelle est la cause de ton chagrin?

— Ma mère, mon père, — balbutia l'enfant, pleurant toujours; — hélas! je ne les vois plus!

— Tu les aimes donc beaucoup, ton père et ta mère? — Le pauvre petit, au lieu de répondre à la sorcière, se jeta à son cou en sanglotant; elle ne put s'empêcher de répondre à ce naïf élan de douleur caressante, et embrassa Colombaïk au moment où, craignant d'avoir manqué de respect à Azenor, il allait s'agenouiller devant elle, puis, s'affaissant sur lui-même, il continua de fondre en larmes. La jeune femme, de plus en plus apitoyée, regarda silencieusement Colombaïk pendant quelques instants, et murmura : — Non, non... le courage me manque... quelques gouttes suffiront... — Déjà sa main s'approchait du poignard placé sur la table, lorsque soudain elle entendit dans la tourelle un bruit étrange... C'était comme le grincement d'une chaîne rouillée se dévidant difficilement sur un axe de fer; la sorcière, alarmée, repoussait l'enfant et courait vers la tourelle, lorsqu'en sortit Fergan-le-Carrier, pâle, baigné de sueur, la figure terrrible, et tenant à la main son pic de fer. Azenor recula frappée de stupeur et d'effroi, tandis que Colombaïk, poussant un cri de joie, s'élançait vers le carrier, lui tendait les bras en criant : — Mon père!... mon père!... — Fergan, ivre de bonheur, laissa tomber sa barre de fer, saisit l'enfant entre ses bras robustes, et l'élevant à la hauteur de sa poitrine, l'étreignit passionnément, interrogeant avec une inexprimable anxiété les traits de Colombaïk, tandis que celui-ci pressait entre ses petites mains la rude figure du carrier, et murmurait en la couvrant de baisers : — Bon père!... oh! bon père!

— Son père! — dit Azenor. — Comment cet homme a-t-il pu s'introduire ici?

Le serf, sans s'occuper de la présence de la sorcière, dévorait des

yeux Colombaïk ; bientôt il dit avec un profond soupir d'allégement : — Il est pâle, il a pleuré ; mais il ne semble pas avoir souffert, ils ne lui auront pas fait de mal ! — Et embrassant encore Colombaïk avec frénésie, il répétait : — Mon pauvre enfant ! ah ! combien ta mère sera heureuse ! — Puis, ses alarmes paternelles calmées, il se souvint qu'il n'était pas seul, et ne doutant pas qu'Azenor ne fût la magicienne dont le nom redoutable était parvenu jusqu'aux serfs de la seigneurie, il déposa son fils à terre, ramassa son pic, s'approcha lentement de la jeune femme d'un air farouche, et lui dit : — C'est donc toi qui fais voler les enfants pour servir à tes sorcelleries diaboliques? — Puis, le regard étincelant, il leva des deux mains sa barre de fer et s'écria : — Tu vas mourir, infâme sorcière !

— Père, ne la tue pas ! — dit vivement l'enfant en enlaçant de ses deux bras les genoux du carrier ; — oh ! ne la tue pas, elle m'embrassait lorsque tu es entré !...

Ces mots jetèrent un doute dans l'esprit du serf ; son pic s'abaissa, et regardant avec surprise Azenor qui, sombre, pensive, les bras croisés sur son sein palpitant, semblait braver la mort, il dit à l'enfant : — Cette femme t'embrassait?

— Oui, père... et depuis que l'on m'a amené ici, elle a été douce pour moi.

— Alors, — dit le carrier en s'adressant à la sorcière, — pourquoi as-tu fait enlever mon enfant?

Azenor-la-Pâle, sans répondre à la question du serf et poursuivant la pensée qu'elle méditait, réfléchit quelques instants encore et dit enfin à Fergan : — Où aboutit l'issue par laquelle tu as pénétré dans cette tourelle?

— Que t'importe?

La jeune femme alla vers un meuble de chêne massif, y prit un coffret, l'ouvrit et montrant au carrier les pièces d'or dont il était rempli : — Prends cette cassette et laisse-moi t'accompagner, tu as pu t'introduire par un passage secret dans ce donjon, tu en pourras sortir...

— Toi... m'accompagner?

— Je veux fuir ce château où je suis prisonnière et aller rejoindre à Angers Wilhem IX, duc d'Aquitaine... — Mais, s'interrompant, Azenor, tendant l'oreille vers la porte et faisant à Fergan signe de rester muet, reprit tout bas: — Silence! j'entends des voix et des pas dans l'escalier, on monte ici... c'est Neroweg!

— Lui! — s'écria le carrier avec une joie farouche en ramassant son pic de fer et s'avançant vers la porte. — Ah! *Pire-qu'un-Loup!* tu ne mordras plus personne!

— Malheureux! tu nous perds! — dit Azenor à voix basse. — Le comte n'est pas seul, la lutte est impossible; songe à ton fils! — Puis, montrant d'un geste rapide le meuble de chêne massif, elle dit précipitamment au serf, et toujours à voix basse : — Vite, ce meuble en travers de la porte dont Neroweg VI a la clef; car il me retient captive, et plus que toi je hais le comte! Hâte-toi, nous aurons le temps de fuir... Vite, vite, Neroweg VI n'a plus que quelques degrés à monter... j'entends résonner ses éperons sur les dalles de pierre...

Fergan, ne songeant qu'au salut de son enfant, oublia sa haine de serf contre Pire-qu'un-Loup, suivit le conseil d'Azenor-la Pâle et, grâce à la force herculéenne dont il était doué, il parvint à pousser le meuble massif en travers de la porte, non moins massive, dont le battant, ainsi barricadé, ne pouvait plus se développer en dedans de la chambre; la sorcière s'enveloppa en hâte d'une mante, prit dans le meuble d'où elle avait tiré la cassette un petit sac de peau contenant des pierreries, et dit au carrier, en lui montrant le coffret : — Prends cet or et fuyons.

— Porte ton or! je porte mon enfant et mon pic pour le défendre! — répondit le serf en ramassant d'une main sa barre de fer et asseyant sur son bras gauche le petit Colombaïk, qui s'attacha au cou de son père. Azenor, voyant le refus du carrier, se chargea de la cassette. A ce moment, les fugitifs entendirent au dehors le bruit de

la clef qui tournait dans la serrure, puis la voix du seigneur de Plouernel ; il s'écriait d'un ton surpris et courroucé : — Azenor, qui retient cette porte en dedans? Est-ce un de tes sortiléges? sorcière maudite ! — Pendant que Pire-qu'un-Loup frappait violemment à la porte et l'ébranlait en vain, redoublant d'imprécations, le carrier, son fils et Azenor, réunis dans la tourelle, se préparaient à fuir par le passage secret. L'une des dalles du sol, ayant basculé au moyen d'un contre-poids et de chaînes enroulées sur un axe de fer, laissait apercevoir les premiers degrés d'un escalier si étroit qu'il pouvait à peine donner passage à une personne, escalier d'une cage si peu élevée en cet endroit que l'on ne pouvait descendre ses dix premiers degrés qu'en se laissant couler assis de marche en marche, renversé presque sur le dos ; d'après l'ordre du carrier, Azenor s'engagea la première dans l'étroite issue, le petit Colombaïk l'imita ; ils furent suivis de Fergan, qui fit ensuite jouer le contre-poids, la dalle, reprenant sa position habituelle, masqua de nouveau le passage secret. Cette partie rapide et surbaissée de l'escalier était pratiquée dans la culée de la tourelle à l'endroit où sa base formait saillie en dehors de la muraille du donjon, ces marches aboutissaient à l'étroite spirale de pierre qui, pratiquée dans ce mur, de quinze pieds d'épaisseur, descendait jusqu'aux dernières profondeurs du donjon. A chaque étage, une sortie habilement masquée donnait accès sur cette issue secrète, qu'aucun jour du dehors n'éclairait; mais Fergan, muni d'amadou, d'un briquet et d'une mèche pareille à celles dont il se servait durant son travail au fond des carrières, l'alluma, et son pic de fer d'une main, sa lumière de l'autre, il précéda son fils et Azenor. Bientôt les fugitifs, laissant au-dessus d'eux le niveau du sol de la salle de la table de pierre, située au rez-de-chaussée, arrivèrent à la partie de l'escalier correspondante aux prisons souterraines ; en cet endroit, il servait non-seulement de moyen de retraite en cas de siége, mais il permettait encore au châtelain d'épier ses prisonniers ; ceux-ci, ignorant ce danger, parlaient librement entre eux, et ces confidences ainsi sur-

prises souvent leur devenaient funestes. Par sa construction, le cachot de Bezenecq-le-Riche facilitait cet espionnage; de plus, une dalle de trois pieds carrés, de deux pouces d'épaisseur, scellée sur une forte planche de chêne à charnière, formait une espèce de porte revêtue de pierre, invisible à l'intérieur du sombre réduit, mais facile à ouvrir du dehors; le seigneur se réservait ainsi un accès dans ces lieux souterrains, même à l'insu des habitants du château. Au-dessus de cette issue était sculpté en dedans du cachot le masque hideux dont la vue avait effrayé la fille du marchand; les deux yeux et la bouche de cette figure de pierre, troués dans toute l'épaisseur du mur, extérieurement creusé en forme de niche, permettaient à l'espion posté dans cette cachette d'apercevoir les prisonniers et d'écouter leur entretien. Ainsi, quelques heures auparavant, Fergan-le-Carrier, montant à la lueur de sa mèche d'étage en étage jusqu'à la tourelle d'Azenor, avait entendu la conversation de l'évêque de Nantes et de Yéronimo, légat du pape; puis, plus tard, celle du bourgeois de Nantes et de sa fille. Les fugitifs se trouvaient au niveau du cachot de Bezenecq, lorsque soudain jaillirent à travers les ouvertures du masque de pierre des rayons lumineux dont le foyer se trouvait dans l'intérieur de la prison. Fergan précédait son fils et Azenor, il s'arrêta, entendant des éclats de rire rauques, effrayants comme ceux d'un fou; le serf regarda par les trous percés à l'endroit des yeux du masque, et voici ce qu'il vit aux lueurs d'une lanterne posée à terre : deux cadavres nus suspendus, l'un par le cou à la potence de fer scellée dans la muraille, l'autre par le flanc au croc de fer; le premier, raidi, horriblement distendu, disloqué, par le poids énorme de la pierre attachée à ses pieds; le second, accroché par les chairs au croc aigu qui pénétrait dans les entrailles, avait le buste renversé en arrière et les bras ballants comme les jambes. Ces deux victimes, enlevées peu d'heures auparavant, lors du passage d'une nouvelle troupe de voyageurs sur les terres du seigneur de Plouernel, et amenées dans cette prison, mieux garnie que les autres en instruments de supplice, n'a-

vaient pas survécu à la torture. Le cadavre de Bezenecq-le-Riche était enchaîné sur le gril, au-dessus des débris du foyer alors éteint. Les souffrances de ce malheureux avaient été si atroces que ses membres, assujettis par des liens de fer, s'étaient convulsivement tordus ; au moment d'expirer sans doute, il avait, dans un suprême effort, tourné sa tête du côté de sa fille, afin de mourir les yeux fixés sur elle. La figure du marchand, noirâtre, effrayante, conservait l'expression de son épouvantable agonie ; à quelques pas du corps de son père, Isoline, accroupie sur la couche de paille, ses genoux enlacés de ses deux bras, se balançait d'avant en arrière, poussant de temps à autre avec une sorte de cadence des éclats de rire insensés. Elle était devenue folle ; Fergan, ému de pitié, songeait à délivrer la fille de Bezenecq, descendante comme lui de Joel, lorsque la porte du cachot s'ouvrit, et Gonthram, fils aîné de Neroweg VI, entra un flambeau à la main, ses joues empourprées ; l'éclat de son regard, sa démarche incertaine, annonçaient son ivresse ; en s'approchant d'Isoline, il heurta le gril où gisait le cadavre du bourgeois de Nantes ; sans s'émouvoir de ce spectacle, Gonthram s'avança vers la jeune fille, la saisit rudement par le bras et lui dit d'une voix avinée : — Viens... suis-moi ! — La folle ne parut pas l'entendre, ne leva pas même les yeux sur lui et continua de se balancer en riant. — Tu es très-gaie, — dit le louveteau de Pire-qu'un-Loup ; — moi aussi, je suis gai ! Viens là-haut, nous rirons ensemble !

— Ah ! traître ! — s'écria d'une voix essoufflée un nouveau personnage en se précipitant dans le cachot, — je me doutais de ton dessein en te voyant quitter la table, au moment où mon père montait chez sa sorcière ! — Et se jetant sur son frère, car cet autre louveteau était *Guy*, second fils de Neroweg VI, il s'écria : — Je te l'ai dit tantôt... Si tu veux cette femme, tu la payeras de ton sang... elle m'appartient autant qu'à toi !

— Toi ! — s'écria le jeune homme abandonnant le bras d'Isoline et se tournant furieux ; — toi, vil bâtard ! toi, le fils du chapelain

de ma mère! — Et dans sa rage, augmentée par son ivresse, levant son flambeau de cire allumé, Gonthram en frappa son frère au visage et tira son épée; Guy poussa un hurlement de rage et mit aussi l'épée à la main; la lutte ne fut pas longue, Guy tomba sans vie aux pieds de son frère, qui s'écria : — Le bâtard est mort... à moi la fille!... — Et se précipitant sur Isoline : — Maintenant tu m'appartiens! — ajouta-t-il avec un accent de luxure féroce en étreignant la malheureuse enfant, dont sans doute il ignorait la folie. — Pour te posséder j'ai tué ce bâtard... Est-ce assez d'un mort?

— Non! vous mourrez tous deux! louveteaux de Pire-qu'un-Loup! — s'écria une voix menaçante; et avant que Gonthram, qui tenait toujours enlacée la fille de Bezenecq-le-Riche ait eu le temps de se retourner, il reçut sur le crâne un si terrible coup de barre de fer, que sans pousser un cri, un gémissement, il tomba renversé sur le corps de son frère, aux pieds d'Isoline. — Encore un Neroweg de moins, fils de Joel! — s'écria Fergan-le-Carrier, tandis que la folle, n'ayant pas même conscience de la violence infâme qu'elle eût subie sans le secours inespéré du serf, regardait autour d'elle d'un air hagard. Fergan, de la cachette où il se tenait, ayant vu commencer la lutte fratricide, et saisi d'horreur à la pensée que la fille de Bezenecq serait la proie du vainqueur, s'était introduit dans le cachot par l'ouverture secrète, au plus fort du combat des deux fils de Neroweg VI, sans être entendu d'eux, et Gonthram, meurtrier de son frère, ne commit pas un crime de plus... Les moments pressaient; quelques-uns des hommes du seigneur de Plouernel, remarquant l'absence prolongée des deux louveteaux, pouvaient descendre dans les souterrains; Fergan, prenant les deux mains d'Isoline, lui dit d'une voix émue : — Viens... viens... pauvre créature... — La folle ne fit aucune résistance, se leva, et attachant ses yeux égarés sur le serf, elle le suivit, et conduite par lui, arriva près de l'issue secrète : — Maintenant, — dit Fergan, — baisse-toi, chère enfant, et passe par cette ouverture. — Isoline resta immobile. Renonçant à se faire

comprendre d'elle, Fergan appuya fortement ses deux mains sur les épaules de la jeune fille; elle céda machinalement à cette pression, fléchit les genoux et s'agenouilla devant l'issue ouverte. — Femme! — dit alors le serf à Azenor-la-Pâle, restée en dehors du cachot et contemplant avec une joie sinistre les corps sanglants des deux fils de Neroweg VI, — prends les mains de cette infortunée et tâche de l'attirer à toi... elle obéira peut-être à ton mouvement.

Isoline, cédant en effet à l'attraction de la sorcière, sortit du cachot; le carrier, passant après elle, referma l'ouverture.

— Pourquoi emmener cette folle? — dit Azenor à Fergan, — elle va retarder notre marche.

— Ne t'ai-je pas emmenée, toi? — s'écria le carrier d'un ton menaçant. — N'ai-je pas épargné ta vie, à tort peut-être? Prends garde! Si tu ne me viens en aide pour soutenir la marche de cette malheureuse enfant, je...

— Tes menaces sont inutiles, — reprit Azenor-la-Pâle interrompant le serf, — je t'obéirai en tout; puisque j'ai maintenant l'espérance de rejoindre le duc d'Aquitaine... Oh! je marcherais d'ici à Angers sur les genoux pour aller trouver Wilhem IX!... Parle, que faut-il faire?

— M'aider à guider cette pauvre créature; mon fils nous éclairera.

Isoline, soutenue par Fergan, que précédait Colombaïk portant la mèche allumée, descendit péniblement les degrés de l'escalier. Les fugitifs, s'enfonçant de plus en plus dans les entrailles de la terre, arrivèrent aux dernières marches de la spirale de pierre; elle aboutissait à un souterrain creusé en plein roc, à une telle profondeur que, passant sous la nappe d'eau du puits gigantesque au milieu duquel s'élevait le donjon, il avait son issue à une demi-lieue du château, parmi des blocs de rochers entassés au fond d'un précipice...

Enfermé dans ce souterrain avec les serfs qui partagèrent son sort, DEN-BRAÔ-*le-maçon* était mort en proie aux tortures de la faim.

---

L'aube naissante succédait à cette nuit, pendant laquelle les fugitifs étaient parvenus à s'échapper du manoir de Plouernel; Jehanne-la-Bossue, assise au seuil de sa hutte située à l'extrémité du village, tournait incessamment ses yeux baignés de larmes vers la route par laquelle devait revenir Fergan, parti depuis la veille à la recherche du petit Colombaïk; soudain, la serve entendit au loin un grand tumulte, causé par l'approche d'une foule nombreuse; de temps à autre retentissaient des clameurs confuses, prolongées, que dominaient ces cris poussés avec frénésie : — DIEU LE VEUT!... DIEU LE VEUT! — Enfin, Jehanne aperçut, débouchant d'un chemin et se dirigeant vers le village une multitude de gens; à leur tête marchaient un moine monté sur une vieille mule blanche, dont les os perçaient la peau, et un homme de guerre chevauchant sur un petit cheval noir, non moins maigre que la mule de son compagnon. Le moine, appelé par les uns PIERRE L'ERMITE, par le plus grand nombre *Coucou-Pietre,* portait un froc brun déguenillé; sur sa manche gauche, à la hauteur de l'épaule, était cousue une *croix* d'étoffe rouge, signe de ralliement des *Croisés* partant pour la *croisade.* Une corde lui servait de ceinture; ses pieds nus, chaussés de mauvaises sandales, reposaient sur des étriers de bois; son capuchon rabattu laissait voir son crâne chauve, crasseux et osseux comme sa figure bronzée par l'ardent soleil de la Palestine; ses yeux caves, brillant d'un feu sombre, flamboyaient au fond de leur orbite, ses traits décharnés exprimaient un fanatisme sauvage; d'une main il tenait une croix de bois rustique à peine équarrie, dont il frappait de temps à autre la croupe de sa mule, afin d'accélérer sa marche. Le compagnon de Coucou-Pietre était un chevalier gascon surnommé GAUTHIER-SANS-AVOIR; d'une physionomie aussi grotesque, aussi joviale que celle du moine était farouche et sinistre, le seul aspect de cet aventurier provoquait le rire; son regard pétillant de malice, son nez démesurément long et rejoignant presque son menton, sa bouche goguenarde, fendue de l'une à l'autre oreille, ses traits toujours grimaçant divertissaient

tout d'abord, et lorsqu'il parlait, ses bouffonneries, ses saillies plaisantes, débitées avec la verve méridionale, portaient l'hilarité à son comble. Coiffé d'un vieux casque rouillé, fêlé, bossué, orné d'une touffe de plumes d'oie à demi brisées, la poitrine couverte d'une cuirasse non moins rouillée, non moins fêlée, non moins bossuée que son casque, *Gauthier-sans-Avoir* portait aussi la croix rouge à la manche gauche de son pourpoint rapiécé; chaussé de peaux de mouton attachées autour de ses longues jambes de héron avec des cordes, se tenait aussi triomphant sur son maigre cheval noir au poil hérissé comme celui d'un bourriquet (il l'appelait héroïquement *Soleil-de-Gloire*), que s'il eût enfourché un fringant dextrier de bataille; sa longue épée à fourreau de bois (il l'avait héroïquement surnommée la *Commère-de-la-Foi*) pendait à son baudrier de cuir. A son bras gauche il portait un bouclier de ferblanc couvert de peintures grossières, l'une, occupant la partie supérieure de cet écu, représentait un homme vêtu de haillons, bissac au dos, bâton de voyage en main, ce pauvre diable partait pour la croisade, ainsi que l'indiquait la croix d'étoffe rouge figurée sur son épaule; la peinture inférieure du bouclier représentait ce même homme, non plus hâve et maigre, non plus couvert de guenilles, mais splendidement habillé, crevant d'embonpoint et étendu sur un lit couvert d'étoffe pourpre, à côté d'une belle Sarrasine, sans autre vêtements que ses colliers et ses bracelets; un Sarrasin, coiffé d'un turban et piteusement agenouillé, versait le contenu d'un coffre rempli d'or au pied du lit où le croisé s'ébattait avec sa compagne. La crudité même de l'idée qu'exprimaient ces peintures grossières devait frapper vivement l'esprit naïf et crédule des multitudes. A la suite de Coucou-Pietre et de Gauthier-sans-Avoir venait une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, serfs ou vilains, mendiants, vagabonds, prostituées, voleurs, ces derniers reconnaissables à leurs oreilles coupées, ainsi que les meurtriers, dont quelques-uns, par ostentation sanguinaire, ornaient leur poitrine d'un morceau de toile noire où se voyaient figurées en blanc, une

ou deux, quelquefois trois et quatre têtes de mort; sinistre emblème signifiant que la sainte croisade absolvait, si nombreux qu'ils fussent, les meurtres commis par ces criminels. Tous avaient la croix rouge à l'épaule gauche. Des femmes portaient sur leur dos leurs enfants trop petits pour marcher, ou trop fatigués déjà pour continuer leur route; d'autres, déjà parvenues à un état de grossesse avancée, s'appuyaient sur le bras de leurs maris, chargés d'un bissac contenant tout l'avoir du ménage. Les moins misérables de ces croisés voyageaient sur des ânes, sur des mules ou dans des charrettes remplies du peu qu'ils possédaient; ils emmenaient avec eux jusqu'aux porcs et aux volailles, celles-ci attachées par les pattes aux ridelles du chariot, gloussaient à assourdir; d'autres pauvres gens se faisaient suivre de leur chèvre nourricière ou d'une brebis apprivoisée. On voyait encore çà et là, contrastant avec cette multitude déguenillée, quelques couples, le cavalier en selle et son amoureuse en croupe, heureux de fuir, par ce saint pèlerinage, la surveillance jalouse ou gênante d'un père ou d'un époux; ces échappés prenaient aussi leur joyeuse volée vers l'Orient. Parmi eux se trouvait, avec son amant Eucher, la belle Yolande, dépossédée de l'héritage de son père par la cupidité du seigneur de Plouernel, vendant quelques bijoux qui lui restaient, donnant à sa mère la moitié du prix de leur vente, et du reste achetant une bonne mule de voyage, Yolande partait aussi pour la croisade, en compagnie de son amant et à la grâce de Dieu. Cet aventureux avenir d'amour et de liberté, le désir de voir des contrées nouvelles, entraînant cette jolie fille, lui faisaient oublier beaucoup trop sa mère et complétement sa ruine; sur le charmant visage de Yolande l'on ne voyait plus l'ombre d'un chagrin, et lorsque son Eucher bien-aimé se retournait pour lui donner un baiser, la damoiselle, l'œil brillant, le sein bondissant, criait plus fort que personne ces mots si chers aux croisés : — *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Cette foule, composée de trois à quatre mille personnes venant d'Angers ou des pays voisins de cette cité, se recrutait incessamment

sur la route de nouveaux pèlerins; les figures des serfs et des vilains respiraient la joie : pour la première fois, ils quittaient une terre maudite arrosée de leurs sueurs, de leur sang, à laquelle, de génération en génération, eux et leurs pères avaient été jusqu'alors enchaînés par la volonté de leurs seigneurs; enfin ils jouissaient d'un jour de liberté, bonheur inappréciable pour l'esclave. Leurs cris joyeux, leurs chants désordonnés, grossiers, licencieux, retentissaient au loin, et de temps à autre ils répétaient avec frénésie ces mots hurlés par Coucou-Piètre d'une voix enrouée : « — Mort aux Sarra- » sins! marchons à la délivrance du Saint-Sépulcre! Dieu le veut! » — Ou bien encore ils répétaient après le chevalier gascon Gauthier-sans-Avoir : « — A nous Jérusalem, la ville des merveilles! à nous » Jérusalem, la ville des ripailles, du bon vin, des belles femmes, » de l'or et du soleil! à nous la terre promise! » — Cette troupe, chantant, dansant, hurlant d'allégresse, traversa le village et passa devant la hutte de Fergan; les serfs, au lieu de se rendre aux champs pour commencer leurs durs travaux, accouraient au-devant de la multitude, alors resserrée entre les deux rangées de masures bordant le chemin. Jehanne, debout au seuil de sa porte, regardait passer cette cohue avec un mélange de surprise et de frayeur. Un grand coquin à figure railleuse et patibulaire, surnommé par ses compagnons *Corentin-nargue-Gibet*, donnait le bras à une toute jeune fille d'une folle mine remplie de gentillesse, quoique ses traits fussent déjà flétris par une débauche précoce; cette créature perdue s'appelait *Perrette-la-Ribaude*. Elle aperçut la pauvre Jehanne-la-Bossue debout au seuil de sa masure, et lui cria, faisant allusion à sa difformité : — — Hé! toi qui portes déjà ton bagage sur ton dos, viens-t'en avec nous à Jérusalem!

— Par le nombril du pape! tu as raison, ma ribaude! — s'écria Nargue-Gibet; — il ne doit pas y avoir de bossues à Jérusalem, le pays des belles Sarrasines, selon le dire de notre ami Gauthier-sans-Avoir. Nous ferons voir cette bossue pour de l'argent... Allons!



Ma... del. et ... sc.

## La Vision.

Un Evêque hérétique et un Roi Frank — Un Anti-pape et un Roi Bourbon

La République.

— dit le bandit en saisissant Jehanne par le bras, — suis-nous !

— Oui, oui, — ajouta Perrette-la-Ribaude en riant aux éclats et saisissant l'autre bras de la femme du carrier, — viens avec nous à Jérusalem ! nous te mettrons sur le tombeau du Sauveur, et à ta vue les infidèles fuiront épouvantés !

— Laissez-moi, — disait la pauvre Jehanne en se débattant, — par pitié, laissez-moi ! J'attends le retour de mon mari, de mon enfant.

— Des maris ?... — reprit Perrette-la-Ribaude en riant plus fort et entraînant Jehanne ; — sois tranquille ; belle comme tu l'es, tu n'en manqueras pas en chemin de maris !

— Et quant à des enfants, — ajouta Corentin-nargue-Gibet, en aidant sa compagne à entraîner Jehanne malgré sa résistance, ses cris et ses larmes, — quant à des enfants, tu en auras plus que tu n'en voudras, si tu t'amuses à ramasser tous ceux qui perdent leurs parents en route ou que l'on foule aux pieds dans cette bagarre ! Viens donc, tu auras plus d'enfants et de maris qu'il ne t'en faudra !

— Au secours !... à l'aide !... laissez-moi !... — criait l'infortunée en se débattant ; mais forcée de suivre ses persécuteurs, et emportée malgré elle par le flot des croisés, Jehanne, craignant d'être étouffée ou écrasée sous les pieds de la multitude, n'essaya pas de lutter contre le torrent. Soudain, au lieu de continuer d'avancer, la foule reflua, et ces mots coururent de bouche en bouche : — Silence ! Coucou-Piètre et Gauthier-sans-Avoir vont parler, silence ! — Alors un grand silence se fit, le moine et son compagnon, faisant halte au milieu d'un vaste terrain où étaient rassemblés, ébahis de curiosité, les serfs du village, commencèrent de haranguer cette pauvre plèbe rustique, et Coucou-Piètre arrêta sa mule blanche et se dressant sur sa selle, s'écria d'une voix rauque et retentissante, en s'adressant aux serfs de la seigneurie de Plouernel : — Savez-vous, chrétiens, mes frères, savez-vous ce qui se passe en Palestine, tandis que vous restez ici dans ce village ? Le divin tombeau du Sauveur du monde est au

pouvoir des Sarrazins! Oui, oui! il est au pouvoir des infidèles, le saint sépulcre de Notre-Seigneur! Malheur! malheur! malédiction! malédiction! — Et le moine se frappa la poitrine, déchira son froc, fit rouler ses yeux caves au fond de leur orbite, grinça des dents, écuma, fit mille contorsions sur sa mule, et reprit avec une furie croissante : — Quoi! l'infidèle règne en maître dans Jérusalem, la ville sainte! quoi! le mécréant insulte par sa présence au tombeau du Christ! et vous, chrétiens, mes frères, vous le souffririez cet horrible sacrilége? vous le souffririez?...

— Non, non! — cria tout d'une voix la foule des croisés qui accompagnaient Coucou-Piètre et Gauthier-sans-Avoir; — mort aux infidèles! délivrons le saint tombeau! marchons à Jérusalem! Dieu le veut! Dieu le veut! — Les serfs du village, ignorants, hébétés, craintifs, ouvraient les yeux, les oreilles, se regardaient les uns les autres, ne sachant point du tout ce que c'était que Jérusalem et les Sarrazins, ne comprenant rien non plus à la furie et aux contorsions du moine; aussi le vieil serf surnommé Martin-l'Avisé (celui-là même qui deux jours auparavant s'était hasardé à exposer au baillif les doléances de ses compagnons) dit timidement à Coucou-Piètre : — Saint patron, puisque Notre Seigneur Jésus-Christ trône dans le ciel avec son père éternel, qu'est-ce que ça lui fait donc à Notre Seigneur Jésus que son tombeau soit au pouvoir de ceux que vous appelez les Sa... les... Sarrazins?

— Ce que ça lui fait? — s'écria Gauthier-sans-Avoir interrompant le moine, qui allait répondre, — ce que ça lui fait? à Notre Seigneur Jésus-Christ, que son tombeau soit au pouvoir des Sarrazins? Tu le demandes?

— Nous le demandons, — reprit un autre serf, jeune garçon qui, à l'exception du vieux Martin-l'Avisé, semblait moins hébété que les autres; — nous demandons ceci d'abord, ensuite nous ferons d'autres questions.

— Oh! oh! — dit le chevalier gascon, — par ma vaillante épée

la Commère-de-la-foi! voici un rude questionneur. Comment t'appelles-tu, mon garçon?

— Je me nomme : *Colas-trousse-Lard.*

— Aussi vrai que le jambon est l'ami du vin! tu dois être parent de mon compère *Simon-gratte-Coënne,* — répondit Gauthier-sans-Avoir, au milieu des éclats de rire des serfs, égayés par cette saillie. — Or, tu me demandes, n'est-ce pas, mon digne Colas-trousse-Lard, ce que cela fait à notre divin Sauveur Jésus-Christ de voir son saint sépulcre au pouvoir des Sarrazins?

— Oui, seigneur, — reprit le jeune serf; — car enfin si ça le chagrine? comment, puisqu'il est Dieu, ne les extermine-t-il pas? ne les met-il pas en bouillie d'un seul geste, ces Sarrazins?

— Malheur! abomination! désolation sur le monde! — s'écria Coucou-Piètre avec des gestes frénétiques, en coupant à son tour la parole à l'aventurier gascon, qui se préparait à répondre. — Savez-vous, chrétiens, mes frères, ce qu'il dit Notre Seigneur Jésus-Christ? « Ah! gens sans foi, ingrats, impies! je vous ai donné mon sang » pour vous racheter... »

— Pour nous racheter de quoi et de qui? — dit Colas-trousse-Lard en se grattant l'oreille. — Serfs ont été nos pères, serfs nous sommes, serfs seront nos enfants!

La question de Trousse-Lard embarrassa sans doute le moine, car il roula des yeux, se tortilla de nouveau sur sa mule et reprit d'une voix tonnante : « — Malédiction! désolation! Ah! gens de peu de » foi! je vous ai donné mon sang pour vous racheter, et en retour » vous ne me donnez pas le sang de ces Sarrazins maudits qui, » chaque jour, outragent mon sépulcre! » Voilà ce qu'il dit le divin Sauveur... entendez-vous? voilà ce qu'il dit!

— Et le Seigneur Jésus-Christ ajoute ceci, — reprit Gauthier-sans-Avoir : — « Quoi! ces Sarrazins maudits sont gorgés d'or, de » pierreries, de vaisselle; ils habitent un pays merveilleux où se trou- » vent à profusion, sans qu'on se donne seulement la peine de la

» cultiver, cette brave et honnête terre : froment doré, fruits déli- » cieux, vins exquis, troupeaux magnifiques ! » (Ah ! mes amis, ajouta le Gascon en manière de parenthèse, quel pays, quel prodigieux pays ! il faut y aller voir pour le croire ! Figurez-vous que l'hiver y est inconnu, le printemps éternel ; les plus pauvres de ses chiens d'habitants ont des maisons de marbre blanc et des jardins enchanteurs ornés de claires fontaines ; les mendiants, vêtus d'habits de soie, jouent au petit palet avec des rubis et des diamants.) — Un murmure de stupeur, puis d'admiration circula parmi les serfs ; l'œil fixe, la bouche béante, les mains jointes, ils écoutaient avec une avidité croissante l'aventurier gascon, qui reprit : — « Tel est donc le miracu- » leux pays habité par ces chiens de Sarrazins, — (a dit Notre Sei- » gneur Jésus-Christ,) — et les chrétiens, les fils chéris de ma sainte » Église catholique, habitent des tanières, mangent du pain noir, » boivent de l'eau croupie, grelottent sous un ciel glacé l'hiver et » pluvieux l'été ; non, de par tous les diables ! ça n'est pas juste... » Non, que mes chers fils viennent délivrer mon sépulcre, extermi- » ner les infidèles, et alors ils auront pour récompense les terres pro- » digieuses de la Palestine ! à eux Jérusalem, la ville aux murailles » d'argent, aux portes d'or cloutées d'escarboucles ! à eux les vins, » les femmes, les richesses des Sarrazins maudits ! » Oui, mes braves compagnons, voilà ce qu'il dit, le bon Jésus ! — Et se retournant vers Pierre-l'Ermite : — Est-ce vrai, saint homme ?

— C'est la vérité ! — répondit Coucou-Piètre, — c'est la vérité... la sainte Écriture l'a prophétisé : — *Le bien du pécheur est réservé à l'homme juste.*

A mesure que l'adroit compère de Coucou-Piètre avait fait miroiter aux yeux éblouis des pauvres habitants du village le mirage enchanteur des délices, des richesses de la Palestine, bon nombre de ces serfs affamés, vêtus de guenilles, et qui, de leur vie, n'avaient dépassé les limites de la seigneurie de Plouernel, frémirent d'une ardente convoitise, d'une espérance fiévreuse ; d'autres, plus craintifs ou

moins crédules, hésitaient à croire à ces merveilles. De ceux-là, le vieux Martin-l'Avisé fut l'organe et, s'adressant à ses compagnons : — Mes amis, ce chevalier monté sur un petit cheval noir qui ressemble à un bourriquet, ce chevalier vous l'a dit : « Il faut aller » dans ce pays-là pour croire à ces merveilles en les voyant; » or, selon moi, mieux vaut y croire que d'y aller voir; ce n'est point le tout de partir, il faut revenir.

— Le vieux Martin a raison, — reprirent quelques serfs; — ce n'est point le tout de partir, il faut revenir.

— Et puis, — ajoutait un autre serf, — ces Sarrazins ne se laisseront point dépouiller sans regimber, et il y aura là de bons horions à recevoir...

Ces paroles échangées à voix haute n'inquiétèrent pas l'aventurier gascon, il tira sa fameuse épée la Commère-de-la-foi et indiquant de sa pointe les peintures dont son bouclier était orné, il s'écria de son accent joyeux et entraînant: — Mes bons amis, voyez-vous, ce pauvre homme, son bâton à la main ? Il part pour la Terre-Sainte, sa pochette aussi vide que son ventre, son bissac aussi creux que ses joues; il est si dépenaillé qu'on croirait qu'une bande de chiens a houspillé ses chausses!... le voyez-vous, ce pauvre homme ?

— Oui, oui, — crièrent les serfs tout d'une voix, — nous le voyons!

— Et maintenant, mes amis, que voyez-vous ? — reprit l'aventurier gascon en touchant de la pointe de son épée l'autre peinture du bouclier. — Voici encore notre pauvre homme! Vous ne le reconnaissez pas ? Je le crois bien! par l'ondoyante crinière de mon cheval Soleil-de-Gloire! il n'est plus reconnaissable, ce pauvre homme! et pourtant c'est lui! Le voici, la joue vermeille, vêtu comme un seigneur et crevant dans sa peau ? à ses côtés il a une belle esclave sarrazine, tandis qu'à ses pieds un chien de Sarrazin vient déposer ses trésors! Eh bien! mes amis, cet homme si pauvre, si dépenaillé en son pays, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous... et ce même com-

père si dodu, si vermeil, si bien vêtu, si bien jouissant, ce sera vous, ce sera moi, ce sera nous tous, quand nous arriverons en Palestine. Venez donc à la croisade! venez délivrer le tombeau du Sauveur! au diable guenilles, masures, litières de paille et pain noir! A nous palais de marbre, habits de soie, tapis de pourpre, coupes de vin délicieux, bourses d'or à pleines mains, et belles esclaves sarrazines pour nous bercer de leurs chants! Venez, venez à la croisade!

— Venez! venez! — cria Coucou-Pietre, — et quand vous auriez pillé, violé, incendié, massacré... quand vous seriez adultère, prostituée, fratricide, parricide, tous vos péchés vous seront remis..... Venez à la croisade! En voulez-vous un exemple, mes chers frères? Wilhem IX, duc d'Aquitaine, un impie, un ravisseur, un débauché, qui compte ses crimes et ses adultères par milliers! Wilhelm IX, ce scélérat endiablé, part demain de sa ville d'Angers pour la Palestine... le voilà blanc comme l'agneau pascal!

— Et moi blanc comme un cygne! — dit Corentin-nargue-Gibet. — Dieu le veut!

— Et moi blanche comme l'hermine! — dit Perrette-la-Ribaude en riant aux éclats. — Dieu le veut!

— Oui, oui, partons pour la croisade! — crièrent les plus hardis des serfs du village, enivrés par ces espérances; — partons pour Jérusalem! — D'autres, moins résolus, moins aventureux, et c'était le plus grand nombre, suivaient les avis du vieux Martin-l'Avisé, craignant de risquer leur sort, quoique horriblement misérable, contre les hasards d'un voyage périlleux en des pays inconnus; ils trouvaient insensée l'exaltation de leurs compagnons de servitude. D'autres, enfin, hésitaient encore à prendre une si grave détermination, aussi Colas-trousse-Lard dit-il à Gauthier-sans-Avoir : — Partir, c'est bien! mais que dira notre seigneur? Il nous est défendu de quitter ses domaines sous peine d'avoir les pieds coupés.

— Votre seigneur! — reprit l'aventurier gascon en riant aux éclats; — moquez-vous de votre seigneur comme d'un loup pris au

piége !... Demandez donc à ces bons compagnons qui nous suivent s'ils ont eu souci de leur seigneur?

— Non, non, au diable les seigneurs ! — crièrent les croisés ; — nous allons à Jérusalem... Dieu le veut !

— Quoi ! — reprit Coucou-Piètre en écumant, — l'Éternel veut quelque chose, et un seigneur, un misérable ver de terre, oserait dire non?... Oh ! désolation ! malédiction éternelle sur le seigneur, sur le père, sur l'époux, sur la mère, qui oseraient, les sacriléges ! arrêter le saint entraînement de leurs enfants, de leurs femmes, de leurs serfs, qui courent à la délivrance du tombeau du Seigneur !

Ces paroles de Pierre-l'Ermite furent accueillies par les acclamations des croisés ; la belle Yolande et son amant Eucher, ainsi que d'autres couples amoureux échappés à la jalouse surveillance d'un père, d'un mari ou d'une mère, crièrent à l'envi plus fort que tous les autres : — Dieu le veut ! il n'y a pas de volonté contre la sienne !

— Maître Gauthier-sans-Avoir, — reprit Colas-trousse-Lard en se grattant l'oreille, selon son habitude, — est-ce qu'il y a fort loin d'ici à Jérusalem ?

— Il y a la distance du péché au salut ! — s'écria Coucou-Piètre d'une voix retentissante ; — le chemin est court pour les croyants, mais sans terme pour les impies !

Colas-trousse-Lard ne se trouvant point, non plus que quelques autres serfs encore hésitants comme lui, suffisamment renseigné par la réponse du moine sur la longueur du voyage reprit : — Enfin, mon père, on dit qu'il y a grandement loin d'ici à Nantes ; y a-t-il aussi loin d'ici à Jérusalem ?

— Homme de peu de foi ! — reprit Pierre-l'Ermite, — oses-tu vouloir mesurer le chemin qui conduit au Paradis?

— Par les quatre pieds agiles de mon bon cheval Soleil-de-Gloire ! ils songent à la longueur de la route ! — s'écria Gauthier-sans-Avoir. — Hé ! mes amis, — ajouta-t-il gaiement, — l'oiseau sortant de cage s'enquiert-il de la longueur du chemin dès qu'il peut voler en

liberté? l'âne du moulin tournant sa meule et piétinant de l'aube au soir dans le même circuit ne fait-il pas autant de chemin que le cerf errant à son gré dans les bois? O mes amis! ne vaut-il pas mieux, au lieu de piétiner sans cesse comme l'âne du moulin cette terre seigneuriale où vous êtes enchaînés, marcher à l'aventure, libres, joyeux comme cerf en forêt! et voir chaque jour des pays nouveaux?

— Si, si, — reprit Trousse-Lard convaincu par ces paroles; — mieux vaut être le cerf des bois que l'âne du moulin. Que fait la longueur de la route! partons en Palestine!

— Oui, partons en Palestine! — crièrent plusieurs autres habitants du village. — En route! en route!

— Mes amis, prenez garde! — dit à son tour le vieux Martin-l'Avisé en hochant la tête; — l'âne du moulin reçoit du moins le soir à l'étable sa maigre pitance. Les cerfs des forêts ne s'en vont point paître en grand'bande, aussi trouvent-ils leur suffisance dans les bois; mais si vous partez avec cette grosse troupe, et que chemin faisant toujours elle augmente? vous finirez par être des mille et des milliers de mille en arrivant à Jérusalem! Qui donc, mes amis, vous nourrira? qui donc vous logera durant la route?

— Et qui loge et nourrit les oiseaux du bon Dieu? hommes de peu de foi! — s'écria Coucou-Piètre. — Est-ce que les oiseaux emportent avec eux des provisions? Est-ce qu'ils ne picorent pas les moissons du chemin, nichant chaque soir sous le chaume des maisons où ils s'abattent?

— Foi de Nargue-Gibet! vous pouvez croire ce saint homme! — s'écria Corentin; — aussi vrai que Perrette, ma ribaude, a la mine égrillarde, notre route, depuis Angers jusqu'ici, n'a été qu'une longue picorée pour nous autres gros oiseaux à deux pattes. Quelles ripailles! poulets et pigeons! jambons et saucissons! porcs et moutons! tonnes de vin, tonnes d'hydromel! par mon ventre et mon gosier! nous avons fait rafle de tout sur notre passage, ne laissant derrière nous qu'os à ronger, tonnes à égoutter!

— Et si ces bonnes gens se plaignaient, — ajouta Perrette-la-Ribaude en riant aux éclats, — nous leur répondions : « Taisez-vous, » oisons, Coucou-Piètre a lu dans les saints livres que *le bien du pé- » cheur est réservé à l'homme juste!* Ne sommes-nous pas des *justes*, » nous autres qui allons délivrer le saint tombeau? n'êtes-vous pas » des *pécheurs*, vous autres qui restez ici croupis dans votre couar- » dise? » Et s'ils soufflaient mot, ces oisons, Nargue-Gibet achevait de les convaincre à grands coups de bâton!

Ces saillies de Perrette et de Corentin achevèrent de décider ceux des serfs qui hésitaient encore à partir; ne voyant dans la route qu'une longue et joyeuse ripaille, bon nombre d'entre eux, et Colas-trousse-Lard à leur tête, s'écrièrent : — Partons, partons pour Jérusalem!

— Allons, en route! mes compères, n'ayez souci ni du chemin, ni du logis, ni de la nourriture; le bon Dieu vous prendra sous son aile! — ajouta Gauthier-sans-Avoir. — En route... en route... Avez-vous des provisions? emportez-les; avez-vous des ânes? montez-les; des charrettes? attelez-les, mettez-y femmes et enfants; si vous n'avez que vos jambes, sanglez-vous les reins, et en route pour Jérusalem! Nous sommes des cents et des cents, nous serons bientôt des mille et des mille, nous serons plus tard des centaines de mille; et en arrivant en Palestine, nous trouverons trésors pour tous, délices pour tous!

— Et tous, nous aurons gagné notre salut éternel! — ajouta Coucou-Piètre d'une voix éclatante, en agitant sa croix de bois au-dessus de sa tête. — Partons pour Jérusalem... Dieu le veut!...

— En route!... partons pour la Palestine!... — s'écrièrent une centaine de serfs du village, entraînés par Colas malgré les prudents conseils du vieux Martin-l'Avisé. Ces malheureux, en proie à une sorte de délire, coururent à leurs huttes, y ramassèrent le peu qu'ils possédaient; les uns bâtant leur âne à la hâte; les moins misérables attelant un cheval ou des bœufs à leur charrette et y faisant monter

leur famille, tandis que Pierre-l'Ermite et Gauthier-sans-Avoir, afin d'enflammer encore l'ardeur de ces nouveaux soldats de la foi pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs de départ, entonnaient ce chant des croisades, bientôt répété en chœur par tous les croisés :

« — Jérusalem ! Jérusalem ! — ville des merveilles, — ville heu-
» reuse entre toutes, — tu es l'objet des vœux des anges, — et tu
» fais leur bonheur !

» — Le bois de la croix — est notre étendard ; — Suivons ce
» drapeau — qui marche en avant, — guidé par le Saint-Esprit !

» — Jérusalem ! Jérusalem ! — ville des merveilles, — ville heu-
» reuse entre toutes, — tu es l'objet des vœux des anges, — et tu fais
» leur bonheur ! — Jérusalem ! Jérusalem ! »

Jehanne-la-Bossue, parvenue à se délivrer des mains de Corentin et de sa ribaude, avait, non sans peine, traversé la foule, et se disposait à regagner, par les dehors du village, sa pauvre demeure, afin d'y attendre le retour de son mari et de son fils, retour qu'elle n'osait plus espérer; soudain, elle devint pâle comme une morte, et voulut crier, mais l'épouvante paralysait sa voix : Jehanne, de l'endroit un peu élevé où elle se trouvait, voyait, dans la plaine, Fergan-le-Carrier, portant son fils entre ses bras, se diriger vers le village fuyant à toutes jambes devant Garin-Mange-Vilain, celui-ci, pressant son cheval de l'éperon, poursuivait le serf l'épée à la main ; plusieurs hommes d'armes, à pied, suivant au loin les traces du baillif, tâchaient de le rejoindre pour lui prêter main forte; Fergan, malgré ses efforts pour échapper à Garin, avait à peine une avance de cinquante pas, cette distance diminuait de moment en moment ; déjà par deux fois, croyant le carrier à la portée de son épée, le baillif avait tâché de l'atteindre en se penchant sur l'encolure de son cheval ; mais, grâce à plusieurs crochets semblables à ceux du lièvre devant le levrier, Fergan avait échappé à la mort, enfin, prenant un élan désespéré, il courut pendant quelques pas droit devant lui avec une incroyable rapidité ; puis, il disparut soudain aux yeux de Je-

hanne, comme s'il se fût abîmé dans les entrailles de la terre. Au bout d'un instant, la pauvre femme vit Garin, arrêtant à grand'peine son cheval à peu près à l'endroit où le carrier venait de disparaître, lever avec rage son épée vers le ciel ; puis, au lieu de pousser droit devant lui, tourner à gauche, et suivre à toute bride, en la prolongeant, une ligne verdoyante qui coupait transversalement la plaine. Jehanne comprit alors que son mari, au moment d'être atteint, ayant sauté avec son enfant au fond d'un fossé infranchissable pour le cheval du baillif, celui-ci s'était vu forcé de côtoyer la berge de cette tranchée jusqu'à un pont qu'il fallait traverser pour se rendre au village, où Garin comptait sans doute s'emparer du carrier. Jehanne craignait que son mari ou son fils se fussent blessés en sautant au fond du fossé ; mais bientôt, elle vit le petit Colombaïk, s'aidant de ses mains, sortir de la tranchée, soutenu par son père, dont l'on n'apercevait que les deux bras ; Fergan sortit à son tour, reprit son enfant, et chargé de ce cher fardeau, continua de fuir à toutes jambes vers le village, où il espérait arriver avant le baillif. Malgré sa faiblesse, Jehanne s'élançant à la rencontre de son fils et de son mari les rejoignit. Fergan alors, sans s'arrêter et portant toujours l'enfant, dit à sa femme d'une voix haletante, épuisée : — Gagnons le village, tâchons d'y devancer Garin !

— Mon petit Colombaïk !... enfin te voilà ! — disait Jehanne-la-Bossue tout en courant à côté du serf et dévorant son fils des yeux, oubliant, à sa vue, les périls passés et présents ; tandis que Colombaïk, souriant et tendant vers elle ses petits bras lui criait :

— Mère !... mère !...

— Oh ! — s'écriait le serf en redoublant d'efforts afin de gagner le village avant Garin, qui poussait son cheval à toute bride, — oh ! sans cette morte qu'il m'a fallu enterrer au sortir du souterrain, j'étais ici avant le jour !

— Mon enfant !... ils ne t'ont pas fait de mal ? — disait Jehanne, ne songeant qu'à son fils, dont elle avait saisi une des mains qu'elle

leur famille, tandis que Pierre-l'Ermite et Gauthier-sans-Avoir, afin d'enflammer encore l'ardeur de ces nouveaux soldats de la foi pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs de départ, entonnaient ce chant des croisades, bientôt répété en chœur par tous les croisés :

« — Jérusalem ! Jérusalem ! — ville des merveilles, — ville heu-
» reuse entre toutes, — tu es l'objet des vœux des anges, — et tu
» fais leur bonheur !

» — Le bois de la croix — est notre étendard ; — Suivons ce
» drapeau — qui marche en avant, — guidé par le Saint-Esprit !

» — Jérusalem ! Jérusalem ! — ville des merveilles, — ville heu-
» reuse entre toutes, — tu es l'objet des vœux des anges, — et tu fais
» leur bonheur ! — Jérusalem ! Jérusalem ! »

Jehanne-la-Bossue, parvenue à se délivrer des mains de Corentin et de sa ribaude, avait, non sans peine, traversé la foule, et se disposait à regagner, par les dehors du village, sa pauvre demeure, afin d'y attendre le retour de son mari et de son fils, retour qu'elle n'osait plus espérer; soudain, elle devint pâle comme une morte, et voulut crier, mais l'épouvante paralysait sa voix : Jehanne, de l'endroit un peu élevé où elle se trouvait, voyait, dans la plaine, Fergan-le-Carrier, portant son fils entre ses bras, se diriger vers le village fuyant à toutes jambes devant Garin-Mange-Vilain, celui-ci, pressant son cheval de l'éperon, poursuivait le serf l'épée à la main ; plusieurs hommes d'armes, à pied, suivant au loin les traces du baillif, tâchaient de le rejoindre pour lui prêter main forte ; Fergan, malgré ses efforts pour échapper à Garin, avait à peine une avance de cinquante pas ; cette distance diminuait de moment en moment ; déjà par deux fois, croyant le carrier à la portée de son épée, le baillif avait tâché de l'atteindre en se penchant sur l'encolure de son cheval ; mais, grâce à plusieurs crochets semblables à ceux du lièvre devant le lévrier, Fergan avait échappé à la mort, enfin, prenant un élan désespéré, il courut pendant quelques pas droit devant lui avec une incroyable rapidité ; puis, il disparut soudain aux yeux de Je-

hanne, comme s'il se fût abîmé dans les entrailles de la terre. Au bout d'un instant, la pauvre femme vit Garin, arrêtant à grand'peine son cheval à peu près à l'endroit où le carrier venait de disparaître, lever avec rage son épée vers le ciel; puis, au lieu de pousser droit devant lui, tourner à gauche, et suivre à toute bride, en la prolongeant, une ligne verdoyante qui coupait transversalement la plaine. Jehanne comprit alors que son mari, au moment d'être atteint, ayant sauté avec son enfant au fond d'un fossé infranchissable pour le cheval du baillif, celui-ci s'était vu forcé de côtoyer la berge de cette tranchée jusqu'à un pont qu'il fallait traverser pour se rendre au village, où Garin comptait sans doute s'emparer du carrier. Jehanne craignait que son mari ou son fils se fussent blessés en sautant au fond du fossé; mais bientôt, elle vit le petit Colombaïk, s'aidant de ses mains, sortir de la tranchée, soutenu par son père, dont l'on n'apercevait que les deux bras; Fergan sortit à son tour, reprit son enfant, et chargé de ce cher fardeau, continua de fuir à toutes jambes vers le village, où il espérait arriver avant le baillif. Malgré sa faiblesse, Jehanne s'élançant à la rencontre de son fils et de son mari les rejoignit. Fergan alors, sans s'arrêter et portant toujours l'enfant, dit à sa femme d'une voix haletante, épuisée : — Gagnons le village, tâchons d'y devancer Garin !

— Mon petit Colombaïk !... enfin te voilà ! — disait Jehanne-la-Bossue tout en courant à côté du serf et dévorant son fils des yeux, oubliant, à sa vue, les périls passés et présents; tandis que Colombaïk, souriant et tendant vers elle ses petits bras lui criait :

— Mère !... mère !...

— Oh ! — s'écriait le serf en redoublant d'efforts afin de gagner le village avant Garin, qui poussait son cheval à toute bride, — oh ! sans cette morte qu'il m'a fallu enterrer au sortir du souterrain, j'étais ici avant le jour !

— Mon enfant !... ils ne t'ont pas fait de mal ? — disait Jehanne, ne songeant qu'à son fils, dont elle avait saisi une des mains qu'elle

baisait en pleurant et continuant de courir à côté de son mari, car elle trouvait la force de le suivre. A ce moment, le chant de départ des croisés retentit au loin avec une nouvelle puissance.

— Quels sont ces chants? — demanda le carrier; — quelle est cette grande foule rassemblée là-bas?

— Ce sont des gens qui s'en vont, disent-ils, à Jérusalem. Grand nombre des gens du village les suivent; ils sont comme fous!

— Nous sommes sauvés! — s'écria Fergan-le-Carrier, frappé d'une idée subite; — partons avec eux!

— Quoi! Fergan? — s'écria Jehanne, haletante, épuisée par cette marche précipitée; — nous en aller au loin avec notre enfant!

Mais le serf, qui se voyait à cent pas au plus du village, ne répondit rien, et suivi de Jehanne, il atteignit enfin la foule, au milieu de laquelle il tomba, brisé de fatigue, avec Colombaïk, en disant à sa femme, qui l'avait rejoint : — Ah! sauvés! sauvés!

Garin-Mange-Vilain, continuant de pousser son cheval le long du fossé jusqu'au pont qu'il traversa, remarquait avec surprise cette multitude qui encombrait la place et les abords du village; il s'en approchait, lorsqu'il vit venir à lui plusieurs des serfs qui préféraient leur écrasant servage aux chances d'un voyage lointain et inconnu. Parmi eux se trouvait le vieux Martin-l'Avisé; pour flatter le baillif, il lui dit en tremblant: — Bon maître Garin, nous ne sommes pas de ces rebelles qui osent fuir les terres de leur seigneur pour s'en aller en Palestine avec cette troupe de croisés passant par le pays... nous ne voulons pas, nous autres, abandonner les domaines de notre cher seigneur!

— Sang et mort! — s'écria le baillif, oubliant le carrier à l'annonce de cette désertion d'un grand nombre de serfs; — les misérables qui ont osé penser à fuir seront suppliciés! — La foule s'écartant devant le cheval de Garin, il arriva près du moine et de Gauthier-sans-Avoir, qu'on lui désigna comme chefs des croisés; s'adressant alors à eux d'un air menaçant : — De quel droit entrez-vous ainsi

en grande troupe sur le territoire de mon seigneur Neroweg VI, comte souverain du pays de Plouernel? — Puis, élevant davantage la voix et s'adressant aux habitants du village : — Serfs et vilains, écoutez mes paroles : Ceux d'entre vous qui auraient l'audace de vouloir suivre ces vagabonds auront sur l'heure les mains et les pieds coupés... Tremblez, misérables, si...

— Tais-toi, impie!... blasphémateur!... — s'écria Coucou-Piètre d'une voix tonnante, en interrompant le baillif; — tu oses menacer des chrétiens qui s'en vont à la délivrance du tombeau du Seigneur!...

— Quoi! scélérat enfroqué! — reprit le baillif, bouillant de colère, en tirant son épée, — tu viens donner des ordres ici, dans la seigneurie de mon maître! — Et ce disant, Garin-Mange-Vilain, poussant son cheval vers le moine, leva sur lui son épée; mais Pierre-l'Ermite para le coup à l'aide de sa lourde croix de bois, et en asséna un si rude coup sur le casque du baillif que celui-ci, un moment étourdi, laissa tomber son épée.

— A mort ce bandit qui veut couper les pieds et les mains des vengeurs du Christ! — crièrent plusieurs voix; — à mort!...

— Oui, à mort! — crièrent les serfs du village décidés à partir pour la Terre-Sainte, et qui abhorraient le baillif. — A mort! le Mange-Vilain, il ne mangera plus personne! — Et Colas-trousse-Lard, qui pour conquérir le Saint-Sépulcre s'en allait à Jérusalem pieds nus, armé de sa fourche, l'enfonça dans le flanc de Garin, le renversa de son cheval, et en un instant, foulé aux pieds, le baillif fut massacré, mis en lambeaux; les serfs lui brisèrent les membres, lui coupèrent le cou avec son coutelas, et Colas-trousse-Lard prenant au bout de sa fourche la tête livide de Mange-Vilain, éleva ce trophée sanglant au-dessus de la foule, et suivi des serfs qui abandonnaient le village, ils rejoignit à la troupe des croisés; ceux-ci, se remettant en marche, chantèrent à pleine poitrine :

« — Jérusalem! Jérusalem! — ville des merveilles, — ville heu-

» reuse entre toutes, — tu es l'objet des vœux des anges, — et tu
» fais leur bonheur!

» — Le bois de la croix — est notre étendard; — suivons ce dra-
» peau — qui marche en avant, — guidé par le Saint-Esprit!

» Dieu le veut! — Dieu le veut! — Dieu le veut! »

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

# L'AUTEUR

## AUX ABONNES DES MYSTERES DU PEUPLE.

CHERS LECTEURS,

Nous voici arrivés à l'époque des croisades, l'un des faits les plus monstrueux qui se soient produits durant la période féodale; le récit précédent vous a montré dans quel but exécrable et avec quel effrayant machiavélisme, les papes de Rome avaient peu à peu et de longue main, préparé ces migrations insensées pour la Terre-Sainte, en fanatisant avec une astuce et une persévérance infernales les populations abruties par les prêtres, aveuglées par l'ignorance, dégradées par le servage, poussées à bout par une misère atroce, et comment surtout en excitant chez ces malheureux les appétits les plus honteux, en déchaînant leurs passions les plus féroces, l'Église les poussa par milliers vers la Palestine.

Ce mouvement, dont la fièvre, dont l'ivresse *californienne* de ce temps peut faire parfaitement comprendre la folie et la violence irrésistible, entraîna d'innombrables multitudes d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, tous misérables et en haillons, abandonnèrent le sol où les enchaînait le servage, pour aller à quinze cents lieues de la Gaule, à travers des pays inconnus, conquérir les richesses de la Terre-Sainte et les merveilles de toute sorte promises par l'Eglise. Le désir d'échapper aux horreurs de la servitude, la convoitise sensuelle des croisés, non moins surexcitée que leur cupidité par les prédications catholiques furent, vous le savez, non moins puissants que l'emportement d'une superstition imbécile, pour conduire à leur perte ces malheureux voués d'avance et en immense majorité à une mort certaine, par les calculs impitoyables de l'Eglise, jalouse avant tout de se préparer par la croisade d'effrayant moyens d'extermination, afin d'arriver par la terreur à la domination du monde.

Vous avez vu, chers lecteurs, nos croisés quitter la seigneurie de Plouernel à la voix et sous la conduite de l'aventurier *Gaulier-sans-Avoir* et de *Coucou-Piètre* (ainsi que l'on appelait vulgairement PIERRE L'ERMITE, ce bandit sanguinaire). Avant de continuer notre récit, nous croyons indispensable de procéder ainsi que nous l'avons fait pour la peinture des mœurs féodales, et de justifier d'avance cette seconde partie de notre récit, bien autrement incroyable que la première, de la justifier, disons-nous, par des preuves historiques irrécusables; voici pourquoi ceci nous semble indispensable : la féodalité, quoique toujours audacieusement défendue et souvent encore prônée de nos jours par les historiens monarchiques et catholiques, inspire généralement une horreur presque insurmontable; il n'en est pas ainsi des croisades; *la Jérusalem Délivrée* en est l'épopée brillante et mensongère; puis, qui de nous n'a été bercée de ces banalités : — *Les preux croisés s'en allant en Palestine.* — *Les vaillants conquérants du tombeau du Seigneur*, etc., etc.; il n'est point jusqu'aux rimeurs de romances qui n'aient aussi contribué à vulgariser la chose : — *Partant pour la Syrie, le jeune et beau Dunois*, etc., etc., ce chant et autres sornettes, ont couru les carrefours. Ce n'est pas tout, le plus grand nombre des historiens, cédant à une admiration plus enthousiaste que réfléchie pour certains glorieux faits d'armes des croisés, s'exagérant les avantages de ce qu'ils appellent l'influence commerciale des croisades, qui, mettant l'Europe et l'Asie en communication, devait amener plus tard de fréquentes relations mercantiles entre l'orient et l'occident, le plus grand nombre des historiens, disons-nous, frappés de la vaine apparence de certaines conséquences des croisades, éblouis par le faux éclat de quelques actions militaires aussi sanglantes que stériles, ont eu, à notre sens, le tort de ne pas signaler à l'exécration du monde, l'acte le plus abominable peut-être de tous les actes de l'Eglise catholique, car il fut la source d'innombrables désastres.

Oui, et vous vous en convaincrez, chers lecteurs, par la suite de ces récits; les croisades furent l'inauguration de cette effroyable série de guerres et de tueries religieuses, qui depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième, ont fait, de siècle en siècle, couler des torrents de sang dans tout le monde connu; c'est par millions qu'il faudrait compter les victimes torturées, égorgées ou brûlées à la voix de l'Eglise catholique; je me bornerai à vous citer les faits les plus culminants de cette boucherie qui a duré sept cents ans. — Le massacre des *Albigeois* sous Philippe-Auguste; — le massacre de la *Saint-Barthélemy* sous Charles IX; — le massacre des *Cévennes* sous Loius XIV, — ont été les conséquences forcées des premières croisades; conséquences fatales, prévues, attendues, bénies, glorifiées, sanctifiées par les papes et par l'Eglise. Disons plus (abstraction faite du progrès du temps, de l'adoucissement des mœurs et de l'affaiblissement du fanatisme religieux, précieux résultats de notre immortelle Révolution de 1789), en 1849, l'expédition contre l'héroïque République romaine, expédition dé-

plorable entreprise à la VOIX TOUJOURS SOUVERAINE du parti prêtre, se rattache au principe des premières croisades.

De ces premières croisades vous allez juger, chers lecteurs, l'histoire en main, sinon vous hésiteriez à croire que les limites de l'horrible, du monstrueux aient pu être reculées à ce point jusqu'alors inouï dans l'histoire des peuples civilisés ou sauvages.

*Pierre l'Ermite* part des Gaules à la tête d'une multitude composée de soixante mille personnes, hommes, femmes et enfants; pour se rendre à Jérusalem; à moins d'être stupides ou insensés (et ils étaient les hommes les plus fourbes et les plus habiles du monde), les prêtres catholiques devaient savoir, et ils l'avaient prévu, qu'une pareille multitude partant sans provisions, sans ressources, sans argent pour un voyage de douze à quinze cents lieues, ne pouvant vivre qu'en pillant les pays qu'elle traverserait, finirait par se livrer à d'abominables excès et par en porter le châtiment; en effet, voici ce que raconte la chronique de GILBERT DE NOGENT, historien contemporain des croisades :

« Le peuple qui suivait *Pierre l'Ermite* trouva en grande abondance, en Hongrie, toutes les choses » nécessaires à la vie ; cependant, il ne tarda pas à se livrer aux plus énormes excès contre la population fort douce des indigènes. *Les croisés mettaient le feu aux greniers publics, enlevaient les jeunes » filles, et les livraient à toutes sortes de violences ; déshonoraient les mariages, ravissaient les femmes à » leurs époux, arrachaient ou brûlaient la barbe à leurs hôtes, vivant de meurtre et de pillage.* Tous se » vantant qu'ils en feraient autant chez les Sarrazins. » (Liv. II, p. 6'.)

Les populations étrangères exaspérées, répondirent à ces énormités des soldats de la croix, par une guerre à outrance, témoin cette lettre de *Carloman, roi de Hongrie*, citée par ALBERT, chanoine d'Aix, dans son *Histoire des croisades*. (Tom. I, p. 47, ap. Mich.)

Lettre de *Carloman, roi de Hongrie, à Godéfroid, duc de Lorraine,* qui s'était plaint du mauvais accueil fait à *Pierre l'Ermite.*

« Nous ne sommes point des persécuteurs des fidèles; si nous avons montré de la sévérité et tué des » chrétiens, c'est que nous y avons été poussés par la nécessité, ayant accordé à la première armée » que Pierre l'Ermite conduisait, la permission d'acheter des provisions et de traverser paisiblement la » Hongrie. Il nous ont rendu *le mal pour le bien, en enlevant non seulement l'or, l'argent, les che- » vaux, les mules et les troupeaux de notre pays ; mais en ravageant nos villes et nos châteaux, en tuant » quatre mille des nôtres et en les dépouillant de leurs vêtements.* Après ces excès si injustement commis » par les compagnons de *Pierre l'Ermite*, l'armée de *Godescal*, que vous avez rencontré fuyant, a » assiégé Méresbourg, le rempart de notre royaume, dans l'intention de nous punir et de nous exter- » miner ; ce n'est qu'avec le secours de Dieu que nous avons été préservés. »

*Alexis Comnène*, empereur de Constantinople, effrayé de l'approche d'une autre troupe de ces furieux catholiques, qui, au nombre de vingt-cinq ou trente mille (ils se comptaient plus de cent mille en quittant la Lorraine), s'avançaient sous les ordres de Godefroid, duc de Bouillon et de Basse-Lorraine, écrivait à ce noble seigneur :

« Alexis, empereur de Constantinople et de Grèce, à Godefroid de Bouillon et à ses compagnons : » — Je vous supplie, prince très-chrétien, de ne pas souffrir que votre armée pille et dévaste le territoire » soumis à ma domination et qu'elle va traverser; partout elle pourra acheter ce dont elle aura » besoin. »

Les futurs conquérants du tombeau du Seigneur, se composant en immense majorité de pauvres serfs en guenilles, étaient hors d'état de pouvoir rien acheter; aussi, de même que les gens de Pierre l'Ermite, ils pillèrent et ravagèrent le pays sur leur passage, et furent aux trois quarts exterminés par les populations ; les survivants arrivent en Palestine, et, en proie à des maux affreux, ils commettent des atrocités sans nom. Quant aux débauches de la plupart des chefs laïques ou ecclésiastiques de la croisade, et de beaucoup de nobles dames qui accompagnaient leurs époux en Terre-Sainte, ces monstruosités dépassent les plus infâmes priapées de la Rome païenne. Ce n'est pas tout, l'*anthropophagie* souvent nécessitée par la famine devient un goût, mieux que cela, un acte presque méritoire aux yeux de certains prélats ; vous hésitez à nous croire, chers lecteurs? Citons d'abord ALBERT, chanoine d'Aix, à propos de l'horrible misère des croisés, dont souffrirent surtout les malheureux serfs attirés là par les promesses de l'Eglise.

« ..... La chaleur fit périr les chevaux et les bêtes de somme; les cavaliers prenaient pour monture » des bœufs, des béliers et des chiens beaucoup plus grands que ceux d'Europe.

» ..... Le dernier samedi du mois d'août le manque d'eau se fit sentir avec tant de violence, que plus le » cinq cents personnes des deux sexes périrent; les chevaux, les bœufs, les mulets périrent pareillement. » *Des femmes enceintes, consumées par l'ardeur du soleil, le gosier desseché, accouchaient subitement en » chemin, restant étendues auprès de leurs enfants.* (P. 49.)

» ..... Là, plusieurs chefs des croisés, séduits par la beauté des environs, résolurent de se donner le » plaisir de la chasse. (P. 50.)

» ..... La disette était si grande que l'on amollissait du cuir avec de l'eau chaude, et on l'assaisonnait; » on mangeait ainsi les cuirs des harnais. — On payait dix fèves un denier; une tête d'âne, de cheval » ou de chameau dix deniers; les oreilles de ces animaux deux deniers; on mangeait jusqu'à sa chaus- » sure. » (*Ibid.*, p. 54.)

A défaut d'oreilles de chameaux ou de têtes d'ânes, on se nourrissait de chair humaine, et l'Eglise approuvait fort ces repas de cannibales, à la condition que le mangé fût un Sarrazin. Nous lisons ceci

(p. 25), dans l'*Histoire de la prise de Jérusalem*, par BAUDRY, archevêque de Dole, qui assistait à la croisade.

« ..... Souvent les croisés mangeaient dans un siége de la chair humaine, *mais cela ne leur était pas » imputé à crime; par là ils continuaient de faire la guerre aux infidèles avec les dents et avec les » mains.*

» ..... Ceux qui étaient plus honnêtes éventraient les Sarrasins morts, et tiraient de leurs entrailles » les pièces d'or que ceux-ci avaient avalées.

» ..... Chose horrible à entendre! — s'écrie ALBERT, chanoine d'Aix, déjà cité, — les croisés man- » gèrent non-seulement des Sarrasins, *mais encore des chiens cuits.* » (P. 57.)

Manger du Sarrasin, cela se conçoit encore à la rigueur; mais manger du chien cuit! profanation; du reste, ainsi que nous l'avons dit, l'anthropophagie d'abord commandée par la famine, et aussi par un pieux acharnement à guerroyer les infidèles à coups de mâchoire, devint parfois une épouvantable dépravation de goût. Un ouvrage anglais (*Ellis's specimens of Earli: Englih metrical romances*, v. II, p. 256) cite une chronique anglaise, contemporaine de la croisade où assistait le roi d'Angleterre, *Richard Cœur-de-lion;* ce prince, habituellement fort glouton, était malade, cependant il s'obstinait à vouloir manger du porc, viande qu'il aimait fort. Le médecin de Richard, craignant pour son Royal malade l'indigeste lourdeur de cette nourriture porcine, dit à l'un des écuyers de son maître : « — *Prends un Sarrasin jeune et gras; sans » délai tue, ouvre et écorche ce bandit*, fais-le bouillir avec force sel et épices, ajoutes-y du safran forte- » ment coloré. » — Le jeune Sarrasin est tué, mis en morceaux, bouilli, assaisonné; le roi Richard en fait chère lie, et jure Dieu, qu'il n'a jamais mangé de meilleur porc. Sa faim, loin d'être assouvie, s'exaspère; il veut manger absolument la tête de cet excellent porc et ordonne qu'on la lui apporte. L'écuyer n'osant désobéir à son terrible maître, apporte la tête du jeune Sarrasin. La chronique anglaise poursuit : — « Lorsque le roi vit cette noire figure, à la barbe d'ébène, aux dents d'ivoire, et ces » lèvres contournées par une hideuse grimace : — Que diable est ceci? — s'écria-t-il. — Puis, riant aux » éclats il ajouta : — *Quoi! la chair d'un Sarrasin est aussi bonne?* je ne m'en doutais guère; mais je » le jure par le Dieu mort et ressuscité! nous ne mourrons jamais de faim, tant que nous pourrons, en » donnant l'assaut, prendre de ces Sarrasins qu'on peut bouillir, rôtir, mettre au four, et dont *la chair » est bonne jusqu'à l'os; l'épreuve est faite, moi et les miens nous en croquerons plus d'un.* »

Un autre historien contemporain des Croisades, GUILBERT, moine de Clermont, s'exprime ainsi dans son livre *des Gestes de Dieu par les Franks* (p. 27) : « Le *roi des Truands* est le chef d'une bande qui » se nourrit de chair humaine; celui de ces truands qui garde seulement un denier sans le dépenser » est chassé comme indigne de la troupe. »

Vous verrez, chers lecteurs, ces truands à l'œuvre dans le récit suivant, et vous assisterez à une horrible scène de cannibale ordonnée par *Bohemond*, *prince de Tarente*, l'un des chefs franks de la croisade; cette scène est certes plus épouvantable que le *régal* du roi Richard. Quant à la férocité des croisés, à leurs profanations sacriléges, voici ce que nous lisons dans FOUCHER DE CHARTRES, auteur *du livre des Gestes des Franks allant armés en pèlerinage à Jérusalem* (p. 89-91) : « Les croisés, sa- » chant que les Sarrasins avalaient des bysantins d'or, *fendaient le ventre à tous les prisonniers pour » chercher l'or dans leurs entrailles, ou bien on les faisait brûler pour retrouver l'or dans les cen- » dres* (89). »

A l'occasion du riche butin fait par les croisés au siége d'*Ascalon*, ce même FOUCHER rapporte qu'on y trouvait douze sortes de pierres précieuses; et en racontant le siége de *Césarée*, il s'écrie : « — O com- » bien d'argent nous trouvâmes dans le camp! les plus pauvres des pèlerins devinrent riches; on brûla » des cadavres fétides pour trouver dans les cendres les besans qu'ils avaient avalés. — Quelques Sarra- » sins, pour dérober leur or à l'avidité des Franks, avaient caché des pièces d'or dans leur bouche, *d'où » il arrivait que lorsque l'on serrait le cou de ces barbares, il sortait de leur bouche huit ou dix pièces » d'or.* Des femmes cachaient leur or. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . (p. 91). »

Parlerons-nous des mœurs infâmes et des débauches des chefs de la croisade et de leurs femmes? la chose est difficile; aussi, par pudeur pour nos lectrices, nous laisserons subsister en latin la plus grande partie de cette citation de GAUTIER, *le chancelier*, *sur la guerre d'Antioche*, à laquelle il assista :

« Parmi les croisés, les uns couraient après les plaisirs de la table, les autres fréquentaient les tavernes » des impudiques et dépassaient toutes les bornes de la pudeur; car, au moyen de l'or de l'Arabie et » des pierres précieuses, *eleganter adornabant feminarum sexualia;* ils agissaient ainsi non pas *ad » dissimulare sexualia* ni pour éteindre la flamme de la débauche, mais afin que : *quibus ingratum erat » quod licebat, qui cum hoc modo suam vellent imitare libidinem, mulieres dealbare et eis satisfecere » putarent, ut praelibarent, augebant crimina criminibus.*

» Les femmes, méprisant la couche de leurs maris, allaient dans les lieux de prostitution ou appe- » laient les passants dans les rues et se livraient à eux pour de l'argent (p. p. 104-105). »

Enfin les croisés arrivent devant Jérusalem, en font le siége, et s'emparent de la Cité sainte. Alors.. on recule épouvanté.

Lisez *Foucher de Chartres*, témoin oculaire de cette boucherie sans exemple dans les fastes des carnages.

« Il y eut tant de sang versé dans le temple de Salomon, à Jérusalem, *que les corps nageaient çà et » là sur le parvis;* on voyait flotter des bras et des mains coupés, qui allaient se joindre à des corps

# NOTES DU CINQUIÈME VOLUME.

## KARADEUK LE BAGAUDE.

### ÉPILOGUE.

#### CHAPITRE II.

(A) Les derniers Mérovingiens ne furent le plus souvent pas même des hommes; c'est un phénomène fort étrange dans cette famille que cette succession d'enfants nés d'autres enfants. Il semble qu'on ait affaire à une race différente de celle du commun des hommes. Tout Mérovingien était père à treize ou quatorze ans et caduque à trente; livrés dès leur enfance à une débauche effrénée, ils perdaient en même temps dans la crapule les forces du corps et celles de l'âme. (Hadr. Val., l. XI, page 41.)

(B) ... En même temps, pour empêcher son petit-fils Thierry de s'occuper des affaires publiques, Brunehaut contribua à l'enivrer de voluptés et à l'entourer de maîtresses. En 602, Thierry avait à peine quinze ans, lorsqu'une de ses maîtresses lui donna un fils nommé Sigebert. (Frédégaire, *Chroniq.*, cap. xxi, xxiv, p. 421.)

(C) Le roi Theudebert, dans un accès de fureur, étrangla Bélichild. (Frédég., *Chroniq.*, ch. xxxiv, p. 510.)

(D) D'après l'ordre de Thierry, un soldat saisit par le pied un fils de Theudebert encore enfant, nommé Mérovée, et le frappa contre la pierre jusqu'à ce que son cerveau sortît de sa tête brisée. (Frédég., *Chroniq.*, ch. xxxviii, p. 448. — *Chron. moissiacense*, p. 651. *Gest. rer. franc.*, ch. xxxviii.)

(E) Le seigneur Quintio fut mis à mort par les ordres de la reine Brunehild. (*Gest. rer. franc.*, ch. xxxix.)

(F) Les soldats coupèrent avec leurs épées le pavillon du roi, et s'y précipitant tous à la fois, ils égorgèrent Protade à leurs pieds. (Frédég., *Chron.*, cap. xxvii, p. 422.)

(G) Brunehaut, d'accord avec Aridius, évêque de Lyon, demanda à trois comtes attachés à sa cour de la débarrasser d'un prélat incommode, et l'évêque Didier, attaqué au passage de la Chalaronne le 22 mai 607, fut tué à coups de pierres. (Frédég., *Chron.*, ch. xxxii, p. 423.)

(H) Les seigneurs, afin de restreindre l'empire que Brunehaut exerçait sur son petit-

fils en favorisant ses débauches, engagèrent Thierry à demander en mariage Ermemberge, fille de Wilterik, roi d'Espagne. (FRÉDÉG., *Chr.*, ch. XXX, p. 424.)

(I) Brunehaut engagea son petit-fils à ne jamais s'approcher de sa femme Ermemberge, et après l'avoir abreuvée de mortifications, elle la fit renvoyer au bout d'un an, en retenant la dot qu'Ermemberge avait apportée. (FRÉDÉG., *Chr.*, ch. XXXIII, p. 428.)

(J) *Lettres de Grégoire*, Pont. coll., ch. XVII, n. 11.

(K) La reine écrivit à un homme affidé nommé Alboin qu'elle avait auprès de Warnachaire, de le tuer et de prendre sa place. Alboin après avoir lu la lettre la déchira et en jeta les fragments; mais ils furent réunis et rapportés à Warnachaire, qui dès lors ne songeà plus qu'à se venger de Brunehaut. (AIMOIN, liv. IV, ch. I, p. 116.)

## CHAPITRE III.

(A, B) Clotaire fit tuer les deux arrière-petits-fils de Brunehaut, Sigebert et Corbus; mais il fit conduire en Neustrie le petit Mérovée. (FRÉDÉG., *Chr.*, ch. LXII, p. 429.)

(C) Audowère périt dans les tortures; et sa sœur Basine, après avoir été violée par les pages de Frédégonde sous les yeux de cette reine, fut envoyée dans un monastère. (GRÉGOIRE DE TOURS, liv. V, p. 311.)

(D) Brunehaut fut arrêtée par le connétable Herpon, à Orbe, bourg au delà du Jura, et conduite à Clotaire avec Theudelaire, sœur de Théodoric, à Ryonne, village situé sur la Vigenne. Clotaire fit tuer Sigebert et Corbus, fils de Théodoric. Touché de compassion pour Mérovée, qu'il avait tenu sur les fonts de baptême, il le fit emmener secrètement en Neustrie, et le recommanda au comte Ingobad. Mérovée vécut plusieurs années dans ce pays.

Brunehaut ayant été amenée en sa présence, enflammé de haine contre elle, il lui imputa la mort de dix rois francs, c'est-à-dire, Sigebert, Mérovée, son père Chilpéric, Théodebert et son fils Clotaire, Mérovée fils de Clotaire, Théodoric et ses trois fils, qui venaient de périr. L'ayant ensuite tourmentée pendant trois jours par divers supplices, il la fit conduire à travers toute l'armée, assise sur un chameau, et attacher ensuite par les cheveux, par un pied et par un bras, à la queue d'un cheval extrêmement fougeux; ses membres furent disloqués par les coups de pied et la promptitude de la course du cheval. (FRÉDÉG., *Chron.*, ch. LXII, p. 429.)

(E) ... Et les ossements de la reine furent jetés au feu. (ADON., *Chr. script. rer. gall. et franc.*, t. II, p. 669.)

... Après le supplice du cheval le peuple brûla le corps de Brunehaut : le feu fut son supplice. (*Chronique* de Marius. Append. *Script. rer gall.*, t. II, p. 19.)

(F) Marculf., *Formul.*, liv. III.

## LA CROSSE ABBATIALE.

### CHAPITRE PREMIER.

(A) Voir l'excellente dissertation de M. Michelet au mot *Colibert*, note du 1er vol. de son *Hist. de France*. (Le défaut d'espace nous empêche de la citer.)

(B) *Hist. du Languedoc*, par Dom. Vaissette, liv. I, p. 39.

(C) Ce fut ainsi que Karl-Martel dépouilla les églises du Seigneur, en octroyant à ses chefs de bandes les saintes abbayes et les saints évêchés, au grand deuil de la chrétienté. (Boll., liv. V, p. 129.)

(D) Afin de donner plus de majesté à la figure des jeunes princes, on ornait leur visage d'une barbe feinte. (Eginhard, *Annales*, liv. I, p. 27.)

(E) *Hist. rer. franc.*, ch. XII.)

### CHAPITRE II.

(A) Voir la Vie de saint Éloi, par Saint-Ouen, dans *la Vie des Saints*.

(B, C, D, E) Voir le savant travail de M. Guérard, dans ses *Prolégomènes du polyptique d'Irminon*. (V. I, introd.)

(F) *L'Orfèvre Saint-Éloi*, livre d'or des métiers, par P. Lacroix (bibliophile Jacob).

---

## LES PIÈCES DE MONNAIE KAROLINGIENNES.

(A) Voir pour cette aventure si connue : *Faits et gestes de Karl-le-Grand*, par un moine de Saint-Gall.

(B) Une des filles de Karl, Berthe, avait pour amant le bel abbé de Saint-Riquier. (*Ib.*)

(C) L'empereur changea le nom des mois. Il appela *janvier* WINTHERMANOHT, *février* HORMUNE, etc., etc. (*Vie de Karl-le-Grand*, par Eginhard, p. 149.)

(D, E, F) La description du palais de Charlemagne est textuellement extraite : 1° *Des faits et gestes de Karl-le-Grand*, par le moine de Saint-Gall (p. 230 à 355), et de la chronique d'ERMOLD LE NOIR (p. 127 à 142).

(G) Alors parut Karl lui-même, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, sa poitrine de fer et ses épaules de marbre défendue par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer qu'il pouvait soutenir en l'air; l'intérieur des cuisses que les autres, pour avoir plus de facilité à monter à cheval, dégarnissaient même de courroies, il l'avait entouré de lames de fer, ses bottines étaient de fer; sur son bouclier on ne voyait que du fer, son cheval avait la couleur et la force du fer; tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient avaient des armures semblables; le fer couvrait le grand chemin, les pointes de fer réfléchissaient les rayons du soleil. Ce fer si dur était porté par un peuple d'un cœur plus dur encore. (Moine de Saint-Gall, vol. I, p. 258.)

(H, I, J, K) Voir la note D, E, F.

(L, M, N) Le costume ordinaire du roi était celui de ses pères, l'habit des Franks; il portait sur la peau une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin, par-dessus était une tunique serrée avec une ceinture de soie et des chaussettes, des bandelettes entouraient ses jambes, des sandales renfermaient ses pieds; l'hiver, un justaucorps de peau de loutre lui garantissait les épaules et la poitrine contre le froid; il portait une épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent, quelquefois il en portait une enrichie de pierreries, mais c'était les jours de grande fête ou lorsqu'il donnait audience aux ambassadeurs; alors il portait un justaucorps brodé d'or, des pierreries à ses sandales et un diadème d'or et de pierreries. A son repas on ne servait que quatre plats, en outre du rôti, gibier que ses veneurs apportaient tout fumant sur la broche, et dont il mangeait plus volontiers que de tout autre mets; pendant ce repas il se faisait réciter ou lire de préférence les histoires et les chroniques des temps passés. Il se levait trois et quatre fois dans la nuit. Le matin, lorsqu'il s'habillait et se chaussait, il recevait non-seulement ses amis, mais si le comte du palais lui rendait compte de quelque procès sur lequel on ne pouvait prononcer sans son ordre, il faisait aussitôt entrer les parties, et rendait sa sentence comme s'il eût été assis sur un tribunal; et ce n'était pas seulement les procès, mais tout ce qu'il avait à faire dans le jour, et les ordres à donner à ses ministres, que l'empereur expédiait ainsi en ce moment. Karl était gros, robuste et d'une taille élevée, mais bien proportionnée, et qui n'excédait pas en hauteur sept fois la longueur de son pied; le sommet de la tête rond, les yeux grands et vifs, le nez long, les cheveux beaux, la physionomie ouverte et gaie, le cou gros et court, le ventre proéminent; sa voix, quoique perçante, paraissait grêle pour son corps; il boitait légèrement d'un pied, quatre ans avant sa mort. (*Vie de Karl-le-Grand*, par Eginhard, vol. I, p. 149 à 152.)

(O) L'officier de la table de l'empereur ou grand nomenclateur. (*Ibid.*)

(P) Voir la note L, M, N.

(Q) Karl savait dans les moindres détails le revenu de ses métairies. (Moine de Saint-Gall, p. 171.)

(R) Après une longue absence, Karl de retour en Gaule se fit amener les enfants d'une école qu'il avait confiés à Clément, et voulut qu'ils lui montrassent leurs lettres et leurs vers.

Les élèves sortis des classes moyennes et inférieures présentèrent des ouvrages qui passaient toute espérance, et où se faisaient sentir les plus douces saveurs de la science; les nobles, au contraire, n'eurent à produire que de misérables pauvretés. Karl mit à sa droite ceux qui avaient bien fait, et leur dit : « Je vous loue beaucoup, mes enfants, de votre zèle » à remplir mes intentions; efforcez-vous d'atteindre à la perfection, je vous donnerai de » riches évêchés, de magnifiques abbayes. Tournant ensuite son front irrité vers les mau- » vais élèves demeurés à sa gauche : — Quant à vous, nobles, vous fils des principaux de » la nation, vous enfants délicats et forts gentils, vous reposant sur votre naissance et » votre fortune, vous avez négligé mes ordres et vos études, préférant le jeu, la paresse, » les futiles occupations. Par le Roi de cieux! permis à d'autres de vous admirer, je ne » fais, moi, nul cas de votre naissance et de votre beauté. Retenez bien ceci, entendez- » vous: si vous ne vous hâtez de réparer votre négligence par une constante application, » vous n'obtiendrez jamais rien de Karl. » (Moine de Saint-Gall, vol. I, p. 177.)

(S, T, U, V, X, Y, Z, AA, BB, CC, DD, EE, FF, GG, HH, II) Voir le *Moine de Saint-Gall*; tous les faits du récit qui renvoient à ces notes, sont aussi textuellement tirés de cette chronique que la scène de l'école; l'espace nous manque pour citer à l'appui les passages de cette curieuse chronique.

(JJ) « Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure si amèrement? — dit Karl regardant » par la fenêtre d'une ville maritime de la Gaule narbonaise en voyant au loin des vais- » seaux normands : — Je ne crains pas que ces hommes me nuisent par leurs pirateries, » mais je prévois de quels maux les Normands écraseront mes neveux et leurs peuples. » (Eginhard, *Vie de Karl-le-Grand*, p. 252.)

## ÉPILOGUE.

(A) Aurélien de Courson, *Hist. de Bretagne*, vol. I, p. 267.

(B) *Chants populaires de la Bretagne*, par M. de Villemerqué, vol. I. *Leiz Breiz*.

(C, D, E) Textuelle. Voir pour toute cette héroïque défense des Bretons contre les Franks, les *Faits et gestes de Louis-le-Pieux*, par Ermold-le-Noir (v. I, p. 97 à 161). Nous avons suivi scrupuleusement le récit d'*Ermold*, témoin oculaire de cette guerre.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME VOLUME.

# NOTES DU SIXIÈME VOLUME.

## LE FER DE FLÈCHE.

(A) Cette liste des biens immenses de l'église de Paris est empruntée au *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Paris*, publié par M. Guérard (vol. I, introd., p. lx).

(B) L'évêque de Paris paraît avoir surpassé en dignité les plus hauts barons de France ; car ceux-ci étaient soumis à une obligation qui nous paraîtrait aujourd'hui fort humiliante, à celle de le porter jusqu'à sa cathédrale le jour de son inauguration. Ce n'était pas seulement les sires de Montmorency, les comtes de Saint-Paul et de Bretagne, mais même le roi de France qui devait recevoir humblement sur ses épaules la litière du prélat. (Guérard, *préf. du Cart.*, p. lvi.)

(C) La durée des pénitences publiques était plus ou moins longue; elle variait ordinairement de sept à douze, à quinze ou vingt années. Les pénitents allaient pieds nus et la tête rasée; on leur mettait les fers aux pieds, toute fonction publique leur était interdite ainsi que toute espèce de commerce ; le peuple se montrait disposé à se livrer envers les pénitents à des actes de violence. (Guérard, *ibid.*, p. xx.)

(D) Voir Depping, *Introd. au Livre des Métiers*, d'Étienne Boileau.

(E) ..... Dans la rue Neuve bâtie devant l'Église Notre-Dame, l'évêque a la justice hors des maisons; mais la justice appartient au Comte de Paris dans l'intérieur des maisons de la même rue. De même nous avons la justice de la moitié de la rue de la Culture-l'Évêque à droite du ponceau. (Ord. r. vii.)

(F, G, H, I) Non-seulement le peuple était appelé à l'église par son culte et par ses affaires, mais il y était encore attiré par ses plaisirs ; il faisait des banquets dans les églises, et pour cela y dressait des tables et des lits. Les prêtres eux-mêmes tenaient cabarets dans les lieux saints; enfin, ces lieux étaient souvent convertis en salle de danse et retentissaient de chants profanes. (Guérard, *Préf. du Cart. de N.-D. de P.*, p. xxvii.)

(J, K, L) D'après la religion d'Odin, on mérite par une mort vaillante d'être admis dans le Valhalla, séjour des héros célestes; mais les héros fameux ne sacrifiaient pas aux dieux. « — Mon frère d'armes et moi, nous n'avons de confiance que dans nos armes et dans » notre force. » — Les Rois de la mer se vantaient de descendre des *Trolls* ou génies des mers et des fées *Ases — Alfves — Dwalines*, qui protégeaient les héros. (Depping, *Hist. des expéditions maritimes des Normands*, vol. I, p. 36.)

(M) Cet enthousiasme des pirates pour les combats de la mer saisissait aussi un sexe doux et timide qui n'entendait jamais parler que des hauts faits des pirates et des *koempé*. L'exemple des pères et des frères l'entraînait, et souvent les femmes se rangeaient parmi les pirates et se mettaient à leur tête. La langue du Nord a un nom particulier pour les jeunes femmes assez hardies pour courir les hasards de la mer et de se couvrir d'armures pesantes : les *sagas* les appellent *Skoldmoë*, *vierges aux boucliers*, et citent des traits nombreux de leur héroïsme. (Depping, *Hist. des Exp. mar. des Norm.*, p. 51, tom. I.)

Le *koempé* (champion), guerrier voué au service d'un maître, combat pour lui. Jamais les koempés pirates ne doivent chercher d'abri pendant la tempête, et panser leurs blessures avant la fin du combat. Ils sont si bon nageurs qu'un jour, rentrant avec un bâtiment chargé de butin, qui faillit couler bas tant il était chargé, ils se jetèrent tous à la nage, et gagnèrent le port, moins les koempés nécessaires pour guider le navire. (Depping, *Hist. des Exp. mar. des Norm.* vol. I, p. 42.)

(N, O) Chronique de Raoul Glaber; il donne la biographie d'Hastaing, liv. III, p. 84. Voir aussi le *Roman de Rolf*, cité en épigraphe.

(P) Le *Berseker* était un guerrier frappé d'une sorte de frénésie périodique pendant laquelle il avalait des charbons ardents, marchait dans le feu. Les *sagas* racontent que des fils d'*Arngrim* étant dans cet état de frénésie pendant leurs traversées, tuaient leurs gens, détruisaient leurs bateaux, ou bien, débarquant dans quelque lieu sauvage, ils exerçaient leur fureur contre les roches et les bois. Après ces accès de frénésie, ils éprouvaient un long épuisement. (Depping, *Hist. des Exp. mar. des Norm.*, vol. I, p. 47.)

(Q, R, S) Nous rassemblerons dans cette seule note la description des bâtiments northmands, empruntée au savant et curieux ouvrage de M. Depping, l'un de nos historiens les plus consciencieux et les plus estimés.

..... *Les Rois de la mer* mettaient de la vanité à avoir au moins un bateau très-fort qu'ils montaient avec leurs bersekes. La figure d'un *dragon* (drekar) ou d'un autre animal fantastique représenté sur la proue les faisaient nommer des *Dragons*. La peinture et la dorure les décoraient. Le drekar ou *Dragon Grimsnoth* que le roi *Rolf* enleva à un autre pirate surpassait, dit la *saga* de Gothrek, « autant les autres bateaux que Rolf sur- » passait tous les rois du Nord. » — Ces dragons avaient de hauts bords garnis de fer, et parfois à la poupe des tours ou *kastali* d'où l'on lançait sur l'ennemi des pierres et des flèches. Le *Holker* était un petit bateau à douze rames, monté d'un pilote et de douze matelots. Ils ne servaient pas aux grandes expéditions, mais au cabotage; on les rentrait le soir, ou bien on les amarrait à la plage. On pouvait les transporter à dos d'homme.

Les *Sneckars*, bâtiments plus considérables, étaient munis de vingt bancs de rameurs; l'on s'en servait dans les guerres des côtes. Ils ne pouvaient contenir que peu de provisions; on débarquait fréquemment pour s'approvisionner. (Depping, *Hist. des Exp. mar. des Norm.*, vol. I, p. 70 à 72.) Les bateaux avaient à la proue des figures de lions, de taureaux, de dauphins, en métal doré; au haut des mâts, des oiseaux aux ailes déployés tournant avec les vents; les flancs des bateaux peints de diverses couleurs et des boucliers de fer poli suspendus en files. Le vaisseau du chef avait la forme allongée d'un serpent dont la tête avançait à la proue et la queue se recourbait à la poupe; on l'appelait le grand dragon. Pour pavillon un drapeau blanc ou rouge, où était représenté un corbeau ouvrant le bec et battant des ailes. (Augustin Thierry, *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, vol. I, p. 146.)

(T) Voir Depping, tom. I, p. 83.

(U, V, X, Y, Z, AA) Le roi Karl-le-Sot (*Carolus Stultus*) donna à Rolf sa propre fille Ghisele en mariage à la sollicitation de Francon, archevêque de Rouen. Il abandonna aux North-mans toute la province que l'on a nommée d'après eux la Normandie; le roi céda

de plus à Rolf toutes les prétentions de la couronne sur la partie de la Bretagne qui ne reconnaissait plus l'autorité du roi des Franks... Lors de son investiture du duché de Normandie, l'archevêque Francon dit à Rolf qu'il devait baiser le pied du roi; Rolf se baissa, prit le pied de Karl-le-Sot et le tira si rudement par la jambe qu'il le jeta à la renverse, aux éclats de rire de toute l'assistance. (Wilhelmi Gematicencis, *Hist.*, liv. IV, ch. xvii, p. 257.)

---

# LE CRANE D'ENFANT.

## CHAPITRE PREMIER.

(A) La reine Imma était accusée d'un commerce adultère avec Adalberon, évêque de Laon, qui fut, dit-on, son complice dans le meurtre de Lothèr. (Adhemari Cabanensis, p. 256.)

## CHAPITRE II.

(A, B) *Chronique* de Raoul Glaber, citée en épigraphe.

(C) Quelques-uns de ces malheureux, poussés par la famine, mangèrent une sorte d'argile dont se servent les potiers. (Raoul Glaber, liv. II, p. 17.)

(D, E) A la Noël, les seigneurs des fiefs des environs de Paris exigeaient que leurs vassaux vinssent baiser la serrure ou le verouil du fief domanial. — La dame de *Bentélu*, situé près Pontoise, a exempté de nos jours les dames de Magni, petite ville du voisinage, de venir battre les fossés de son château, tandis qu'elle était en couches. — Lors des dénombrements faits en 1376 et 1517 et autres années par les seigneurs et les terres du comté *d'Auge, de Souloire et de Beltrisi*, le seigneur de Beltrisi déclare à Blanche, fille de France, veuve de Philippe d'Orléans, que les femmes publiques qui viennent à Beltrisi ou y demeurant, lui doivent quatre deniers parisis tous les ans; mais qu'alors ce droit ne lui valait que cinq sols, à cause qu'il n'en venait plus tant. — Et tout de même, le seigneur de Souloire reconnoît que de toutes les femmes qui passent sur la chaussée de l'étang de Souloire, son juge prend, ou la manche du bras droit, ou quatre deniers, ou le c.... — L'autre, enfin, se reconnoît redevable à la comtesse d'Auge d'un rasoir, pour lui servir à ce qu'elle jugera à propos... (Sauval, *Antiquités de Paris*, liv. VIII, p. 464-466.)

(F) Eusèbe de Lauricre, *Droits seigneuriaux. Glossaire*, p. 147.

---

# LA COQUILLE DE PÈLERIN.

## CHAPITRE PREMIER.

(A) Entends-tu, ma belle, comme ces gens-là nous pourchassent avec leurs cloches. (Hadr. Val., liv. II, p. 172.)

(B) Voir dans l'excellent ouvrage de M. Émile de la Bedollière (*Hist. des Français*), le chapitre des *Surnoms*.

(C) En 997, tandis que le jeune duc Richard abondait en vertus, il arriva que dans son duché de Normandie, les paysans se rassemblèrent et résolurent de vivre selon leur caprice, déclarant que sans s'embarrasser de ce que le droit défendait touchant la jouissance des eaux et des forêts, ils se gouverneraient par leurs propres lois; lorsque le duc apprit ces choses, il envoya aussitôt vers eux le comte Rodolfe avec une multitude des soldats, pour comprimer cette férocité agreste et dissiper cette assemblée rustique, ; le comte s'empara de tous ceux qu'il put saisir, et leur ayant fait couper les pieds et les mains, il les renvoya ainsi hors de service à leurs compagnons; les paysans instruits de la sorte, retournèrent à leurs charrues (GUILLAUME DE JUMIÉGES, *Hist. des Normands*, liv. V, ch. II.)

En 1034, les paysans de Bretagne se soulevèrent contre leurs seigneurs; mais les nobles s'étant joints au comte Allan, envahirent les champs des paysans, les tuèrent, les dispersèrent, car ils étaient venus au combat sans ordre et sans chef. (VIE DE SAINT GILDAS, *Hist. de Fr.*, tom. X, p. 377.)

(D) Les seigneurs se disaient tels par la *grâce de Dieu*. Voir Brussel, *Traité des fiefs*.

(E, F, G) Eusèbe de Lauriere, *Droits féodaux*. Gloss. not. 17.

(H) Traité des fiefs, chap. des *Labours*, p. 127.

(I) Redevances féodales. — Traité des fiefs de Brussel et de Boutaric, p. 201.

(J) Institutes coutumières de *Loisel*, liv. IX, tit. III.

(K) Traité des fiefs, chap. des *Labours*, déjà cité.

(L) Redevances et droits féodaux. Glossaire d'EUSÈBE, de LAURICRE au mot *Guet*.

(M) Les évêques et hauts seigneurs qui battaient monnaie, jouissaient du droit d'empêcher qu'aucune autre monnaie que la leur eût cours chez eux. (BRUSSEL, *Traité des fiefs*, liv. II, chap. X, p. 198.)

(N) Le seigneur de Breuil fit mourir les serfs qui avaient construit le passage secret de son château, au nombre de vingt-sept. (ODERIK VITAL, liv. II, vol. III.)

(O) Voir note de l'*Histoire de France*, de Michelet, vol. II, p. 271.

(P) ORDERIK VITAL, liv. VII, p. 307.

(Q) *Histoire des ducs d'Aquitaine*. — *Web. Hist.*, liv. II, p. 71

(R) Droits seigneuriaux. — Brussel et Boutaric.

(S) La table de pierre est mentionnée dans les anciennes coutumes de Sens et d'Auxerre au chap. *Fief*.

(T, U, V) Droits et autorité des seigneurs. BRUSSEL, liv. IV.

(X) *Voir* Glossaire de DUCANGE, au mot *Hominium*.

(Y) Traité des fiefs de *Brussel*, p. 127.

(Z, AA.) *Voir* DUCANGE, au mot *Maritagium*.

(BB) Roman du Rou. — V. 1193.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME VOLUME.

# TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

# TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie de madame veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



